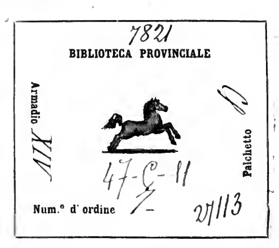
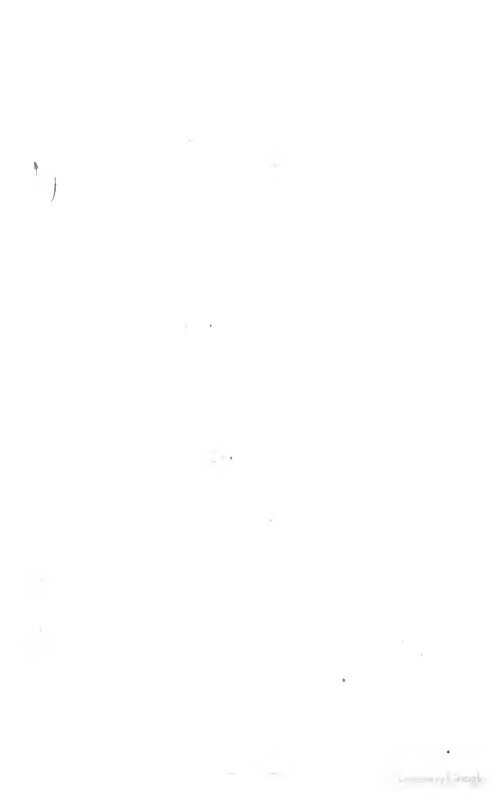



NAZIONALE
B. Prov.
COLL.
11
64
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III


7821
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XIX
Palchetto
47-C-11
Num.° d' ordine
27113



COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, nº 6.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE J. RACINE

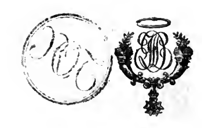
AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS.

QUATRIÈME ÉDITION PUBLIÉE

PAR L. AIMÉ-MARTIN.

TOME III.





A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.
M DCCC XXV.

MITHRIDATE,

TRAGÉDIE.

1673.

PRÉFACE.

Il n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate[1] : sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine; et, sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république: c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus, et de Pompée[2]. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes auteurs: car, excepté quelques événements que j'ai un peu rapprochés par le droit que donne la poésie, tout le monde reconnoîtra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate qui n'aient trouvé place dans ma tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvoit mettre en jour les mœurs et les sentiments de ce prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa

[1] Plusieurs princes ont porté ce nom. Le héros de la tragédie de Racine est Mithridate, troisième du nom, septième roi de Pont, surnommé Eupator; monarque vraiment extraordinaire, et qui joue le rôle le plus brillant dans l'histoire romaine. Il régna soixante ans, et en vécut environ soixante et douze. (G.)

[2] *C'est à savoir, de Sylla, de Lucullus, et de Pompée.* Cette fin de phrase ne se trouve pas dans la première édition de Mithridate, publiée dans le mois de mars 1673. (G.)

finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie qui lui étoit si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses[1].

La seule chose qui pourroit n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des scènes qui ont le plus réussi dans ma tragédie, je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque, et Dion Cassius, nomment les pays par où il devoit passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail; et, après avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate espéroit trouver dans sa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée, et que les soldats, effrayés de l'entreprise de son père, la regardèrent comme le désespoir d'un prince qui ne cherchoit qu'à périr avec éclat. Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie.

[1] Racine, dans la seconde édition de *Mithridate*, a ajouté les deux dernières phrases de cet alinéa. Les remarques qu'elles renferment sont appuyées par le récit de Plutarque: cet historien rapporte que Mithridate, après sa seconde défaite, envoya à Bérénice, l'une de ses femmes, l'ordre de mourir. Vaincu par Lucullus, il fit porter le même ordre à Monime, qui étoit alors retirée près de la ville de Phernacie. On voit que Racine a cru pouvoir prolonger la vie de cette princesse, puisqu'elle étoit morte long-temps avant la défaite de Mithridate par Pompée.

J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet: je m'en suis servi pour faire connoître à Mithridate les secrets sentiments de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très nécessaire; et les plus belles scènes sont en danger d'ennuyer, du moment qu'on les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin [1].

Voici la réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate: « Cet homme étoit véritablement « né pour entreprendre de grandes choses. Comme « il avoit souvent éprouvé la bonne et la mauvaise « fortune, il ne croyoit rien au-dessus de ses espé- « rances et de son audace, et mesuroit ses desseins « bien plus à la grandeur de son courage qu'au mau- « vais état de ses affaires; bien résolu, si son entre- « prise ne réussissoit point, de faire une fin digne « d'un grand roi, et de s'ensevelir lui-même sous les « ruines de son empire, plutôt que de vivre dans « l'obscurité et dans la bassesse [2]. »

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paroît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentiments de cette princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime; et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé

[1] Dans la première édition, la préface finissoit en cet endroit. (G.)
[2] *Hist. rom.*, lib. XXXVII.

un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amyot les a traduites; car elles ont une grace dans le vieux style de ce traducteur que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langage moderne:

« Cette-ci estoit fort renommée entre les Grecs, « pour ce que quelques sollicitations que lui sceust « faire le roi en estant amoureux, jamais ne voulut « entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y « eust accord de mariage passé entre eux, qu'il lui eust « envoyé le diadème ou bandeau royal, et qu'il l'eust « appelée royne. La pauvre dame, depuis que ce roi « l'eust espousée, avoit vécu en grande desplaisance, « ne faisant continuellement autre chose que de plo- « rer la malheureuse beauté de son corps, laquelle, « au lieu d'un mari, lui avoit donné un maistre, et, « au lieu de compaignie conjugale, et que doibt avoir « une dame d'honneur, lui avoit baillé une garde et « garnison d'hommes barbares, qui la tenoient comme « prisonnière loin du doulx pays de la Grèce, en lieu « où elle n'avoit qu'un songe et une ombre des biens « qu'elle avoit espérés; et au contraire avoit réelle- « ment perdu les véritables, dont elle jouissoit au « pays de sa naissance. Et quand l'eunuque fut arrivé « devers elle, et lui eut faict commandement de par « le roi qu'elle eust à mourir, adonc elle s'arracha « d'alentour de la teste son bandeau royal, et, se le « nouant alentour du col, s'en pendit. Mais le ban- « deau ne fut pas assez fort, et se rompit incontinent. « Et lors elle se prit à dire: « O maudit et malheu-

« reux tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce « triste service? » En disant ces paroles, elle le jeta « contre terre, crachant dessus, et tendit la gorge à « l'eunuque[1]. »

Xipharès étoit fils de Mithridate et d'une de ses femmes qui se nommoit Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance, où étoient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes graces de Pompée. Il y a des historiens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince pour se venger de la perfidie de sa mère.

Je ne dis rien de Pharnace : car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restoit de troupes, et qui força ce prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules César, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille.

[1] (Plutarque, *Vie de Lucullus.*) Racine a supprimé plusieurs mots du texte d'Amyot, et y a fait quelques changements, afin de restreindre à Monime ce qui, dans ce récit, s'applique en général aux femmes de Mithridate. (G.)

PERSONNAGES.

MITHRIDATE, roi de Pont et de quantité d'autres royaumes.

MONIME, accordée avec Mithridate, et déja déclarée reine.

PHARNACE, | fils de Mithridate, mais de diffé-
XIPHARÈS, | rentes mères.

ARBATE, confident de Mithridate, et gouverneur de la place de Nymphée.

PHOEDIME, confidente de Monime.

ARCAS, domestique de Mithridate[1].

GARDES.

La scène est à Nymphée, port de mer sur le Bosphore Cimmérien, dans la Chersonèse Taurique[2].

[1] Dans toutes les éditions de Racine, cet Arcas n'est désigné que sous le nom de domestique. Eurybate et Arcas n'ont pas un titre plus relevé dans Iphigénie en Aulide : sur la liste des personnages ils sont qualifiés de domestiques d'Agamemnon. (G.)

[2] Dans la première édition, on lit : *La scène est à Nymphée, port de mer dans le Bosphore Cimmérien, autrement dit la Taurique Chersonèse.* (G.)

MITHRIDATE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

XIPHARÈS, ARBATE.

XIPHARÈS.

On nous faisoit, Arbate, un fidéle rapport:
Rome en effet triomphe, et Mithridate est mort.
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père [1],
Et trompé daus la nuit sa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout son camp dispersé
Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laissé;
Et j'ai su qu'un soldat dans les mains de Pompée
Avec son diadème a remis son épée.
Ainsi ce roi, qui seul a, durant quarante ans [2],
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,

[1] Ce fut près de la ville de Dastire que Pompée surprit Mithridate, et le renferma dans son camp par un rempart de cent cinquante stades de circuit. Mithridate ne le franchit qu'à la faveur des ténébres, et fut vaincu la nuit suivante. (L. B.)

[2] Pline nous a conservé, liv. VII, chap. 36, une inscription qui réduit à trente ans la durée de cette guerre contre Mithridate. (G.)

Vengeoit de tous les rois la querelle commune,
Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas [1],
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, seigneur! Quoi! l'ardeur de régner en sa place
Rend déja Xipharès ennemi de Pharnace [2]?

XIPHARÈS.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix,
D'un malheureux empire acheter les débris.
Je sais en lui des ans respecter l'avantage;
Et, content des états marqués pour mon partage,
Je verrai sans regret tomber entre ses mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains! Le fils de Mithridate,
Seigneur! Est-il bien vrai?

XIPHARÈS.

N'en doute point, Arbate:
Pharnace, dès long-temps tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon père fidèle,

[1] Tout lecteur curieux d'étudier la période poétique fera sans doute attention à ce mot *meurt*, qui, après quatre vers imposants, tombe si juste au commencement du cinquième, et le coupe, en formant une césure qui force l'oreille de s'y arrêter. (L.)

[2] Arbate ne répond pas directement à ce que vient de dire Xipharès: c'est une faute contre la justesse du dialogue, que La Motte-Houdard a fort bien remarquée. Arbate ne devoit pas interpeller Xipharès, et le soupçonner d'être ennemi de son frère par ambition. Dans la première édition, on lisoit:

Vous, seigneur! Quoi, l'amour de régner en sa place, etc. (L.)

Je conserve aux Romains une haine immortelle.
Cependant et ma haine et ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime?

XIPHARÈS.

Je m'en vais t'étonner: cette belle Monime,
Qui du roi notre père attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux...

ARBATE.

Hé bien, seigneur?

XIPHARÈS.

Je l'aime; et ne veux plus m'en taire,
Puisque enfin pour rival je n'ai plus que mon frère [1].
Tu ne t'attendois pas, sans doute, à ce discours;
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours [2].
Cet amour s'est long-temps accru dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soupirs, et mes derniers ennuis [3]!
Mais, en l'état funeste où nous sommes réduits,

[1] Le spectateur reçoit presque à chaque vers une instruction nouvelle: à peine connoît-il les caractères différents des deux frères, qu'il apprend leur rivalité. C'est là le mérite essentiel d'une bonne exposition: jamais le sujet n'y est trop tôt expliqué. (G.)

[2] *Un secret de deux jours*: voilà de ces familiarités de diction que les critiques n'ont pas manqué de relever, et qui se font d'autant plus remarquer que l'élégance du style est plus continue.

[3] L'opposition des *premiers* et des *derniers* est peu digne de l'auteur. Louis Racine pense que ce vers ne se lie pas assez bien avec le précédent; mais il ne dit rien sur ces expressions vraiment condamnables: *marquer aux yeux*, et *marquer aux yeux des soupirs* (G.)

Ce n'est guère le temps d'occuper ma mémoire
A rappeler le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la reine le premier [1];
Que mon père ignoroit jusqu'au nom de Monime
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit. Mais, au lieu d'offrir à ses beautés
Un hymen, et des vœux dignes d'être écoutés,
Il crut que, sans prétendre une plus haute gloire,
Elle lui céderoit une indigne victoire.
Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu;
Et que, lassé d'avoir vainement combattu [2],
Absent, mais toujours plein de son amour extrême,
Il lui fit par tes mains porter son diadème.
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncèrent du roi l'amour et les desseins;
Quand je sus qu'à son lit Monime réservée
Avoit pris, avec toi, le chemin de Nymphée [3]!
Hélas! ce fut encor dans ce temps odieux [4]

[1] Cette circonstance essentielle excuse l'amour de Xipharès, le rend intéressant, et conserve à ce fils de Mithridate un caractère honnête et vertueux, lors même qu'il est le rival de son père. (G.)

[2] La Harpe dit que ce vers n'a point de césure, parcequ'il n'y a aucune raison de s'arrêter après l'auxiliaire *avoir*. Louis Racine avoit fait la même observation. Il se pourroit cependant que le poëte eût eu l'intention de placer le repos après le mot *lassé*, afin de donner plus d'énergie à la phrase. On sait que cette licence est quelquefois permise, et que, bien employée, elle devient une beauté.

[3] Ce n'est pas sans dessein qu'on nomme ici Nymphée: c'est le nom de la ville dans l'enceinte de laquelle l'action se passe. *Nymphée* ne rime pas avec *réservée*. (G.)

[4] VARIANTE. Hélas! j'appris encor dans ce temps odieux, etc.

Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux :
Ou pour venger sa foi par cet hymen trompée,
Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon père, et rendit aux Romains
La place et les trésors confiés en ses mains.
Quel devins-je au récit du crime de ma mère!
Je ne regardai plus mon rival dans mon père;
J'oubliai mon amour par le sien traversé :
Je n'eus devant les yeux que mon père offensé.
J'attaquai les Romains; et ma mère éperdue
Me vit, en reprenant cette place rendue,
A mille coups mortels contre eux me dévouer[1],
Et chercher, en mourant, à la désavouer.
L'Euxin, depuis ce temps, fut libre, et l'est encore;
Et des rives de Pont aux rives du Bosphore,
Tout reconnut mon père; et ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.
Je voulois faire plus : je prétendois, Arbate,
Moi-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cèle pas,
Monime, qu'en tes mains mon père avoit laissée,
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.
Que dis-je! en ce malheur je tremblai pour ses jours;

[1] *Contre eux* est inutile. On en peut dire autant du mot *rendue* dans le vers précédent. (G.) — Six vers plus haut : *Quel devins-je*, pour *que devins-je*. Cette locution étoit sans doute en usage du temps de Racine, car aucun critique contemporain ne l'a relevée. Toutes les éditions publiées pendant la vie de l'auteur portent *quel devins-je*.

Je redoutai du roi les cruelles amours :
Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.
Je volai vers Nymphée ; et mes tristes regards
Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts[1].
J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste.
Tu nous reçus tous deux, et tu sais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toujours impétueux,
Ne dissimula point ses vœux présomptueux :
De mon père à la reine il conta la disgrace,
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter.
Mais enfin, à mon tour, je prétends éclater :
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un père à qui je fus dévoué dès l'enfance,
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire ;
Ou bien, quelque malheur qu'il en puisse avenir[2],
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre.
C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre ;
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'esclave des Romains, ou le fils de ton roi.

[1] VAR. Virent d'abord Pharnace au pied de ses remparts.

[2] *Avenir*, par corruption pour *advenir*, est banni depuis long-temps du discours soutenu. On dit familièrement *il advint;* mais d'*avenir* on a conservé, toujours dans le discours familier, *avenant*, *avenante*, qui signifie plus qu'*agréable*. (L.)

Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, et me parler en maître.
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le sien :
Le Pont est son partage, et Colchos est le mien [1];
Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes
Ont compté ce Bosphore au rang de leurs provinces [2].

ARBATE.

Commandez-moi, seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,
Mon choix est déja fait, je ferai mon devoir :
Avec le même zéle, avec la même audace

[1] Quelques savants prétendent qu'il n'y a point dans la Colchide de ville qui s'appelle Colchos. Colchos n'est pas non plus le nom d'une région, d'une province, comme Luneau se l'imagine. *Colchos* est un nom de peuple : c'est l'accusatif de *Colchi*, *Colchorum*. Il est vrai que Racine en parle toujours comme d'une ville :

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

Bossuet, Rollin, l'abbé Gédoyn dans sa traduction de Pausanias, appellent Colchos une ville. Quand ils se seroient tous trompés avec Racine, ce seroit, dans une tragédie, une faute bien légère; et ce n'est pas ici le lieu de placer une dissertation grammaticale et géographique. (G.)

[2] L'usage veut qu'on dise *mettre au rang* et *compter au nombre*; mais cet usage n'est une loi que pour la prose. Cette scène est écrite avec une élégance si naturelle, que La Motte-Houdard l'a choisie pour prouver l'inutilité de la versification : il a mis en prose les vers de Racine, et il n'a eu besoin pour cette opération que de rompre la mesure : tant le style de Racine est pur, correct, et facile! Mais La Motte, au lieu de faire par-là triompher sa cause, s'est avoué vaincu, puisqu'il a prouvé par le fait que les bons vers réunissent à toutes les qualités d'une bonne prose une grace, une harmonie, une vivacité, auxquelles la prose ne peut atteindre : la scène de La Motte est élégante et bien écrite, mais froide et ennuyeuse en comparaison de celle de Racine. (G.)

Que je servois le père, et gardois cette place,
Et contre votre frère, et même contre vous,
Après la mort du roi, je vous sers contre tous [1].
Sans vous, ne sais-je pas que ma mort assurée
De Pharnace en ces lieux alloit suivre l'entrée?
Sais-je pas que mon sang, par ses mains répandu,
Eût souillé ce rempart contre lui défendu?
Assurez-vous du cœur et du choix de la reine;
Du reste, ou mon crédit n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARÈS.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême!
Mais on vient. Cours, ami. C'est Monime elle-même [2].

[1] L'inversion de ces quatre vers est dure; et la répétition de la conjonction et rend la phrase extrêmement pénible. (G.)

[2] De quoi s'agit-il jusqu'ici? De savoir si Xipharès l'emportera sur Pharnace auprès de Monime, que l'on ne connoît encore que comme une des maîtresses de leur père. Certes, ce n'est pas là ce qu'on attend du début d'une tragédie qui porte le nom de *Mithridate*. Le reste de cet acte ne nous offrira qu'une rivalité de deux jeunes princes, dont les amours et le caractère n'ont encore rien qui puisse nous y attacher beaucoup. Tout ce commencement m'a toujours paru très foible: sans le nom de Mithridate, rien ne seroit ici au-dessus du comique noble; mais dès qu'il paroîtra, il relèvera tout, et Racine *ne tombe pas long-temps*. (L.)

SCÈNE II.

MONIME, XIPHARÈS.

MONIME.

Seigneur, je viens à vous : car enfin, aujourd'hui [1],
Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui ?
Sans parents, sans amis, désolée et craintive,
Reine long-temps de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.
Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime :
J'espère toutefois qu'un cœur si magnanime
Ne sacrifiera point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du sang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnoître Pharnace :
C'est lui, seigneur, c'est lui dont la coupable audace
Veut, la force à la main, m'attacher à son sort

[1] L'arrivée de la reine produit un grand effet, parceque le spectateur aime déja sa vertu, et qu'il est impatient de savoir quels sont ses sentiments à l'égard des deux princes. On a demandé pourquoi Monime venoit elle-même trouver Xipharès ; on a trouvé cette démarche peu convenable à son sexe : le péril de Monime et sa situation présente répondent à cette observation. Corneille auroit pu tracer le portrait de Mithridate ; mais ce portrait de Monime n'appartenoit qu'au pinceau de Racine ; il n'a point de rival dans l'art de tracer ces figures angéliques, où l'héroïsme de la vertu relève la pudeur, la timidité, la délicatesse. La plupart de ses héroïnes ont la physionomie céleste des vierges de Raphaël ; leurs traits, leurs proportions, offrent toute la noblesse et toute la perfection du style grec. (G.)

Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.
Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née!
Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
A peine je suis libre et goûte quelque paix,
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
Peut-être je devrois, plus humble en ma misère,
Me souvenir du moins que je parle à son frère [1] :
Mais, soit raison, destin, soit que ma haine en lui
Confonde les Romains dont il cherche l'appui,
Jamais hymen formé sous le plus noir auspice [2]
De l'hymen que je crains n'égala le supplice.
Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir,
Au pied du même autel où je suis attendue,
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer [3].

[1] Quelle grace touchante, quel art et quel charme de style dans ce discours de Monime! Avec combien d'adresse elle excuse sa haine contre Pharnace! Comme elle flatte, sans le savoir et sans paroitre s'en douter, tous les sentiments les plus chers au cœur de Xipharès! Quelle situation délicate et intéressante! Enfin, que de naturel et de simplicité dans sa douleur! Quelle mesure dans le dessein qu'elle annonce de se donner la mort! ce n'est point une menace fastueuse : c'est le désespoir d'un cœur noble et généreux. (G.)

[2] Quand ce mot est au figuré, comme *sous vos auspices*, pour *sous votre protection*, il n'a point de singulier. Il en a un quand il est, comme ici, au propre, pour *augurium*. (L. R.)

[3] Ce vers est ici jeté adroitement ; il prépare à une déclaration, à un aveu, puisque enfin il y a encore de tout cela dans cette pièce ; mais les gradations sont observées. (L.)

XIPHARÈS.

Madame, assurez-vous de mon obéissance ;
Vous avez dans ces lieux une entière puissance :
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs.
Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

MONIME.

Hé! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur?

XIPHARÈS.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime[1],
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui ;
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME.

Vous!

XIPHARÈS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes ;
Attestez, s'il le faut, les puissances célestes[2]
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Père, enfants, animés à vous persécuter[3] ;
Mais, avec quelque ennui que vous puissiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
Jamais tous vos malheurs ne sauroient approcher
Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.

[1] On a repris avec raison ces déclarations qui tombent dans une galanterie romanesque, et n'ont pas la dignité tragique, quoiqu'elles ne manquent ni d'élégance, ni de grace. (G.)

[2] Même exagération de sentiments, même ton de pure galanterie : ce n'est pas là de la tragédie. (L.)

[3] Ellipse forcée, parcequ'elle supprime la liaison entre ce vers et le précédent : la grammaire voudroit *contre un père et des enfants*. (G.)

Ne croyez point pourtant que, semblable à Pharnace,
Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place :
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi,
Et vous ne dépendrez ni de lui ni de moi.
Mais, quand je vous aurai pleinement satisfaite,
En quels lieux avez-vous choisi votre retraite?
Sera-ce loin, madame, ou près de mes états?
Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas?
Verrez-vous d'un même œil le crime et l'innocence?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t-il me résoudre à ne vous voir jamais?

MONIME.

Ah! que m'apprenez-vous!

XIPHARÈS.

Hé quoi! belle Monime,
Si le temps peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que le premier de tous
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
Quand vos charmes naissants, inconnus à mon père,
N'avoient encor paru qu'aux yeux de votre mère?
Ah! si, par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater [1],
Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste,
Combien je me plaignis de ce devoir funeste?
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,

[1] *Pas* est ici pour la mesure. On diroit plus élégamment *tout mon amour ne put éclater.* La phrase est correcte, mais elle manque d'harmonie. (L.)—*Sans compter tout le reste,* dans le vers suivant, est un hémistiche inutile au sens, nécessaire à la rime. (L. B.)



Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
Je m'en souviens tout seul: avouez-le, madame,
Je vous rappelle un songe effacé de votre ame.
Tandis que, loin de vous, sans espoir de retour,
Je nourrissois encore un malheureux amour,
Contente, et résolue à l'hymen de mon père,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeoient guère [1].

MONIME.

Hélas!

XIPHARÈS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis?

MONIME.

Prince... n'abusez point de l'état où je suis [2].

XIPHARÈS.

En abuser, ô ciel! quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre;
Que vous dirai-je enfin? lorsque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais!

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire.

XIPHARÈS.

Quoi! malgré mes serments, vous croyez le contraire?

[1] VAR. Tous les malheurs du fils ne vous occupoient guère.

[2] *Prince... n'abusez point de l'état où je suis. En abuser, ô ciel!* Et *avez-vous plaint un moment mes ennuis?* Et *en quittant vos beaux yeux*, etc. Tout cela, il faut le dire, est de la fadeur, et ne peut passer que dans l'églogue et dans l'élégie. Mais ce vers si élégant,

Quelle vive douleur attendrit nos adieux,

et quelques autres vers, rappellent au moins le poëte, si l'on ne voit pas encore le poëte tragique. (L.)

Vous croyez qu'abusant de mon autorité
Je prétends attenter à votre liberté?
On vient, madame, on vient: expliquez-vous, de grace;
Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace:
Pour me faire, seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARÈS.

Ah, madame!

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frère.

SCÈNE III.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE.

Jusques à quand, madame, attendrez-vous mon père?
Des témoins de sa mort viennent à tous moments
Condamner votre doute et vos retardements.
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage:
Un peuple obéissant vous attend à genoux,
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous.
Le Pont vous reconnoît dès long-temps pour sa reine:
Vous en portez encor la marque souveraine;
Et ce bandeau royal fut mis sur votre front
Comme un gage assuré de l'empire de Pont.
Maître de cet état que mon père me laisse,

Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.
Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard [1],
Ainsi que notre hymen presser notre départ:
Nos intérêts communs et mon cœur le demandent.
Prêts à vous recevoir mes vaisseaux vous attendent;
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais, puisque le temps presse, et qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laissant la feinte et les déguisements,
Vous découvrir ici mes secrets sentiments [2]?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je crois que je vous suis connue.
Éphèse est mon pays; mais je suis descendue [3]
D'aïeux, ou rois, seigneur, ou héros qu'autrefois

[1] C'est le seul vers foible dans cette magnifique tirade de Pharnace, remplie de vers admirables. Pharnace, d'après son caractère fourbe, veut éblouir Monime par le faste des promesses, par un vain étalage de grandeur. Remarquez sur-tout la beauté et l'harmonie du dernier vers. (G.)

[2] VAR. Puis-je, en vous proposant mes plus chers intérêts,
Vous découvrir ici mes sentiments secrets?

[3] Tout ce que Monime dit ici étoit sans doute connu de Pharnace; mais elle ne lui rappelle *ses aïeux* et *sa naissance* que parceque Pharnace paroit l'oublier en lui parlant d'un ton impérieux. L'auteur ne pouvoit avec plus d'adresse faire connoître Monime aux spectateurs. (L. B.) — Selon Plutarque, Monime n'étoit point d'Éphèse, mais de Milet. (*Vie de Lucullus*, chap. 9.)

Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des rois.
Mithridate me vit; Éphèse, et l'Ionie,
A son heureux empire étoit alors unie[1]:
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi.
Ce fut pour ma famille une suprême loi:
Il fallut obéir. Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'étois destinée.
Le roi, qui m'attendoit au sein de ses états,
Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas,
Et, tandis que la guerre occupoit son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins: j'y suis encor. Mais cependant, seigneur,
Mon père paya cher ce dangereux honneur:
Et les Romains vainqueurs, pour première victime,
Prirent Philopœmen, le père de Monime[2].
Sous ce titre funeste il se vit immoler;
Et c'est de quoi, seigneur, j'ai voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée;
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai pour me venger ni sceptre ni soldats;
Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire[3],

[1] VAR. A son heureux empire étoit encore unie.

[2] Il ne peut être ici question du célèbre Philopœmen, chef des Achéens, mort long-temps avant la naissance de Mithridate; mais il y a beaucoup d'adresse à supposer Monime fille d'un des descendants de ce grand homme: cette origine donne plus d'éclat et de dignité au personnage; la haine de Monime pour les Romains se trouve bien motivée par le desir de venger la mort de son père. (G.)

[3] VAR. Seigneur, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire.

C'est de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome et de son alliance?
Pourquoi tout ce discours et cette défiance?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier?

MONIME.

Mais vous-même, seigneur, pouvez-vous le nier?
Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
D'un pays que par-tout leur armée environne [1],
Si le traité secret qui vous lie aux Romains
Ne vous en assuroit l'empire et les chemins?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrois vous instruire,
Et je sais les raisons que j'aurois à vous dire,
Si, laissant en effet les vains déguisements,
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentiments [2];
Mais enfin je commence, après tant de traverses [3],
Madame, à rassembler vos excuses diverses;
Je crois voir l'intérêt que vous voulez celer,
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler.

XIPHARÈS.

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la reine,
La réponse, seigneur, doit-elle être incertaine?

[1] VAR. D'un pays que la guerre et leur camp environne.

[2] VAR. Si vous-même, laissant ces vains déguisements,
Vous m'aviez expliqué vos propres sentiments.

[3] *Traverses* ne peut s'employer pour *détours : traverses*, dans le style noble, signifie contrariétés, accidents, malheurs. (G.)

Et contre les Romains votre ressentiment
Doit-il pour éclater balancer un moment?
Quoi! nous aurons d'un père entendu la disgrace;
Et, lents à le venger, prompts à remplir sa place,
Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli!
Il est mort: savons-nous s'il est enseveli[1]?
Qui sait si, dans le temps que votre ame empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
Ce roi, que l'Orient tout plein de ses exploits
Peut nommer justement le dernier de ses rois,
Dans ses propres états, privé de sépulture,
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
N'accuse point le ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes fils qui n'osent le venger[2]?
Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore:
Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,
Parthe, Scythe ou Sarmate, aime sa liberté[3],
Voilà nos alliés: marchons de ce côté.

[1] Beau, ainsi que tout le reste du couplet; mais c'est mettre dans la bouche de Xipharès la condamnation de tout ce qu'il a dit et fait jusqu'ici. (L.)

[2] Desfontaines pense que Racine eût mieux fait de mettre *ses indignes fils*, au lieu de *des indignes fils*: selon ce critique, la phrase en seroit plus claire; *le venger* se rapporteroit encore plus immédiatement à Mithridate. L'opinion de l'abbé Desfontaines est raisonnable. Louis Racine prétend qu'il faut nécessairement *d'indignes*; il ajoute que c'est une faute d'imprimeur, et que l'auteur avoit mis, selon toutes les apparences, *et deux indignes fils*. M. Didot a corrigé le vers d'après cette opinion. Pour moi, je suis convaincu que Racine a mis et a voulu mettre *et des indignes fils*: toutes les éditions faites pendant sa vie sont uniformes. (G.)

[3] Ce trait est conforme à la lettre que Mithridate écrivit au roi

Vivons, ou périssons dignes de Mithridate ;
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug et nous et nos états
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

PHARNACE.

Il sait vos sentiments. Me trompois-je, madame?
Voilà cet intérêt si puissant sur votre ame,
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS.

J'ignore de son cœur les sentiments cachés ;
Mais je m'y soumettrois sans vouloir rien prétendre,
Si, comme vous, seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien ; et moi, je fais ce que je doi :
Votre exemple n'est pas une régle pour moi.

XIPHARÈS.

Toutefois en ces lieux je ne connois personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

PHARNACE.

Ici! vous y pourriez rencontrer votre perte...

des Parthes, pour lui demander son alliance. (G.)—Voyez la traduction de cette lettre, à la suite de la pièce.

SCÈNE IV.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte[1];
Et bientôt, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port.

MONIME.

Mithridate!

XIPHARÈS.

Mon père!

[1] Quel coup de théâtre! Quel changement dans la situation de tous les personnages! Et c'est une confidente, avec un simple message, qui produit ce grand mouvement! C'est ainsi que, dans Phèdre, le message de Panope, qui vient annoncer la mort de Thésée, fait prendre à la scène une face nouvelle. Ici, nous voyons deux frères et deux rivaux sur le point d'en venir aux mains; Monime, prête à devenir la proie de Pharnace, ou la conquête de Xipharès, lorsque, tout-à-coup, l'arrivée de Mithridate remet la reine sous le joug d'un vieux mari, et les deux frères sous l'autorité d'un père soupçonneux et cruel, qui, pour satisfaire sa jalousie et sa vengeance, compte pour rien la vie de ses femmes et de ses enfants. Monime, confuse et troublée, se retire. Pharnace, fidèle à son caractère, voit le danger, combine ses ressources, et propose à son frère une révolte ouverte. Xipharès, non moins éclairé sur le danger, mais plus délicat sur les ressources, prend le parti de la soumission. Tous les traits sous lesquels on peint Mithridate dans cette scène contribuent à augmenter l'intérêt, en augmentant les alarmes du spectateur sur le sort de Xipharès et de Monime. Il n'y a point de premier acte qui se termine d'une manière plus théâtrale, et qui laisse une plus vive attente : c'est la perfection de l'art. (G.)

PHARNACE.

Ah! que viens-je d'entendre!

PHOEDIME.

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre;
C'est lui-même : et déja, pressé de son devoir,
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARÈS, *à Monime.*

Qu'avons-nous fait!

MONIME, *à Xipharès.*

Adieu, prince. Quelle nouvelle!

SCÈNE V.

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE, *à part.*

Mithridate revient! Ah, fortune cruelle!
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard [1].
Les Romains que j'attends arriveront trop tard:

(*à Xipharès.*)

Comment faire? J'entends que votre cœur soupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince; mais ce discours demande un autre temps [2]:
Nous avons aujourd'hui des soins plus importants.

[1] Le style, dans cette dernière scène, n'est pas moins admirable que la conduite: tout y est sage, précis, élégant; tous les traits sont justes: le caractère des deux frères se peint dans leurs discours. Cependant on peut reprendre cette expression, *courir hasard*, qui ne paroît pas digne du reste. (G.)

[2] VAR. Mais nous en parlerons peut-être en d'autres temps.

Mithridate revient, peut-être inexorable:
Plus il est malheureux, plus il est redoutable;
Le péril est pressant plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels; et vous le connoissez:
Rarement l'amitié désarme sa colère;
Ses propres fils n'ont point de juge plus sévère;
Et nous l'avons vu même à ses cruels soupçons
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons.
Craignons pour vous, pour moi, pour la reine elle-même;
Je la plains d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour,
Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte:
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats;
Et j'aurai des secours que je n'explique pas.
M'en croirez-vous? Courons assurer notre grace:
Rendons-nous, vous et moi, maîtres de cette place;
Et faisons qu'à ses fils il ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÈS.

Je sais quel est mon crime, et je connois mon père;
Et j'ai par-dessus vous le crime de ma mère;
Mais quelque amour encor qui me pût éblouir,
Quand mon père paroît, je ne sais qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre:
Vous savez mon secret; j'ai pénétré le vôtre.
Le roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres discours:

Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses[1].
Allons : puisqu'il le faut, je marche sur vos pas :
Mais, en obéissant, ne nous trahissons pas.

[1] Ces vers ne répondent pas à la pureté et à l'élégance qu'on admire dans cette scène : *Vous savez sa coutume* est bien commun, et *la haine qui cache des adresses sous des tendresses* est encore plus répréhensible : *tendresse*, et sur-tout *adresse*, ne s'emploient pas au pluriel. (G.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MONIME, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Quoi! vous êtes ici quand Mithridate arrive[1]!
Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive!
Que faites-vous, madame? et quel ressouvenir
Tout-à-coup vous arrête, et vous fait revenir?
N'offenserez-vous point un roi qui vous adore,
Qui, presque votre époux...

MONIME.

Il ne l'est pas encore,
Phœdime; et jusque-là je crois que mon devoir
Est de l'attendre ici sans l'aller recevoir.

PHOEDIME.

Mais ce n'est point, madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand roi promise par un père,
Vous avez de ses feux un gage solennel

[1] Cette première scène ne satisfait pas l'impatience et l'avidité du spectateur; elle ne lui apprend rien de nouveau : c'est une conversation entre Monime et sa confidente, il est vrai, très touchante; mais c'est toujours une conversation : rien ne s'est passé dans l'entr'acte; et les choses, au commencement du second acte, sont dans le même état où elles se trouvoient à la fin du premier. C'est un défaut très rare dans Racine. (G.)

Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'autel.
Croyez-moi, montrez-vous ; venez à sa rencontre.

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me montre :
Vois ce visage en pleurs ; et, loin de le chercher[1],
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher.

PHOEDIME.

Que dites-vous ? O dieux !

MONIME.

Ah ! retour qui me tue !
Malheureuse ! comment paroîtrai-je à sa vue,
Son diadème au front, et, dans le fond du cœur,
Phœdime... Tu m'entends, et tu vois ma rougeur.

PHOEDIME.

Ainsi vous retombez dans les mêmes alarmes
Qui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes ;
Et toujours Xipharès revient vous traverser[2].

MONIME.

Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser :
Xipharès ne s'offroit alors à ma mémoire
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire ;

[1] *Le* est beaucoup trop éloigné du nom auquel il se rapporte, et il semble, selon la grammaire, se rapporter à *visage*. *Que je m'aille cacher* est une expression qui manque aujourd'hui de noblesse.

[2] *Traverser* signifie susciter des obstacles. Il ne pouvoit être employé ici que dans le cas où Xipharès se seroit opposé à l'exécution des projets de Monime. Le mot *troubler* étoit le mot propre. Un peu plus loin, ces mots de *feux* et d'*amoureux*, *un héros aimable aussi malheureux* que Monime est *misérable* : tout cela n'est pas du style de la tragédie.

Et je ne savois pas que, pour moi plein de feux,
Xipharès des mortels fût le plus amoureux...

PHŒDIME.

Il vous aime, madame? Et ce héros aimable...

MONIME.

Est aussi malheureux que je suis misérable.
Il m'adore, Phœdime; et les mêmes douleurs
Qui m'affligeoient ici, le tourmentoient ailleurs.

PHŒDIME.

Sait-il en sa faveur jusqu'où va votre estime?
Sait-il que vous l'aimez?

MONIME.

Il l'ignore, Phœdime.
Les dieux m'ont secourue; et mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
Hélas! si tu savois, pour garder le silence,
Combien ce triste cœur s'est fait de violence,
Quels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus!
Phœdime, si je puis, je ne le verrai plus:
Malgré tous les efforts que je pourrois me faire,
Je verrois ses douleurs, je ne pourrois me taire.
Il viendra malgré moi m'arracher cet aveu:
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu;
Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore,
Qu'il vaudroit mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHŒDIME.

On vient. Que faites-vous, madame?

MONIME.

Je ne puis:
Je ne paroîtrai point dans le trouble où je suis.

SCÈNE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, ARBATE, GARDES.

MITHRIDATE.

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter, en de si grands besoins,
Vous, le Pont; vous, Colchos, confiés à vos soins[1].
Mais vous avez pour juge un père qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même;
Je vous crois innocents, puisque vous le voulez,
Et je rends grace au ciel qui nous a rassemblés.
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage.
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.
Allez, et laissez-moi reposer un moment.

[1] Cette entrée de Mithridate est magnifique: elle auroit dû commencer l'acte. Luneau la compare avec celle de Pharasmane dans Rhadamiste; c'est-à-dire que Crébillon l'a empruntée de Racine. On rapporte que Baron, lorsqu'il jouoit Mithridate, faisoit connoître par la différence de ses inflexions la différence qu'il mettoit entre ses deux fils: il disoit *vous, le Pont,* d'un ton dur et menaçant, qui exprimoit sa haine contre Pharnace; mais il disoit *vous, Colchos,* avec bonté et d'un ton paternel, qui marquoit son affection pour Xipharès. (G.)

SCÈNE III.

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE.

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate:
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate
Qui, de Rome toujours balançant le destin,
Tenois entre elle et moi l'univers incertain:
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage[1]
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage[2]:
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le désordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux[3]:

[1] Avec quel art ces mots, *je suis vaincu*, suspendent le vers! Ce sont là les secrets de la versification, et c'est ainsi qu'on varie les formes de notre alexandrin. (L.)

[2] *Laisser peu de place au courage* est ici une expression neuve et hardie, pour dire *empêcher le courage d'agir, le rendre inutile.* (G.)

[3] Voici le récit qu'en fait Plutarque: « Les plus vieux capitaines « et chefs de bandes lui firent tant de prières (à Pompée) et tant « de remontrances, que finalement ils l'esmeurent à faire tout « promptement donner l'assaut, parcequ'il ne faisoit pas si obscur « qu'on ne vist du tout goutte, à cause que la lune, qui estoit basse « et prochaine de son coucher, rendoit encore assez de clarté pour « voir les corps des hommes: mais, pour ce qu'elle baissoit fort, « les ombres, qui s'estendoient bien plus loin que les corps, attei- « gnoient de tout loin les ennemis, de sorte qu'ils ne pouvoient pour

Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste[1] !
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
Quelque temps inconnu, j'ai traversé le Phase ;
Et de là, pénétrant jusqu'au pied du Caucase,
Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.
Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,

« cela juger certainement la vraie distance qu'il y avoit jusques à « eux ; et, comme s'ils eussent été tout auprès d'eux, ils leur lan« çoient leurs dards et javelots, dont ils n'assenoient personne, « pour ce qu'ils étoient trop loin. Ce que voyant les Romains, leur « coururent sus, avec grands cris : mais les barbares ne les osèrent « attendre ; ains s'effroyèrent, et leur tournèrent le dos, en fuyant « à val de route, là où il en fut fait une grande boucherie : car il « y en eut de tuez là plus de dix mille, et fut leur camp mesme « pris. Quant à Mithridates, il fendit la presse des Romains dès le « commencement de la meslée, avec bien environ huit cents che« vaux, et passa outre : mais incontinent ses gens s'écartèrent, les « uns de-çà, les autres de-là, en manière qu'il se trouva seul avec « trois autres. » (*Vie de Pompée*, chap. IX.)

[1] *Mes soldats, les rangs, le désordre, les cris, l'horreur* : tous ces nominatifs devroient être suivis d'un verbe, et le sont d'une exclamation :

Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste !

Cette hardiesse produit un grand effet. Nous en avons déja remarqué un exemple dans la description que fait Bérénice de l'apothéose de Vespasien. Quant à la construction grammaticale, l'esprit supplée facilement ces mots sous-entendus, *figurez-vous, représentez-vous*, et la phrase devient plus vive par cette ellipse, sans être moins correcte. La Harpe remarque que l'ellipse est en général un des moyens les plus féconds pour imiter les divers mouvements de l'ame, qui doivent être ceux du discours.

J'y trouve des malheurs qui m'attendoient encore.
Toujours du même amour tu me vois enflammé:
Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé[1],
Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
Traîne par-tout l'amour qui l'attache à Monime;
Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux fils, seigneur!

MITHRIDATE.

Écoute. A travers ma colère,
Je veux bien distinguer Xipharès de son frère:
Je sais que, de tout temps à mes ordres soumis,
Il hait autant que moi nos communs ennemis;
Et j'ai vu sa valeur, à me plaire attachée,
Justifier pour lui ma tendresse cachée[2];
Je sais même, je sais avec quel désespoir,
A tout autre intérêt préférant son devoir,
Il courut démentir une mère infidèle,

[1] Mithridate est un vieillard amoureux et jaloux; mais avec quel art le poëte a su ennoblir cet amour et cette jalousie! Le roi de Pont se reproche à lui-même cette passion malheureuse, et son amour est tragique et terrible, parcequ'il fait craindre pour la vie de son fils. Dailleurs la richesse et l'énergie du style suffiroient seules pour ennoblir la passion de Mithridate: *Nourri de sang, et de guerre affamé;* quelle poésie! *Malgré le faix des ans, traîne par-tout l'amour;* quelles images! Tout est beau, tout est noble avec cette force d'expression. (G.)

[2] *Ma tendresse cachée* est bien remarquable. Il n'y a que Mithridate qui soit assez profondément dissimulé pour *cacher* à ses enfants même la tendresse qu'il a pour eux. (L.)

Et tira de son crime une gloire nouvelle;
Et je ne puis encor ni n'oserois penser
Que ce fils si fidèle ait voulu m'offenser.
Mais tous deux en ces lieux que pouvoient-ils attendre?
L'un et l'autre à la reine ont-ils osé prétendre?
Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder?
Moi-même de quel œil dois-je ici l'aborder?
Parle. Quelque desir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidèle.
Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'as-tu vu? Que sais-tu?
Depuis quel temps, pourquoi, comment, t'es-tu rendu?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette place[1];
Et de votre trépas autorisant le bruit,
Dans ces murs aussitôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire;
Et je n'écoutois rien, si le prince son frère,
Bien moins par ses discours, seigneur, que par ses pleurs,
Ne m'eût en arrivant confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin, que firent-ils?

ARBATE.

Pharnace entroit à peine
Qu'il courut de ses feux entretenir la reine,
Et s'offrit d'assurer, par un hymen prochain,
Le bandeau qu'elle avoit reçu de votre main.

[1] L'exactitude grammaticale demanderoit *est abordé*, et non pas *aborda*. On diroit bien, *il y a huit jours que Pharnace aborda;* mais il faut dire: *depuis huit jours il est abordé*. (G.)

MITHRIDATE.

Traître ! sans lui donner le loisir de répandre [1]
Les pleurs que son amour auroit dus à ma cendre !
Et son frère?

ARBATE.

Son frère, au moins jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour ;
Et toujours avec vous son cœur d'intelligence
N'a semblé respirer que guerre et que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor, quel dessein le conduisoit ici?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour ce que j'ai pu comprendre [2],
Ce prince a cru pouvoir, après votre trépas,
Compter cette province au rang de ses états ;
Et, sans connaître ici de lois que son courage,
Il venoit par la force appuyer son partage.

[1] Shakespear ayant à rendre une idée *toute* semblable, fait dire à son Hamlet : *sans avoir eu seulement le temps d'user les souliers qu'elle portoit à l'enterrement de son mari.* C'est la différence qui se trouve d'ordinaire entre la *nature* de Shakespear et celle de Racine. Aussi des critiques profonds appellent-ils la première *une nature vierge.* (L.)

[2] Pour que cette phrase fût régulière, il faudroit : *Ce que j'ai pu comprendre, c'est que ce prince, etc.,* ou, *d'après ce que j'ai pu comprendre, ce prince, etc.*

MITHRIDATE.

Ah! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,
Si le ciel de mon sort me laisse disposer.
Oui, je respire, Arbate, et ma joie est extrême:
Je tremblois, je l'avoue, et pour un fils que j'aime,
Et pour moi qui craignois de perdre un tel appui,
Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colère
Un rival dès long-temps soigneux de me déplaire,
Qui toujours des Romains admirateur secret,
Ne s'est jamais contre eux déclaré qu'à regret;
Et s'il faut que pour lui Monime prévenue
Ait pu porter ailleurs une amour qui m'est due,
Malheur au criminel qui vient me la ravir,
Et qui m'ose offenser et n'ose me servir!
L'aime-t-elle?

ARBATE.

Seigneur, je vois venir la reine.

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez ici mon amour et ma haine,
Épargnez mes malheurs, et daignez empêcher [1]
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher!
Arbate, c'est assez : qu'on me laisse avec elle.

[1] *Épargnez ma douleur* est une phrase commune. *Épargnez mes malheurs* est de la véritable élégance, de celle des grands écrivains: mais combien elle a peu de juges! (L.)

SCÈNE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Madame, enfin le ciel près de vous me rappelle,
Et, secondant du moins mes plus tendres souhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais [1].
Je ne m'attendois pas que de notre hyménée
Je dusse voir si tard arriver la journée;
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour
Fît voir mon infortune, et non pas mon amour [2].
C'est pourtant cet amour, qui, de tant de retraites,
Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes;
Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux,
Si ma présence ici n'en est point un pour vous [3].
C'est vous en dire assez, si vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour dès long-temps vous attendre;
Et vous portez, madame, un gage de ma foi

[1] Voilà l'inconvénient de ces amours qui sont par eux-mêmes au-dessous du genre et du personnage. Il s'agit bien ici du plus ou du moins de *beauté*. Cela ne convient qu'à la comédie. (L.)

[2] VAR. Ni qu'en vous revoyant, mon funeste retour
Marquât mon infortune, et non pas mon amour.

[3] Ce trait de défiance et de jalousie est adroit et théâtral par l'émotion qu'il doit causer à Monime. Tout ce discours, si l'on excepte les premiers vers, n'est pas d'un amant, mais d'un maître. La fin est pleine d'art et de noblesse: on y voit un roi qui sait allier l'amour et la gloire, et qui est grand jusque dans sa foiblesse. (G.)

Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc assurer cette foi mutuelle.
Ma gloire loin d'ici vous et moi nous appelle;
Et, sans perdre un moment pour ce noble dessein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout: ceux par qui je respire
Vous ont cédé sur moi leur souverain empire;
Et, quand vous userez de ce droit tout puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant.

MITHRIDATE.

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime;
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant je ne vous devrai rien.
Ah, madame! est-ce là de quoi me satisfaire?
Faut-il que désormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser [1]?
Ah! pour tenter encor de nouvelles conquêtes [2],

[1] Voilà d'un autre côté ce qui répare le mal; c'est parceque cet amour *méprisé* semble être pour Mithridate la dernière injure de la fortune, que la hauteur de son caractère forme un contraste avec sa situation, et que ce contraste est douloureux et tragique. Et voyez quel parti le poëte en a su tirer, parcequ'il étoit éloquent! Comme le héros s'indigne et se rehausse à cette seule idée de *mépris!* et avec quelle juste fierté il la repousse loin de lui! Les fautes sont ici en grande partie celles du siècle: les ressources et les réparations sont de l'auteur. (L.)

[2] Ici commence une magnifique période de douze vers enchaînés l'un à l'autre avec un art admirable: période presque unique dans notre poésie, chef-d'œuvre d'harmonie et d'éloquence, qui

Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'auroit jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans états,
Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux [1],
Par-tout de l'univers j'attacherois les yeux;
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé [2].
Vous-même, d'un autre œil me verriez-vous, madame,
Si ces Grecs vos aïeux revivoient dans votre ame?
Et, puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,

montre ce que peut la langue françoise entre les mains d'un homme de génie. (G.)

[1] *Suivi d'un nom:* métaphore hardie, d'autant plus heureuse qu'on la remarque à peine, et que dans son audace elle paroît simple et naturelle. Racine possède seul le secret de ces figures, qui, dans son style enchanteur, sont de véritables inspirations du génie de la poésie et de l'éloquence. (G.)

[2] Ce dernier vers est si beau, qu'il suffiroit pour excuser ce qu'il pourroit y avoir de hasardé dans *le naufrage élevé au-dessus d'une gloire*, qu'on a tant critiqué; car plus les fautes sont rares, moins on les pardonne. Quant à moi, je trouverois la justification de ce vers précisément dans ce qu'on a dit pour le blâmer. On a cherché où pouvoit être l'*image* d'un naufrage élevé au-dessus d'une gloire; et pourquoi y chercher une *image?* pourquoi ne seroit-ce pas tout simplement une idée? et en quoi est-elle mal rendue? Ne diroit-on pas bien, même en vers, *mon naufrage m'élève au-dessus de leur gloire?* Qu'a fait le poëte, que de mettre *le naufrage* à la place de la personne? C'est toujours la seule idée de supériorité qu'il a voulu exprimer, sans prétendre faire un tableau; et tout se réduit ici à une métonymie très permise. (L.)

N'étoit-il pas plus noble, et plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre suffrage,
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage [1],
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur?
Hé quoi! n'avez-vous rien, madame, à me répondre?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette; et, loin de me parler,
Je vois, malgré vos soins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME.

Moi, seigneur? Je n'ai point de larmes à répandre.
J'obéis: n'est-ce pas assez me faire entendre?
Et ne suffit-il pas...

MITHRIDATE.

Non, ce n'est pas assez.
Je vous entends ici mieux que vous ne pensez;
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juste jalousie
Par vos propres discours est trop bien éclaircie:
Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez.
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles;
Mais il jouira peu de vos pleurs infidèles,
Madame; et désormais tout est sourd à mes lois,
Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.
Appelez Xipharès [2].

[1] Vers qui relève et embellit encore celui qui le précède. La pensée qu'il renferme est aussi noble, aussi délicate que juste: rien n'est plus théâtral que la situation d'une femme entre l'amour et la vertu, entre le devoir et le sentiment. (G.)

[2] Un vieillard jaloux qui remet sa maîtresse sous la garde de son

MONIME.

Ah! que voulez-vous faire?

Xipharès....

MITHRIDATE.

Xipharès n'a point trahi son père:
Vous vous pressez en vain de le désavouer;
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en seroit moindre, ainsi que votre crime,
Si ce fils, en effet digne de votre estime,
A quelque amour encore avoit pu vous forcer.
Mais qu'un traître, qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place,
Qu'il soit aimé, madame, et que je sois haï....

fils qui en est aimé, présente une situation naturellement comique. Pourquoi donc cette scène a-t-elle un effet tragique au théâtre, et même à la lecture? Il y en a de bonnes raisons: d'abord, c'est que la cruauté jalouse et inflexible de Mithridate est déja connue et caractérisée par les menaces qu'il a faites, et par les vengeances qu'il annonce: on doit donc craindre pour les deux amants, et l'on veut voir comment ils se tireront d'une situation que la confiance momentanée de Mithridate ne rend que plus embarrassante et plus critique. Ensuite, c'est que la scène suivante entre Monime et Xipharès, scène où l'amour est si noblement sacrifié au devoir, est pathétique, et inspire un juste intérêt pour les deux amants. Enfin, c'est que les sentiments et les vers sont d'une vérité et d'une beauté si touchante, que les spectateurs sont attendris jusqu'aux larmes de ce qui, sous une autre forme, les auroit fait rire; et c'est là que le poëte est vraiment le magicien d'Horace: *fit magus*. (L.)

SCÈNE V.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Venez, mon fils; venez, votre père est trahi.
Un fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la reine enfin, lui plaît, et me ravit
Un cœur que son devoir à moi seul asservit.
Heureux pourtant, heureux, que dans cette disgrace
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace;
Qu'une mère infidèle, un frère audacieux,
Vous présentent en vain leur exemple odieux!
Oui, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propose
J'ai choisi dès long-temps pour digne compagnon,
L'héritier de mon sceptre, et sur-tout de mon nom.
Pharnace, en ce moment, et ma flamme offensée,
Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée:
D'un voyage important les soins et les apprêts,
Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
Mes soldats, dont je veux tenter la complaisance,
Dans ce même moment demandent ma présence.
Vous cependant ici veillez pour mon repos,
D'un rival insolent arrêtez les complots:
Ne quittez point la reine; et, s'il se peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un roi qui l'aime;
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux:

Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux.
En un mot, c'est assez éprouver ma foiblesse :
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
Que sais-je? à des fureurs dont mon cœur outragé
Ne se repentiroit qu'après s'être vengé [1].

SCÈNE VI.

MONIME, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Que dirai-je, madame? et comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre?
Seroit-il vrai, grands dieux! que trop aimé de vous
Pharnace eût en effet mérité ce courroux?
Pharnace auroit-il part à ce désordre extrême?

MONIME.

Pharnace? O ciel! Pharnace! Ah! qu'entends-je moi-même?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimois m'arrache sans retour,
Et que, de mon devoir esclave infortunée,
A d'éternels ennuis je me voie enchaînée?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs!
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs!
Malgré toute ma haine on veut qu'il m'ait su plaire!

[1] Cette pensée semble imitée d'Ovide, qui fait dire à Médée :

« Quo feret ira, sequar : facti fortasse pigebit. »

« Tout ce que la colère m'inspirera, je le ferai, dussé-je m'en repentir. »

Je le pardonne au roi, qu'aveugle sa colère,
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci;
Mais vous, seigneur, mais vous, me traitez-vous ainsi?

XIPHARÈS.

Ah! madame, excusez un amant qui s'égare,
Qui lui-même, lié par un devoir barbare,
Se voit près de tout perdre, et n'ose se venger[1].
Mais des fureurs du roi que puis-je enfin juger?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose:
Quel heureux criminel en peut être la cause?
Qui? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS.

Je sais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime:
Voir encor un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute c'est pour moi le comble des malheurs;
Mais dans mon désespoir je cherche à les accroître.
Madame, par pitié, faites-le-moi connaître[2]:
Quel est-il, cet amant? Qui dois-je soupçonner?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer?

[1] VAR. Se voit prêt de tout perdre, et n'ose se venger.

[2] Il est nécessaire de rappeler ici une remarque déja faite: c'est que Racine écrivoit *connaître, paraître*, etc., avec un *a*. Aujourd'hui cette orthographe rend la rime aussi défectueuse à l'œil qu'elle l'est à l'oreille. On prononçoit autrefois *accraître* pour *accroître*.

Tantôt, quand je fuyois une injuste contrainte,
A qui contre Pharnace ai-je adressé ma plainte?
Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jeté [1]?
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté?

XIPHARÈS.

O ciel! Quoi! je serois ce bienheureux coupable [2]
Que vous avez pu voir d'un regard favorable!
Vos pleurs pour Xipharès auroient daigné couler?

MONIME.

Oui, prince : il n'est plus temps de le dissimuler;
Ma douleur pour se taire a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence;
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures lois,
Parler pour la première et la dernière fois.
Vous m'aimez dès long-temps : une égale tendresse
Pour vous, depuis long-temps, m'afflige et m'intéresse.
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naître un amour qu'ils ne méritoient pas;
Rappelez un espoir qui ne vous dura guère [3],
Le trouble où vous jeta l'amour de votre père,
Le tourment de me perdre et de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous vos vœux :
Vous n'en sauriez, seigneur, retracer la mémoire [4],

[1] *Un cœur qui se jette sous un appui :* cette métaphore n'est ni agréable ni juste. (G.)

[2] Nous avons déja remarqué ce mot de *bienheureux :* on diroit aujourd'hui ce *fortuné coupable.* Mais ce qui est plus important, c'est que la scène de déclaration n'est plus ici au-dessous de la tragédie, parcequ'il y a danger et sacrifice. (L.)

[3] VAR. Les plaisirs d'un espoir qui ne vous dura guère.

[4] VAR. Vous n'en sauriez, seigneur, rappeler la mémoire.

Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire;
Et, lorsque ce matin j'en écoutois le cours,
Mon cœur vous répondoit tous vos mêmes discours.
Inutile, ou plutôt funeste sympathie!
Trop parfaite union par le sort démentie!
Ah! par quel soin cruel le ciel avoit-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinoit point!
Car, quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel,
Où je vais vous jurer un silence éternel[1].
J'entends, vous gémissez; mais telle est ma misère,
Je ne suis point à vous, je suis à votre père[2].
Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir,
Et de mon foible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance

[1] Que de sentiment et d'intérêt dans cette expression si neuve: *vous jurer un silence éternel!* Jurer un amour éternel, voilà ce que tout le monde peut dire; mais jurer *un silence*, et *un silence éternel!* mais le jurer à son amant, il n'y a que Racine qui l'ait dit. Et combien d'idées délicates sous-entendues dans cette expression! Dans le fait, ce n'est pas à lui qu'elle le jurera: il ne sera pas à l'autel; elle ne prononcera point ce serment: c'est à son cœur, c'est à son devoir, c'est à son époux qu'elle doit l'adresser. Le seul mérite qui manque à cette scène, c'est qu'elle n'est pas absolument originale: elle a beaucoup de rapports avec celle de Sévère et de Pauline, et souvent c'est le même fonds d'idées. Mais, quoique la scène de Corneille soit regardée avec raison comme une de ses plus belles, il n'en est pas moins vrai que, si Corneille a ici l'avantage de la création, Racine a celui de l'exécution. (L.)

[2] Var. . . . . Mais telle est ma misère,
Je ne suis point à moi, je suis à votre père.

Que désormais par-tout vous fuirez ma présence [1].
J'en viens de dire assez pour vous persuader
Que j'ai trop de raisons de vous le commander.
Mais après ce moment, si ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnois plus la foi de vos discours,
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours.

XIPHARÈS.

Quelle marque, grands dieux! d'un amour déplorable!
Combien, en un moment, heureux et misérable!
De quel comble de gloire et de félicités,
Dans quel abyme affreux vous me précipitez!
Quoi! j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre,
Vous aurez pu m'aimer; et cependant un autre
Possédera ce cœur dont j'attirois les vœux!
Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux!...
Vous voulez que je fuie, et que je vous évite;
Et cependant le roi m'attache à votre suite.
Que dira-t-il?

MONIME.

N'importe, il me faut obéir.
Inventez des raisons qui puissent l'éblouir.
D'un héros tel que vous c'est là l'effort suprême:
Cherchez, prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour jouir de leurs contentements,
L'amour fait inventer aux vulgaires amants.
Enfin, je me connois, il y va de ma vie:
De mes foibles efforts ma vertu se défie.

[1] VAR. Que désormais par-tout vous fuyiez ma présence

Je sais qu'en vous voyant, un tendre souvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir;
Que je verrai mon ame, en secret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle est séparée;
Mais je sais bien aussi que, s'il dépend de vous
De me faire chérir un souvenir si doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée
N'en punisse aussitôt la coupable pensée;
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte, et vous en arracher.
Que dis-je? En ce moment, le dernier qui nous reste,
Je me sens arrêter par un plaisir funeste[1]:
Plus je vous parle, et plus, trop foible que je suis,

[1] Quelle attendrissante douceur dans ces vers et dans tout ce morceau! Relisez-le depuis ces mots : *Enfin, je me connois*, etc., et lisez ensuite celui-ci de Pauline, qui dit à-peu-près les mêmes choses :

Hélas! cette vertu, quoique enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une ame trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos cœurs les cruels souvenirs.
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défense!
Mais, si vous estimez ce généreux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

Polyeucte, acte II, sc. II.

Malgré les fautes et les négligences, ces vers disent ce qu'ils doivent dire; ils ne sont pas mauvais, et les sentiments intéressent. Ceux de Racine pénètrent l'ame et enchantent l'oreille. Pourquoi? c'est qu'il a senti ce que Corneille n'a fait que penser. (L.)

Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut se faire violence:
Et, sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis. Souvenez-vous, prince, de m'éviter;
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARÈS.

Ah, madame!... Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre?
On t'aime; on te bannit: toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien:
Cours par un prompt trépas abréger ton supplice.
Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse[1];
Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,
Du moins, en expirant, ne la cédons qu'au roi.

[1] VAR. Cours par un prompt trépas abréger ta misère.
Toutefois observons et Pharnace et mon père.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue[1]
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue :
A mes nobles projets je vois tout conspirer[2];
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.

[1] VAR. Venez, princes, venez. Enfin l'heure est venue.

On a trouvé surprenant que Mithridate confie ses projets à Pharnace, comme si cette confidence du projet d'une expédition qui va s'exécuter dans le moment, étoit dangereuse à faire à Pharnace, dont Mithridate est bien résolu de s'assurer; comme si cette confiance apparente n'étoit pas, ainsi qu'on le voit dans la suite de la scène, un piége tendu à Pharnace pour pénétrer ses vues, et juger de ses desseins sur Monime par la résistance qu'il opposera au mariage qui va lui être proposé. Le plan de cette scène est un des plus beaux qu'il y ait au théâtre : il est fait pour développer Mithridate tout entier : la scène réunit l'éclat et la profondeur, l'héroïsme et la dissimulation; elle étale tout le contraste de la méchanceté de Pharnace et des vertus de son frère; enfin elle a le mérite propre à un troisième acte; elle noue l'intrigue et augmente le danger, en dévoilant à Mithridate le secret des amours de Monime et de Xipharès. C'est un tableau complet, sublime par l'ordonnance et par les couleurs, et sans contredit ce qu'il y a de plus beau dans la pièce. (L.)

[2] VAR. A mes justes desseins je vois tout conspirer.

Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que long-temps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgraces :
Déja plus d'une fois, retournant sur mes traces [1],
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenoit après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses frêles avantages,
De mes états conquis enchaînoit les images [2],
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé :
Il voit, plus que jamais, ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule; et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste : ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis;

[1] Ces vers sont conformes à l'histoire. Voici ce que dit Plutarque : « Mithridates étoit bien mal aisé à chasser et prendre par « armes, et plus difficile à vaincre quand il fuyoit que quand il « combattoit. » (*Vie de Pompée*, chap. XI.)

[2] Ce que dit Cicéron dans le chapitre III de son discours pour la loi *Manilia* a peut-être fourni à Racine l'idée de ces beaux vers. Nous avons traduit ce passage; on le trouvera à la fin de la scène.

Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête[1].
Le grand nom de Pompée assure sa conquête[2]:
C'est l'effroi de l'Asie; et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher[3].
Ce dessein vous surprend; et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée,
Par d'éternels remparts Rome soit séparée:
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours

[1] *Une amitié qui pèse à des amis; dérober sa tête au fardeau de l'amitié;* tout cela est excellent; ce morceau offre un si grand nombre de métaphores hardies, de tours poétiques, d'expressions admirables, qu'il faudroit s'arrêter à chaque vers. Mais ce qu'il importe le plus de remarquer, c'est que la plupart de ces tours étoient neufs au moment où Racine les employoit.

[2] VAR. Le seul nom de Pompée assure sa conquête.

[3] Ce vers, qui est la révélation d'un grand dessein, produit sur les interlocuteurs et sur les spectateurs un effet théâtral: cette politique sublime, ce projet héroïque étonne, élève l'ame, excite l'admiration, et répand sur les amours de Mithridate, sur ses chagrins domestiques, cet éclat, cette dignité, qui convient à la tragédie. On a vu dans la préface avec quel soin Racine rassemble toutes les autorités qui peuvent prouver que cette idée de passer en Italie n'est point une chimère romanesque, une supposition brillante du poete, mais que Mithridate forma réellement cette audacieuse entreprise. (G.)

Aux lieux où le Danube y vient finir son cours [1]?
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.

[1] Les passions sont crédules; on se flatte aisément du succès de ce qu'on desire. Mithridate s'imagine que tous les autres peuples haïssent comme lui les Romains, et le regardent comme leur libérateur. Il s'imagine que, dans l'Italie même, il trouvera encore plus qu'ailleurs l'horreur du nom romain; enfin il s'imagine que ses soldats, pleins de la même haine, voleront à Rome, et feront cinq ou six cents lieues en trois mois. C'est donc une ridicule critique que celle de l'abbé Dubos, qui a étalé son érudition pour relever ici ce qu'il croit une grande erreur de géographie. Selon lui, ce vers,

Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole,

révolte tous ceux qui ont quelque connoissance de la distance des lieux. Le poëte avoit cette connoissance; il savoit consulter une carte de géographie, et il n'eût plus révolté l'abbé Dubos s'il eût dit,

Je vous rends dans six mois au pied du Capitole;

mais il a voulu peindre l'aveuglement d'un homme qu'emporte sa passion. Mithridate pouvoit dire encore :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en dix jours, etc.

Il n'en met que deux; et par cette interrogation,

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours, etc.,

il fait entendre qu'on n'en doit point douter, parceque dans ce moment, ou il n'en doute pas lui-même, ou il veut persuader ses fils que cette marche qu'il va entreprendre n'est ni longue ni difficile. La confiance avec laquelle il parle dans toute cette scène est la preuve de la violente passion qu'il a montrée lorsqu'il a dit d'abord :

A mes nobles projets je vois tout conspirer.

Loin d'y conspirer, tout s'y oppose, puisqu'il vient d'essuyer une très grande défaite, qu'il est fugitif et *voisin du naufrage*, et qu'il n'a plus d'amis, comme il l'avoue encore; mais n'importe, il veut se persuader que tout conspire à son projet, de même qu'il veut

Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et sur-tout les Gaulois [1],
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et, jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.

C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin [2],
Vous trouverez par-tout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers:
Et de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur

se persuader qu'il mènera son armée en trois mois à Rome. Il faut être bien malheureux en critique pour reprendre dans une scène si belle ce qui en fait la principale beauté. (L. B.)

[1] On trouve dans le discours que Justin fait tenir à Mithridate, liv. XXXVIII, chap. IV, le germe de tout ce que Racine fait dire à ce roi dans cette belle scène. (L. B.)

[2] *Plus qu'en tout le chemin:* hémistiche foible, qui disparoît, pour ainsi dire, sous l'éclat des beaux vers qui l'environnent. Les vers suivants font allusion à la guerre appelée sociale: guerre terrible, que les alliés de Rome entreprirent pour forcer les conquérants de l'Italie de partager avec eux les provinces de la république romaine, puisqu'ils avoient partagé avec eux les dangers et les travaux qu'il avoit fallu essuyer pour l'établir. (G.)

Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi long-temps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants, pourront-ils m'arrêter?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers [1];
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers;
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme:
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu;
Brûlons ce Capitole où j'étois attendu;
Détruisons ses honneurs, et faisons disparoître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être [2];

[1] Comme on ne prononce point l'r dans *foyers*, la rime n'est que pour les yeux. Il étoit si aisé de mettre *ces conquérants altiers*, qu'on en doit conclure plus que jamais qu'au siècle dernier on regardoit comme la première règle de rimer pour les yeux. Ainsi vous verrez dans la même pièce *à-la-fois* et *reconnois*, qui ne riment pas autrement, et quelques autres rimes du même genre. (L.)

[2] *Et la mienne peut-être*: ce dernier trait est profond. Il sort d'un cœur ulcéré, et produit d'autant plus d'effet, qu'il est jeté là comme en passant. Mithridate sent trop vivement sa honte pour s'y arrêter: ce n'est qu'un mot qui lui échappe; mais ce mot réveille une foule de sentiments et d'idées: il est sublime. Dans tout le reste, la magnificence du style, la pompe des images, est égale à l'élévation des pensées. Racine sait se proportionner à tous ses

Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacroit à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon ame est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs:
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs;
Je veux que d'ennemis par-tout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur;
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace: allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déja loin du Bosphore.
Vous que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement:
Achevez cet hymen; et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi;
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.

sujets. Nous n'avons point encore vu sa diction s'élever si haut, ni prendre ce caractère. Ce n'est ni le charme de Bérénice, ni la sévérité de Britannicus, ni le style impétueux et passionné d'Hermione et de Roxane. Racine est grand, parcequ'il fait parler un grand homme, méditant de grands desseins: il s'agit de Mithridate et de Rome: il est au niveau de tous les deux. (L.)

J'écoute avec transport cette grande entreprise;
Je l'admire; et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Sur-tout j'admire en vous ce cœur infatigable
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable.
Mais, si j'ose parler avec sincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,
Quand vos états encor vous offrent tant d'asiles;
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis,
Que d'un roi qui naguère avec quelque apparence[1]
De l'aurore au couchant portoit son espérance,
Fondoit sur trente états son trône florissant[2],
Dont le débris est même un empire puissant?
Vous seul, seigneur, vous seul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les destinées.
Implacable ennemi de Rome et du repos,
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblants de leur défaite,
Fatigués d'une longue et pénible retraite,
Cherchent avidement sous un ciel étranger
La mort, et le travail pire que le danger?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?

[1] Il faut sous-entendre *quelque apparence de raison, de succès.* Ces sortes d'ellipses, choisies et mesurées par le goût, donnent au style un air de liberté et de hardiesse, qui est une des graces de la poésie, et particulièrement de celle de Racine. (L.)

[2] V. R. Fondoit sur trente états son règne florissant.

Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux?
Le Parthe vous recherche et vous demande un gendre.
Mais ce Parthe, seigneur, ardent à nous défendre
Lorsque tout l'univers sembloit nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger?
M'en irai-je moi seul, rebut de la fortune,
Essuyer l'inconstance au Parthe si commune;
Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Exposer votre nom au mépris de sa cour?
Du moins, s'il faut céder, si, contre notre usage,
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des rois moindres que vous [1],
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie?
Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie [2]:
Rome en notre faveur facile à s'apaiser [3]....

[1] *Sans vous-même implorer,* pour *sans implorer vous-même,* est une inversion forcée, contraire à notre syntaxe, et qui gâteroit le meilleur vers. (L.)

[2] VAR. Et courir dans des bras qu'on nous tend avec joie.

[3] Cette proposition de Pharnace montre combien, dans la crise où est Mithridate, il se croit déja fort contre lui; c'est un acheminement au refus de lui obéir, qu'il va faire nettement et hardiment. C'est la suite du crédit qu'il a déja sur les soldats mêmes de son père, et tout cela étoit contenu d'avance dans ce vers du premier acte:

Et j'aurai des secours que je n'explique pas.

Mithridate éclateroit sans doute au seul nom de Rome; mais Xipharès le prévient impétueusement, et le vieux politique, accoutumé à se posséder, n'est pas fâché de voir ce que ses deux fils ont dans l'ame. (L.)

XIPHARÈS.

Rome, mon frère! O ciel! qu'osez-vous proposer?
Vous voulez que le roi s'abaisse et s'humilie?
Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie [1]?
Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois
Dont il a quarante ans défendu tous les rois?
Continuez, seigneur: tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites [2].
Rome poursuit en vous un ennemi fatal
Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains [3].

[1] Cependant Mithridate avoit conclu des traités avec Sylla, avec Lucullus, avec Fimbria; ce fut même au sein de la paix qu'il fit égorger cent mille Romains dans l'Asie. (G.)

[2] Luneau nous avertit que *retraites* est pour *ressources: retraites* est pour *retraites*. Quelle figure audacieuse et juste de faire de *la guerre* la sûreté de Mithridate, et des *périls* ses *retraites!* Malheur à qui veut expliquer là ce qui n'a pas besoin d'explication! (L.)

[3] Ce trait affreux de la cruauté et de la politique atroce de Mithridate n'est pas une anecdote douteuse: Appien et Plutarque qui le rapportent, font monter à cent cinquante mille le nombre des victimes. Cicéron, sans désigner le nombre, confirme le fait dans sa harangue où il excite le peuple romain à charger Pompée de la guerre contre Mithridate (G.): — « Is qui uno die, tota Asia, tot in « civitatibus, uno nuntio, atque una litterarum significatione, cives « romanos necandos trucidandosque denotavit, non modo adhuc « pœnam nullam suo dignam scelere suscepit; sed ab illo tempore « annum jam tertium vicesimum regnat, et ita regnat ut se non « Ponto, neque Cappadociæ latebris occultare velit, sed emergere « e patrio regno, atque in vestris vectigalibus, id est, in Asiæ luce

Toutefois épargnez votre tête sacrée :
Vous-même n'allez point de contrée en contrée
Montrer aux nations Mithridate détruit[1],
Et de votre grand nom diminuer le bruit.
Votre vengeance est juste ; il la faut entreprendre :
Brûlez le Capitole, et mettez Rome en cendre.
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins :
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains ;
Et, tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez : laissez-nous, de votre nom suivis,

« versari. Etenim adhuc ita vestri cum illo rege contenderunt imperatores, ut ab illo insignia victoriæ, non victoriam reportarent. « Triumphavit L. Sylla, triumphavit L. Murena de Mithridate, duo « fortissimi viri et summi imperatores ; sed ita triumpharunt, ut « ille pulsus superatusque regnaret. » — « Celui qui, dans tant de villes, sur toute la surface de l'Asie, par un seul ordre de sa main, et dans un seul jour, fit massacrer un si grand nombre de Romains, n'a point encore reçu le châtiment de son crime. Depuis cette époque fatale, vingt-trois ans se sont écoulés, et cependant il règne encore ; il règne, non caché dans les retraites du Pont, ou dans les montagnes de la Cappadoce ; mais il ose sortir de son royaume, et vient ravager vos terres à la face même de l'Asie. Les ornements des triomphes attestent que vos généraux ont pu le vaincre, mais ils ne l'ont pas détruit. Sylla et Muréna, ces deux hommes pleins de valeur, ces deux illustres capitaines, ont en vain triomphé de ses armes. Toujours défait, toujours chassé, Mithridate règne toujours. » (*Oratio pro lege Manilia*, cap. III.)

[1] Quel vers! *Mithridate vaincu* est à tout le monde : *Mithridate détruit* est au grand poëte. Il y a, dans ce seul homme appelé Mithridate, tout un empire, toute une puissance. C'est ainsi que ce que l'on croit n'être que de l'élégance est une grande idée. Pour écrire supérieurement, il faut penser supérieurement. (L.)

Justifier par-tout que nous sommes vos fils.
Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore;
Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore[1];
Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent par-tout[2].
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient; et moi, tout m'en écarte:
Et, si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai... J'effacerai le crime de ma mère[3].
Seigneur, vous m'en voyez rougir à vos genoux;
J'ai honte de me voir si peu digne de vous;
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE, *se levant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidèle.

[1] Chacun de ces admirables vers a sa métaphore particulière: le premier semble ne laisser rien à desirer pour la beauté de l'idée et du style; et cependant le second le surpasse encore. (G.)

[2] On dit très élégamment, même en poésie, *au bout de l'univers;* mais *de l'un à l'autre bout* n'a pas le même mérite. *Doutent où* est dur. Ces observations n'empêchent pas que ces deux vers ne soient bons, comme un résumé juste et précis de plusieurs grandes idées. (G.)

[3] Xipharès peut craindre que le jaloux et défiant Mithridate n'attribue son désespoir à la passion de Monime: il détourne avec beaucoup d'art les soupçons du roi, en lui persuadant que ce désespoir n'a pour cause que la trahison de sa mère. (G.)

Votre père est content, il connoît votre zèle,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veuille partager :
Vous me suivrez ; je veux que rien ne nous sépare.
Et vous, à m'obéir, prince, qu'on se prépare ;
Les vaisseaux sont tout prêts : j'ai moi-même ordonné
La suite et l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez, et soutenant l'honneur de vos aïeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur...

MITHRIDATE.

Ma volonté, prince, vous doit suffire.
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si, pour vous plaire, il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir :
Combattant à vos yeux permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout-à-l'heure [1].
Mais après ce moment... Prince, vous m'entendez,

[1] Cette altercation entre le père et le fils répand sur la fin d'une si longue scène une chaleur et un intérêt extraordinaires. *Tout-à-l'heure* est une expression très simple, qui n'a rien de bas, et qui donne au style un air plus naturel. Ce dialogue est vif, rapide, attachant ; c'est un modèle de bon goût et de vérité : c'est là que Pharnace développe son caractère ; tous ses discours sont spécieux, mesurés, et pleins d'artifice. (G.)

Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue[1],
Je ne saurois chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah! c'est où je t'attends[2].
Tu ne saurois partir, perfide! et je t'entends.
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie:

[1] Var. Seigneur, dût-on offrir mille morts à ma vue.

[2] Cette tirade de Mithridate respire la mâle et saine éloquence des anciens. La haine, la jalousie et la colère du roi, long-temps retenues par sa dissimulation, s'ouvrent enfin un libre passage. Depuis le grand discours de Mithridate, toute la scène, pleine de mouvements dramatiques, est graduée avec un art profond: c'est ce choc des trois caractères qui distingue cet entretien de Mithridate avec ses enfants, des autres grandes scènes connues au théâtre, et qui lui assure le premier rang comme conception théâtrale. Dans la délibération d'Auguste, tout est raisonnement; Cinna et Maxime ne sont que les conseillers d'Auguste. Dans Rodogune, quelque terrible que soit la proposition de Cléopâtre, elle s'adresse à deux jeunes princes soumis et respectueux, qui osent à peine faire éclater leur opposition aux sentiments de leur mère. Dans Pompée, le conseil du jeune roi Ptolomée, qui ouvre la pièce, devient languissant et froid, parcequ'il n'est rempli que de harangues politiques; enfin la scène de Néron avec Agrippine, plus profonde, comme je l'ai déja observé, pour la peinture des caractères, plus grave et plus austère pour le style, a cependant moins d'éclat et de mouvement dramatique. Dans la scène de Mithridate, Pharnace est arrêté; Xipharès est dénoncé; Mithridate lui-même, plongé dans les plus noirs soupçons, est dans le plus cruel embarras: car je ne sépare point cette grande scène d'avec celle où les gardes viennent saisir Pharnace. (G.)

Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proie[1];
Monime te retient; ton amour criminel
Prétendoit l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu sais que je l'ai recherchée,
Ni déja sur son front ma couronne attachée,
Ni cet asile même où je la fais garder,
Ni mon juste courroux, n'ont pu t'intimider.
Traître! pour les Romains tes lâches complaisances
N'étoient pas à mes yeux d'assez noires offenses:
Il te manquoit encor ces perfides amours
Pour être le supplice et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois sur ton visage
Que ta confusion ne part que de ta rage:
Il te tarde déja qu'échappé de mes mains
Tu ne coures me perdre, et me vendre aux Romains.
Mais, avant que partir, je me ferai justice[2]:
Je te l'ai dit. Holà, gardes[3]!

[1] Cette expression, *il me fâche*, n'a point vieilli, comme l'avancent quelques commentateurs. Il semble seulement, d'après les exemples cités par le dictionnaire de l'académie, qu'elle ait passé dans le style familier; mais il ne faut point oublier que c'est Mithridate qui parle; et ces mots, *il te fâche*, ont quelque chose de brusque et de dur que les paroles de Mithridate doivent avoir, et que toute autre expression ne pourroit qu'affoiblir. Pour le prouver, il suffit de corriger le vers comme La Harpe le propose:

Il t'en coûte aujourd'hui d'abandonner ta proie.

On sent assez tout ce que la substitution d'un mot ôte à la poésie de Racine: ce n'est plus Mithridate qui parle.

[2] *Avant que* ne se met plus devant un infinitif: on dit *avant de* ou *avant que de*. (L. B.)

[3] Dans la première édition, ces deux derniers mots faisoient partie de la scène suivante.

SCÈNE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, GARDES.

MITHRIDATE.

Qu'on le saisisse.
Oui, lui-même, Pharnace. Allez; et de ce pas
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Hé bien! sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vrai, mon amour mérite votre haine;
J'aime: l'on vous a fait un fidéle récit.
Mais Xipharès, seigneur, ne vous a pas tout dit[1];
C'est le moindre secret qu'il pouvoit vous apprendre:
Et ce fils si fidéle a dû vous faire entendre
Que, des mêmes ardeurs dès long-temps enflammé,
Il aime aussi la reine, et même en est aimé.

[1] *Ne vous a pas tout dit*: façon de parler familière, qui convient très bien ici, et qui fait ressortir encore davantage l'ironie amère et cruelle de Pharnace. Xipharès n'a rien dit: c'est Arbate qui a révélé à Mithridate l'amour de Pharnace pour Monime; mais Pharnace, jugeant de son frère par lui-même, croit et doit croire que Xipharès l'a trahi. (G.)

SCÈNE III.

MITHRIDATE, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Seigneur, le croirez-vous, qu'un dessein si coupable...

MITHRIDATE.

Mon fils, je sais de quoi votre frère est capable.
Me préserve le ciel de soupçonner jamais
Que d'un prix si cruel vous payez mes bienfaits[1];
Qu'un fils qui fut toujours le bonheur de ma vie
Ait pu percer ce cœur qu'un père lui confie!
Je ne le croirai point. Allez: loin d'y songer,
Je ne vais désormais penser qu'à nous venger.

SCÈNE IV.

MITHRIDATE.

Je ne le croirai point? Vain espoir qui me flatte!
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate!
Xipharès mon rival? et, d'accord avec lui,
La reine auroit osé me tromper aujourd'hui?

[1] La grammaire demande *payiez*: les poetes doivent éviter d'employer les vers dans ce temps et dans ce mode. Toutes les éditions faites pendant la vie de Racine portent *payez* à l'indicatif. Si l'indicatif est contraire à l'exactitude rigoureuse, du moins il ne nuit pas à l'harmonie. Les éditeurs qui depuis ont voulu réformer Racine ont mis *payiez*: c'est corriger une faute par une faute plus grande. (G.)

Quoi! de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs est pour moi disparue!
Tout m'abandonne ailleurs! tout me trahit ici!
Pharnace, amis, maîtresse; et toi, mon fils, aussi!
Toi de qui la vertu consolant ma disgrace...
Mais ne connois-je pas le perfide Pharnace?
Quelle foiblesse à moi d'en croire un furieux
Qu'arme contre son frère un courroux envieux [1],
Ou dont le désespoir, me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables!
Non, ne l'en croyons point! et, sans trop nous presser,
Voyons, examinons. Mais par où commencer?
Qui m'en éclaircira? quels témoins? quel indice?...
Le ciel en ce moment m'inspire un artifice.
Qu'on appelle la reine. Oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouïr: mon choix s'arrête à ce témoin.
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate?
Voyons qui son amour accusera des deux [2].
S'il n'est digne de moi, le piége est digne d'eux.

[1] VAR. Qu'arme contre son frère un dessein envieux.

[2] On est d'accord depuis long-temps sur le petit artifice dont se sert Mithridate pour arracher le secret de Monime: ce ne seroit pas même une excuse suffisante, que la conformité naturelle du moyen avec la dissimulation naturelle du roi de Pont. C'est assez que ce moyen convienne à l'Harpagon de Molière, pour que le Mithridate de Racine ne doive pas y descendre. La véritable excuse, celle qui ne détruit pas le défaut, mais qui en sauve l'effet, c'est que la scène produit de la terreur, et qu'à ce mot,

Seigneur, vous changez de visage!

le spectateur frémit. Cette apologie est la même que celle de Né-

Trompons qui nous trahit : et, pour connaître un traître,
Il n'est point de moyens... Mais je la vois paraître :
Feignons ; et de son cœur, d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité.

SCÈNE V.

MONIME, MITHRIDATE.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice :
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,
Que de vous présenter, madame, avec ma foi,
Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi.
Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes [1]
Cachoient mes cheveux blancs sous trente diadèmes.

ron ; elle est valable, et doit être admise. Quand l'effet relève le moyen, l'un justifie l'autre, à moins que le moyen ne soit hors de la raison et de la nature ; car jamais rien de faux n'est excusable. Il vaudroit encore mieux, sans doute, n'avoir besoin d'aucune espèce de justification ; et c'est encore Racine qui a le plus souvent cet avantage. (L.)

[1] *Mêmes* est ici adverbe, et non adjectif ; il ne peut donc prendre le pluriel, ce qui n'étoit peut-être pas une faute du temps de Racine ; car on retrouve le même mot, employé comme adverbe, avec le pluriel, dans les épîtres VIII et X de Boileau. Mais quelle magnifique image ! quel nombre ! quelle harmonie ! Remarquons que le rôle de Mithridate est écrit avec une pompe et une majesté qui relèvent encore la grandeur d'un roi qui portoit trente diadèmes. Le style de ce rôle a un caractère si imposant, qu'il seroit facile, en prenant des vers au hasard dans la pièce, de reconnoître si le poëte fait parler Mithridate ou quelque autre personnage.

Mais ce temps-là n'est plus : je régnois ; et je fuis.
Mes ans se sont accrus ; mes honneurs sont détruits ;
Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage,
Du temps qui l'a flétri laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits :
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris ;
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un hymen, qu'une fuite si prompte,
Madame ! Et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort ?
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace :
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse.
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant une amour qui me fut déniée [1],
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû : loin de m'en repentir,
Je vous y place même avant que de partir,
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chère,
Un fils, le digne objet de l'amour de son père,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, et m'acquitte envers vous.

[1] *Dénié* pour *refusé*. Ce mot a peut-être vieilli comme le disent quelques commentateurs, et cependant il n'en est pas moins bon. D'après la définition de l'académie, il ne signifie pas seulement *refuser*, mais *refuser quelque chose que la justice ne veut pas qu'on refuse*. C'est donc un mot dont notre langue ne peut se passer, et l'exemple des plus grands poëtes doit en consacrer l'usage, puisqu'il est encore employé dans *Iphigénie*, act. I, sc. 1 ; dans Boileau, *Art poétique* ; et dans Voltaire, *Mort de César*. *Alliée* rime mal avec *déniée*.

MONIME.

Xipharès! lui, seigneur?

MITHRIDATE.

Oui, lui-même, madame.
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre ame?
Contre un si juste choix qui peut vous révolter?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter?
Je le répète encor: c'est un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
D'un empire et d'un nom qui va renaître en lui;
Et, quoi que votre amour ait osé se promettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous? O ciel! Pourriez-vous approuver...
Pourquoi, seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver?
Cessez de tourmenter une ame infortunée:
Je sais que c'est à vous que je fus destinée;
Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud solennel,
La victime, seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien: quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnois toujours vos injustes mépris;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le méprise!

MITHRIDATE.

Hé bien, n'en parlons plus, madame.

Continuez : brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux,
Vous cependant ici servez avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père.
Venez : je ne saurois mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains ;
Et, sans plus me charger du soin de votre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire [1].
Allons, madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir !

MITHRIDATE.

Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite.

MONIME.

En quelle extrémité, seigneur, suis-je réduite [2] ?
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre si long-temps vous puissiez vous forcer.

[1] On a demandé si l'on pouvoit dire, *laisser la mémoire de quelqu'un*, pour *en perdre le souvenir*. La Harpe répond qu'il ne s'agit pas de *laisser votre mémoire*, mais *de laisser de vous jusqu'à votre mémoire ;* ce qui est si différent, que dans cette phrase, *laisser* est le meilleur mot possible. Plus bas, *j'entends votre fuite*, pour dire *je connois votre détour*, est une expressioo qui ne nous semble pas heureuse, malgré son analogie avec l'expression figurée *faux-fuyant*.

[2] Être *réduite en extrémité*, phrase qui manque de correction. *Réduire en*, c'est faire changer de natore ou de forme, c'est restreindre, c'est diminuer ; on dit également réduire *en servitude*, dans le sens de dompter, d'assujettir. Mais quand *réduire* signifie, comme ici, *contraindre*, *obliger*, il demande toujours la préposition *à*.

Les dieux me sont témoins qu'à vous plaire bornée
Mon ame à tout son sort s'étoit abandonnée.
Mais si quelque foiblesse avoit pu m'alarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, seigneur, qu'auteur de mes alarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome, et cet autre vous-même,
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime....

MITHRIDATE.

Vous l'aimez?

MONIME.

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendoit de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions.... Seigneur, vous changez de visage[1]!

MITHRIDATE.

Non, madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez: le temps est cher, il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée:
Je suis content.

MONIME, *en s'en allant.*

O ciel! me serois-je abusée?

[1] Quel parti Racine a su tirer d'un moyen que la critique sévère se croit en droit de lui reprocher! Que de beautés naissent de ce qu'on regarde comme une faute! Il n'appartient qu'aux plus grands génies d'en faire de cette espèce. (G.)

SCÈNE VI.

MITHRIDATE.

Ils s'aiment! c'est ainsi qu'on se jouoit de nous!
Ah! fils ingrat, tu vas me répondre pour tous:
Tu périras! Je sais combien ta renommée
Et tes fausses vertus ont séduit mon armée;
Perfide, je te veux porter des coups certains:
Il faut pour te mieux perdre écarter les mutins,
Et, faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fidèles.
Allons. Mais, sans montrer un visage offensé,
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MONIME, PHOEDIME.

MONIME.

Phœdime, au nom des dieux, fais ce que je desire :
Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire.
Je ne sais; mais mon cœur ne se peut rassurer :
Mille soupçons affreux viennent me déchirer.
Que tarde Xipharès? et d'où vient qu'il diffère
A seconder des vœux qu'autorise son père?
Son père, en me quittant, me l'alloit envoyer...
Mais il feignoit peut-être. Il falloit tout nier.
Le roi feignoit! Et moi, découvrant ma pensée...
O dieux! en ce péril m'auriez-vous délaissée?
Et se pourroit-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon amant?
Quoi, prince! quand tout plein de ton amour extrême
Pour savoir mon secret tu me pressois toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché;
Je t'ai même puni de l'avoir arraché :
Et quand de toi peut-être un père se défie,
Que dis-je? quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle; et, trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper!

PHŒDIME.

Ah! traitez-le, madame, avec plus de justice;
Un grand roi descend-il jusqu'à cet artifice [1]?
A prendre ce détour qui l'auroit pu forcer?
Sans murmure à l'autel vous l'alliez devancer.
Vouloit-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse?
Jusqu'ici les effets secondent sa promesse:
Madame, il vous disoit qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçoit à vous quitter demain:
Ce seul dessein l'occupe; et, hâtant son voyage,
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage;
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,
Et par-tout Xipharès accompagne ses pas.
D'un rival en fureur est-ce là la conduite?
Et voit-on ses discours démentis par la suite [2]?

MONIME.

Pharnace, cependant, par son ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phœdime, à Xipharès fera-t-il plus de grace?

PHŒDIME.

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace:

[1] Il falloit que Racine méprisât beaucoup l'objection à laquelle de grands littérateurs ont attaché tant d'importance, pour mettre lui-même dans la bouche d'une confidente la critique de cette ruse. Cette critique est fort affoiblie par le vers suivant:

A prendre ce détour qui l'auroit pu forcer?

car bien des motifs forçoient Mithridate à prendre ce détour: c'étoit même le seul moyen qu'il eût en son pouvoir pour pénétrer dans le cœur de Monime. (G.)

[2] *Par la suite* est vague; il faut entendre: *par les actions qui ont suivi les discours de Mithridate.* (G.)

L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME.

Autant que je le puis, je cède à tes raisons;
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.
Mais pourtant Xipharès ne paroit point encore.

PHOEDIME.

Vaine erreur des amants, qui, pleins de leurs desirs,
Voudroient que tout cédât au soin de leurs plaisirs!
Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obstacle...

MONIME.

Ma Phœdime, eh! qui peut concevoir ce miracle?
Après deux ans d'ennuis, dont tu sais tout le poids,
Quoi! je puis respirer pour la première fois!
Quoi! cher prince, avec toi je me verrois unie!
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu,
Approuver un amour si long-temps combattu!
Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime!
Que ne viens-tu?

SCÈNE II.

MONIME, XIPHARÈS, PHOEDIME.

MONIME.

Seigneur, je parlois de vous-même.
Mon ame souhaitoit de vous voir en ce lieu,
Pour vous...

XIPHARÈS.

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

Adieu! vous?

XIPHARÈS.

Oui, madame, et pour toute ma vie.

MONIME.

Qu'entends-je? On me disoit... Hélas! ils m'ont trahie [1].

XIPHARÈS.

Madame, je ne sais quel ennemi couvert,
Révélant nos secrets, vous trahit, et me perd.
Mais le roi, qui tantôt n'en croyoit point Pharnace,
Maintenant dans nos cœurs sait tout ce qui se passe.
Il feint, il me caresse, et cache son dessein;
Mais moi, qui, dès l'enfance élevé dans son sein,
De tous ses mouvements ai trop d'intelligence,
J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance [2].
Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourroit à la révolte exciter la douleur.
De ses fausses bontés j'ai connu la contrainte.
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte:
Il a su m'aborder; et, les larmes aux yeux,
« On sait tout, m'a-t-il dit, sauvez-vous de ces lieux. »
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine [3];

[1] Quelle peinture de la passion! Tous mots entrecoupés; et, par un reste de respect, elle ne nomme point encore le traître. Elle dit au pluriel, *ils m'ont trahie!* (L. R.)

[2] Toute cette scène redouble le péril et la crainte, et fait succéder la terreur au moment d'espérance qu'avoit eu Monime. La cruauté dissimulée et caressante de Mithridate est très bien peinte, et la pièce marche. (L.)

[3] Nous avons déja observé ailleurs combien ces expressions de *ma reine*, de *ma princesse*, sont peu dignes de la tragédie; mais

Et ce cher intérêt est le seul qui m'amène.
Je vous crains pour vous-même; et je viens à genoux
Vous prier, ma princesse, et vous fléchir pour vous.
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante;
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
Peut-être c'est moi seul que sa fureur menace;
Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grace:
Daignez, au nom des dieux, daignez en profiter;
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire;
Feignez, efforcez-vous: songez qu'il est mon père.
Vivez; et permettez que dans tous mes malheurs
Je puisse à votre amour ne coûter que des pleurs.

MONIME.

Ah! je vous ai perdu!

XIPHARÈS.

Généreuse Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre seule bonté n'est point ce qui me nuit:
Je suis un malheureux que le destin poursuit;
C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère,
Et vient de susciter, dans ce moment affreux,
Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

du temps de Racine elles étoient reçues, et c'est une des variations que l'usage a introduites dans la langue. *Ce cher intérêt*, du vers suivant, est une locution trop familière.

MONIME.

Hé quoi! cet ennemi vous l'ignorez encore?

XIPHARÈS.

Pour surcroît de douleur, madame, je l'ignore.
Heureux si je pouvois, avant que m'immoler[1],
Percer le traître cœur qui m'a pu déceler!

MONIME.

Hé bien! seigneur, il faut vous le faire connaître.
Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître;
Frappez: aucun respect ne vous doit retenir[2].
J'ai tout fait: et c'est moi que vous devez punir.

XIPHARÈS.

Vous!

MONIME.

Ah! si vous saviez, prince, avec quelle adresse
Le cruel est venu surprendre ma tendresse!
Quelle amitié sincère il affectoit pour vous!
Content, s'il vous voyoit devenir mon époux!
Qui n'auroit cru...? Mais non, mon amour plus timide
Devoit moins vous livrer à sa bonté perfide.
Les dieux qui m'inspiroient, et que j'ai mal suivis,
M'ont fait taire trois fois par de secrets avis[3].

[1] On a déja relevé cette faute ailleurs. On ne croyoit pas alors que c'en fût une, puisque rien n'étoit plus facile que de mettre *avant de*. Le langage ne se fixe qu'avec le temps. (L.)

[2] L'artifice théâtral paroît peut-être un peu trop: c'étoit encore l'usage de présenter des amants qui veulent être tués par leurs maîtresses, et des maîtresses qui excitent leurs amants à les tuer. On sait très bien que ces exhortations sont en pure perte. (G.)

[3] Mademoiselle Clairon avoit observé que, dans l'acte précédent, où Mithridate fait avouer à Monime son secret, il n'y a pas

J'ai dû continuer; j'ai dû dans tout le reste...
Que sais-je enfin? j'ai dû vous être moins funeste;
J'ai dû craindre du roi les dons empoisonnés,
Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARÈS.

Quoi, madame! c'est vous, c'est l'amour qui m'expose;
Mon malheur est parti d'une si belle cause;
Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux;
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux[1]!

plus de deux réticences. « J'ai consulté, dit-elle, toutes les éditions « de Racine: toutes disent *trois;* toutes les actrices auxquelles j'ai « vu jouer ce rôle disoient *trois;* toutes les recherches que j'ai faites « m'ont assurée que mademoiselle Le Couvreur disoit *trois.* Quoi-« que *deux* soit un peu plus sourd que *trois,* il fait également la « mesure du vers, et n'en détruit point l'harmonie. Il étoit à pré-« sumer que Racine avoit eu des raisons pour préférer l'un à l'au-« tre; mais nulle tradition ne m'éclairoit; il ne m'appartenoit pas « de corriger un si grand homme; je ne pouvois pas non plus me « soumettre à dire ce que je regardois comme une faute. J'imagi-« nai de suppléer à la troisième réticence par un jeu de visage. « Dans le couplet où Mithridate dit (act. III, sc. v.),

Servez avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père;

« je m'avançai avec la physionomie d'une personne qui va tout « dire, et je fis à l'instant succéder un mouvement de crainte qui « me défendoit de parler. Le public, qui n'avoit jamais vu ce jeu « de théâtre, daigna me donner, en l'approuvant, le prix de toutes « mes recherches... Sans le jeu de la physionomie, ajoute-t-elle, « j'aurois perdu la douceur d'être applaudie, et la gloire d'avoir « deviné Racine. » (*Mémoires de mademoiselle Clairon.*)

[1] Voilà de l'exagération, du romanesque. Xipharès, qui s'estime heureux de périr par l'imprudence de sa maîtresse, n'excite qu'une stérile admiration; le cœur n'est point touché de ce langage héroïque, qui n'est ni naturel, ni vrai. (G.)

Que voudrois-je de plus? glorieux et fidèle,
Je meurs. Un autre sort au trône vous appelle :
Consentez-y, madame; et, sans plus résister,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

Quoi! vous me demandez que j'épouse un barbare
Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare?

XIPHARÈS.

Songez que ce matin, soumise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser, et ne me voir jamais.

MONIME.

Eh! connoissois-je alors toute sa barbarie?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ses coups,
Je suivisse à l'autel un tyrannique époux[1];
Et que, dans une main de votre sang fumante,
J'allasse mettre, hélas! la main de votre amante?
Allez : de ses fureurs songez à vous garder,
Sans perdre ici le temps à me persuader :
Le ciel m'inspirera quel parti je dois prendre.
Que seroit-ce, grands dieux! s'il venoit vous surprendre!
Que dis-je? on vient. Allez : courez. Vivez enfin;
Et du moins attendez quel sera mon destin.

[1] Proprement l'adjectif *tyrannique* ne s'applique qu'aux choses, un pouvoir *tyrannique*, une conduite *tyrannique*, etc. Mais cette espèce de figure qui le transporte aux personnes n'a rien de répréhensible en poésie. (L.)

SCÈNE III.

MONIME, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Madame, à quels périls il exposoit sa vie!
C'est le roi.

MONIME.

Cours l'aider à cacher sa sortie.
Va, ne le quitte point; et qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort, sans être instruit du mien.

SCÈNE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Allons, madame, allons. Une raison secréte
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraite.
Tandis que mes soldats, prêts à suivre leur roi,
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi,
Venez, et qu'à l'autel ma promesse accomplie
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, seigneur?

MITHRIDATE.

Quoi, madame! osez-vous balancer?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser?

MITHRIDATE.

J'eus mes raisons alors : oublions-les, madame.
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME.

Hé! pourquoi donc, seigneur, me l'avez-vous rendu?

MITHRIDATE.

Quoi! pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez...

MONIME.

Quoi, seigneur! vous m'auriez donc trompée?

MITHRIDATE.

Perfide! il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous qui, gardant au cœur d'infidèles amours[1],
Quand je vous élevois au comble de la gloire,
M'avez des trahisons préparé la plus noire!
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foi,
Plus que tous les Romains conjuré contre moi,
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre
Pour vous porter au trône où vous n'osiez prétendre?
Ne me regardez point vaincu, persécuté:
Revoyez-moi vainqueur, et par-tout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Éphèse adorée,
Aux filles de cent rois je vous ai préférée[2];

[1] *Garder au cœur*, pour *garder dans le cœur*, ne seroit point admis en prose; mais ce tour est favorable à la poésie, et cela suffit pour le faire adopter.

[2] Construction hardie, elliptique, où l'on supprime quelques mots inutiles à la clarté, mais nécessaires à la marche ordinaire de la phrase. Pour réduire cette construction aux régles communes,

Et, négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
Quelle foule d'états je mettois à vos pieds.
Ah! si d'un autre amour le penchant invincible
Dès-lors à mes bontés vous rendoit insensible,
Pourquoi chercher si loin un odieux époux[1]?
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous?
Attendiez-vous, pour faire un aveu si funeste,
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste,
Et que, de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler?
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,
Vous osez à mes yeux rappeler le passé!
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé!
Je vois que pour un traître un fol espoir vous flatte.
A quelle épreuve, ô ciel, réduis-tu Mithridate?
Par quel charme secret laissé-je retenir
Ce courroux si sévère et si prompt à punir?
Profitez du moment que mon amour vous donne:
Pour la dernière fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point sur vous des périls superflus,
Pour un fils insolent que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'est due[2],

il faut suppléer ee qui manque: *Songez de quelle ardeur étant adorée de moi dans Éphèse, je vous ai préférée*, ete. (G.)

[1] VAR. Sans chercher de si loin un odieux époux.

[2] *Se parer d'une foi*: manière poétique de dire: *Sans affecter de lui garder une foi qui m'est due. Perdre la mémoire, aussi-bien que la vue*, dans le vers suivant, semble manquer de justesse. On ne dit pas *perdre la vue de quelqu'un*, pour exprimer qu'on est privé de sa présenee.

Perdez-en la mémoire, aussi bien que la vue;
Et désormais, sensible à ma seule bonté,
Méritez le pardon qui vous est présenté.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnoissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance:
Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux[1].
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée;
Et, malgré mon penchant et mes premiers desseins
Pour un fils, après vous, le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadème[2],
Je renonçai, seigneur, à ce prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre[3];

[1] Elle lui fait entendre qu'elle n'étoit point, par sa naissance, si indigne de lui. Mais avec quelle humilité elle s'exprime! Elle ne parle que de reconnoissance, d'obéissance, et s'avoue bien au-dessous des *grandeurs d'un si noble hyménée*, parcequ'elle ne mérite pas l'honneur d'appartenir *au plus grand des humains;* et elle s'humilie à ce point avant que de lui déclarer que son lit est plus triste pour elle que le tombeau. (L. R.)

[2] VAR. Du jour qu'on m'imposa pour vous ce diadème.

[3] *L'ombre du secret*, et *un feu qui s'éteint dans cette ombre:* quel charme, nous dirons même quelle pudeur dans cette expression, qui enrichissoit la langue pour la première fois! *Il couroit m'oublier:* quelle énergie de style! Monime passe avec rapidité sur ce sacrifice douloureux; elle aime trop pour s'arrêter à cette idée: un mot lui suffit pour exprimer combien l'effort a été pénible. Voyez ensuite avec quel art elle revient à Mithridate.

Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre,
Puisque enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisois le bonheur d'un héros tel que vous.
Vous seul, seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée [1]
A cette obéissance où j'étois attachée;
Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
En vain vous en pourriez perdre le souvenir;
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours présent à ma pensée;
Toujours je vous croirois incertain de ma foi:
Et le tombeau, seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui [2].

[1] Ici Monime prend un ton plus ferme: après s'être justifiée, elle accuse; mais quelle mesure, quelle dignité, quelle sensibilité noble et fière dans ses reproches! Remarquez la période poétique qui commence à ce vers et finit à

Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.

La poésie a sa période et ses phrases comme la musique. J'ai déja fait observer que Mithridate est une des pièces où Racine a répandu avec le plus de profusion ces phrases si nombreuses, si cadencées, si riches d'élocution. (G.)

[2] Cette scène me paroît un chef-d'œuvre. Le rôle de Monime, qui étoit également difficile à soutenir et à mesurer, y est parfait: c'est la réunion de toutes les bienséances les mieux ménagées. Que

MITHRIDATE.

C'est donc votre réponse? et, sans plus me complaire,
Vous refusez l'honneur que je voulois vous faire?
Pensez-y bien. J'attends pour me déterminer...

MONIME.

Non, seigneur, vainement vous croyez m'étonner.
Je vous connois : je sais tout ce que je m'apprête,

l'on songe qu'elle parle à Mithridate, à Mithridate jaloux, et sûr qu'il a un rival, et un rival aimé; et dans quel moment lui parle-t-elle ainsi! Combien l'auteur avoit à faire! et il n'a rien laissé à desirer. C'est que Monime a l'espèce de fermeté qui lui convient, et qui n'est qu'un sentiment vrai et profond de tous ses devoirs. Elle les a tous remplis, et ne craint point la mort; elle ne craint point Mithridate, mais elle ne le brave point; elle lui rend tout ce qu'elle lui doit; mais elle lui fait sentir tout ce qu'une femme délicate se doit à elle-même, et tous les avantages qu'il lui a donnés sur lui en la trompant si indignement. En même temps elle n'oublie pas l'intérêt de Xipharès, qui lui devient d'autant plus cher que c'est elle qui l'a exposé. Les connoisseurs préfèreront toujours cette espèce de courage, qui est celui de son sexe et de sa situation, à la violence plus que virile de la plupart des héroïnes de Corneille. Leur jactance a quelques traits de force qui attirent l'applaudissement; mais elle n'est le plus souvent qu'une déclamation facile et une disconvenance choquante; au lieu qu'il faut un jugement sûr et un goût exquis pour observer toutes les nuances qui distinguent la fierté d'un sexe de celle de l'autre. Ces nuances sont toutes parfaitement saisies dans le rôle de Monime. Sa fierté ne dément en rien la réserve, la modestie, la résignation qu'elle a fait voir jusque-là. Elle n'a avec son amant que le degré de foiblesse qu'elle devoit avoir pour être tendre, et que le degré de force qu'il lui falloit pour suivre son devoir, et tracer celui de Xipharès. Avec Mithridate, elle n'est fière et décidée qu'autant qu'il le faut pour préférer la mort au plus grand malheur qui puisse arriver à une femme honnête et sensible, celui d'appartenir à un homme qui sait qu'elle en aime un autre. (L.)

Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête :
Mais le dessein est pris; rien ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puisque ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au-delà de cette modestie
Dont jusqu'à ce moment je n'étois point sortie[1].
Vous vous êtes servi de ma funeste main
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein :
De ses feux innocents j'ai trahi le mystère;
Et, quand il n'en perdroit que l'amour de son père,
Il en mourra, seigneur. Ma foi ni mon amour[2]
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.
Après cela, jugez. Perdez une rebelle;
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle :
J'attendrai mon arrêt; vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule, et n'ai point de complice;
Et que d'un plein succès vos vœux seroient suivis[3]
Si j'en croyois, seigneur, les vœux de votre fils.

[1] *Je m'emporte au-delà de cette modestie,* dit-elle ; et ce dernier trait prouve qu'elle n'en est pas sortie un moment. (L.)

[2] *Il en mourra.* Ce mot si simple, dit La Harpe, est ici admirable ; il contient tout ; c'est à-la-fois ce que l'amour peut dire de plus tendre et de plus adroit ; c'est la perfection. On voit par ce mot qu'elle espère encore trouver dans Mithridate le cœur d'un père. S'il résiste à cette idée, rien ne pourra le toucher ; car ce n'est pas la douleur d'avoir perdu sa maîtresse qui fera mourir Xipharès, mais la douleur d'avoir déplu à son père.

[3] VAR. Et que d'un plein effet vos vœux seroient suivis.

SCÈNE V.

MITHRIDATE.

Elle me quitte! Et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence!
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté[1]!
Qui suis-je? Est-ce Monime? Et suis-je Mithridate?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate[2].
Ma colère revient, et je me reconnois[3]:
Immolons, en partant, trois ingrats à-la-fois.
Je vais à Rome; et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les dieux propices[4].
Je le dois, je le puis; ils n'ont plus de support:

[1] On dit *accuser de*, et *condamner pour;* mais le mot *accuser* n'auroit point rendu toute la pensée de Racine. Peut-être qu'en faisant suivre le verbe *condamner* de la préposition *de*, il n'a fait que se conformer à un usage reçu à l'époque où il écrivoit, ainsi que Molière en offre des exemples.

[2] On diroit que Racine a calqué ce monologue de Mithridate sur celui d'Auguste dans Cinna: on y remarque la même marche, les mêmes mouvements. Racine ne pouvoit se proposer un modèle plus parfait, et personne n'étoit plus capable que Racine d'égaler ce modèle. (G.)

[3] Cette rime, *reconnois* et *à-la-fois*, déplait aujourd'hui. L'ancienne prononciation étoit cause qu'elle ne choquoit point. (L. R.)

[4] Il faut être Mithridate pour s'imaginer que de pareils sacrifices lui rendront les dieux favorables; et, un peu plus loin, il faut encore être Mithridate pour faire un crime à Monime de son amour pour elle:

Ah! c'est un crime encor dont je la veux punir. (L. R.)

Les plus séditieux sont déja loin du bord.
Sans distinguer entre eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle est ma fureur! et qu'est-ce que je dis!
Tu vas sacrifier... qui, malheureux? Ton fils!
Un fils que Rome craint! qui peut venger son père[1]!
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
Ah! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse:
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse[2].
Quoi! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire!
Je brûle, je l'adore; et, loin de la bannir...
Ah! c'est un crime encor dont je la veux punir[3].

[1] Cette raison politique est admirable dans la bouche de Mithridate. (L. B.)—Être craint des Romains, pouvoir venger son père, sont des qualités qui rendent Xipharès plus précieux aux yeux de Mithridate que son titre de fils. (G.)

[2] C'est la condamnation de Mithridate dans l'ordre de la raison: c'est son excuse dans l'ordre dramatique. On ne l'excuse que parcequ'il se condamne. C'est le but de la vraie tragédie, de montrer les passions de manière à les faire plaindre dans les personnages qu'elles rendent malheureux, et à nous en faire rougir pour eux de manière à les éviter pour nous-mêmes. (L.)

[3] Après ce vers, on lisoit dans les premières éditions les quatre vers suivants, que Racine a depuis supprimés:

Mon amour trop long-temps tient ma gloire captive.
Qu'elle périsse seule, et que mon fils me suive.
Un peu de fermeté, punissant ses refus,

Quelle pitié retient mes sentiments timides?
N'en ai-je pas déja puni de moins perfides?
O Monime! ô mon fils! Inutile courroux!
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous[1]
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidéle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle!
Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons[2],
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons;
J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie:
Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années!
De ce trouble fatal par où dois-je sortir[3]?

Me va mettre en état de ne la craindre plus.
Quelle pitié, etc.

[1] Imitation d'Homère. Nestor, dans le discours qu'il adresse aux chefs de l'armée grecque, au sujet de la querelle d'Agamemnon et d'Achille, s'écrie de même: « Quelle joie pour Priam, pour ses « enfants, et pour tous les Troyens, si la renommée leur porte la « nouvelle des fatales discordes qui s'élèvent entre deux héros, « les premiers de la Grèce en prudence! » (*Iliad.*, liv. I.) (G.)

[2] Voltaire citoit souvent ces vers comme un modèle d'élégance, d'harmonie, et de goût. Mithridate, dans Appien, s'exprime ainsi: « C'est en vain que j'ai recours au poison. Je n'ai que trop bien « réussi à me prémunir contre ses effets. Insensé! je ne me suis « pas mis en garde contre un poison plus dangereux, et qui atta- « que la vie de tous les rois; la perfidie de mes enfants, de mes « amis, de mes soldats. »

[3] Ce monologue est admirable. Les sentiments qui naissent les uns après les autres, se détruisent les uns les autres; ce qui doit

SCÈNE VI.

MITHRIDATE, ARBATE.

ARBATE.

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir[1]:
Pharnace les retient, Pharnace leur révèle
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace?

ARBATE.

Il a séduit ses gardes les premiers;
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers[2].
De mille affreux périls ils se forment l'image.
Les uns avec transport embrassent le rivage;
Les autres, qui partoient, s'élancent dans les flots,
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.
Le désordre est par-tout; et, loin de nous entendre,
Ils demandent la paix, et parlent de se rendre.
Pharnace est à leur tête; et, flattant leurs souhaits,

être. Si Mithridate s'est trouvé dans une pareille situation, il a dit tout ce que le poëte lui fait dire. Il a dû d'abord vouloir sacrifier son fils; il a dû se rappeler que ce fils lui étoit nécessaire pour se venger des Romains; il a dû croire les Romains témoins de ses foiblesses; il a dû condamner la précaution qu'il a eue de s'armer contre tous les poisons, lorsqu'il ne s'est point armé contre le poison le plus dangereux de tous. (L. R.)

[1] Var. Seigneur, tous vos soldats ne veulent plus partir.

[2] Encore une mauvaise rime pour l'oreille, par la même raison que celle de *fiers* et *foyers*. (L.)

De la part des Romains, il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah, le traître! Courez: qu'on appelle son frère;
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père.

ARBATE.

J'ignore son dessein; mais un soudain transport
L'a déja fait descendre et courir vers le port;
Et l'on dit que, suivi d'un gros d'amis fidèles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles[1].
C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE.

Ah! qu'est-ce que j'entends?
Perfides, ma vengeance a tardé trop long-temps!
Mais je ne vous crains point: malgré leur insolence,
Les mutins n'oseroient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux.

SCÈNE VII.

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,

[1] Cette méprise, très naturelle dans ces conjonctures, est un de ces moyens aussi simples en eux-mêmes qu'ingénieusement choisis, dont Racine se sert volontiers pour brouiller et resserrer les nœuds de son intrigue. Le trouble croît de scène en scène. L'arrivée des Romains y va mettre le comble, et le dernier vers du quatrième acte laissera le spectateur dans une effrayante incertitude de tout ce qui peut arriver. (L.)

Les Romains, sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE.

Les Romains[1]!

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé.

MITHRIDATE.

(*à Arcas.*)

Ciel! Courons. Écoutez... Du malheur qui me presse
Tu ne jouiras pas, infidèle princesse.

[1] Ce cri de Mithridate est sublime. Au moment où il vient d'apprendre la trahison de ses deux fils et la révolte de son armée, on lui annonce l'arrivée des Romains; et, à cette nouvelle, sa colère et sa haine s'exhalent dans la répétition de ces mots: *Les Romains!* Brizard, dans cet endroit, étoit admirable: l'impétuosité avec laquelle il se jetoit sur son casque, l'accent terrible qui sortoit de ses entrailles quand il s'écrioit: *Les Romains!* produisoit la plus vive sensation. C'est le seul des acteurs de la fin du dernier siècle qui ait laissé une réputation dans ce rôle. (G.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MONIME, PHOEDIME.

PHOEDIME.

Madame, où courez-vous? Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
Hé quoi! vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré diadème!
Ah! ne voyez-vous pas que les dieux plus humains
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains?

MONIME.

Hé! par quelle fureur, obstinée à me suivre,
Toi-même malgré moi veux-tu me faire vivre?
Xipharès ne vit plus; le roi désespéré
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré:
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide, prétends-tu me livrer à Pharnace?

PHOEDIME.

Ah! du moins attendez qu'un fidèle rapport
De son malheureux frère ait confirmé la mort.
Dans la confusion que nous venons d'entendre,
Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre[1]?

[1] C'est-à-dire *dans la confusion des faits et des récits que nous venons d'entendre*. Une ellipse aussi forte, dit La Harpe, ne seroit

D'abord, vous le savez, un bruit injurieux
Le rangeoit du parti d'un camp séditieux;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre, et daignez écouter...

MONIME.

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter [1]:
L'événement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurois pas la nouvelle sanglante [2],
Il est mort; et j'en ai pour garants trop certains
Son courage et son nom trop suspects aux Romains.
Ah! que d'un si beau sang dès long-temps altérée
Rome tient maintenant sa victoire assurée [3]!
Quel ennemi son bras leur alloit opposer!
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser?
Quoi! tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
Et dans tous ses malheurs reconnoitre tes crimes!

pas excusable dans une situation tranquille. *Les yeux peuvent-ils pas*: le mot *pas* ne peut seul exprimer la négation. Racine essayoit d'introduire ce tour dans la poésie; mais l'usage ne l'a point adopté. *Un bruit injurieux*, dans le vers suivant, est une de ces expressions dont il est inutile de faire sentir la beauté. Au reste, tout est bref, tout est rapide dans ces six vers, qui renferment cependant beaucoup de choses. La situation ne permettoit pas de donner de plus longs développements à la pensée.

[1] VAR. Xipharès est sans vie, il n'en faut point douter.

[2] *La nouvelle sanglante*: expression hardie, et qui paroitroit outrée, si le désordre des esprits de Monime ne la rendoit naturelle. (G.) — *Trop certains* et *trop suspects*, dans les deux vers suivants, légère négligence, qu'il eût été facile de faire disparoitre.

[3] VAR. Rome tient maintenant la victoire assurée

De combien d'assassins l'avois-je enveloppé[1] !
Comment à tant de coups seroit-il échappé?
Il évitoit en vain les Romains et son frère :
Ne le livrois-je pas aux fureurs de son père?
C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous :
Tison de la discorde, et fatale furie,
Que le démon de Rome a formée et nourrie.
Et je vis! Et j'attends que, de leur sang baigné,
Pharnace des Romains revienne accompagné,
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie!
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie[2] :
Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts,
Je trouverai la mort jusque dans vos bras même.
  Et toi, fatal tissu, malheureux diadème[3],
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,

[1] Les reproches que Monime se fait à elle-même sont fort exagérés aux yeux de la raison; mais la passion les inspire : et, quoique Monime dise des choses peu raisonnables, elle dit ce qu'elle doit dire dans la situation où elle se trouve; et sur-tout elle le dit en très beaux vers. (G.)

[2] *La mort au désespoir ouvre plus d'une voie*, c'est-à-dire *ouvre plus d'une voie pour arriver jusqu'à elle*. C'est une ellipse qui donne beaucoup de noblesse à la pensée. Racine le fils s'est donc trompé, en disant que Monime paroissoit vouloir dire au contraire : *le désespoir ouvre plus d'une voie à la mort;* ce qui ne seroit qu'une pensée commune.

[3] Combien n'y a-t-il pas d'art et de goût dans la manière dont Racine a su embellir et rendre digne du théâtre ce trait historique si naïvement rapporté par Plutarque, et cité dans la préface! Toute

Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service?
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir;
D'autres armes sans toi sauront me secourir:
Et périsse le jour et la main meurtrière
Qui jadis sur mon front t'attacha la première[1]!

PHOEDIME.

On vient, madame, on vient; et j'espère qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs, porte vers vous ses pas.

SCÈNE II.

MONIME, PHOEDIME, ARCAS.

MONIME.

En est-ce fait, Arcas? et le cruel Pharnace...

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
Madame: on m'a chargé d'un plus funeste emploi;
Et ce poison vous dit les volontés du roi.

PHOEDIME.

Malheureuse princesse!

MONIME.

Ah! quel comble de joie!

cette apostrophe est extrêmement touchante: elle est particulièrement recommandable par l'élégance, la douceur, et le charme du style. (G.)

[1] *Qui* ne se rapporte qu'à *la main*: il y a une ellipse. *Périsse le jour où ce bandeau fut attaché sur mon front, et la main qui me l'attacha la première.* (G.)

Donnez. Dites, Arcas, au roi qui me l'envoie
Que de tous les présents que m'a faits sa bonté,
Je reçois le plus cher et le plus souhaité.
A la fin je respire; et le ciel me délivre
Des secours importuns qui me forçoient de vivre.
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix [1].

PHŒDIME.

Hélas!

MONIME.

Retiens tes cris; et, par d'indignes larmes,
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer [2]
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque, m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.
Retourne maintenant chez ces peuples heureux;
Et, si mon nom encor s'est conservé chez eux,

[1] C'est une espèce d'imitation de la réponse de Sophonisbe à l'esclave qui lui apporta le poison de la part de Massinissa: « Accipio, inquit, nuptiale munus; nec ingratum, si nihil majus vir « uxori præstare potuit. » (TITE-LIVE, liv. XL, ch. 10.) Plutarque écrit que Statira, sœur de Mithridate, « fit remercier ce prince, « dans une circonstance pareille, de l'attention qu'il avoit eue de « se souvenir d'elle, et d'empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir « du vainqueur. » (L. B.)

[2] Excellent morceau: voilà cet intérêt de style, sans lequel celui des situations ne se soutient qu'à l'aide du théâtre et de l'actrice. Ici la douleur devient plus douce et plus calme, sans être moins touchante, et ce contraste avec le morceau précédent est encore un autre genre de mérite. Monime est plus tranquille, parcequ'elle se croit sûre de mourir. Ses paroles sont pleines de ce

Dis-leur ce que tu vois; et de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire.
Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toujours séparé,
Héros, avec qui, même en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce sacrifice; et puisse, en ce moment,
Ce poison expier le sang de mon amant!

SCÈNE III.

MONIME, ARBATE, PHŒDIME, ARCAS.

ARBATE.

Arrêtez! arrêtez[1]!

pathétique profond que les anciens savoient donner à ce qu'on appeloit en latin *novissima verba*, *les dernières paroles*, *les paroles de mort*: c'est chez eux que Racine l'avoit appris.

Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce, etc.

Ce retour vers son heureuse patrie, si naturel dans un pareil moment, rappelle le

« Dulces moriens reminiscitur Argos. »

et l'*histoire malheureuse de ma gloire!* Que de beautés! (L.)

[1] Voilà une vraie péripétie. D'après tout ce qui précède, la mort de Monime doit paroître infaillible; elle est sauvée cependant, et par l'ordre de ce même Mithridate, si avide de vengeance et si peu fait à pardonner. Comment? C'est ce qu'il est impossible au spectateur de deviner; et, quoique tout soit imprévu, l'explication rendra tout vraisemblable, et le spectateur sera satisfait sous tous les rapports. C'est, depuis *Andromaque*, le plus beau dénouement de Racine: il prend bien ici sa revanche de ceux de *Bajazet* et de *Britannicus*. (L.)

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate?

ARBATE.

Arrêtez! j'accomplis l'ordre de Mitbridate.

MONIME.

Ah! laissez-moi...

ARBATE, *jetant le poison.*

Cessez, vous dis-je, et laissez-moi [1],
Madame, exécuter les volontés du roi:
Vivez. Et vous, Arcas, du succès de mon zèle
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

SCÈNE IV.

MONIME, ARBATE, PHOEDIME.

MONIME.

Ah! trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-vous!
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux?
Et le roi, m'enviant une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine?

ARBATE.

Vous l'allez voir paraître; et j'ose m'assurer [2]
Que vous-même avec moi vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoi! le roi...

[1] Monime vient de dire: *laissez-moi*. Cette répétition est une légère négligence. (L. B.)

[2] VAR. Vous l'allez voir, madame; et j'ose m'assurer.

ARBATE.

Le roi touche à son heure dernière,
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumière.
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats;
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

MONIME.

Xipharès! Ah, grands dieux! Je doute si je veille,
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor! Xipharès, que mes pleurs...

ARBATE.

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule et sans cause alarmée:
Les Romains, qui par-tout l'appuyoient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le roi, trompé lui-même, en a versé des larmes,
Et, désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours tout près d'être forcé,
Et voyant, pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles[1];
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.

[1] *Des poisons fidèles!* il n'y a point d'épithète plus neuve et plus hardie: elle est si bien placée qu'elle ne le paroit pas, tant l'auteur et le sujet ont contribué à la rendre claire. Au reste, on est d'accord depuis long-temps sur la belle versification qui fait de ce

« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu !
« Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
« J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvois attendre.
« Essayons maintenant des secours plus certains,
« Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »
Il parle; et défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes [1].
A l'aspect de ce front dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur,
Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière [2],
Laisser entre eux et nous une large carrière;
Et déja quelques uns couroient épouvantés
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés.
Mais, le dirai-je? ô ciel! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,
Ils reprennent courage, ils attaquent le roi,
Qu'un reste de soldats défendoit avec moi.

récit un de ceux qu'on admire le plus au théâtre et à la lecture. Nous observerons seulement que ce récit et la mort de Mithridate sont les derniers traits qui achèvent la peinture de ce grand caractère, et qu'ils ajoutent au dénouement le mérite de la dignité. (L.)

[1] VAR. Du palais, à ces mots, il leur ouvre les portes.

[2] Les commentateurs ont cru trouver le modèle de cette description dans ces vers de Virgile:

« Diffugiunt alii ad naves, et littora cursu
« Fida petunt : pars ingentem formidine turpi,
« Scandunt rursus equum, et nota conduntur in alvo. »

« Les uns se précipitent vers leurs vaisseaux, et cherchent une plage à l'abri du danger; d'autres, saisis d'une honteuse épouvante, se hâtent de remonter dans les flancs de cet énorme cheval qui les avoit apportés. » (*Æneid.* lib. II, v. 399.)

Qui pourroit exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois,
A de ce grand héros terminé les exploits?
Enfin, las et couvert de sang et de poussière,
Il s'étoit fait de morts une noble barrière:
Un autre bataillon s'est avancé vers nous:
Les Romains pour le joindre ont suspendu leurs coups.
Ils vouloient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais lui: « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate;
« Le sang et la fureur m'emportent trop avant.
« Ne livrons pas sur-tout Mithridate vivant. »
Aussitôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande ame trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Foible, et qui s'irritoit contre un trépas si lent;
Et, se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevoit encor sa main appesantie;
Et, marquant à mon bras la place de son cœur,
Sembloit d'un coup plus sûr implorer la faveur [1].
Tandis que, possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,
De grands cris ont soudain attiré mes regards:
J'ai vu, qui l'auroit cru? j'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux, abandonner la place;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus a montré Xipharès.

[1] Quelle image! Quel coloris! Quel est le peintre qui représenteroit aussi vivement une pareille action? (G.)

MONIME.

Juste ciel !

ARBATE.

Xipharès, toujours resté fidèle,
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frère, avoit enveloppé[1],
Mais qui, d'entre leurs bras à la fin échappé,
Força les plus mutins, et regagnant le reste,
Heureux et plein de joie, en ce moment funeste,
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'étoit fait vers son père un chemin glorieux[2].
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie.
Son bras aux pieds du roi l'alloit jeter sans vie;
Mais on court, on s'oppose à son emportement.
Le roi m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit, d'une voix qu'il poussoit avec peine :
« S'il en est temps encor, cours, et sauve la reine[3]. »

[1] VAR. . . . . Xipharès, qu'une troupe rebelle,
Qui craignoit son courage et connoissoit son zèle,
Malgré tous ses efforts, avoit enveloppé,
. . . .
Forçant les plus mutins, et regagnant le reste.

[2] Que ceux qui connoissent les difficultés de notre langue et de notre versification examinent combien il y a de choses dans ces huit vers, combien il en falloit pour que tout fût clair et motivé, et combien il étoit difficile de ne faire de tout cela qu'une seule phrase, sans qu'un seul membre de cette longue phrase embarrassât ou ralentît la narration, qui doit ici être vive et rapide, et qui en effet ne cesse jamais de l'être. Voilà ce qui est également hors de la portée des écrivains médiocres, et des regards de la multitude. (L.)

[3] Ce trait de la sensibilité et de la reconnoissance de Mithridate

Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès :
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'étois, ma frayeur et mon zéle
M'ont donné pour courir une force nouvelle;
Et, malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdoit tous deux.

MONIME.

Ah! que, de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand roi la triste destinée!
Hélas! et plût aux dieux qu'à son sort inhumain
Moi-méme j'eusse pu ne point prêter la main,
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable [1] !
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits
Le sang du père, ô ciel! et les larmes du fils!

pour un fils aussi vertueux que brave, efface l'odieux de sa cruauté et de sa jalousie, et le fait aimer et plaindre du spectateur, malgré ses vices. Ce retour vers Xipharès qu'il aime, et qui lui rend dans ce moment le service le plus cher à son cœur, est absolument dans la nature : le don qu'il fait en mourant de la main de Monime à ce fils victorieux, n'a rien qui démente son caractère. (G.)

[1] C'est la trahison de Pharoace qui est *cause* de la mort de Mithridate, et non pas Monime; mais on lui pardonne volontiers cette erreur, et sa douleur est d'autant plus généreuse, qu'elle plaint celui qui l'opprimoit, et qu'elle aime mieux s'accuser elle-même que d'accuser son ennemi. (L.)

SCÈNE V.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS, ARBATE, PHOEDIME[1], ARCAS, GARDES *qui soutiennent Mithridate.*

MONIME.

Ah! que vois-je, seigneur, et quel sort est le vôtre!

MITHRIDATE.

Cessez et retenez vos larmes l'un et l'autre:
(*montrant Xipharès.*)
Mon sort de sa tendresse et de votre amitié
Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu:
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie;
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire[2].
Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein
Rome en cendres me vît expirer dans son sein;
Mais au moins quelque joie en mourant me console:
J'expire environné d'ennemis que j'immole;

[1] Dans la première édition, Phœdime ne figure pas parmi les personnages de cette scène.

[2] VAR. Et de jours malheureux plus rempli leur histoire.

Dans leur sang odieux j'ai pu tremper les mains;
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
A mon fils Xipharès je dois cette fortune;
Il épargne à ma mort leur présence importune.
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant!
Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne;
Vous seule me restez: souffrez que je vous donne[1],
Madame; et tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

MONIME.

Vivez, seigneur, vivez, pour le bonheur du monde,
Et pour sa liberté, qui sur vous seul se fonde[2];
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger...

MITHRIDATE.

C'en est fait, madame, et j'ai vécu.
Mon fils, songez à vous: gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,

[1] Dans les Trachiniennes de Sophocle, Hercule mourant donne sa maîtresse Iole à son fils Hyllus, de même que Mithridate donne Monime à Xipharès. Iole est la cause de la mort d'Hercule par la jalousie qu'elle a inspirée à Déjanire: on peut dire aussi que Monime a causé la mort de Mithridate, en lui inspirant de la jalousie et de la haine contre Xipharès; mais Hyllus n'est point l'amant d'Iole et le rival de son père, ce qui met une grande différence dans la situation. Le P. Brumoy est allé trop loin, lorsqu'il a voulu présenter comme une conformité parfaite une ressemblance assez légère. (G.)

[2] VAR. Vivez, seigneur, vivez, pour nous voir l'un et l'autre
Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre.

Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps que vous laisse leur fuite
A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte.
Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
Suffisent à ma cendre et l'honorent assez.
Cachez-leur pour un temps vos noms et votre vie.
Allez, réservez-vous...

XIPHARÈS.

Moi, seigneur! que je fuie!
Que Pharnace impuni, les Romains triomphants[1],
N'éprouvent pas bientôt...

MITHRIDATE.

Non, je vous le défends.
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse:
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice[2].
Mais je sens affoiblir ma force et mes esprits;

[1] Les grands écrivains ont le droit de créer des mots: *impuni*, appliqué aux personnes, manquoit à notre langue et à notre poésie; je ne ferois aucune difficulté de m'en servir même en prose: je dirois *un scélérat impuni* aussi bien qu'un *crime impuni*; à plus forte raison, je crois que les poëtes ne doivent se faire aucun scrupule de l'employer en vers. (G.)

[2] Racine a depuis supprimé les vers suivants, qui se trouvent après celui-ci dans la première édition.

Le Parthe, qu'ils gardoient pour triomphe dernier,
Seul encor sous le joug refuse de plier:
Allez le joindre. Allez chez ce peuple indomptable
Porter de mon débris le reste redoutable.
J'espère, et je m'en forme un présage certain,
Que leurs champs bienheureux boiront le sang romain;
Et, si quelque vengeance à ma mort est promise,
Que c'est à leur valeur que le ciel l'a remise
Mais je sens, etc.

Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils :
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,
Venez, et recevez l'ame de Mithridate[1].

MONIME.

Il expire.

XIPHARÈS.

Ah! madame, unissons nos douleurs,
Et par tout l'univers cherchons-lui des vengeurs[2].

[1] Mithridate s'exprime de la manière la plus conforme aux idées des anciens, qui donnoient le nom d'*anima* ou de *spiritus* au dernier souffle de la vie. (G.) — Liv. IV de l'*Énéide*, Didon s'écrie sur son bûcher :

« Accipite hanc animam. »

« Recevez cette ame. » Sa sœur lui dit en l'embrassant :

« Extremus si quis super halitus errat,
« Ore legam. »

« Ma bouche veut recueillir le dernier souffle qui s'échappe de son sein. »

[2] Racine n'a manqué aucun des traits dont les historiens ont marqué le caractère du fameux roi de Pont. Son infatigable haine contre les Romains, l'audace et les ressources de son génie, sa politique défiante et cruelle, sa dissimulation artificieuse, sa jalousie barbare, qui avoit si souvent sacrifié ses femmes à son orgueil, tout est fidèlement retracé dans ce rôle, et les couleurs ont autant d'éclat que de force. C'est véritablement une tête antique. Mais Mithridate, à son âge, et dans sa situation, devoit-il être amoureux? L'opinion générale qui là-dessus a condamné le poëte, malgré le succès, paroît fondée. Ce n'est pas que cet amour, dans le plan une fois donné, ne soit tout ce qu'il peut et doit être; et Mithridate, en se reprochant sans cesse sa foiblesse, offre en même temps l'aveu et l'excuse de la faute du poëte, et la preuve de son talent: mais peut-on disconvenir qu'au fond cette foiblesse n'énerve l'ouvrage en dégradant le héros? L'Annibal du Pont, vaincu et chassé de ses états, réfugié dans un coin du Bosphore, et de sa

dernière retraite menaçant encore les Romains d'une invasion dans l'Italie, peut-il sériensement s'occuper de disputer le cœur de Monime à ses deux jennes fils? Non, eette conduite est insensée, et indigne d'un roi et d'un héros: l'histoire ne la lui attribue point, et la tragédie ne devoit point la lui donuer. Peut-être eût-il fallu que Mithridate, aigri plus que jamais par ses malheurs, méprisant l'amour, comme Acomat, n'eût que l'orgueil jalonx d'un despote d'Asie; que la rivalité d'un de ses fils, et non pas de tous les deux, fût continuellement mêlée à une intrigue politique, digne de la perfidie de Pharnace, qui pouvoit là, sans blesser aucune eonvenanee, être également furieux d'amour et d'ambition; que Xipharès ne fût ni amoureux ni aimé, mais seulement le fils de Mithridate, et le mortel ennemi de Pharnace et des Romains, et que Monime aimât Pharnaee en détestant ses crimes. Voilà peut-être, si l'on osoit substituer un plan quelconque à un plan de Racine, ee qui pouvoit eonserver à ce grand sujet toute l'austérité tragique qu'il devoit avoir. Il auroit été sans donte moins touchant, mais beaucoup plus terrible; et c'est ee qne devoit être sur-tout le sujet de *Mithridate*. Le dénonement, qui est très beau, pouvoit être à-peu-près le même; mais j'avoue qu'on y auroit perdu le rôle de Monime, qui, tel qu'il est, me semble un des chefs-d'œuvre de l'auteur. Ce rôle est sur-tout remarquable par la réunion la plus heureuse de toutes les bienséanees les plus délieates dans des situations difficiles, et par des graees de diction et de sentiment, des graces touehantes, telles que les comporte la tragédie, et qu'on ne trouve nulle part que dans cet inimitable rôle. Bérénice et Zaïre ont un grand charme; mais remarquez que rien ne contraint l'épanchement de leur amour; et pour eeux qui ont quelque idée de l'art, cette différenee est eapitale. On sait que la peiuture des passions contraintes et combattues est le eomble de la diffieulté. Monime refuse d'être l'épouse de Mithridate, de manière qu'il n'y a personne qui ne voulût en faire la sienne. Elle se refuse à son amant, de manière qu'il n'y a personne qui ne voulût l'être. Et c'est pourtant d'une véritable faute dans le plan, c'est d'un amour déplacé dans Mithridate, que Racine a tiré cette intéressante partie de son drame! Voilà ee qui n'est donné qu'au grand artiste. (L.)

FIN DE MITHRIDATE.

TRADUCTION

D'UN MORCEAU DE SALLUSTE

IMITÉ PAR RACINE.

Nous avons promis de traduire la lettre de Mithridate au roi Arsace, pour faire sentir à quel point Racine étoit nourri de l'histoire, et avec quel art il enrichissoit ses tragédies de tout ce que les anciens pouvoient lui fournir. Il est plus que probable que Mithridate écrivit au roi des Parthes pour lui demander son alliance; mais nous n'avons pas la lettre originale. Celle qui se trouve dans les fragments de Salluste est sans doute de la composition de cet historien; mais ce sont les vrais sentiments, les véritables idées de Mithridate, et ce prince lui-même n'auroit pas pu les mieux exposer. Ce qui prouve jusqu'à l'évidence que Salluste est l'auteur de la lettre, c'est que la première phrase est une imitation très marquée du début de la harangue des habitants de Corcyre au peuple d'Athènes, pour lui demander son alliance: harangue qui se trouve au premier livre de l'Histoire de Thucydide. Salluste étoit grand imitateur de Thucydide, et il a pour le moins égalé son modèle. Salluste a fait parler les grands hommes de la république, tels que César, Caton, Marius, comme Thucydide a fait parler Périclès, Alcibiade, Nicias. Il n'existe de ce morceau qu'une seule traduction foible et peu exacte; il n'a pas encore été tourmenté par un grand nombre de commentateurs et de scoliastes; il est même assez peu connu des gens de lettres: et ceux qui prendront la peine de comparer ma

traduction avec l'original verront qu'il n'étoit pas toujours facile de saisir le sens d'un auteur qui a la prétention de la briéveté, et qu'il étoit plus difficile encore de faire passer en notre langue, avec clarté et précision, une lettre d'un style aussi brusque, aussi serré, et d'une aussi grande énergie.

Ces observations appartiennent à Geoffroy; elles servoient de préface à sa traduction: elles sont une introduction nécessaire à la nôtre. Mais quoique son travail ait rendu celui que nous avons fait plus facile, nous craignons bien de n'avoir donné qu'une nouvelle preuve de l'impossibilité de faire passer dans notre langue toutes les mâles beautés de l'original.

* LE ROI MITHRIDATE AU ROI ARSACE, SALUT.

I. Les souverains dont les états sont florissants, et qu'on veut engager dans une guerre, doivent examiner avant tout s'ils sont libres de rester en paix: ils considèreront ensuite si cette alliance est d'accord avec la justice et avec leur sûreté, et s'ils doivent en attendre de la gloire ou de la honte. S'il vous étoit permis, Arsace, d'espérer une paix durable, si les ennemis les plus perfides n'étoient à vos portes, si la ruine des Romains ne vous promettoit une gloire immortelle, je n'oserois point

* REX MITHRIDATES REGI ARSACI SALUTEM.

* I. Omnes qui, secundis rebus suis, ad belli societatem orantur, considerare debent liceatne tum pacem agere; dein quod quæritur, satisne pium, tutum, gloriosum, an indecorum sit. Tibi si perpetua pace frui liceret; nisi hostes opportuni et scelestissumi; nisi egregia fama, si Romanos oppresseris, futura est: neque

réclamer votre alliance, j'espèrerois en vain d'associer mes malheurs à vos prospérités.

II. Le ressentiment que la dernière guère vous a laissé contre Tigrane, la triste situation de mes affaires, sembleroient devoir vous arrêter; mais ces motifs, si vous savez les apprécier, ne serviront qu'à nous unir. Tigrane, pressé par le danger, acceptera toutes les conditions que vous lui imposerez. Quant à moi, je dois à ma mauvaise fortune l'expérience qui donne de sages conseils; et l'exemple de mon malheur est la leçon la plus utile que je puisse vous offrir dans votre prospérité.

III. Sachez que les Romains n'ont jamais eu qu'un seul motif de faire la guerre à tant de peuples et à tant de rois, l'insatiable passion des richesses et du pouvoir; c'est ce qui d'abord les arma contre Philippe, roi de Macédoine: mais, se voyant pressés par les Carthaginois, ils feignirent d'être les amis d'Antiochus[1], qui marchoit au

[1] Il faut sous-entendre *cum Antiocho*, et non *cum Philippo;* car les Romains ne pouvoient feindre d'être les amis de Philippe, à qui ils avoient déja déclaré la guerre. La phrase suivante justifie cette interprétation.

petere audeam societatem, et frustra mala mea cum tuis bonis misceri sperem.

II. Atqui ea quæ te morari posse videntur, ira in Tigranem recentis belli et meæ res parum prosperæ, si vero æstumare voles, maxume hortabantur. Ille enim obnoxius, qualem tu voles societatem accipiet: mihi fortuna, multis rebus ereptis, usum dedit bene suadendi; et, quod florentibus optabile est, ego non validissumus præbeo exemplum quo rectius tua componas.

III. Namque Romanis, cum nationibus, populis, regibus cunctis, una et ea vetus causa bellandi est, cupido profunda imperii et divitiarum: qua primum cum rege Macedonum Philippo bellum sumsere. Dum à Carthaginiensibus premebantur, amicitiam simu-

secours de Philippe; et, par une politique insidieuse, ils l'éloignèrent, en lui cédant l'Asie. Philippe une fois défait, Antiochus fut contraint de leur payer dix mille talents; puis ils le dépouillèrent de toute l'Asie en-deçà du mont Taurus. Enfin, après plusieurs combats dont les succès furent divers, Persée, fils de Philippe, se confia à leur foi, en présence des dieux de Samothrace. Le traité lui donnoit la vie; mais ces hommes, féconds en ruses perfides, imaginèrent, pour éluder leurs serments, de le faire périr, en le privant du sommeil.

IV. Maintenant ils se glorifient de l'amitié d'Eumène, lui qu'autrefois ils ont livré à Antiochus pour en obtenir la paix. Ils réduisirent Attale, qu'ils avoient accablé d'outrages, et dont ils épuisèrent les trésors, à n'être plus que le gardien de son royaume asservi; et de roi qu'il étoit, ils en firent le plus misérable des esclaves. Enfin, après avoir supposé un testament impie, ils dépouillèrent son fils Aristonicus, qui réclamoit l'héritage paternel, et l'enchaînèrent à leur char de triomphe comme un ennemi vaincu. L'Asie devint leur proie; et, à la mort de Nicomède, ils ravagèrent la Bithynie, quoique ce prince

lantes, ei subvenientem Antiochum concessione Asiæ per dolum avertere; ac mox a Philippo, Antiochus omni cis Taurum agro et decem millibus talentorum spoliatus est. Perseo deinde, Philippi filium, post multa et varia certamina, apud Samothraeas deos acceptum in fidem, callidi et repertores perfidiæ, quia pacto vitam dederant, insomniis occidere.

IV. Eumenem, cujus amicitiam gloriose ostentant, initio prodidere Antiocho pacis mercedem. Post, Attalum, custodem agri captivi, sumtibus et contumeliis ex rege miserrimum servorum effecere; simulatoque impio testamento, filium ejus Aristonicum, quia patrium regnum petiverat, hostium more per triumphum duxere. Asia ab ipsis obsessa est. Postremo totam Bithyniam, Ni-

eût un fils de Nusa, qu'ils avoient eux-mêmes reconnue reine.

V. Qu'est-il besoin de parler de moi? de moi, que tant de provinces et de royaumes séparoient des Romains. Mais ils convoitoient mes richesses, ils s'irritoient de ma haine pour la servitude, et ils me firent attaquer par Nicomède. Connoissant toute leur perfidie, je prévis ce qui devoit arriver, et j'en pris à témoin le roi Ptolémée et les Crétois, seules puissances restées libres sur la terre: puis, vengeant mes injures, je chassai Nicomède de la Bithynie; je repris cette Asie, dépouille d'Antiochus, et j'affranchis la Grèce d'un cruel esclavage. La trahison d'un Archélaüs, le plus vil des esclaves, vint arrêter mes entreprises. Ceux qui, par lâcheté ou par une politique honteuse, ne prirent point les armes, comme si moi seul j'eusse dû les défendre, expient cruellement leur faute. Ce n'est qu'à prix d'argent que Ptolémée retarde sa perte; et la guerre, déja portée une fois chez les Crétois, ne sera terminée que par leur ruine.

comede mortuo, diripuere; quum filius Nusæ, quam reginam appellaverant, genitus haud dubie esset.

V. Nam quid ego me appellem? quem disjunctum undique regnis et tetrarchiis ab imperio eorum, quia fama erat divitem neque serviturum esse, per Nicomedem bello lacessiverunt; sceleris eorum haud ignarum, et ea quæ accidere testatum antea, Cretenses solos omnium liberos ea tempestate, et regem Ptolemæum. Atque ego, ultus injurias, Nicomedem Bithynia expuli, Asiamque spolium regis Antiochi recepi, et Græciæ demsi grave servitium. Incœpta mea postremus servorum Archelaus, exercitu prodito, impedivit; illique quos ignavia aut prava calliditas, uti meis laboribus tuti essent, armis abstinuit, acerbissumas pœnas solvunt. Ptolemæus pretio diem belli prolatat: Cretenses impugnati semel jam, neque finem nisi excidio habituri.

VI. Persuadé que les Romains, arrêtés par leurs discordes civiles, différoient la guerre plutôt qu'ils ne m'accordoient la paix, j'ai repris les armes malgré Tigrane, qui reconnut trop tard la sagesse de mes conseils, malgré votre éloignement et la servilité de tous les autres peuples. Sur terre, j'ai battu, auprès de Chalcédoine, leur général Marcus Cotta; et la mer m'a vu détruire leur flotte la plus magnifique. J'étois sous les murs de Cyzique avec une armée nombreuse: mais le siége traînoit en longueur; les vivres manquoient, je ne voyois arriver aucun secours, et la saison ne permettoit plus de tenir la mer. Déterminé par ces conjonctures, mais non forcé par l'ennemi, je retournois dans mon royaume, lorsque, sur les côtes de Para et d'Héraclée, la tempête ayant dispersé ma flotte, je perdis l'élite de mes soldats.

VII. Retranché derrière Cabire, je ne tardai point à rétablir mon armée; ensuite, après quelques alternatives de bons et de mauvais succès, la disette vint nous assaillir de nouveau, Lucullus et moi: mais le voisinage du royaume d'Ariobarzane, que la guerre avoit épargné, lui offrit des

VI. Equidem quum mihi, ob ipsorum interna mala, dilata prælia magis quam pacem datam intelligerem; abnuente Tigrane, qui mea dicta sero probat, te remoto procul, omnibus aliis obnoxiis, rursus tamen bellum cœpi; Marcumque Cottam, Romanum ducem, apud Chalcedona terra fudi, mari exsui classe pulcherruma. Apud Cyzicum, magno cum exercitu, in obsidione moranti frumentum defuit, nullo circum adnitente; simul hyems mari prohibebat: ita, sine vi hostium, regredi coactus in patrium regnum, naufragiis, apud Param et Heracleam, militum optumos cum classibus amisi.

VII. Restituto deinde apud Cabira exercitu, et variis inter me atque Lucullum præliis, inopia rursus ambos incessit: illi suberat regnum Ariobarzanis, bello intactum: ego, vastatis circum omni-

ressources; et moi, je fus obligé de regagner l'Arménie à travers un pays totalement dévasté. Les Romains m'y suivirent, ou plutôt ils furent fidèles à leur projet de renverser tous les trônes; et parcequ'ils éloignèrent du combat une grande partie de l'armée de Tigrane, en la resserrant dans des lieux difficiles, ils exaltent comme une victoire cette imprudence de leur ennemi.

Maintenant, je vous le demande, pensez-vous qu'après ma défaite il vous soit plus facile de résister, ou que les Romains mettent un terme à la guerre? Je sais que vous avez de grandes ressources en soldats, en armes, en richesses; et cela même qui me fait rechercher votre alliance, vous désigne à leur cupidité.

VIII. Au reste, tandis que j'ai des soldats vieillis dans les batailles, que le royaume de Tigrane n'est point entamé, et que la guerre, encore loin de vos états, peut, sans embarras pour vous, se terminer par nos armes, il ne vous est pas permis d'hésiter; car nous ne pouvons ni vaincre ni être vaincus sans que vous soyez en danger.

Ignorez-vous que les Romains ont tourné leurs armes

bus locis, in Armeniam concessi; secutique Romani, non me, sed morem suum omnia regna subvertundi, quia multitudinem artis locis pugna prohibuere, imprudentiam Tigranis pro victoria ostentant.

Nunc quæso considera, nobis oppressis, utrum firmiorem te ad resistendum, an finem belli futurum putes. Scio equidem tibi magnas opes virorum, armorum, et auri esse; et ea re a nobis ad societatem, ab illis ad prædam peteris.

VIII. Ceterum consilium est, Tigranis regno integro, meis militibus belli prudentibus, procul ab domo, parvo labore, per nostra corpora bellum conficere; quando neque vincere neque vinci sine tuo periculo possumus.

An ignoras Romanos, postquam ad occidentem pergentibus

contre nous parceque l'Occident ne leur offroit plus que de vastes mers? Depuis leur origine, ils doivent tout à la violence, leur ville, leurs femmes, leur territoire, leur empire. Misérables aventuriers, jadis sans patrie, sans famille, nés pour le malheur du monde, ils bravent les lois divines et humaines, leurs alliés, leurs amis, les peuples voisins ou étrangers; les riches comme les pauvres, ils subjuguent, ils exterminent tout, regardant comme ennemi quiconque n'est pas leur esclave, et sur-tout haïssant les rois. Cependant la liberté convient à peu de nations; la plupart ne demandent que des maîtres justes. Maintenant nous sommes odieux aux Romains, nous leur disputons l'empire; mais un jour nous pourrons être les vengeurs du monde.

IX. Pour vous, maître de Séleucie, la plus grande des villes; maître de la Perse, le plus riche des royaumes, qu'attendez-vous des Romains? Des ruses pour le présent, la guerre pour l'avenir. Armés contre tous, ils sont sur-tout à craindre pour ceux dont la défaite leur promet de plus riches dépouilles. C'est par l'audace, c'est par la

finem Oceanus fecit, arma huc convertisse? neque quicquam a principio nisi raptum habuere, domum, conjuges, agros, imperium? Convenas, olim sine patria, sine parentibus, pestes conditos orbis terrarum; quibus non humana ulla neque divina obstant, quin socios, amicos, procul juxtaque sitos, inopes, potentisque, trahant excidantque; omniaque non serva et maxume regna, hostilia ducant; namque pauci libertatem, pars magna justos dominos volunt. Nos suspecti sumus, æmuli, et in tempore vindices adfuturi.

IX. Tu vero, cui Seleucia, maxuma urbium, regnumque Persidis inclutæ divitiis est, quid ab illis, nisi dolum in præsens et postea bellum exspectas? Romani in omnis arma habent, acerruma in eos quibus victis spolia maxuma sunt: audendo et fal-

trahison, c'est en éternisant la guerre, qu'ils ont créé leur puissance. Ainsi ils extermineront tout, si on ne les extermine eux-mêmes. Mais leur perte sera facile, si nous enveloppons leur armée dépourvue de vivres et de secours, vous du côté de la Mésopotamie, nous du côté de l'Arménie. Jusqu'ici nos fautes ont fait tous leurs succès. Quelle gloire pour vous de secourir deux grands rois, et d'accabler ces brigands, ennemis des nations! Je vous invite, je vous exhorte à suivre mes conseils: ne souffrez pas qu'un seul empire envahisse tous les autres, et ne consentez point à notre ruine, lorsque notre alliance peut vous assurer la victoire.

lendo, et bella ex bellis serendo, magni facti. Per hunc morem extinguent omnia aut occident; quod difficile non est, si tu Mesopotamia, nos Armenia circumgredimur exercitum sine frumento, sine auxiliis: fortuna autem nostris vitiis adhuc incolumis. Teque illa fama sequetur, auxilio profectum magnis regibus, latrones gentium oppressisse. Quod uti facias moneo hortorque, neu malis pernicie nostra unum imperium prolatare, quam societate victor fieri.

Sallust., Fragm., lib. IV.

FIN DES IMITATIONS.

IPHIGÉNIE
EN AULIDE,
TRAGÉDIE.

1674.



PRÉFACE.

Il n'y a rien de plus célèbre dans les poëtes que le sacrifice d'Iphigénie; mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans *Agamemnon*, Sophocle dans *Électre*, et, après eux, Lucrèce, Horace, et beaucoup d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide. Il ne faut que lire Lucrèce, au commencement de son premier livre:

« Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
« Iphianassaï turparunt sanguine fœde
« Ductores Danaum, etc. [1] »

Et Clytemnestre dit, dans Eschyle, qu'Agamemnon, son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie, sa fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane, ayant eu pitié de cette jeune princesse, l'avoit enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'alloit sacrifier, et que

[1] « Comment les chefs des Grecs, rassemblés dans l'Aulide, souillèrent honteusement l'autel de Diane du sang d'Iphigénie. » (G.)

la déesse avoit fait trouver en sa place ou une biche, ou une autre victime de cette nature. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des métamorphoses.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigénie. Plusieurs auteurs, et entre autres Stésichorus, l'un des plus fameux et des plus anciens poëtes lyriques, ont écrit qu'il étoit bien vrai qu'une princesse de ce nom avoit été sacrifiée, mais que cette Iphigénie étoit une fille qu'Hélène avoit eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avoit osé avouer pour sa fille, parcequ'elle n'osoit déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias (*Corinth.*, p. 125) rapporte et le témoignage et les noms des poëtes qui ont été de ce sentiment; et il ajoute que c'étoit la créance commune de tout le pays d'Argos.

Homère enfin, le père des poëtes, a si peu prétendu qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que, dans le neuvième livre de l'Iliade, c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycène, dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différents[1], et sur-tout

[1] Les préfaces de Racine attestent son exactitude, sa sagesse, l'attention avec laquelle il méditoit ses sujets, et son respect pour les autorités de l'histoire et de la mythologie. Il ne prenoit point son imagination pour guide; il ne sacrifioit point à des situa-

le passage de Pausanias, parceque c'est à cet auteur que je dois l'heureux personnage d'Ériphile, sans lequel je n'aurois jamais osé entreprendre cette tragédie. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il falloit représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une métamorphose, qui pouvoit bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui seroit trop absurde et trop incroyable parmi nous?

Je puis dire donc que j'ai été très heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse vouloit précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout-à-fait indigne de compassion. Ainsi le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce; et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il

tions, à des coups de théâtre, les traditions connues, et les témoignages des auteurs : il cherchoit au contraire à s'y conformer, et ne marchoit jamais qu'appuyé sur des monuments historiques. C'est ainsi que dans Iphigénie même, Racine s'est fait un scrupule de mêler ses propres inventions; et son épisode d'Ériphile, qui a l'air romanesque, est fondé sur une tradition rapportée par un écrivain très grave, dans un ouvrage estimé des savants. On ne se douteroit pas qu'une fiction qui semble n'être qu'un jeu de l'imagination de Racine est le résultat de profondes recherches et d'une grande érudition. (G.)

s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle qu'il n'auroit pu souffrir, parcequ'il ne le sauroit jamais croire.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître, et d'où il enlève Ériphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement. Euphorion de Chalcide, poëte très connu parmi les anciens, et dont Virgile (*Eclog.* x) et Quintilien (*Instit.*, lib. X) font une mention honorable, parloit de ce voyage de Lesbos. Il disoit dans un de ses poëmes, au rapport de Parthénius, qu'Achille avoit fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avoit même trouvé une princesse qui s'étoit éprise d'amour pour lui [1].

[1] Euphorion de Chalcide n'a pas beaucoup d'autorité dans la mythologie, puisqu'il vivoit plus de deux siècles après Euripide. Virgile a parlé de ce poëte uniquement parceque son ami Gallus l'avoit pris pour modèle. La mention qu'il en fait dans sa dixième églogue ne dit rien, ni pour ni contre Euphorion. Pour ce qui regarde Parthénius, c'est, relativement à Euphorion, un moderne qui vivoit du temps d'Auguste, et qui a recueilli un assez grand nombre d'anecdotes, d'historiettes, et d'aventures, qui roulent sur les malheurs de l'amour. (G.) — Dans la suite de sa note, Geoffroy met en doute la conquête de Lesbos par Achille, qui, dit-il, ne pouvoit avoir alors que seize à dix-sept ans. Non seulement la jeunesse d'un héros tel qu'Achille ne peut être regardée comme un obstacle à cette conquête, mais encore il faut bien se rendre au témoignage d'Homère, qui dit expressément, livre IX de l'*Iliade*: « Agamemnon te donnera sept filles de Lesbos, aux doigts industrieux; il les choisit quand tu subjuguas cette île fortunée, où les femmes excellent en beauté. »

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie[1]; et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étoient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes; mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poëtes Euripide étoit extrêmement tragique, τραγικώτατος, c'est-à-dire qu'il savoit merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne, après cela, que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poëte, dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste.*

[1] Rendons hommage à la noble reconnoissance, à la touchante simplicité de Racine, qui, déja fort de plusieurs chefs-d'œuvre, et partageant avec Corneille l'empire du théâtre, regarde comme un devoir et se fait un honneur d'avouer qu'il doit à Euripide les plus grandes beautés de son Iphigénie. Il n'est pas inutile d'observer dans les auteurs ces traits de caractère: les mœurs d'un homme influent plus qu'on ne pense sur son esprit et sur son talent. (G.)

Il ne s'agit point ici de l'*Alceste;* mais en vérité j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces messieurs : je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parcequ'ils n'ont pas bien lu l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections, pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis *la plus importante de leurs objections*, car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on puisse répliquer [1].

Il y a, dans l'*Alceste* d'Euripide, une scène merveilleuse, où Alceste, qui se meurt et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces, et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

> Je vois déja la rame et la barque fatale ;
> J'entends le vieux nocher sur la rive infernale.
> Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas ;
> « Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas. »

J'aurois souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les graces qu'ils ont dans l'original; mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces messieurs les ont entendus : il leur est tombé entre les mains une mal-

[1] Toute la suite de la préface est consacrée à relever une méprise de Perrault sur un passage d'Euripide.

heureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin, à côté de ces vers, un *Al.*, qui signifie que c'est Alceste qui parle; et à côté des vers suivants, un *Ad.*, qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus, il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde: ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, et celles qu'elle se fait dire par Caron. Ainsi ils supposent qu'Admète, quoiqu'il soit en parfaite santé, *pense voir déja Caron qui le vient prendre;* et au lieu que, dans ce passage d'Euripide, Caron, impatient, presse Alceste de le venir trouver, selon ces messieurs, c'est Admète effrayé qui est l'impatient, et qui presse Alceste d'expirer, de peur que Caron ne le prenne. *Il l'exhorte*, ce sont leurs termes, *à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grace; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir.* Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain*, et ils ont raison: il n'y a personne qui n'en fût très scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet *Al.* n'a point été oublié ne donneroient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étoient plus que suffisants pour les empêcher de tomber dans une erreur si déraisonnable: car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie: « Que toutes les morts ensemble lui se-

« roient moins cruelles que de la voir dans l'état où « il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle; il ne « peut plus vivre si elle meurt; il vit en elle, il ne res-« pire que pour elle. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admète et d'Alceste; que l'un est *un vieux mari*, et l'autre *une princesse déja sur l'âge*. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le chœur qu'Alceste, toute jeune, et dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune époux.

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et sur-tout dans ce beau récit où l'on dépeint Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants, qui la tirent, en pleurant, par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser?

Tout le reste de leurs critiques est à-peu-près de la force de celles-ci. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de mon auteur. Je conseille à ces messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritoit au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avoient envie de le condamner; ils devoient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien: « Il faut « être extrêmement circonspect et très retenu à pro-« noncer sur les ouvrages de ces grands hommes, de « peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de

« condamner ce que nous n'entendons pas; et s'il faut « tomber dans quelque excès, encore vaut-il mieux « pécher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y « blâmant beaucoup de choses. » — « Modeste tamen « et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, damnent quæ « non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare « partem, omnia eorum legentibus placere quam « multa displicere maluerim [1]. »

[1] *Inst. Orator.* lib. X, cap. 1.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.
ACHILLE.
ULYSSE.
CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon.
IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.
ÉRIPHILE, fille d'Hélène et de Thésée.
ARCAS, } domestiques d'Agamemnon[1].
EURYBATE, }
ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.
DORIS, confidente d'Ériphile.
GARDES.

La scène est en Aulide, dans la tente d'Agamemnon.

[1] Les Grecs avoient des esclaves, et point de domestiques. On ne comprend pas pourquoi Racine a jugé à propos de donner le titre de domestiques à des officiers du palais d'Agamemnon. Arcas étoit son capitaine des gardes, si l'on en juge d'après ce vers (acte IV, sc. X):

Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas.

Il est vrai que les anciens rois de la Grèce n'avoient point de gardes; mais ces rois des temps héroïques étant beaucoup trop simples pour notre théâtre, nos poëtes sont obligés de leur donner la pompe et la majesté des rois modernes. (G.)

IPHIGÉNIE
EN AULIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille [1].

ARCAS.

C'est vous-même, seigneur! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin?

[1] D'après l'abbé de Villiers, ancien ami de l'auteur, Racine avoit mis d'abord :

Viens, Arcas; prête-moi ton cœur et ton oreille.

L'anecdote de l'abbé de Villiers, quoique rapportée par le fils de Racine, n'en est pas moins incroyable : il est impossible que l'auteur d'*Iphigénie* ait fait un vers aussi mauvais que celui qu'on lui prête. (G.) — Cette exposition, et le plan général de la scène, sont empruntés d'Euripide. Nous indiquerons successivement les passages imités, afin qu'on puisse les comparer avec la pièce grecque, dont la traduction est due à Geoffroy.

A peine un foible jour vous éclaire et me guide[1],
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide[2].
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auroient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune[3].

AGAMEMNON.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché!

ARCAS.

Et depuis quand, seigneur, tenez-vous ce langage?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les dieux, à vos desirs toujours si complaisants,
Vous font-ils méconnoître et haïr leurs présents?

[1] Dès le début, je me sens intéressé et attendri : ma curiosité est excitée par les seuls vers que prononce un simple officier d'Agamemnon : vers harmonieux, vers charmants, vers tels qu'aucun poëte n'en fesait alors! (Volt.)

[2] *Aulide*, dont Racine a fait une province, n'étoit, suivant Strabon, qu'une bourgade dépendante de Tanagre; son véritable nom étoit Aulis; elle s'élevoit sur la partie la plus resserrée du détroit d'Euripe, aujourd'hui de Négrepont. Son port étoit très vaste.

[3] Quels sentiments! quels vers heureux! quelle voix de la nature! s'écrie Voltaire. Quel vers, continue La Harpe, que celui qui réunit le silence de l'armée, des vents, et de Neptune! Quelle élégance dans tout ce qui précède! Quel intérêt, quel mouvement dans ces vers, par lesquels Agamemnon sort de sa profonde préoccupation : *Heureux qui, satisfait*, etc.! Actuellement que nous en sommes aux chefs-d'œuvre de Racine, nous devons répéter qu'un commentaire où l'on voudroit remarquer toutes les beautés seroit sans fin. (L.)

Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée:
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux dieux dont vous sortez;
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.
Quelle gloire, seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent;
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt rois [1],
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois?
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes [2];
Ces vents depuis trois mois enchaînés sur nos têtes

[1] C'est, je crois, la seule fois qu'on a mis le mot *tous* avec un nombre déterminé. Je ne connois point de construction plus originale et plus hardiment créée; et cette nouveauté dans le langage se dérobe sous l'extrême vérité du sentiment qui a suggéré l'expression. Quelle place tiennent dans ce vers, comme dans l'imagination, ces *mille vaisseaux!* Grace au mot *tous*, il y en a bien plus de *mille*. (L.)

[2] Homère ne fait aucune mention de ce calme, ni même du sacrifice d'Iphigénie. Ovide parle de cet obstacle qui retient la flotte des Grecs; il l'attribue à Neptune, protecteur d'une ville dont il avoit bâti les remparts: (G.)

« Permanet Aoniis Nereus violentus in undis,
« Bellaque non transfert: et sunt qui parcere Trojæ
« Neptunum credant, quia mœnia fecerat urbis. »
Metam., lib. XII, v. 24

« Soudain les flots de la mer d'Aonie restent immobiles, et refusent de transporter l'armée. Quelques uns s'imaginent que Neptune veut sauver Troie, dont il éleva les murs. »

D'Ilion trop long-temps vous ferment le chemin :
Mais, parmi tant d'honneurs, vous êtes homme enfin;
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés
Vous arrachent, seigneur, les pleurs que vous versez?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? Daignez m'en avertir [1].

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point; je n'y puis consentir.

ARCAS.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble; apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux par les vents sembloient être appelés :
Nous partions; et déja, par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport;
Le vent qui nous flattoit nous laissa dans le port.
Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile [2].

[1] *Daignez me l'apprendre, m'en instruire, m'en informer,* étoit la phrase absolument nécessaire. Mais ce mot *avertir* est la seule tache de cette scène, si riche en beautés de toute espèce. (L.)

[2] Vers remarquable par l'harmonie et la richesse poétique. L'expression *fatiguer* est de Virgile :

« Olli remigio noctemque, diemque fatigant. »
Æneid., lib. VIII, v. 94.

Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux :
Suivi de Ménélas, de Nestor, et d'Ulysse,
J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse ! et quel devins-je, Arcas[1],
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas !
« Vous armez contre Troie une puissance vaine,
« Si, dans un sacrifice auguste et solennel,
« Une fille du sang d'Hélène
« De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'autel.
« Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
« Sacrifiez Iphigénie. »

ARCAS.

Votre fille !

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer.
Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.

C'est-à-dire : « En ramant sans relâche, ils fatiguent le jour et la nuit. » La Harpe en convient ; « mais, dit-il, *une mer immobile* n'est qu'à Racine. » La Harpe se trompe ; la mer immobile est aussi à Virgile :

« Et in lento luctantur marmore tonsæ. »

Æneid., lib. VII, v. 28.

« Les rames luttent contre une mer immobile. » (G.) — *Marmore* est pris ici dans le sens figuré, pour exprimer l'immobilité de la mer.

[1] *Quel devins-je*, pour *quel homme devins-je*, expression usitée du temps de Racine. On diroit aujourd'hui *que devins-je*. Nous avons déja vu un exemple de cette locution dans *Mithridate*, acte I[er].

Je condamnai les dieux, et, sans plus rien ouïr,
Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir.
Que n'en croyois-je alors ma tendresse alarmée!
Je voulois sur-le-champ congédier l'armée.
Ulysse, en apparence, approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bientôt, rappelant sa cruelle industrie,
Il me représenta l'honneur et la patrie,
Tout ce peuple, ces rois, à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis:
De quel front, immolant tout l'état à ma fille[1],
Roi sans gloire, j'irois vieillir dans ma famille.
Moi-même, je l'avoue avec quelque pudeur,
Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,
Ce nom de roi des rois, et de chef de la Gréce,
Chatouilloit de mon cœur l'orgueilleuse foiblesse[2].
Pour comble de malheur, les dieux, toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendoit mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilége,

[1] *Il me représenta l'honneur et la patrie*, et trois vers après: *De quel front... j'irois*, etc. Ces phrases différentes, gouvernées par le même verbe, et qui changent la construction sans la blesser, servent à varier la marche d'une période, et ont de la grace dans le style, sur-tout dans la versification, mais ne sont qu'à l'usage des écrivains qui manient supérieurement leur langue et la poésie. (L.) — Voilà le caractère d'Ulysse établi. Tout ce morceau prépare la belle scène d'Agamemnon et d'Ulysse, dans laquelle le roi d'Ithaque développe toutes les idées qu'Agamemnon lui prête ici. (G.)

[2] *Chatouiller* est du style familier; mais, dit La Harpe, *chatouiller l'orgueilleuse foiblesse* forme une suite d'expressions neuves, et embellies par leur assemblage. Corneille avoit dit avant Racine,

Me venoient reprocher ma pitié sacrilége;
Et, présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déja levé, menaçoient mes refus.
Je me rendis, Arcas; et, vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice.
Mais des bras d'une mère il falloit l'arracher [1].
Quel funeste artifice il me fallut chercher!
D'Achille, qui l'aimoit, j'empruntai le langage:
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage [2],
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
Vouloit revoir ma fille, et partir son époux.

et beaucoup moins heureusement, qu'à la vue de la tête de Pompée, présentée à César, un plaisir secret

Chatouilloit malgré lui son ame avec surprise.

Les deux poëtes ont emprunté cette expression à Virgile, que Corneille a, pour ainsi dire, traduit mot à mot. On trouve dans le poëte latin:

« Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus. »
Æneid., lib. I, v. 506.

[1] Ce vers est une inadvertance de Racine: par-tout ailleurs il suppose que l'intention d'Agamemnon étoit que Clytemnestre accompagnât sa fille en Aulide. Dans la même scène, on lit:

. . . . Cours au-devant de la reine:
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer, etc.
Pour renvoyer la fille, et la mère offensée, etc.

Chez Euripide, Agamemnon ne mande point Clytemnestre, mais lui ordonne seulement d'envoyer sa fille en Aulide. (G.)

[2] Marmontel et Desfontaines ont cherché à justifier Racine de cette expression, *en Argos*. Marmontel vouloit qu'*en Argos* signifiât *en Argolide*. C'est aller chercher bien loin l'explication d'une phrase reçue du temps de Racine: l'usage alors permettoit d'employer la préposition *en* à la place des prépositions *à* et *dans*. Corneille en offre plusieurs exemples.

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille [1]?
Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
Ce héros, qu'armera l'amour et la raison [2],
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille étoit absent; et son père Pélée,
D'un ennemi voisin redoutant les efforts,
L'avoit, tu t'en souviens, rappelé de ces bords;
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Auroit dû plus long-temps prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre, et triomphe en courant;
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée,
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras:
Ma fille, qui s'approche, et court à son trépas;
Qui, loin de soupçonner un arrêt si sévère,
Peut-être s'applaudit des bontés de son père;

[1] L'*impatient Achille* veut dire le *bouillant*, l'*impétueux Achille*; Racine a pris ce mot dans le sens des Latins. Il est vrai que les Latins, dans ce sens, y joignoient toujours un autre mot, *impatiens iræ*; c'est ce qu'a fait J. B. Rousseau dans son ode au comte du Luc:

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens, etc. (G.)

[2] Quand le verbe précède, on peut le mettre au singulier; s'il suivoit, il faudroit le mettre au pluriel: *Ce héros que la raison et l'amour armeront. Ce héros que conduit l'amour et la fortune. Ce héros que l'amour et la fortune conduisent.* (L. R.)

Ma fille... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains :
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer,
Et que j'avois promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô ciel, que ta justice
Approuve la fureur de ce noir sacrifice :
Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver ;
Et tu me punirois si j'osois l'achever.
Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence ;
Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.
La reine, qui dans Sparte avoit connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi.
Prends cette lettre, cours au-devant de la reine,
Et suis, sans t'arrêter, le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer.
Mais ne t'écarte point ; prends un fidèle guide [1].
Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte : Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les dieux ;
Et la religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée ;
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition

[1] Il y a quelques négligences dans ces vers. Le mot *reine* y est répété deux fois ; *prends cette lettre, prends un guide*, quoique éloignés l'un de l'autre, nuisent à l'élégance du style. On en peut dire autant de *va, dis-je ; ne va point*, qui se trouvent quelques vers plus bas. Les répétitions ne sont permises qu'autant qu'elles produisent un effet agréable.

Réveilleront leur brigue et leur prétention,
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse...
Va, dis-je, sauve-la de ma propre foiblesse.
Mais sur-tout ne va point, par un zéle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avois exposée;
D'une mère en fureur épargne-moi les cris;
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris.
Pour renvoyer la fille, et la mère offensée [1],
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée;
Et qu'il veut désormais jusques à son retour
Différer cet hymen que pressoit son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille [2]
On accuse en secret cette jeune Ériphile
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.
C'est leur en dire assez: le reste, il le faut taire.
Déja le jour plus grand nous frappe et nous éclaire;
Déja même l'on entre, et j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux! Ulysse le suit [3]!

[1] *Offensée*, au singulier, est une licence commandée par la rime; la grammaire veut qu'*offensée* se rapporte à la mère et à la fille. (G.)

[2] Voltaire, d'ailleurs enthousiaste des beautés de cette première scène, trouve cette petite précaution au-dessous de la dignité du roi des rois, et trop éloignée des mœurs des temps héroïques; mais ce détail un peu froid étoit nécessaire pour fonder l'épisode d'Ériphile, sans lequel Racine convient lui-même qu'il n'auroit pu faire sa tragédie. (G.)

[3] Exclamation pleine de goût et d'art: elle confirme ce qu'Agamemnon a déja dit du caractère d'Ulysse, et prépare la situation

SCÈNE II.

AGAMEMNON, ACHILLE, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi! seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide
La victoire vous ait ramené dans l'Aulide?
D'un courage naissant sont-ce là les essais?
Quels triomphes suivront de si nobles succès!
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée,
De toute autre valeur éternels monuments,
Ne sont d'Achille oisif que les amusements.

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une foible conquête:
Et que puisse bientôt le ciel qui nous arrête
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté!
Mais cependant, seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux?
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma fille? Qui vous dit qu'on la doit amener?

embarrassante où le père d'Iphigénie va se trouver entre les deux hommes que dans ce moment il doit redouter le plus. (G.)

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner?

AGAMEMNON.

(*à Ulysse.*)

Juste ciel! sauroit-il mon funeste artifice?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous?
O ciel! pour un hymen quel temps choisissez-vous?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
Trouble toute la Grèce et consume l'armée;
Tandis que, pour fléchir l'inclémence des dieux [1],
Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique!
Voudroit-il insulter à la crainte publique,

[1] *L'inclémence des dieux*, c'est l'*inclementia divum* des Latins, que Racine a fait passer dans notre langue. (L. B.) — On a reproché à Racine de n'avoir pas motivé la cause de la colère des dieux. Pourquoi l'oracle demande-t-il le sacrifice d'Iphigénie? Comment Agamemnon peut-il consentir à ce sacrifice? D'abord il n'est pas vrai que Racine ait été obligé de motiver la colère des dieux. Rien n'est plus fréquent dans l'ancienne mythologie que des oracles dont le motif n'est point expliqué. Les oracles n'étoient, le plus souvent, que les arrêts d'une fatalité invincible, de ce *destin* qui, selon les idées reçues dans l'antiquité païenne, commandoit aux dieux comme aux mortels. Et comment, par exemple, justifier l'oracle qui condamnoit Œdipe à être le mari de sa mère et le meurtrier de son père? Œdipe est le plus honnête homme du monde, et cependant telle est sa destinée. De plus, le sacrifice d'une victime exigée pour le salut de tous n'est pas une chose rare, ni dans la fable, ni même dans l'histoire. Le dévouement de Codrus, roi d'Athènes, fut la suite d'un oracle qui déclaroit que l'armée dont le chef périroit seroit victorieuse. Il n'est donc point du

Et que le chef des Grecs, irritant les destins,
Préparât d'un hymen la pompe et les festins?
Ah! seigneur, est-ce ainsi que votre ame attendrie
Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie?

ACHILLE.

Dans les champs phrygiens les effets feront foi [1]
Qui la chérit le plus, ou d'Ulysse ou de moi:
Jusque-là je vous laisse étaler votre zéle;
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les autels d'offrandes et de sang,
Des victimes vous-même interrogez le flanc,
Du silence des vents demandez-leur la cause;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose,
Souffrez, seigneur, souffrez que je coure hâter
Un hymen dont les dieux ne sauroient s'irriter.

tout extraordinaire que les dieux disent aux Grecs, par la bouche de Calchas:

Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

Et comme en écoutant la pièce nous devons nous mettre à la place des Grecs, nous ne devons pas plus qu'eux demander compte aux dieux de leurs volontés. Mais quand ces principes ne seroient pas aussi reconnus qu'ils le sont par tous ceux qui ont étudié l'antiquité, Racine n'en seroit pas plus répréhensible. En effet, dans le plan de Racine, ce n'est pas Iphigénie qui périt, c'est Ériphile; et l'on doit avouer qu'elle mérite son sort. Donc, puisque ce n'est pas Iphigénie, fille d'Agamemnon, qui est sacrifiée, il n'étoit nullement nécessaire, il eût même été très déraisonnable qu'Iphigénie ou Agamemnon eussent été coupables. (L.)

[1] Les Troyens sont nommés Phrygiens dans Euripide, et cependant la Troade n'étoit point la Phrygie; car, dans le troisième livre de l'*Iliade*, Hélène, qui est à Troie, dit à Vénus: « Ne voulez-vous

Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive:
J'aurois trop de regret si quelque autre guerrier
Au rivage troyen descendoit le premier.

AGAMEMNON.

O ciel! pourquoi faut-il que ta secréte envie
Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
Que pour m'en retourner avec plus de douleur?

ULYSSE.

Dieux! qu'est-ce que j'entends?

« pas me mener dans quelques villes de la Phrygie? » Mais, suivant la remarque du Scoliaste, les écrivains postérieurs à Homère confondirent la Troade et la Phrygie; et cela suffit sans doute pour excuser Racine. D'autres passages de cette pièce pourroient donner lieu à de semblables observations; nous en rassemblerons ici quelques unes, en remarquant que Racine étoit trop rempli de la lecture d'Homère pour ignorer les coutumes des Grecs, mais qu'il a eu de bonnes raisons toutes les fois qu'il ne s'y est pas asservi: ainsi il parle d'étendards, quoiqu'il n'y en eût point dans le camp d'Agamemnon; il fait mention de vaisseaux dont les poupes sont couronnées, quoique ce ne fût pas encore l'usage de mettre des couronnes aux poupes des vaisseaux. Ici il pouvoit s'appuyer des anciens, qui offrent souvent de pareils anachronismes; de Sophocle, par exemple, qui, dans son *Ajax*, parle des trompettes de l'armée, quoiqu'elles ne fussent point connues à l'époque du siège de Troie. Racine met encore le mot *prêtre* dans la bouche de Clytemnestre: et Homère, cependant, qui met des prêtres à Troie, n'en met point dans l'armée des Grecs: les rois alors faisoient eux-mêmes les sacrifices, et Calchas n'étoit qu'un devin. Mais l'exemple des tragiques grecs étoit suffisant pour autoriser le poëte françois, puisque c'est un prêtre qui, dans Euripide, prend le glaive pour immoler Iphigénie. (L. R.)

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, princes, qu'il faut que chacun se retire;
Que, d'un crédule espoir trop long-temps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
Le ciel protége Troie; et par trop de présages
Son courroux nous défend d'en chercher les passages.

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous.
Que sert de se flatter? On sait qu'à votre tête
Les dieux ont d'Ilion attaché la conquête;
Mais on sait que, pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau;
Que votre vie, ailleurs et longue et fortunée,
Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

ACHILLE.

Ainsi, pour vous venger, tant de rois assemblés
D'un opprobre éternel retourneront comblés;
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme[1]!

AGAMEMNON.

Hé quoi! votre valeur, qui nous a devancés,

[1] C'est ici qu'Achille devroit répondre à l'objection tirée du danger qui le menace dans les champs troyens; mais Racine avoit encore besoin de parler de Lesbos, d'Ériphile, de l'obscurité qui enveloppoit la naissance de cette jeune captive: le poëte songe à bien établir son épisode. (G.)

N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Épouvantent encor toute la mer Égée :
Troie en a vu la flamme; et jusque dans ses ports,
Les flots en ont poussé les débris et les morts.
Que dis-je? les Troyens pleurent une autre Hélène
Que vous avez captive envoyée à Mycène :
Car, je n'en doute point, cette jeune beauté
Garde en vain un secret que trahit sa fierté;
Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux :
Vous lisez de trop loin dans les secrets des dieux.
Moi, je m'arrêterois à de vaines menaces!
Et je fuirois l'honneur qui m'attend sur vos traces!
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit[1],

[1] Ce morceau est d'un véritable héros, et d'une éloquence antique. Racine n'a pris dans Homère que l'idée de la prédiction des Parques, et du choix qu'Achille peut faire d'une grande gloire ou d'une longue vie; mais il doit à Quinte-Curce l'héroïsme des sentiments qui respire dans cette tirade. (G.)—Cet historien fait ainsi parler Alexandre : « Ego me metior, non ætatis spatio, sed gloriæ. « Licuit paternis opibus contento intra Macedoniæ terminos per « otium corporis expectare obscuram et ignobilem senectutem. « Quanquam ne pigri quidem sibi fata disponunt, sed unicum bo- « num diuturnam vitam æstimantes sæpe acerba mors occupat. « Verum ego, qui non annos meos, sed victorias numero, si mu- « nera fortunæ bene computo, diu vixi...... Videorne vobis in ex- « colenda gloria, cui me uni devovi, posse cessare? Ego vero non « deero, et ubicumque pugnabo, in theatro terrarum orbis esse « me credam. Dabo nobilitatem ignobilibus locis, aperiam cunctis

Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit:
Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier [1]?

« gentibus terras quas natura longe submoverat. In his operibus « extingui me, si fors ita feret, pulchrum est: ea stirpe sum ge- « nitus, ut multam prius quam longam vitam debeam optare. » — « Que m'importe la longueur de ma vie? c'est par la gloire que j'en mesure l'étendue. Falloit-il, satisfait du royaume de mes pères, languir au sein de la Macédoine, et attendre dans le repos une vieillesse honteuse et obscure? Les lâches mêmes ne règlent pas leur destin, et, quoiqu'une longue vie soit pour eux le plus grand des biens, souvent une mort prématurée vient les surprendre. Pour moi, je compte mes victoires, et non mes années; si j'apprécie les faveurs de la fortune, j'ai long-temps vécu. . . . . . . Croyez-vous que je puisse m'arrêter dans la carrière de la gloire à laquelle je me suis consacré? Ah! je ne lui manquerai pas; et dans quelque lieu que je combatte, je me croirai toujours en présence de l'univers. Je donnerai de la célébrité aux pays les plus inconnus, et je découvrirai à toutes les nations des contrées que la nature a cachées aux extrémités du monde. Si j'y trouve le terme de mes destinées, il est beau de mourir au milieu de pareils travaux. Je dois au sang dont je sors, non de vivre long-temps, mais de vivre avec gloire. » (Q. CURTII lib. IX, cap. 6.)

[1] Cette belle expression appartient à Horace: *Non omnis moriar.* « Je ne mourrai pas tout entier. » Corneille s'en est d'abord emparé:

Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins?
Cinna, acte I, sc. I.

Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;
L'honneur parle, il suffit: ce sont là nos oracles [1].
Les dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
Mais, seigneur, notre gloire est dans nos propres mains.
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes;
Et, laissant faire au sort, courons où la valeur [2]
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
C'est à Troie, et j'y cours; et, quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux dieux qu'un vent qui m'y conduise;
Et quand moi seul enfin il faudroit l'assiéger,
Patrocle et moi, seigneur, nous irons vous venger [3].
Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre;

La coutume de Racine étant d'embellir et de perfectionner tout ce qu'il imite, cette expression, placée à la fin du vers, a bien plus d'énergie, et produit bien plus d'effet que dans Corneille, qui la place au premier hémistiche, et l'affoiblit dans le second, *avec leurs grands desseins*. (G.)

[1] Ce vers est imité d'Homère. Polydamas vient d'annoncer à Hector que les auspices ne sont pas favorables à la bataille qu'il veut livrer; Hector lui répond: « Combattre pour la patrie, voilà « le meilleur et le plus sûr des oracles. » (*Iliad.*, liv. XII.) (G.)

[2] Cette expression, *laisser faire*, est ici d'une simplicité très noble, et semble empruntée, ainsi que la pensée elle-même, de cet admirable vers de Corneille:

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.
Horace, acte II, sc. VIII.

Dans le vers suivant, *le leur* est sec et peu harmonieux, et ce pronom est d'autant moins agréable qu'il est précédé des pronoms *eux* et *leur*, qui se rapportent au même nom, *les dieux*. (G.)

[3] Ce mouvement d'une ame sublime est égal aux plus beaux mouvements de Corneille. Homère l'a peut-être inspiré, lorsque,

Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'alloit éloigner de ces bords;
Ce même amour, soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,
Et me défend sur-tout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

SCÈNE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez: quelque prix qu'il en coûte,
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
Nous craignions son amour: et lui-même aujourd'hui
Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas!

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler?
Songez-y: vous devez votre fille à la Grèce:
Vous nous l'avez promise; et, sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,

dans l'*Iliade*, Achille dit à Patrocle: « Puissent les Grecs et les « Troyens s'entre-tuer, afin que nous deux, restés seuls, nous « ayons la gloire de renverser les murs de Troie! »

Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les dieux sans vous en accuser?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xante;
Et qui de ville en ville attestiez les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants,
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandoient en foule à Tyndare son père?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès-lors de défendre ses droits;
Et, si quelque insolent lui voloit sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté[1]?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes.
Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux,
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce, déja vous donnant son suffrage,

[1] Tout ce morceau est emprunté de la première scène d'Euripide; mais il fait bien plus d'effet ici, parceque Euripide ne l'a mis qu'en récit, et que Racine en a fait une raison puissante dans la bouche d'Ulysse. (L. B.)

Vous reconnoît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ses rois, qui pouvoient vous disputer ce rang,
Sont prêts pour vous servir de verser tout leur sang,
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire;
Et, dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer[1]!

AGAMEMNON.

Ah, seigneur! qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aisément se montre magnanime!
Mais que si vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas et lui!
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole;
Et, si ma fille vient, je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin,
Souffrez que, sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,
Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire;
Et je rougis...

[1] Vers heureux, qui devoit piquer vivement l'ambition d'Agamemnon. En général, Ulysse, aussi grand orateur que politique habile, profite de la foiblesse du roi d'Argos, et oppose son ambition à sa tendresse paternelle. (G.)

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Ah! que vient-on me dire?

EURYBATE.

La reine, dont ma course a devancé les pas[1],
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras;
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée;
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel!

EURYBATE.

Elle amène aussi cette jeune Ériphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui, de son destin qu'elle ne connoît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas.
Déja de leur abord la nouvelle est semée[2];

[1] Ce message est un coup de théâtre bien préparé; mais il est plus intéressant dans Euripide, parcequ'il vient au plus fort de la querelle des deux frères, dont il amène la réconciliation. (G.)

[2] *Abord* signifie proprement *accès*, *entrée*; l'*entrée* d'un port, l'*accès* d'une côte. Figurément il se dit des personnes, pour exprimer la manière dont elles accueillent ceux qui les abordent. On

Et déja de soldats une foule charmée,
Sur-tout d'Iphigénie admirant la beauté,
Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité[1].
Les uns avec respect environnoient la reine;
D'autres me demandoient le sujet qui l'amène.
Mais tous ils confessoient que si jamais les dieux
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Également comblé de leurs faveurs secrètes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes[2].

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit; vous pouvez nous laisser:
Le reste me regarde, et je vais y penser.

SCÈNE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste ciel! c'est ainsi qu'assurant ta vengeance

dit aussi *abord* pour *approche*, *à son abord*, pour *à son approche*. Mais ici il s'agit de l'arrivée de Clytemnestre et de sa fille dans le camp des Grecs. Le mot *abord* n'est donc point admissible, et c'est avec raison que Louis Racine et La Harpe ont blâmé l'emploi qu'en a fait Racine.

[1] Déja nous avons observé que *pousser* n'étoit pas noble; *pousser des vœux au ciel* n'a rien d'agréable ni d'élégant. (G.)

[2] Vers plein d'art, parcequ'il augmente le trouble et la douleur d'Agamemnon. On peut remarquer le même genre de beauté dans ce vers de la première scène:

Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée. (G.)

Voyez dans Euripide, acte II, sc. III, le détail du mouvement que cause dans l'armée l'arrivée d'Iphigénie.

Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence!
Encor si je pouvois, libre dans mon malheur,
Par des larmes au moins soulager ma douleur!
Triste destin des rois! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins;
Et les plus malheureux osent pleurer le moins[1]!

ULYSSE.

Je suis père, seigneur, et foible comme un autre[2];
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre[3];
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.

[1] *Imitation d'Euripide*, act. II, sc. IV.

[2] Rien n'égale l'éloquence de ce discours d'Ulysse; c'est un des plus beaux morceaux d'une tragédie où les beautés fourmillent. Le caractère d'Ulysse s'ennoblit ici, et devient presque intéressant. Ce rôle, quoique fort court, est un de ceux qui font le plus admirer l'art et le goût de Racine. Il n'étoit pas possible au poëte d'introduire Ménélas, quoique bien plus intéressé à l'action. Le mari d'Hélène ne pouvoit être que ridicule dans nos mœurs. D'ailleurs, un autre inconvénient pour nous, c'est qu'un homme qui, pour recouvrer sa femme, veut forcer son frère à faire périr sa fille, est odieux et méprisable. Euripide lui-même l'a senti: car Ménélas, touché de la douleur de son frère, dépouille tout l'intérêt qu'il pouvoit prendre à ce sacrifice, et ne reparoit plus; ce qui est contraire aux règles de l'art, qui ne permettent pas qu'on montre au commencement d'une pièce un personnage qu'on ne revoit plus dans la suite. Ulysse est mieux lié à l'action que Ménélas, quoiqu'il n'y prenne pas autant d'intérêt: après avoir paru dans les premières scènes, il est censé agir dans tout le cours de la pièce, et revient au dernier acte faire le récit du sacrifice. (G.)

[3] Nous avons déja observé, au commencement de cet acte, que, du temps de Racine, on employoit encore la préposition *en* au lieu des prépositions *à* et *dans*.

Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime;
Les dieux ont à Calchas amené leur victime:
Il le sait, il l'attend; et, s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor: hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre;
Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir:
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux;
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connois l'impuissance:
Je cède, et laisse aux dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas,
Allez. Mais cependant faites taire Calchas;
Et, m'aidant à cacher ce funeste mystère,
Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous,
Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux;
Et, tandis qu'à l'envi leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie[1].

DORIS.

Quoi, madame! toujours irritant vos douleurs,
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs?
Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive;
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive:
Mais dans le temps fatal que, repassant les flots,

[1] C'est avec une adresse bien digne de lui que Racine fait paraître Ériphile avant qu'on ait vu Iphigénie. Si l'amante aimée d'Achille s'était montrée la première, on ne pourrait souffrir Ériphile sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la pièce, puisqu'il en fait le dénouement; il en fait même le nœud; c'est elle qui, sans le savoir, inspire des soupçons cruels à Clytemnestre, et une juste jalousie à Iphigénie; et, par un art encore plus admirable, l'auteur sait intéresser pour cette Ériphile elle-même. Elle a toujours été malheureuse; elle ignore ses parents; elle a été prise dans sa patrie mise en cendres: un oracle funeste la trouble; et, pour comble de maux, elle a une passion involontaire pour ce même Achille dont elle est captive. (VOLT.)

Nous suivions malgré nous le vainqueur de Lesbos;
Lorsque dans son vaisseau, prisonnière timide,
Vous voyez devant vous ce vainqueur homicide [1],
Le dirai-je? vos yeux, de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étoient moins occupés.
Maintenant tout vous rit: l'aimable Iphigénie
D'une amitié sincère avec vous est unie;
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur;
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide où son père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle:
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble et croît à chaque pas.

ÉRIPHILE.

Hé quoi! te semble-t-il que la triste Ériphile
Doive être de leur joie un témoin si tranquille?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers,
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire,
Sans que père ni mère ait daigné me sourire [2].

[1] La grammaire demandoit *voyiez*. Toutes les éditions faites pendant la vie de l'auteur portent *voyez* à l'indicatif. La même faute se retrouve dans *Mithridate*, acte III, sc. III.

[2] Quelques commentateurs ont vu ici une imitation de cette pensée de Virgile, Ég. IV, v. 61:

« Cui non risere parentes,

J'ignore qui je suis; et, pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que sans périr je ne me puis connaître.

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
Un oracle toujours se plaît à se cacher;
Toujours avec un sens il en présente un autre:
En perdant un faux nom vous reprendrez le vôtre.
C'est là tout le danger que vous pouvez courir;
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr.
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance.

ÉRIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connoissance;
Et ton père, du reste infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
Hélas! dans cette Troie où j'étois attendue,
Ma gloire, disoit-il, m'alloit être rendue;
J'allois, en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands rois en moi reconnaître le sang.
Déja je découvrois cette fameuse ville.
Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille:
Tout cède, tout ressent ses funestes efforts;
Ton père, enseveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue;
Et, de tant de grandeurs dont j'étois prévenue,

« Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est. »

« Aucun dieu ne reçoit à sa table, aucune déesse ne trouve digne de son lit celui qui n'a pas vu ses parents lui sourire. »

Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver.

DORIS.

Ah! que perdant, madame, un témoin si fidèle,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle!
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des dieux fut toujours informé.
Le ciel souvent lui parle: instruit par un tel maître,
Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être [1].
Pourroit-il de vos jours ignorer les auteurs?
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.
Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va sous son appui présenter un asile;
Elle vous l'a promis et juré devant moi.
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi.

ÉRIPHILE.

Que dirois-tu, Doris, si, passant tout le reste,
Cet hymen de mes maux étoit le plus funeste?

DORIS.

Quoi, madame!

ÉRIPHILE.

Tu vois avec étonnement
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
Écoute, et tu te vas étonner que je vive:
C'est peu d'être étrangère, inconnue, et captive;

[1] C'est la traduction aussi élégante que fidèle d'un vers d'Homère, où Calchas est peint sous les mêmes traits: « Calchas se « lève; Calchas, fils de Thestor, et le plus habile des augures: le « présent, le passé, l'avenir, lui sont également connus. » (*Iliad.* liv. I.) (G.)

Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens,
Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,
Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton père [1],
De qui, jusques au nom, tout doit m'être odieux,
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux.

DORIS.

Ah! que me dites-vous!

ÉRIPHILE.

Je me flattois sans cesse
Qu'un silence éternel cacheroit ma foiblesse;
Mais mon cœur trop pressé m'arrache ce discours,
Et te parle une fois pour se taire toujours.
Ne me demande point sur quel espoir fondée
De ce fatal amour je me vis possédée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs:
Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine [2].
Rappellerai-je encor le souvenir affreux
Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux?

[1] *Arracher la naissance* est là pour *ôter les moyens de faire connoître le secret de la naissance*. Cela est si clair après tout ce qui précède, qu'il ne reste à remarquer dans ce vers que la force et la précision. Mais remarquez aussi la beauté progressive de cette période de six vers, depuis *ce destructeur fatal*, etc., jusqu'à ce dernier vers, qui par-tout ailleurs seroit fort commun, et que les cinq vers qui l'amènent rendent si frappant. Voilà ce que fait le tissu de la diction, et ce que c'est que l'art d'écrire! (L.)

[2] D'Olivet et La Harpe ont fait observer que *se faire une joie de* est la seule construction françoise.

Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
Je demeurai long-temps sans lumière et sans vie:
Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté[1];
Et, me voyant presser d'un bras ensanglanté,
Je frémissois, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignois de rencontrer l'effroyable visage.
J'entrai dans son vaisseau, détestant sa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis: son aspect n'avoit rien de farouche[2];
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche;
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer;
J'oubliai ma colère, et ne sus que pleurer.
Je me laissai conduire à cet aimable guide[3].
Je l'aimois à Lesbos, et je l'aime en Aulide.
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me soulager:
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée,

[1] VARIANTE. Enfin mes foibles yeux cherchèrent la clarté.

[2] Il le faut avouer, on ne fesait point de tels vers avant Racine; non seulement personne ne savait la route du cœur, mais presque personne ne savait les finesses de la versification, cet art de rompre la mesure.

Je le vis : son aspect n'avoit rien de farouche.

Personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues et brèves, et de consonnes suivies de voyelles, qui font couler un vers avec tant de mollesse, et qui le font entrer dans une oreille sensible et juste avec tant de plaisir. (VOLT.)

[3] Il seroit plus exact de mettre *par cet aimable guide*; car *se laisser conduire à quelqu'un*, c'est *se laisser conduire auprès de quelqu'un*. (L. B.) Mais quel tableau que celui qu'Ériphile vient de tracer! Quelle poésie, et de sentiment, et de style! Le rôle d'Ériphile est une des choses que Racine a le plus fortement écrites. (L.)

Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
Que pour m'armer contre elle, et, sans me découvrir,
Traverser son bonheur que je ne puis souffrir.

DORIS.

Et que pourroit contre elle une impuissante haine?
Ne valoit-il pas mieux, renfermée à Mycène,
Éviter les tourments que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de se cacher?

ÉRIPHILE.

Je le voulois, Doris. Mais, quelque triste image
Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage,
Au sort qui me traînoit il fallut consentir[1]:
Une secrète voix m'ordonna de partir,
Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
Peut-être j'y pourrois porter mon infortune;
Que peut-être, approchant ces amants trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs se répandroit sur eux[2].

[1] *Au sort qui me traînoit*: cet emploi du verbe *traîner* au lieu du verbe *entraîner* mérite d'être remarqué. Racine, en préférant le premier au second, qui eût également rempli la mesure du vers, vouloit, sans doute, par la dureté de cette expression, faire sentir qu'Ériphile parle d'un amour malheureux et qui l'humilie. Pour se convaincre de cette intention du poëte, il suffit de substituer le mot *entraîner* au mot *traîner*; alors ce vers change de signification, et il n'exprime plus que l'espèce d'abandon qu'on éprouve en parlant d'un amour heureux. Ces nuances délicates se laissent souvent apercevoir dans les vers de Racine; mais il faut y penser pour les trouver: voilà pourquoi on l'admire d'autant plus qu'on l'étudie davantage.

[2] Idée et tournure antique. Racine est plein de ces traits qui ajoutent à l'illusion dramatique par la vérité locale des idées et du langage. (L.)

Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance;
Ou plutôt leur hymen me servira de loi:
S'il s'achève, il suffit, tout est fini pour moi:
Je périrai, Doris; et, par une mort prompte,
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parents si long-temps ignorés,
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, madame! et que la tyrannie[1]...

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCÈNE II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, où courez-vous? et quels empressements[2]
Vous dérobent sitôt à nos embrassements?

[1] VAR. Que je vous plains, madame! et que pour votre vie...

[2] Le char qui amène Clytemnestre et sa fille arrive, dans Euripide, devant la tente d'Agamemnon, au milieu des femmes qui composent le chœur. Quand nous entendons Clytemnestre dire à ses femmes de descendre les premières pour lui donner la main, quand elle recommande qu'on se tienne devant les chevaux pour qu'ils ne s'effraient pas, et quand elle réveille le petit Oreste qui dort, nous trouvons des mœurs simples; mais cette simplicité devient ici une grande beauté. Plus cette mère paroit empressée de descendre, plus elle paroit contente, plus elle attendrit. Elle a

A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la reine;
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?
Ne puis-je...

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père;
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère!
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller [1]!

pris pour un augure favorable les premières paroles que lui ont dites les femmes du chœur; elle ne doute point qu'elle ne vienne célébrer un heureux hymen; elle dit au petit Oreste: « Tu dors, « mon fils, le mouvement du char t'a assoupi; réveille-toi pour « être témoin du mariage de ta sœur, qui va se faire sous de si « heureux auspices. Tu es déja illustre par ta naissance, tu vas « l'être encore par l'alliance avec le fils d'une déesse. » Elle dit à Iphigénie: « Approchez-vous de moi, afin que ces femmes étran- « gères voient combien je suis heureuse d'être mère d'une telle « fille. » Alors Iphigénie lui demande la permission de se jeter dans les bras de son père:

« Pectus paterno pectori adprimam meum. »

Cette arrivée triomphante n'a pu être imitée sur notre théâtre, où l'action ne se passe pas en public. Agamemnon, qui a reçu dans son appartement Clytemnestre, en sort brusquement, parcequ'il ne peut soutenir la vue de sa fille; elle le suit, et, étonnée de sa froideur, lui en demande la raison: plus elle lui témoigne de tendresse, plus elle augmente son trouble. Quel spectateur peut retenir ses larmes pendant cette scène si touchante? (L. R.)

[1] Cette scène est entièrement imitée d'Euripide. (Voy. act. III, sc. III.) Les petites négligences que l'on remarque dans les vers

Quels honneurs! quel pouvoir! Déja la renommée
Par d'étonnants récits m'en avoit informée;
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grèce vous révère!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père!

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre?
J'ai cru n'avoir au ciel que des graces à rendre.

AGAMEMNON, *à part.*

Grands dieux! à son malheur dois-je la préparer?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, seigneur, et semblez soupirer;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine:
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène?

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux;
Mais les temps sont changés, aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue.

IPHIGÉNIE.

Hé! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous sans rougir être père un moment?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse

suivants: *Quel plaisir de vous voir dans cet éclat dont je vous vois*, un peu plus bas, *mais que voyant*, et encore *quel bonheur de me voir*, semblent ne rien ôter à la beauté de ce passage. (L. B.)

A qui j'avois pour moi vanté votre tendresse;
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité :
Que va-t-elle penser de votre indifférence?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis?

AGAMEMNON.

Ah, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes!

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les dieux daignent sur-tout prendre soin de vos jours!

AGAMEMNON.

Les dieux depuis un temps me sont cruels et sourds.

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice?

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice!

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas!

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez!

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille[1].

Adieu.

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

De cet accueil que dois-je soupçonner?
D'une secrète horreur je me sens frissonner:
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Justes dieux! vous savez pour qui je vous implore!

[1] Quel tendre et prodigieux effet cause l'arrivée d'Iphigénie! Elle vole auprès de son père aux yeux d'Ériphile même, de son père, qui a pris enfin la résolution de la sacrifier; chaque mot de cette scène tourne le poignard dans le cœur. Iphigénie ne dit pas des choses outrées, comme dans Euripide: *je voudrois être folle*, ou *faire la folle, pour vous égayer, pour vous plaire.* Tout est noble dans la pièce française, mais d'une simplicité attendrissante; et la scène finit par ces mots terribles: *Vous y serez, ma fille*, sentence de mort, après laquelle il ne faut plus rien dire. On prétend que ce mot déchirant est dans Euripide; on le répète sans cesse: non, il n'y est pas... Mais, comment se peut-il faire qu'après cet arrêt de mort qu'Iphigénie ne comprend point, mais que le spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encore des scènes touchantes dans le même acte, et même des coups de théâtre frappants? C'est là, selon moi, qu'est le comble de la perfection. (VOLT.) (Voyez la scène II de l'acte III de l'*Iphigénie d'Euripide*.)

ÉRIPHILE.

Quoi! parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler!
Hélas! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
Moi qui, de mes parents toujours abandonnée,
Étrangère par-tout, n'ai pas, même en naissant,
Peut-être reçu d'eux un regard caressant!
Du moins, si vos respects sont rejetés d'un père,
Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère;
Et, de quelque disgrace enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés!

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point: mes pleurs, belle Ériphile,
Ne tiendront pas long-temps contre les soins d'Achille;
Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir,
Lui donnent sur mon ame un trop juste pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je pense?
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvoient arracher,
Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher,
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de transports je croyois attendue?
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
Je l'attendois par-tout; et, d'un regard timide,
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur pour le chercher voloit loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi.
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue;

Lui seul ne paroît point: le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux de prononcer son nom.
Que fait-il? Qui pourra m'expliquer ce mystère?
Trouverai-je l'amant glacé comme le père?
Et les soins de la guerre auroient-ils en un jour
Éteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour?
Mais non, c'est l'offenser par d'injustes alarmes:
C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes.
Il n'étoit point à Sparte entre tous ces amants
Dont le père d'Hélène a reçu les serments:
Lui seul de tous les Grecs, maître de sa parole,
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole;
Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux[1].

[1] Tous les détails de cette scène sont précieux; tous ont un dessein et un effet. Quel parti le poëte a tiré de son épisode d'Ériphile, pour fortifier les autres rôles! Combien il est naturel que le sombre accueil d'Agamemnon et l'absence d'Achille alarment Iphigénie, et troublent les premiers instants du bonheur qu'elle croit trouver! Comme cela prépare ce qu'on va lui dire, et dispose d'avance tout ce qui peut justifier ses soupçons sur Ériphile! Et ces vers, que la situation rend si heureux:

Et je demande Achille à tout ce que je voi...
S'il part pour Ilion, c'est pour moi qu'il y vole...
Trouverai-je l'amant glacé comme le père? (L.)

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne.
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait
Votre père ait paru nous revoir à regret:
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre [1],
Il m'avoit par Arcas envoyé cette lettre [2].
Arcas s'est vu trompé par notre égarement [3],

[1] On dit bien *commettre quelqu'un*, et *se commettre*, pour signifier exposer quelqu'un, et s'exposer soi-même; mais ce verbe ne s'emploie qu'absolument, c'est-à-dire qu'il ne prend pas de régime indirect, et qu'on ne dit point *se commettre à quelque chose*. *Craignant de vous commettre aux affronts d'un refus* n'est donc pas françois. (D'O.)

[2] Des critiques ont dit qu'Arcas commet une faute considérable en remettant la lettre sans avoir pris de nouveaux ordres. L'observation seroit juste, si cet Arcas n'étoit pas beaucoup plus dévoué à Clytemnestre qu'à son mari: il l'est au point que tout-à-l'heure il va révéler à l'une le secret de l'autre. On peut donc supposer qu'il lui a remis la lettre, afin qu'elle s'en explique avec Agamemnon, et que, d'accord avec lui, elle prenne tous les moyens possibles pour sauver sa fille; et ce qu'il sait des dispositions du roi doit lui donner cette espérance. Il faut y regarder à deux fois avant de noter une invraisemblance dans un plan de Racine. (L.)

[3] *Égarement* ne se prend qu'au figuré, pour désigner les désordres de l'esprit et du cœur. Il n'est pas en usage pour signifier l'erreur qui fait qu'on s'égare en route. L'autorité de Racine, et la

Et vient de me la rendre en ce même moment.
Sauvons, encore un coup, notre gloire offensée :
Pour votre hymen Achille a changé de pensée,
Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage.
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main;
Et mon choix, que flattoit le bruit de sa noblesse [1],
Vous donnoit avec joie au fils d'une déesse.
Mais, puisque désormais son lâche repentir
Dément le sang des dieux dont on le fait sortir,
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour?

pauvreté de notre langue poétique, sont peut-être deux motifs pour l'admettre dans les vers. (G.) — Le dictionnaire de l'académie autorise l'emploi du mot *égarement* dans le sens propre; mais les lexicographes modernes disent avec raison qu'il a vieilli.

[1] Ces vers n'ont point, comme le croient Louis Racine et Geoffroy, un sens ironique. Le cœur d'une mère s'y laisse voir tout entier dans les nuances délicates du regret, de la fierté et du dépit. Clytemnestre s'associe d'abord à la douleur de sa fille, pour l'associer à son tour aux sentiments d'orgueil qui peuvent la consoler. Ce sont les secrets de l'amour maternel; mais il falloit être Racine pour les deviner.

Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère.
J'ai fait de mon dessein avertir votre père;
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer;
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer.
(*à Ériphile.*)
Je ne vous presse point, madame, de nous suivre;
En de plus chères mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci;
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici[1].

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée!
Pour mon hymen Achille a changé de pensée!
Il me faut sans honneur retourner sur mes pas!
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas!

ÉRIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre.

IPHIGÉNIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux;

[1] Ce mot est terrible pour Iphigénie, qui vient de confier à Ériphile ses inquiétudes sur le peu d'empressement d'Achille. Cette scène n'est point dans la pièce grecque: Racine n'a dû qu'à lui-même les sentiments pleins d'une fierté noble et d'un juste orgueil que fait éclater Clytemnestre; aussi ce personnage est-il bien autrement caractérisé chez Racine que chez Euripide. (L. B.)

Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène;
Me verra-t-on sans vous partir avec la reine?

ÉRIPHILE.

Je voulois voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE.

Que tardez-vous, madame, à le faire avertir?

ÉRIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, madame, je vois que c'est trop vous presser;
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser:
Achille... Vous brûlez que je ne sois partie.

ÉRIPHILE.

Moi! vous me soupçonnez de cette perfidie!
Moi, j'aimerois, madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,
Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos...

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide [1];
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,

[1] C'est le seul emportement que le poëte ait donné à la douce et timide Iphigénie. Cette jeune princesse va bientôt apprendre l'arrêt de sa mort avec plus de tranquillité qu'elle n'en fait paroître en recevant la nouvelle de l'infidélité de son amant. (G.)—Cela est dans la nature d'une passion violente; et cette passion est un moyen d'accroître l'intérêt, et de faire ressortir la résignation d'Iphigénie.

Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame [1],
Et, loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déja plus d'une fois, dans vos plaintes forcées,
J'ai dû voir et j'ai vu le fond de vos pensées;
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avois écarté.
Vous l'aimez. Que faisois-je! Et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale!
Crédule, je l'aimois: mon cœur même aujourd'hui
De son parjure amant lui promettoit l'appui.
Voilà donc le triomphe où j'étois amenée!
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez:
Mais que, sans m'avertir du piége qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Gréce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront se peut-il pardonner?

ÉRIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame: on ne m'a pas instruite à les entendre;
Et les dieux, contre moi dès long-temps indignés,

[1] Quelle profondeur de vérité dans ces vers, sans parler de tous les autres mérites! Quelle connoissance du cœur humain, et sur-tout de cette étrange passion de l'amour! et quelle alternative encore de douleur et de joie dans l'ame d'Ériphile, qui tout-à-l'heure a tant souffert à nos yeux, quand Iphigénie parloit de tous ses droits sur Achille! (L.)

A mon oreille encor les avoient épargnés [1].
Mais il faut des amants excuser l'injustice.
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre [2]?

IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
Je n'avois pas encor senti tout mon malheur :

[1] Les grammairiens s'accordent à condamner cet *encor*, mis pour *jusqu'ici :* tous conviennent qu'*encore* ne signifie *jusqu'ici* que lorsque la phrase est négative. Sans contester cette règle, il est facile de justifier Racine, puisque ce vers, sous l'apparence d'une phrase affirmative, cache une négation : en effet, *épargner* a ici une force négative ; *les avoient encore épargnés à mon oreille* signifie *ne les avoient pas encore fait entendre à mon oreille.* (G.)

[2] Cette phrase est très extraordinaire, et je ne sais si l'on trouveroit ailleurs une pareille construction. « Qui n'a rien pu comprendre de son destin, si ce n'est que, etc. » Voilà la phrase régulière. Essayez de construire celle de Racine, vous verrez que le *qui* ne se rapporte à rien, et n'amène aucun verbe à sa suite. Ce n'est là ni une licence ni un gallicisme : c'est tout simplement un barbarisme de phrase. Il n'y a pas moyen d'admettre une construction où le nominatif ne gouverne rien. Pour cette fois, c'est oser trop, et d'autant qu'il n'en résulte aucune beauté. Otez le *qui*, et lisez : « Ce qu'elle a pu comprendre de tout son destin, c'est « qu'elle sort d'un sang qu'Achille brûle de répandre. » Il n'y a pas un mot à dire : cela est clair comme le jour. Mais que fait là ce *qui?* que devient-il ? Il reste tout seul. Encore une fois, cette construction n'est même d'aucune langue. Il n'y en a point d'autre exemple dans Racine ; mais celui-là est bien singulier. Au reste, c'est la seule fois que Racine a osé trop, lui qui ose si souvent et si heureusement. (L.)

Et vous ne comparez votre exil et ma gloire,
Que pour mieux relever votre injuste victoire.
Toutefois vos transports sont trop précipités :
Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime,
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même.
Mes larmes par avance avoient su le toucher;
J'ai surpris ses soupirs qu'il me vouloit cacher.
Hélas! de son accueil condamnant la tristesse [1],
J'osois me plaindre à lui de son peu de tendresse!

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Il est donc vrai, madame, et c'est vous que je vois!
Je soupçonnois d'erreur tout le camp à-la-fois.

[1] Tout sert à justifier l'erreur d'Iphigénie, le triste accueil que lui fait Agamemnon, et le triomphe insultant d'Ériphile qu'elle doit regarder comme sa rivale, et le bruit répandu et confirmé par Clytemnestre même, qu'Achille ne songe plus à l'épouser. Ainsi les fausses alarmes précèdent naturellement le véritable danger dont elle va tout-à-l'heure être instruite, et empêchent que, même à la veille d'un mariage qui semble promettre le bonheur, les amours d'Iphigénie et d'Achille aient rien qui ressemble à l'épithalame ou à l'élégie. Il n'y a pas un moment de langueur dans cette marche : le trouble et le péril y sont toujours, et de plus, tout ce qui s'est passé motive la brusque sortie d'Iphigénie, qui ne répond que par deux mots aux empressements d'Achille. Le rôle d'Ériphile, qu'on a blâmé fort mal à propos, ce me semble, sert encore à tout ce trouble intéressant. Il n'y a jamais eu d'épisode mieux entendu. (L.)

Vous en Aulide! vous! Hé! qu'y venez-vous faire[1]?
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, rassurez-vous: vos vœux seront contents.
Iphigénie encor n'y sera pas long-temps.

SCÈNE VII.

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Elle me fuit! Veillé-je? ou n'est-ce point un songe?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge!
Madame, je ne sais si sans vous irriter
Achille devant vous pourra se présenter;
Mais, si d'un ennemi vous souffrez la prière,
Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas;
Vous savez...

ÉRIPHILE.

Quoi! seigneur, ne le savez-vous pas,

[1] Il semble que cette question froide et incivile ne soit placée là que pour amener la réponse très sèche d'Iphigénie. Si Achille eût débuté d'une manière plus tendre, Iphigénie n'auroit pu ni faire éclater son dépit, ni s'éloigner si brusquement. L'explication auroit eu lieu sur-le-champ, et l'auteur avoit besoin de la reculer jusqu'au troisième acte. Quelque parfait que soit Racine, encore faut-il bien qu'on s'aperçoive qu'il est homme: on découvre quelques taches dans ses chefs-d'œuvre, mais ce sont de ces taches qu'Horace veut qu'on excuse comme échappées à la négligence et à la foiblesse humaine. (G.)

Vous qui, depuis un mois, brûlant sur ce rivage,
Avez conclu vous-même et hâté leur voyage?

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois.

ÉRIPHILE.

Quoi! lorsque Agamemnon écrivoit à Mycène,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne?
Quoi! vous, qui de sa fille adoriez les attraits...

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame; et si l'effet eût suivi ma pensée,
Moi-même dans Argos je l'aurois devancée.
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois par-tout que des yeux ennemis.
Que dis-je? en ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattoient mon amour, et sembloient m'annoncer
Que, si j'en crois ma gloire, il faut y renoncer.
Quelle entreprise ici pourroit être formée?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée [1]?
Entrons: c'est un secret qu'il leur faut arracher.

[1] Ce vers a quelque chose de familier. Cependant, il fait trembler dans la bouche d'Achille, et l'annonce tel qu'il va se montrer bientôt, c'est-à-dire, celui de tous les hommes le moins fait pour supporter une injure. (L.)

SCÈNE VIII.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
Orgueilleuse rivale, on t'aime; et tu murmures!
Souffrirai-je à-la-fois ta gloire et tes injures[1]?
Ah! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout près d'éclater.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille:
On trompe Iphigénie; on se cache d'Achille;
Agamemnon gémit. Ne désespérons point;
Et, si le sort contre elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence
Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance[2].

[1] Racine a trouvé moyen d'employer très heureusement le mot *injures* dans le sens d'*invectives*, quoique dans cette acception *injure* en poésie ne soit pas noble. Cette expression, qui s'emploie très bien lorsqu'elle signifie injure faite ou reçue, devient basse et triviale lorsqu'elle signifie paroles injurieuses. Il faut beaucoup d'art pour l'employer en ce sens. On en trouve encore un autre exemple dans la tragédie d'*Andromaque*. (L. B.)

[2] Le sens et la construction exigeroient en prose que l'on répétât la négation. On ne peut pardonner cette licence à la poésie que parceque le sens est si clair qu'il n'y a pas lieu à se méprendre. Mais la licence est forte, et il ne faudroit pas l'imiter. Je ne sais même si Racine l'a risquée deux fois. (L.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Oui, seigneur, nous partions; et mon juste courroux
Laissoit bientôt Achille et le camp loin de nous :
Ma fille dans Argos couroit pleurer sa honte.
Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de serments, dont je n'ai pu douter,
Vient-il de me convaincre, et de nous arrêter!
Il presse cet hymen qu'on prétend qu'il diffère,
Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère :
Près d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connaître et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troubloient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez : je consens qu'on le croie.
Je reconnois l'erreur qui nous avoit séduits,
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille :
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille;
Je l'attends [1]. Mais, avant que de passer plus loin,

[1] *Je l'attends* a quelque chose de cruel dans la bouche d'Agamemnon. *On l'attend* seroit plus générique, et formeroit un sens moins dur et moins révoltant. (L. B.)

J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée:
Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée.
Le tumulte d'un camp, soldats, et matelots,
Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,
Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille;
Et les Grecs y verroient l'épouse de leur roi
Dans un état indigne et de vous et de moi.
M'en croirez-vous? Laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie [1].

CLYTEMNESTRE.

Qui? moi! que, remettant ma fille en d'autres bras [2],
Ce que j'ai commencé, je ne l'achève pas!
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'autel de lui servir de guide!
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée?

[1] Le fond de cette scène est emprunté d'Euripide, c'est-à-dire seulement l'idée d'écarter Clytemnestre; Racine s'est bien gardé d'emprunter les moyens employés par le poëte grec. Il en a trouvé un qui est excellent, qui est pris dans les mœurs antiques, très sévères, comme on sait, sur tout ce qui concernoit la décence et la dignité du sexe: et quels détails ce moyen lui a fournis! Quels vers! Quelle sublime poésie!

Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille, etc.

Pompe digne d'Achille est admirable, et ici Racine est au-dessus d'Euripide par le génie autant que par l'art. (L.)

[2] Imitation de l'*Iphigénie* d'Euripide, act. IV, sc. III.

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée :
Vous êtes dans un camp...

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis ;
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis ;
Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière ;
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère [1].
Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur
Puis-je jamais paraître avec plus de splendeur ?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des dieux auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grace.
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avois plus espéré de votre complaisance.
Mais, puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisque enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame : je le veux, et je vous le commande.
Obéissez [2].

[1] Clytemnestre qui parle ainsi est la même femme qui dit au second acte qu'il ne faut voir dans Achille que le dernier des hommes. C'est là connoître le cœur humain, et peindre les passions avec vérité. (G.)

[2] Dans le poëte grec, Clytemnestre résiste aux ordres d'Aga-

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE.

D'où vient que d'un soin si cruel[1]
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnaître?
Me croit-il à sa suite indigne de paraître?
Ou, de l'empire encor timide possesseur,
N'oseroit-il d'Hélène ici montrer la sœur?
Et pourquoi me cacher? et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse?
Mais n'importe; il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout[2]!

memnon. Quelques critiques ont dit que cette résistance produisoit plus d'effet que la soumission très bien motivée que lui donne Racine. Comment n'ont-ils pas vu que c'est un inconvénient très grave que de compromettre à ce point l'autorité d'Agamemnon comme époux et comme roi, et que cela vise de très près au comique dans la plus tragique des situations? Combien, au contraire, toutes les bienséances sont ménagées quand Agamemnon, après avoir compté sur la *complaisance* de Clytemnestre pour son mari, s'explique enfin en maître, et, après avoir dit :

Je le veux, et je vous le commande.
Obéissez,

se retire sans attendre de réplique, et comme ne doutant pas d'être obéi; quand Clytemnestre elle-même, ne sachant à quoi attribuer cet ordre imprévu, se console par cette pensée si touchante et si maternelle :

Ma fille, ton bonheur me console de tout! (L.)

[1] *D'un soin*, au lieu de *par un soin*, est une licence que les entraves de notre versification font pardonner aux poëtes.

[2] Il y a de l'adresse à couvrir cette petite mortification, qui se

Le ciel te donne Achille; et ma joie est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succède, madame, à mon empressement:
Le roi n'a point voulu d'autre éclaircissement;
Il en croit mes transports; et, sans presque m'entendre[1],
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre[2].
Il ne m'a dit qu'un mot. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté?
Les dieux vont s'apaiser: du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie;
Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déja dans les vaisseaux la voile se déploie,

perd, pour ainsi dire, dans les jouissances de l'amour maternel. L'observation de toutes ces bienséances est un des avantages du théâtre françois sur celui de toutes les autres nations. (L.)

[1] Ces vers sont pleins d'adresse; ils vont au-devant du reproche qu'on pouvoit faire à Racine d'avoir laissé trop peu de temps à l'entrevue d'Agamemnon et d'Achille: Clytemnestre n'a eu que le temps de dire douze vers, et l'explication est finie, tout est arrangé et conclu. Mais on conçoit aisément qu'Agamemnon devoit être trop confus et trop embarrassé pour soutenir un long entretien avec Achille. (G.)

[2] Cette fausseté d'Agamemnon, qui par-tout ailleurs seroit odieuse, n'est ici que la preuve du malheur de sa situation, qui le réduit à cet excès de foiblesse. (G.)

Déja sur sa parole ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée;
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang troyen sceller notre union,
Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie?

SCÈNE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ÆGINE, DORIS.

ACHILLE.

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous;
Votre père à l'autel vous destine un époux:
Venez y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore.
La reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse:
Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse.
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés;
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
Moi-même, où m'emportoit une aveugle colère!
J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misère.

Que ne puis-je aussi bien, par d'utiles secours[1],
Réparer promptement mes injustes discours!
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, seigneur, détruire votre ouvrage:
Elle est votre captive; et ses fers que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
Commencez donc par-là cette heureuse journée.
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embrasements ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire[2],
Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive;
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux[3].

[1] Le poëte n'a pas manqué un seul trait pour rendre Iphigénie intéressante. Lorsqu'on présume qu'Iphigénie n'est occupée que de son bonheur, son premier soin est de réparer l'injure qu'elle croit avoir faite à Ériphile. (L. B.)

[2] *Attendrir sa victoire*, expression neuve et poétique, pour dire *se laisser attendrir dans sa victoire*. Tout le monde, dit La Harpe, entend ce que c'est qu'*attendrir la victoire*, qui est par elle-même, comme dit Cicéron, insolente et cruelle.

[3] Plusieurs grammairiens ont condamné la suppression de la préposition *de* devant l'infinitif *joindre*. Il paroît cependant que la poésie admet cette licence. Boileau en offre un exemple dans sa Satire X, et Voltaire dans la scène VIII de l'acte IV de *Brutus*.

ACHILLE.

Vous, madame!

ÉRIPHILE.

Oui, seigneur; et, sans compter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie;
Je vois marcher contre elle une armée en furie;
Je vois déja l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer.
Souffrez que, loin du camp et loin de votre vue,
Toujours infortunée et toujours inconnue,
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié[1].

ACHILLE.

C'est trop, belle princesse: il ne faut que nous suivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre;
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

[1] « Je vous tais la moitié de mes malheurs » seroit de la prose. *Mes pleurs vous en taisent la moitié*, voilà la poésie. Ce ne sont pas là les figures qui font le sublime; ce sont celles qui font l'élégance continue du style, et l'élèvent au-dessus de la simple pureté. Personne n'en a un aussi grand nombre que Racine. (L.)

SCÈNE V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le roi près de l'autel attend Iphigénie;
Je viens la demander: ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui[1].

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous?

CLYTEMNESTRE.

Dieux! que vient-il m'apprendre?

ARCAS, *à Achille.*

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre[2].

[1] Quelle scène! quel coup de théâtre! La fille et la mère sont au comble de leurs vœux, Achille se félicite avec elles de son bonheur; et d'un seul mot Arcas détruit leur illusion. Observez que la révélation du secret d'Agamemnon fait bien plus d'effet dans Racine que chez le poëte grec. En effet, chez le dernier, l'esclave ne le révèle que devant Achille et la reine; ici c'est devant Achille, devant Clytemnestre, devant Iphigénie, et devant Ériphile; d'un seul mot, Racine a mis en mouvement la tendresse de la mère, l'amour de la fille, le caractère bouillant de l'amant, et la jalousie de la rivale. (L. B.) — Voltaire, dans son admiration pour cette belle scène, dit: « Je sais que l'idée de cette situation est dans « Euripide, mais elle y est comme le marbre dans la carrière, et « c'est Racine qui a construit le palais. »

[2] Quelques éditeurs ont ainsi corrigé ce vers,

Je ne vois plus que vous qui la puissiez défendre:

ACHILLE.

Contre qui?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret:
Autant que je l'ai pu j'ai gardé son secret.
Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête;
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête,
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas.

ARCAS.

Vous êtes son amant, et vous êtes sa mère:
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier[1].

mais toutes les éditions faites pendant la vie de l'auteur donnent le vers tel qu'il est ici; et nous devons préférer les fautes de Racine aux plus heureuses corrections: il n'en est pas moins vrai que la grammaire exige *qui la puissiez*.

[1] Quel changement dans la situation des personnages! Quel tableau présentent au spectateur la douleur et l'indignation de Clytemnestre, la douleur et la consternation d'Iphigénie, la surprise et la fureur d'Achille, la joie cruelle et les espérances d'Ériphile! et c'est un vers très ordinaire qui produit toutes ces beautés! Voilà le grand art de la tragédie, le grand secret de plaire et

ACHILLE.

Lui!

CLYTEMNESTRE.

Sa fille!

IPHIGÉNIE.

Mon père!

ÉRIPHILE.

O ciel! quelle nouvelle!

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourroit l'armer contre elle?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter?

ARCAS.

Ah, seigneur! plût au ciel que je pusse en douter!
Par la voix de Calchas l'oracle la demande;
De toute autre victime il refuse l'offrande;
Et les dieux, jusque-là protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix.

CLYTEMNESTRE.

Les dieux ordonneroient un meurtre abominable!

IPHIGÉNIE.

Ciel! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avoit interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, *à Achille.*

Et voilà donc l'hymen où j'étois destinée!

ARCAS.

Le roi, pour vous tromper, feignoit cet hyménée:

de toucher. Le mouvement n'est pas, à beaucoup près, si vif et si théâtral dans Euripide. (G.)

Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux.

ACHILLE, *la relevant.*

Ah, madame!

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune[1];
Ce triste abaissement convient à ma fortune :
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir!
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée;
Dans cet heureux espoir je l'avois élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, seigneur, l'a conduite à la mort[2].
Ira-t-elle, des dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul : vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses dieux.
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse.
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter :

[1] La fière Clytemnestre tombant aux pieds d'Achille, pour lui demander la vie de sa fille, offre une situation bien touchante, que Racine doit à Euripide. Dans l'un et dans l'autre poëte le discours est digne de la situation; mais le poëte grec n'a rien qui approche de cette élégante, de cette énergique précision. (G.)

[2] La plupart des éditeurs ont jugé à propos de corriger ce vers de la manière suivante :

Et votre nom, seigneur, la conduit à la mort. (G.)

Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime.
Il faudra que Calchas cherche une autre victime :
Ou, si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous.

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE[1].

ACHILLE.

Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connoît-on Achille?
Une mère pour vous croit devoir me prier!
Une reine à mes pieds se vient humilier!
Et, me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes!
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi?
Ah! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde; et, quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne.
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager :
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à-la-fois le cruel stratagème
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même.

[1] Suivant nos mœurs, la bienséance ne défend pas à une princesse de s'entretenir seule avec un homme ; mais il n'en étoit pas ainsi chez les anciens, et c'est par l'ignorance de leurs usages que nous ne sommes point choqués de voir Achille seul avec Iphigénie. Dans Euripide, sitôt qu'il voit Clytemnestre, il s'écrie : « O » lois de la pudeur! » et veut se retirer. (L. R.)

IPHIGÉNIE.

Ah! demeurez, seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi, madame! un barbare osera m'insulter!
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage;
Il sait que, le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux;
Et, pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandois que l'honneur d'être à vous[1]:
Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure,
C'est peu de violer l'amitié, la nature,
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel;
D'un appareil d'hymen couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice,
Que ma crédule main conduise le couteau,
Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau!
Et quel étoit pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée?
Quoi donc! à leur fureur livrée en ce moment,

[1] Ce vers est peut-être celui de la pièce où Racine s'est le plus écarté des mœurs antiques. Ce n'est plus ici l'Achille d'Homère, c'est un courtisan de la cour de Louis XIV. Jamais, chez les Grecs, un guerrier ne parle de l'honneur d'appartenir à une femme; jamais un amant ne dit qu'il *seroit* à son épouse. C'est une faute sans doute; mais aussi par combien de beautés elle est rachetée! et dans le reste de la scène on reconnoit assez Achille à son orgueil et à ses emportements.

Vous iriez à l'autel me chercher vainement;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous auroit trompée!
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osoit abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas! si vous m'aimez, si, pour grace dernière,
Vous daignez d'une amante écouter la prière,
C'est maintenant, seigneur, qu'il faut me le prouver:
Car enfin, ce cruel que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE.

Lui, votre père! Après son horrible dessein,
Je ne le connois plus que pour votre assassin.

IPHIGÉNIE.

C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont, jusqu'à ce jour,
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense,
Et, loin d'oser ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime

Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux.
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare
Il ne gémisse pas du coup qu'on me prépare?
Quel père de son sang se plaît à se priver?
Pourquoi me perdroit-il s'il pouvoit me sauver?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Hélas! de tant d'horreurs son cœur déja troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé?

ACHILLE.

Quoi, madame! parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte!
Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler;
Et, lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse!
On me ferme la bouche! on l'excuse! on le plaint!
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint!
Triste effet de mes soins! Est-ce donc là, madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait dans votre ame?

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater?
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante:
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir
A quel excès tantôt alloit mon désespoir,
Quand, presque en arrivant, un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle!

Quel trouble, quel torrent de mots injurieux
Accusoit à-la-fois les hommes et les dieux!
Ah! que vous auriez vu, sans que je vous le die,
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie!
Qui sait même, qui sait si le ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité?
Hélas! il me sembloit qu'une flamme si belle
M'élevoit au-dessus du sort d'une mortelle!

ACHILLE.

Ah! si je vous suis cher, ma princesse, vivez.

SCÈNE VII.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, seigneur, si vous ne nous sauvez [1].
Agamemnon m'évite, et, craignant mon visage,
Il me fait de l'autel refuser le passage:
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer.
Il me fuit. Ma douleur étonne son audace.

ACHILLE.

Hé bien! c'est donc à moi de prendre votre place.

[1] Voyez comme le poëte fait avancer le péril à chaque scène. Clytemnestre espéroit fléchir ou intimider Agamemnon, il a refusé de la voir: des gardes l'ont repoussée. Et comme toute cette scène qui termine l'acte est animée et menaçante! Ni cette marche ni cette scène ne sont d'Euripide. (L.)

Il me verra, madame; et je vais lui parler[1].

IPHIGÉNIE.

Ah, madame!... Ah, seigneur! où voulez-vous aller?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste prière?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma fille?

IPHIGÉNIE.

Au nom des dieux,
Madame, retenez un amant furieux:
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigriroit vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité;
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connoît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement,
Lui-même il me viendra chercher dans un moment:
Il entendra gémir une mère oppressée,
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous,
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous!

ACHILLE.

Enfin vous le voulez: il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire:
Rappelez sa raison; persuadez-le bien,

[1] Dans la situation où l'on est, c'est Achille qui dit d'Agamemnon: *Il me verra!* C'est là de la terreur; et combien celle que va témoigner Iphigénie ajoute à celle du spectateur! (L.)

Pour vous, pour mon repos, et sur-tout pour le sien.
Je perds trop de moments en des discours frivoles[1];
Il faut des actions, et non pas des paroles.
(à Clytemnestre.)
Madame, à vous servir je vais tout disposer:
Dans votre appartement allez vous reposer.
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les dieux auront en vain ordonné son trépas:
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas[2].

[1] Ce vers condamne l'Achille d'Euripide, qui perd un temps très long à assurer Clytemnestre qu'il sera son dieu tutélaire, que sa fille ne mourra point, et que son honneur l'oblige à la défendre. (L. R.)

[2] Je ne sais pas si Euripide, qui a excellé dans le pathétique, étoit de force à peindre un pareil personnage: ce qui est certain, c'est qu'il a laissé cette gloire à Homère et à Racine; c'est que celui qui dit: « Allez vous jeter aux pieds d'Agamemnon, et, si vous « n'obtenez rien, venez me retrouver, » et qui finira par dire à Iphigénie, résolue de mourir, « Si vous changez de résolution, je serai « auprès de l'autel pour vous défendre, » joue un rôle qui n'est ni théâtral ni poétique; mais que celui qui dit à Clytemnestre:

> Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
> Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
> Les dieux auront en vain ordonné son trépas, etc.

est l'Achille de la tragédie et de l'épopée. (L.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

Ah! que me dites-vous? Quelle étrange manie
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie?
Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, madame? Et quel cœur si farouche...

ÉRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche;
Jamais de tant de soins mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa félicité.
Favorables périls! Espérance inutile!
N'as-tu pas vu sa gloire, et le trouble d'Achille?
J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.
Ce héros, si terrible au reste des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre [1],
Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,

[1] Le pronom *eux*, qui se rapporte à *pleurs*, ne produit pas ici un bon effet. On lit dans le vers suivant, *faire un discours*, pour *faire un récit*, *un rapport*: il faut laisser cette liberté aux poëtes. (G.)

Suça même le sang des lions et des ours[1],
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage:
Elle l'a vu pleurer, et changer de visage.
Et tu la plains, Doris! Par combien de malheurs
Ne lui voudrois-je point disputer de tels pleurs!
Quand je devrois comme elle expirer dans une heure...
Mais que dis-je expirer! ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli
Achille aura pour elle impunément pâli[2]?
Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.
Tu verras que les dieux n'ont dicté cet oracle
Que pour croître à-la-fois sa gloire et mon tourment[3],

[1] Le poëte, selon la remarque de Louis Racine, a su ennoblir des détails qu'il a empruntés à Stace :

« Non ullas ex more dapes habuisse, nec ullis
« Uberibus satiasse famem, sed scissa leonum
« Viscera, semi-animesque libens traxisse medullas. »
Achil., lib. II.

« On le vit dédaigner les aliments ordinaires, et les mamelles d'une nourrice n'allaitèrent point son enfance; mais il dévoroit les entrailles déchirées des lions, et leur moelle encore toute fumante. »

[2] *Impunément pâli!* Quelle énergie et quelle originalité d'expression! Et tout ce rôle d'Ériphile est écrit avec la même force, et rempli de traits semblables. Racine n'a rien écrit de plus parfait dans l'expression des sentiments amers et violents. (L.)

[3] Nous avons déja vu, dans *Bajazet*, le mot *croître* employé activement :

Je ne prends point plaisir à croître ma misère.

Nous en trouverons un autre exemple dans *Esther:*

Que ce nouvel honneur va croître son audace!

Voltaire, dans ses remarques sur Corneille, s'exprime ainsi: « *Croître*, aujourd'hui, n'est plus actif: on dit *accroître;* mais il « me semble qu'il est permis en vers de dire *croître mes tourments*,

Et la rendre plus belle aux yeux de son amant.
Hé quoi! ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?
On supprime des dieux la sentence mortelle;
Et, quoique le bûcher soit déja préparé,
Le nom de la victime est encore ignoré:
Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
Ne reconnois-tu pas un père qui balance?
Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci
Soutiendroit les assauts qu'on lui prépare ici:
Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang, à ces objets facile à s'ébranler,
Achille menaçant, tout prêt à l'accabler[1]?
Non, te dis-je, les dieux l'ont en vain condamnée:
Je suis et je serai la seule infortunée.
Ah! si je m'en croyois...

DORIS.

Quoi! Que méditez-vous?

ÉRIPHILE.

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,
Que, par un prompt avis de tout ce qui se passe[2],

mes ennuis, mes douleurs, mes peines. » On peut ajouter à cette observation que *croître*, selon l'académie, peut s'employer dans le sens actif en poésie; alors il signifie, comme ici, *augmenter*. Nous pensons que l'exemple de Racine et l'autorité de l'académie doivent faire loi.

[1] *L'accabler* se rapporte à Agamemnon: la grammaire veut qu'il se rapporte au sang. Le pronom est trop éloigné du nom. (G.) — Quant au vers précédent, on ne sauroit dire que le sang *s'ébranle*. *Ébranler* n'est pas ici le synonyme d'*émouvoir*, qui étoit le mot propre. (L.)

[2] C'est la phrase si commune, *je ne sais qui me tient que je ne*

Je ne coure des dieux divulguer la menace,
Et publier par-tout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

DORIS.

Ah! quel dessein, madame!

ÉRIPHILE.

Ah, Doris! quelle joie [1]!
Que d'encens brûleroit dans les temples de Troie,
Si, troublant tous les Grecs, et vengeant ma prison,
Je pouvois contre Achille armer Agamemnon;
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle,
Tournoit contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle,
Et si de tout le camp mes avis dangereux
Faisoient à ma patrie un sacrifice heureux!

DORIS.

J'entends du bruit. On vient: Clytemnestre s'avance.

fasse telle chose, phrase elliptique, où l'on sous-entend *et empêche que*, etc. C'est un gallicisme très favorable à la rapidité du style. Racine est celui de tous nos poètes qui a fait entrer dans le style noble le plus de ces tournures familières qu'il sait ennoblir pour la poésie, et qui donnent à la sienne tant de vérité. C'est un art très particulier, et beaucoup plus rare qu'on ne pense, très essentiel à la poésie dramatique, où l'auteur, forcé de faire parler le personnage en vers, doit pourtant le ramener, le plus qu'il est possible, au langage naturel, sans nuire au langage de convention. Mais combien peu d'écrivains y ont réfléchi! Combien peu même se doutent de tous ces secrets de l'art! (L.)

[1] Dans cette scène entre Ériphile et sa confidente, ce qui lie au sujet le personnage épisodique, c'est la crainte que cette rivale jalouse ne révèle à l'armée l'oracle de Calchas: elle devient utile à l'action, en augmentant le danger d'Iphigénie. Tout le rôle d'Ériphile est en général véhément, passionné, théâtral; il fait mieux ressortir la douceur, la tendresse délicate d'Iphigénie. (G.)

Remettez-vous, madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les dieux [1].

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie:
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,
Elle excuse son père, et veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance! ô respect! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse [2]!
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison,
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.

[1] Ici la scène reste vide: Ériphile et sa confidente s'en vont d'un côté, Clytemnestre avec la sienne entrent de l'autre: défaut bien remarquable dans une tragédie dont la conduite est si justement admirée; mais Racine a mieux aimé laisser la scène vide que de ne pas préparer l'atroce perfidie d'Ériphile. Il a jugé que ce défaut de liaison entre deux scènes étoit moins essentiel que le défaut de préparation d'un coup de théâtre si important pour l'intérêt. L'art est donc bien difficile, puisqu'il arrive quelquefois que le poëte n'a que le choix des défauts! (G.)

[2] Observez ce que c'est que d'adapter l'expression à la situation et au personnage. Si ce mot *paresse* n'étoit pas ici en dénigrement, ou si c'étoit Agamemnon qui s'en servît, il ne seroit pas supportable. Il est ici pour *lenteur*, et vaut beaucoup mieux. (L.)

Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

SCÈNE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

AGAMEMNON.

Que faites-vous, madame? et d'où vient que ces lieux
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux[1]?
Mes ordres par Arcas vous l'avoient demandée:
Qu'attend-elle? Est-ce vous qui l'avez retardée?
A mes justes desirs ne vous rendez-vous pas?
Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas?
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute prête.

[1] C'est une idée très heureuse dans le plan de Racine, et une idée qui lui appartient, d'avoir tout arrangé de manière qu'Agamemnon soit obligé de venir chercher Iphigénie. C'est ainsi qu'on produit cette suspension qui tient le spectateur en transe. Le spectateur dit comme Clytemnestre:

Voyons s'il soutiendra son indigne artifice.

Et l'effet redouble lorsque après les premiers mots Clytemnestre s'écrie, en voyant entrer sa fille:

Venez, venez, ma fille: on n'attend plus que vous.

Ce n'est pas tout encore d'avoir de belles situations: le sujet les donne quelquefois à l'homme médiocre; mais l'homme habile sait aussi les préparer et les graduer pour en augmenter l'effet, et le grand poëte les remplit comme Racine. (L.)

Mais vous, n'avez-vous rien, seigneur, qui vous arrête?

AGAMEMNON.

Moi, madame?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, madame, et l'autel est paré.
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime [1].

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire? et de quel soin jaloux...

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous [2];
Venez remercier un père qui vous aime,

[1] Comme dans cette tragédie l'intérêt s'échauffe toujours de scène en scène, que tout y marche de perfections en perfections, la grande scène entre Agamemnon, Clytemnestre, et Iphigénie, est encore supérieure à tout ce que nous avons vu. Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur ame, et qui laissent ensuite éclater tous les sentiments qui les déchirent. (VOLT.)

[2] Cette magnifique scène a essuyé la critique de La Motte. Suivant cet écrivain, ce n'est que dans les délibérations et les conseils que les discours peuvent être continus; par-tout ailleurs il faut

Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même [1].

AGAMEMNON.

Que vois-je? Quel discours! Ma fille, vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés:
Quel trouble! Mais tout pleure, et la fille et la mère.
Ah! malheureux Arcas, tu m'as trahi [2]!

IPHIGÉNIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi:
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien; vous voulez le reprendre:

des interruptions fréquentes: « Iphigénie et Clytemnestre disent « ici tout ce qu'elles ont à dire sans être interrompues; et il n'est « pas naturel qu'au milieu d'intérêts si violents, des personnages « se donnent le loisir de se haranguer réciproquement. Attendre « que quelqu'un ait tout dit, pour lui répondre ensuite avec ordre, « n'est pas le caractère de la passion. » L'auteur, qui connoissoit mieux les passions que La Motte, a voulu peindre dans cette scène un homme qui veut paroître, devant sa femme et sa fille, agir sans passion, et par obéissance aux dieux. Il ne répond rien à sa femme; ainsi il n'y a point de plaidoyer entre eux: s'il répond à sa fille, ce n'est que pour l'exhorter à l'obéissance, et l'encourager. Si dans cette scène les personnages s'interrompoient, ce seroit une querelle entre un père, sa fille, et sa femme. Il n'y auroit aucune dignité; et elle est observée lorsqu'un roi donne à son épouse et à sa fille le temps de lui dire tout ce qu'elles ont à lui dire, et les écoute tranquillement. (L. R.)

[1] Ironie amère extrêmement théâtrale, parcequ'elle porte le trouble dans le cœur d'Agamemnon, et lui apprend que ses desseins sont découverts. Ce malheureux roi, surpris comme dans un piège entre sa femme et sa fille, se trouve dans la situation la plus tragique. (G.)

[2] Voyez l'*Iphigénie* d'Euripide, act. V, sc. III.

Vos ordres sans détour pouvoient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné[1],
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis;
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant, un sévère destin,
Si près de ma naissance, en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,

[1] Cette admirable résignation étoit inconnue des temps qu'on nomme héroïques. L'Iphigénie d'Euripide parle d'une manière bien différente; elle s'écrie : « Ah! ne m'arrachez pas la vie que je commence à peine à goûter. C'est le premier des biens... La mort la « plus glorieuse ne vaut pas la vie la plus méprisable. » Telle est notre délicatesse que l'Iphigénie de Racine, en exprimant de pareils sentiments, eût détruit l'intérêt qu'inspire sa situation. Obligé de se conformer à nos mœurs pour être entendu patiemment, le poëte a su embellir la victime d'une résignation vraiment religieuse, qui semble n'être que la soumission aux volontés d'un père : ainsi, pour ne pas blesser les mœurs antiques, il est rentré dans la peinture des sentiments les plus sublimes de la piété filiale. Ce nouveau genre de beautés est dû évidemment à l'influence de notre morale religieuse. On en retrouve l'empreinte dans tous les ouvrages de Racine; mais cette scène est un des exemples les plus dignes d'être remarqués.

Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père[1];
C'est moi qui, si long-temps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter;
Et déja, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.
Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée

[1] Il y a dans cette scène plusieurs imitations d'Euripide. Mais Racine conserve à Iphigénie l'espèce de naïveté qui sied à une jeune fille, en y joignant toujours la dignité d'une princesse, et tout le sérieux inséparable d'une grande douleur. La naïveté qu'il lui donne d'après Euripide n'est donc pas celle d'Euripide. Il ne lui fait pas redire les propos de son enfance, mais il la fait parler selon son âge dans des vers tels que ceux-ci :

> Hélas! avec plaisir je me faisois conter
> Tous les noms des pays que vous allez dompter.

Voilà le naïf. Il ajoute tout de suite :

> Et déja d'Ilion présageant la conquête,
> D'un triomphe si beau je préparois la fête.

Voilà le noble; et tout de suite après il rentre dans la situation :

> Je ne m'attendois pas que, pour le commencer,
> Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.

Voilà le pathétique; et c'est de toutes ces nuances que se composent la vérité de la nature et la convenance de l'art. Cette réunion qui, dans l'ancienne tragédie, n'a été bien connue que de Sophocle, n'a été perfectionnée que dans la nôtre, et cet art va sans doute beaucoup plus loin que celui d'Euripide. (L.)

Me fasse rappeler votre bonté passée:
Ne craignez rien: mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et, si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre;
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachoient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée;
Déja, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux: vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai: j'ignore pour quel crime
La colère des dieux demande une victime:
Mais ils vous ont nommée: un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières,
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté:
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avois révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire:
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté.
Je vous sacrifiois mon rang, ma sûreté.
Arcas alloit du camp vous défendre l'entrée:
Les dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée;

Ils ont trompé les soins d'un père infortuné
Qui protégeoit en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma foible puissance:
Quel frein pourroit d'un peuple arrêter la licence,
Quand les dieux, nous livrant à son zèle indiscret,
L'affranchissent d'un joug qu'il portoit à regret?
Ma fille, il faut céder: votre heure est arrivée.
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée:
Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi;
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi[1]:
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née;
Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.
Allez; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnoissent mon sang en le voyant couler.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne démentez point une race funeste;
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste:
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.
Barbare! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice!
Quoi! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main!
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?

[1] Voilà parler en père; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait parlé aussi en roi. Ce qu'il dit dans le grec est fort bien raisonné, et n'est pas assez senti. Les anciens tragiques ne savent peindre, le plus souvent, qu'un sentiment à-la-fois. L'art de réunir et de tempérer l'un par l'autre des sentiments opposés, est proprement des modernes. (L.)

Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils, ces combats que vous avez rendus?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire!
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille[1]:
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi, moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang?
Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois!

[1] Voltaire blâme cette idée de Clytemnestre, quoique ce soit une des plus raisonnables de tout son discours; il blâme la férocité de la reine d'Argos, qui, selon lui, demande le sang de sa nièce. Clytemnestre ne demande point la mort d'Hermione: elle dit seulement que si le crime d'Hélène doit être expié par sa famille, c'est sa fille Hermione qu'il faut prendre pour victime, et non pas sa nièce Iphigénie. (G.)

Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avoit osé l'enlever à son père :
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit[1],
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit;
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non; l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé:
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,
Cruel! c'est à ces dieux que vous sacrifiez;
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare:
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer;

[1] L'épisode de l'enlèvement d'Hélène, dit La Harpe, au milieu d'une tirade si véhémente, est la seule imperfection de ce morceau, par-tout ailleurs si pathétique. Malgré l'autorité d'un si grand critique, nous ne pouvons adopter cette opinion. Ce récit, qui n'a que six vers, est bien placé, puisque c'est un moyen de sauver Iphigénie, et que l'amour maternel ne peut en oublier aucun. Après avoir accablé le roi des rois des outrages les plus sanglants, Clytemnestre couvre de mépris cette Hélène pour laquelle il veut immoler sa fille. Cette idée semble la calmer un moment, parcequ'elle flatte ses espérances. C'est un repos qui étoit nécessaire au milieu d'une tirade si longue et si vive, et qui donne encore plus de véhémence aux transports que dans le moment même Clytemnestre va faire éclater. Remarquez que dans ce récit elle passe rapidement de la fureur au raisonnement, et du raisonnement au pathétique. Elle veut effrayer, convaincre, et toucher; et l'on sent que tout cela doit se présenter à-la-fois dans le cœur maternel.

Et voulez, par ce prix, épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.
Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés!
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice.
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher:
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère[1].
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois[2].

[1] Dans Euripide, Clytemnestre menace son mari, par deux fois, du terrible exemple qu'il donne contre lui-même, et lui fait entendre clairement qu'on pourra le traiter comme il a traité sa fille. Racine, qui a profité habilement de tout ce qui étoit bon à prendre dans son original, mais qui ne doit qu'à lui-même tous les traits les plus sublimes du sentiment maternel exalté par le désespoir, Racine avoit trop de jugement pour commettre la même faute qu'Euripide. Quelle maladresse, dans le moment où cette femme est si intéressante comme mère, de faire souvenir le spectateur qu'elle sera un monstre comme épouse! (L.)

[2] Les comédiens se donnent la liberté de supprimer ces deux

SCÈNE V.

AGAMEMNON.

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignois d'entendre.
Heureux si, dans le trouble où flottent mes esprits,
Je n'avois toutefois à craindre que ces cris!
Hélas! en m'imposant une loi si sévère,
Grands dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père[1]!

SCÈNE VI.

AGAMEMNON, ACHILLE.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi[2],
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.

vers: l'actrice qui joue Clytemnestre trouve qu'ils refroidissent sa sortie. Je crois qu'une pareille licence ne doit pas être permise. (G.) — Racine le fils a remarqué avec raison que la déclamation de tout ce morceau est l'écueil des plus habiles.

[1] Vers heureux et touchant, absolument dans la manière et dans le goût particulier à Racine. Il justifie Agamemnon, et met à la place d'un roi barbare, à qui l'ambition fait oublier la nature, un père malheureux et digne de pitié. (G.)

[2] C'est là cette scène immortelle, l'une des plus imposantes et des plus vigoureuses que l'on connoisse sur aucun théâtre, et l'un des chefs-d'œuvre du genre héroïque; et cet héroïsme est animé de l'esprit de la tragédie, parceque la terreur est ici avec l'admiration: elle y est au point que, sans le nom d'Iphigénie, qui est ici pour Achille ce qu'est pour lui Minerve dans l'*Iliade*, le glaive

On dit, et sans horreur je ne puis le redire,
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire;
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que, sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisois que pour être immolée;
Et que, d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, seigneur? Que faut-il que je pense[1]?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense?

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et, quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée[2].

d'Achille seroit tiré contre le diadème du roi des rois. C'est un coup de génie d'avoir su transporter sur notre théâtre cette grande scène de l'*Iliade*, et d'avoir su la placer si heureusement. Racine est le seul des modernes qui nous ait rendu le sublime d'Homère dans le dramatique, et nous retrouverons encore le sublime de l'épopée dans les tableaux du cinquième acte. (L.)

[1] Ce premier effort que se fait Achille pour ne pas éclater d'abord devant le père d'Iphigénie, est supérieurement conçu, et ne fait que rendre la terreur plus grande. (L.)

[2] Ce n'étoit pas une médiocre difficulté de soutenir la dignité d'Agamemnon devant Achille, qui, d'après la fable et notre imagination, est pour nous d'une grandeur presque surnaturelle. Racine en est venu à bout. Agamemnon ne dit pas un mot qui soit au-dessous de son rang et de la fierté des Atrides. *J'en instruirai l'armée* est le premier trait de ce mépris froid et calme qu'il devoit opposer à la violence d'Achille. Il le confond avec le reste de l'armée. Quel dédain pour Achille! et ce dédain finira par aller jusqu'au dernier outrage, quand Achille l'aura menacé. (L.)

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O ciel! le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire!
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux[1]
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente[2]?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille?
Ne suis-je plus son père? Êtes-vous son époux?
Et ne peut-elle...

[1] VAR. Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux.

[2] C'est la troisième fois que Racine met au singulier un verbe précédé de plusieurs substantifs. Nous croyons devoir remarquer, à cette occasion, d'après les exemples qu'on trouve dans les meilleurs écrivains, qu'on peut établir pour règle que lorsque le sujet est composé de plusieurs substantifs exprimant des idées partielles qui n'en font qu'une par leur nature, ou qui sont présentées dans la proposition comme n'en faisant qu'une, l'accord se fait avec l'idée simple qui est dans l'esprit, plutôt qu'avec les idées partielles qui sont dans les mots.

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous :
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments;
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée :
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi !

AGAMEMNON.

Vous, qui, de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous, qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvroit une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.
Je vous fermois le champ où vous voulez courir :
Vous le voulez, partez; sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours [1]?

[1] Ce morceau est imité d'Homère, qui fait ainsi parler Achille au livre I de l'*Iliade* : « Je n'ai point porté la guerre en ces lieux

Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? Où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?

« pour me venger des Troyens; ils ne sont coupables envers moi d'aucune offense; jamais ils n'ont enlevé mes génisses, mes chevaux; jamais ils n'ont ravagé les riches moissons qui couvrent les champs fertiles de Phthie. Trop de mers nous séparent, trop de montagnes élèvent entre nous, comme autant de barrières, leurs cimes couvertes de forêts. C'est pour ton intérêt, ô le plus impudent de tous les hommes, que je t'ai suivi dans cette expédition; c'est pour l'honneur de ton frère Ménélas et pour le tien, monarque insolent, que je suis venu ici combattre les Troyens, qui ne te craignent guère, et que tu t'embarrasses fort peu de vaincre. » On remarque dans ce passage des traits précieux de la simplicité des mœurs antiques. La guerre consistoit alors à enlever des troupeaux, à faire des dégâts sur les terres de l'ennemi. Achille ne dit point que les Troyens n'ont point fait d'incursion dans ses états parcequ'ils redoutoient sa valeur: un moderne n'y auroit pas manqué. Il dit tout naturellement que si les Troyens ne sont pas venus l'attaquer, c'est qu'il y avoit trop de montagnes à franchir, trop de mers à traverser. (G.)

Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux[1]?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire;
Elle est de mes serments seule dépositaire:
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée;
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée:
Je ne connois Priam, Hélène, ni Pâris;
Je voulois votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc: retournez dans votre Thessalie[2].

[1] Achille dit de même au neuvième livre de l'*Iliade* : « Et pourquoi les Grecs font-ils la guerre aux Troyens? Pourquoi le fils « d'Atrée a-t-il conduit une armée en ces lieux? N'est-ce pas pour « rendre Hélène à son époux? Eh bien! les Atrides sont-ils les seuls « des mortels qui chérissent leurs femmes? » Virgile, au livre IX de l'*Énéide*, fait aussi dire à Turnus, au sujet de Lavinie qu'Énée lui enlève :

« Nec solos tangit Atridas
« Iste dolor. »

« Les Atrides ne sont pas seuls sensibles à cet outrage. » M. de La Harpe pense avec raison qu'ici Virgile et Racine lui-même sont fort au-dessous d'Homère; mais il ajoute que c'est la seule fois que Racine ait ce désavantage. (G.)

[2] Nouvelle imitation d'Homère; Agamemnon dit dans l'*Iliade*: « Fuis donc, si c'est ton envie. Je ne te presse point de rester ici « pour moi : assez d'autres guerriers me resteront fidèles, et ren- « dront les respects dus à ma dignité; Jupiter, sur-tout, Jupiter « soutiendra l'honneur du chef suprême qui le représente. De tous

Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis;
Et, par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, et juge, à vos discours,
Combien j'achèterois vos superbes secours.
De la Grèce déja vous vous rendez l'arbitre:
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense:
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux;
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colère:
D'Iphigénie encor je respecte le père [1].
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'auroit osé braver pour la dernière fois.

« les rois qui combattent sous mes auspices, tu es le plus odieux « à mes yeux: je te vois toujours ami de la discorde, toujours « avide de querelles et de combats. Si tu l'emportes sur les autres « en force et en valeur, au lieu d'abuser de ces avantages, rends « grace aux dieux à qui tu les dois. Va, pars avec tes vaisseaux « et tes soldats, va régner sur tes Myrmidons, je n'ai pas besoin « de tes services, et je brave ton courroux, etc. » (G.)

[1] Dans *les Phéniciennes* d'Euripide, acte II, Étéocle répond à Polynice: « Rendez grace à la foi publique; sans elle j'aurois déja « puni de mort votre arrogante fierté. » Cette pensée paroit empruntée à Homère, qui, *Iliade*, livre I, représente Achille portant

Je ne dis plus qu'un mot; c'est à vous de m'entendre.
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre :
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quels chemins vos coups doivent passer [1].

SCÈNE VII.

AGAMEMNON.

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.
Ma fille toute seule étoit plus redoutable.
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons sa violence :
Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur :
Ma pitié sembleroit un effet de ma peur.
Holà! Gardes, à moi!

la main sur son épée, et partagé entre le sentiment d'une injure et la crainte de manquer de respect au chef de tous les Grecs. « Si la Grèce, dit-il, ne t'avoit pas confié le commandement de « ses armées, tu m'eusses outragé pour la dernière fois. (L. B.)

[1] Le même sentiment se trouve dans un passage de Sophocle où Teucer s'adresse à Agamemnon, qui vouloit refuser les honneurs de la sépulture à Ajax. Racine a traduit ce passage en marge d'un exemplaire de cet auteur qui lui a appartenu, et que l'on conserve à la bibliothèque du roi. Le voici : « Si vous faites jeter « Ajax, faites votre compte qu'il faudra que vous nous jetiez tous « trois avec lui : car j'aime bien mieux mourir pour lui que pour « votre femme ou votre frère; mais prenez garde qu'en voulant nous « outrager, vous ne vous repentiez de votre entreprise. » (L. B.)

SCÈNE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES.

EURYBATE.

Seigneur[1].

AGAMEMNON.

Que vais-je faire[2]?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire?
Cruel! à quel combat faut-il te préparer!
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer?
Une mère m'attend; une mère intrépide,
Qui défendra son sang contre un père homicide:
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur roi.
Achille nous menace, Achille nous méprise;
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper?
Que dis-je? Que prétend mon sacrilége zèle?

[1] Il est utile de remarquer combien Racine est fidèle aux convenances, jusque dans les choses les moins importantes. Ici ce n'est plus Arcas, mais un nouveau personnage, qui se présente à Agamemnon. Arcas ne paroit plus devant le roi des rois du moment où il a trahi le secret qui lui avoit été confié.

[2] Ce beau mouvement de la nature agit sur Agamemnon à l'instant même où il vient d'être outragé et menacé, et cela n'est pas non plus dans Euripide. Comment Brumoy a-t-il pu dire qu'Agamemnon étoit plus roi dans Racine, et plus père dans Euripide? (L.)

Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont, de son sang arrosés?
Je veux fléchir des dieux la puissance suprême:
Ah! quels dieux me seroient plus cruels que moi-même?
Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié,
Et ne rougissons plus d'une juste pitié:
Qu'elle vive. Mais quoi? peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cède, et qu'il me fait trembler...
De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse?
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui[1]:
Il l'aime; elle vivra pour un autre que lui.
Eurybate, appelez la princesse, la reine:
Qu'elles ne craignent point.

SCÈNE IX.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

Grands dieux! si votre haine
Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,

[1] Vers foible, où l'expression n'est pas égale à la pensée. Cette faute vient en partie de ce qu'alors le mot d'*ennui* avoit une valeur qu'il n'a plus, et qu'il ne doit pas avoir. *Un sujet de regret, de douleur, et de désespoir,* voilà ce qu'Agamemnon doit dire, et ce que le mot *ennui* ne dit pas. (L.)

Que peuvent devant vous tous les foibles humains!
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime,
Je le sais; mais, grands dieux! une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses lois,
Vous me la demandiez une seconde fois [1].

SCÈNE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES.

AGAMEMNON.

Allez, madame, allez; prenez soin de sa vie:
Je vous rends votre fille, et je vous la confie.
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas;
Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas:
Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
Tout dépend du secret et de la diligence:
Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé;
Gardez que ce départ ne leur soit révélé [2].
Cachez bien votre fille; et que tout le camp croie
Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.

[1] Les scènes VII, VIII, et IX, oe forment qu'uoe scène, et même un monologue; car qu'Eurybate entre quand Agamemnon l'appelle, ou sorte quand il le renvoie, c'est toujoors à soi-même que parle Agamemnoo. Ce monologue est la peinture do plus violent combat entre l'amour paternel et la fierté. (L. R.)

[2] *Gardez que*, pour *prenez garde que*, est uo gallicisme qui répond an *cave* des Latins, et qui est favorable à la précision poétique. (L.)—*Que tout le camp croie*, dans le vers soivant, forme une consonnance désagréable.

Fuyez. Puissent les dieux, de mes larmes contents,
A mes tristes regards ne l'offrir de long-temps!
Gardes, suivez la reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah, seigneur!

IPHIGÉNIE.

Ah, mon père!

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévère.
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser.
Je vais faire suspendre une pompe funeste,
Et de ce jour, au moins, lui demander le reste.

SCÈNE XI.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Suis-moi : ce n'est pas là, Doris, notre chemin.

DORIS.

Vous ne les suivez pas?

ÉRIPHILE.

Ah! je succombe enfin.
Je reconnois l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile:
Plus de raisons; il faut ou la perdre ou périr.
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir[1].

[1] Ce dernier vers fait trembler pour Iphigénie, et termine de la

manière la plus intéressante ce quatrième acte, le meilleur de la pièce, le plus riche en grandes situations, en magnifiques scènes, et en beautés de détail. Les comédiens ont eu quelquefois la témérité de supprimer cette dernière scène, absolument nécessaire pour lier le quatrième acte au cinquième, mais dont malheureusement ils ne sentoient point assez la nécessité. (G.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
Ægine : il faut des dieux apaiser la colère.
Pour ce sang malheureux qu'on veut leur dérober
Regarde quel orage est tout prêt à tomber :
Considère l'état où la reine est réduite ;
Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite ;
Avec quelle insolence ils ont, de toutes parts,
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards ;
Nos gardes repoussés, la reine évanouie...
Ah! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie ;
Et, sans attendre ici ses secours impuissants,
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon père même, hélas! puisqu'il faut te le dire,
Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire.

ÆGINE.

Lui, madame! Quoi donc? qu'est-ce qui s'est passé?

IPHIGÉNIE.

Achille trop ardent l'a peut-être offensé :
Mais le roi, qui le hait, veut que je le haïsse ;
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice :

Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits;
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

ÆGINE.

Ah, madame!

IPHIGÉNIE.

Ah, sentence! ah, rigueur inouïe!
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie!
Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je voi?
Dieux! Achille!

SCÈNE II.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Venez, madame, suivez-moi:
Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paroissez; et bientôt, sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens vous amènent l'élite:
Tout le reste, assemblé près de mon étendard [1],
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurs opposons cet asile:
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille [2].

[1] Suivant la remarque d'un commentateur, il y a ici une faute de costume. Les Grecs des temps héroïques ne connoissoient pas *l'étendard*.

[2] Cette scène, pleine d'intérêt et de chaleur, est entièrement

Quoi, madame! est-ce ainsi que vous me secondez?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez!
Vous fiez-vous encore à de si foibles armes?
Hâtons-nous : votre père a déja vu vos larmes.

IPHIGÉNIE.

Je le sais bien, seigneur : aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir [1].

ACHILLE.

Vous, mourir! Ah! cessez de tenir ce langage.
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage?
Songez-vous, pour trancher d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

IPHIGÉNIE.

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée [2]
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompoit; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.

de Racine, qui, heureusement pour nous, a conçu son Achille comme Homère; et son rôle finira dans cette scène par un orage de fureur épouvantable, comme celui de Clytemnestre dans la grande scène de l'acte précédent. C'est l'accent que devoient avoir l'amour et la nature combattant contre les dieux, et leur disputant une victime. Mais quelle force de sentiment et de diction ne falloit-il pas pour le saisir! (L.)

[1] *Au coup* pour *dans le coup* : il faut accorder aux poëtes ces libertés favorables à la précision et à la rapidité du style. (G.)

[2] Les scènes d'Achille avec Iphigénie offrent d'un côté les transports de l'enthousiasme et d'une aveugle fureur, de l'autre la vertu héroïque d'une jeune fille de quinze ans : tout son discours est un modèle d'élégance et de sensibilité : notre langue et notre poésie n'ont rien de plus enchanteur dans le pathétique doux et tendre. (G.)

Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire:
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous,
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des dieux à mon père dictée.
En vain, sourd à Calchas, il l'avoit rejetée:
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez; à vos honneurs j'apporte trop d'obstacles;
Vous-même, dégagez la foi de vos oracles;
Signalez ce héros à la Grèce promis;
Tournez votre douleur contre ses ennemis.
Déja Priam pâlit; déja Troie en alarmes
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez; et, dans ses murs vides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs, dans cet espoir, satisfaite et tranquille.
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire.
Adieu, prince; vivez, digne race des dieux.

ACHILLE.

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
En vain, par ce discours, votre cruelle adresse
Veut servir votre père, et tromper ma tendresse.
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr:
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,

Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
Et qui de ma faveur se voudroit honorer
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer[1]?
Ma gloire, mon amour, vous ordonnent de vivre :
Venez, madame; il faut les en croire, et me suivre.

IPHIGÉNIE.

Qui? moi? que, contre un père osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irois éviter?
Où seroit le respect et ce devoir suprême...

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même.
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler[2] :
Ne fait-il des serments que pour les violer?
Vous-même, que retient un devoir si sévère,
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus
Quand il cesse de l'être, et ne vous connoît plus?
Enfin c'est trop tarder, ma princesse; et ma crainte...

IPHIGÉNIE.

Quoi, seigneur! vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble à mon malheur?
Ma gloire vous seroit moins chère que ma vie?

[1] Le mot *assurer* ne signifie *mettre en sûreté* que dans ce sens, *assurer une place, un pays, une province.* Du temps de Racine, son acception étoit peut-être plus étendue.

[2] Racine a jugé sans doute que *voler* étoit un terme assez noble, puisqu'il l'a déja employé au commencement de la pièce, acte I, scène III :

Et, si quelque insolent lui voloit sa conquête. (G.)

Ah, seigneur! épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,
C'est déja trop pour moi que de vous écouter:
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire;
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du secours dangereux que vous me présentez.

ACHILLE.

Hé bien, n'en parlons plus. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle:
Portez à votre père un cœur où j'entrevoi
Moins de respect pour lui que de haine pour moi.
Une juste fureur s'empare de mon ame:
Vous allez à l'autel; et moi, j'y cours, madame.
Si de sang et de morts le ciel est affamé,
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé.
A mon aveugle amour tout sera légitime:
Le prêtre deviendra la première victime;
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé;
Et si, dans les horreurs de ce désordre extrême,
Votre père frappé tombe et périt lui-même,
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnoissez les coups que vous aurez conduits.

IPHIGÉNIE.

Ah, seigneur! Ah, cruel!... Mais il fuit, il m'échappe.
O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe;
Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi!

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, EURYBATE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée[1].
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée!

EURYBATE.

Non, madame, il suffit que vous me commandiez[2]:
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos foibles mains que pouvez-vous attendre?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé;
C'est d'un zéle fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul régne, seul commande:
La piété sévère exige son offrande[3].
Le roi de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout céde, Achille à cet orage

[1] Le trouble croît à chaque minute, et cependant l'espérance n'est point encore tout-à-fait perdue. Le spectateur, toujours agité et toujours incertain, attend le dénouement avec impatience. (L. R.)

[2] VAR. Non, madame, il suffit que vous nous commandiez.

[3] La religion est ici personnifiée sous le nom de *piété*. *Sévère*, cette épithète a paru trop foible à quelques critiques; elle est, au contraire, parfaitement mesurée et convenable. Eurybate croit que les dieux eux-mêmes ont parlé par la voix de Calchas. *Son offrande*, c'est l'offrande promise à *la piété*. (G.)

Voudroit lui-même en vain opposer son courage :
Que fera-t-il, madame? et qui peut dissiper
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie!
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux :
Mon corps sera plutôt séparé de mon ame,
Que je souffre jamais... Ah, ma fille[1] !

IPHIGÉNIE.

Ah, madame!
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
Le malheureux objet d'une si tendre amour!
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes?
Vous avez à combattre et les dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?
N'allez point, dans un camp rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,

[1] La désolation est sur la scène jusqu'au dénouement qu'il n'est pas possible de prévoir, et qui, par l'oracle de Calchas et la mort d'Ériphile, est à-la-fois vraisemblable et satisfaisant. Cette marche, on ne sauroit trop le redire, est un modèle de perfection. (L.)— Il semble qu'Iphigénie devroit répondre : *Ah, ma mère!* Pourquoi le poëte lui fait-il dire, *madame*, et dans le dernier adieu :

Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame; et rappelant votre vertu sublime...

Pour que sa mère et elle s'attendrissent moins, et que dans ce cruel moment Clytemnestre oublie qu'elle est mère. (L. B.)

Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez : laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage ;
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendroit frapper vos yeux.
Sur-tout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père [1].

CLYTEMNESTRE.

Lui, par qui votre cœur à Calchas présenté...

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue!

IPHIGÉNIE.

Il me cédoit aux dieux dont il m'avoit reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux :
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds ;

[1] Les détails, les sentiments, les vers, tout répond au mérite de la situation et du plan. Rien n'est plus touchant que ces adieux d'Iphigénie : ce dernier vers est imité du grec : « Ne haïssez point « votre époux et mon père ; » il y a aussi un endroit imité de l'*Hécube :*

Par des soldats peut-être indignement traînée, etc.

Mais il y a encore ici un grand avantage du poëte françois sur le poëte grec : c'est que, dans celui-ci, Clytemnestre, d'abord si furieuse, finit par se montrer résignée ; elle tient des discours et fait des questions qui sont d'une douleur tranquille : chez Racine, au contraire, elle est dans un désespoir dont les accès deviennent plus violents jusqu'à la catastrophe : repoussée par les soldats, elle vomit des imprécations, et tombe dans une espèce de délire. C'est là de la force tragique, et c'est ce qui fait que le spectateur ne respire pas un moment. (L.)

Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère.
Puisse-t-il être, hélas! moins funeste à sa mère!
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame; et rappelant votre vertu sublime...
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ah! vous n'irez pas seule; et je ne prétends pas...
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides! contentez votre soif sanguinaire.

ÆGINE.

Où courez-vous, madame? et que voulez-vous faire?

CLYTEMNESTRE.

Hélas! je me consume en impuissants efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors [1].
Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie!

ÆGINE.

Ah! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,

[1] *Rentrer au trouble*, pour *retomber dans le trouble*, est une expression peu correcte. D'ailleurs le mot *trouble* est foible, même avec l'épithète *affreux*, pour exprimer le désespoir et la fureur de l'amour maternel. On peut reprocher au vers suivant quelque recherche dans la pensée :

Mourrai-je tant de fois sans sortir de la vie!

il est plus dans le goût de Sénèque que dans celui de Racine.

Madame? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avoit retiré dans son sein?
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre, que Mégère en ses flancs a porté[1]!
Monstre, que dans nos bras les enfers ont jeté!
Quoi! tu ne mourras point! Quoi! pour punir son crime...
Mais où va ma douleur chercher une victime?
Quoi! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux[2],
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux!
Quoi! lorsque, les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents, si long-temps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés!
Et toi, soleil, et toi, qui, dans cette contrée,
Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais, cependant, ô ciel! ô mère infortunée!

[1] Toutes ces imprécations de Clytemnestre contre Ériphile et les Grecs, cette apostrophe au soleil, sont d'une admirable éloquence, et donnent un grand mouvement à notre théâtre. Chez Euripide, Clytemnestre se retire lorsqu'on enlève Iphigénie : les poëtes grecs désespéroient de peindre cette douleur extrême, que les paroles semblent devoir affoiblir. (G.)

[2] Suivant la remarque de Luneau de Boisjermain, le mot *engloutir* auroit offert une image plus grande et plus juste. Car on ne peut dire *noyer des vaisseaux*, comme on dit *noyer des Grecs*. Cette expression d'ailleurs eût mieux répondu à la belle image :

L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle.

De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés!
Calchas va dans son sang... Barbares! arrêtez:
C'est le pur sang du dieu qui lance le tonnerre...
J'entends gronder la foudre, et sens trembler la terre:
Un dieu vengeur, un dieu fait retentir ces coups[1].

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ARCAS.

N'en doutez point, madame, un dieu combat pour vous.
Achille, en ce moment, exauce vos prières;
Il a brisé des Grecs les trop foibles barrières:
Achille est à l'autel. Calchas est éperdu:
Le fatal sacrifice est encor suspendu[2].
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.

[1] Dans ce morceau de poésie, quelle variété de sentiments, quelle force d'expressions, que d'images, et que de figures! Cette répétition du mot *monstre*, ces apostrophes à Ériphile, à la mer, au soleil, au ciel, à elle-même, aux sacrificateurs; ces images d'un monstre sorti des enfers, de la mer ouvrant ses abîmes, du port qui vomit la flotte des Grecs, du soleil qui recule, d'Iphigénie qui, couronnée de festons, tend la gorge aux couteaux, du tonnerre qu'elle croit entendre: toutes les beautés de la poésie la plus grande sont rassemblées dans ces vingt vers, parcequ'ils contiennent une peinture des plus violents mouvements de la nature. (L. R.)

[2] Et l'évènement l'est aussi jusqu'à la dernière extrémité. Jamais on n'a porté plus loin ces alternatives de crainte et d'espérance qui soutiennent la machine du drame et l'attention du spectateur. (L.)

Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer,
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage[1].
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas:
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre! Ah! courons, cher Arcas.
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai par-tout... Mais, dieux! ne vois-je pas Ulysse?
C'est lui: ma fille est morte! Arcas, il n'est plus temps!

[1] C'est Euripide qui a fourni à Racine ce beau trait d'Agamemnon qui se voile le visage. La tragédie françoise n'offrant pas la même situation que la tragédie grecque, on a dit que l'imitation n'étoit pas heureuse, et qu'Agamemnon, qui voit Achille aux prises avec l'armée, ne devoit pas rester étranger à l'événement. Cependant il est certain qu'Agamemnon ne peut s'armer pour ceux qui veulent immoler sa fille, sans cesser d'être père, ni combattre pour Achille qui veut empêcher ce sacrifice, sans cesser d'être roi. Car, si d'un côté il s'agit du sort d'Iphigénie, de l'autre il s'agit du sort de la Grèce assemblée. Agamemnon a donc fait tout ce qu'il devoit comme roi, en cédant aux vœux de l'armée; à présent le père doit se résigner, et attendre ce que les dieux vont en ordonner, et c'est ce qu'Euripide et Racine ont exprimé par une image sublime.

SCÈNE VI.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

Non, votre fille vit, et les dieux sont contents [1].
Rassurez-vous : le ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit! Et c'est vous qui venez me l'apprendre!

ULYSSE.

Oui, c'est moi qui long-temps, contre elle et contre vous,
Ai cru devoir, madame, affermir votre époux;
Moi qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,

[1] VAR. Non, madame, elle vit, et les dieux sont contents.

Pourquoi Achille ne vient-il pas lui-même, à la place d'Ulysse, remettre Iphigénie dans les bras de sa mère? Pourquoi Agamemnon ne l'accompagne-t-il pas? Pourquoi un si doux message est-il confié à un étranger, à un ennemi, ou du moins à un homme odieux à Clytemnestre? Puisqu'Achille, Agamemnon, Iphigénie, *brûlent de revoir Clytemnestre,* pourquoi ne viennent-ils pas? Est-il naturel qu'une mère, au lieu de voler dans les bras de sa fille, s'amuse à écouter une longue narration? Je réponds qu'Achille ne pouvoit guère faire lui-même le récit d'une action où il a joué un si grand rôle, et qu'Agamemnon, qui s'est voilé le visage, n'a rien vu, et ne peut rien raconter : Ulysse étoit donc le seul en état de se charger d'une pareille narration. Quant à la patience de Clytemnestre qui, au lieu de s'élancer vers sa fille, s'amuse à écouter le récit de ce qui vient de se passer, l'extrême beauté de ce récit est une excuse suffisante pour cette faute. Mais je ne vois pas pourquoi, après le récit d'Ulysse, Achille, Agamemnon, et Iphigénie, ne reparoissent pas. (G.)

Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes;
Et qui viens, puisque enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé[1].

CLYTEMNESTRE.

Ma fille! Ah, prince! O ciel! je demeure éperdue.
Quel miracle, seigneur, quel dieu me l'a rendue?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même, en cet heureux moment,
Saisi d'horreur, de joie, et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déja de tout le camp la discorde maîtresse
Avoit sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyoit pour elle Achille, et contre elle l'armée;
Mais, quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantoit l'armée, et partageoit les dieux[2].
Déja de traits en l'air s'élevoit un nuage;
Déja couloit le sang, prémices du carnage:
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé[3],
Terrible, et plein du dieu qui l'agitoit sans doute:

[1] Nous avons déja remarqué que le mot *ennui* a beaucoup perdu de son ancienne énergie. Racine l'a employé cinq fois dans *Iphigénie*, et l'emploi n'en a pas toujours été heureux.

[2] Voilà le dernier coup de pinceau qui achève ce beau tableau de l'Achille françois, modelé sur l'Achille grec. Homère et Corneille n'ont rien de plus grand que ces trois vers pour la pensée et l'expression. (L.)

[3] Sans la réunion de ces traits, *l'œil farouche, l'air sombre*, et ce mot pittoresque, *hérissé*, qui finit le vers, le mot *poil*, dés-

« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
« Le dieu qui maintenant vous parle par ma voix
« M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
« Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie
« Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
« Thésée avec Hélène uni secrètement
« Fit succéder l'hymen à son enlèvement:
« Une fille en sortit, que sa mère a célée;
« Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
« Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours:
« D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
« Sous un nom emprunté sa noire destinée
« Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
« Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux;
« Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
Elle étoit à l'autel; et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusoit la lenteur.
Elle-même tantôt, d'une course subite,
Étoit venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais, puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déja pour la saisir Calchas lève le bras:
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas [1].

agréable en vers, n'auroit pu passer : il passe ici, comme faisant partie d'un tableau d'effroi. (L.)

[1] Le caractère fier, énergique d'Ériphile se soutient jusqu'à la

« Le sang de ces héros dont tu me fais descendre
« Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et, sur l'autel prochain,
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements [1],
Et la mer leur répond par des mugissements;
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous [2].
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue;
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portoit au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie

fin. Ce trait est imité du récit de la mort de Polixène, dans l'*Hécube* d'Euripide, act. III, sc. 1; la jeune princesse dit à ceux qui vouloient s'approcher pour la saisir: « O Grecs, destructeurs de « ma patrie, je meurs volontairement: que personne ne porte sur « moi une main profane, je saurai tendre courageusement la tête. » (G.)

[1] Racine prodigue, dans ce récit, les trésors de la poésie épique. Il faut remarquer sur-tout:

> Les vents agitent l'air d'heureux frémissements...
> La rive au loin gémit, blanchissante d'écume.

Vers très harmonieux, très pittoresques, et d'une facture antique. (G.)

[2] Cette *sainte horreur qui rassure* est l'expression singulièrement heureuse d'un sentiment religieux, et semble n'avoir pu être trouvée que par un poëte aussi chrétien que Racine. (L.)

Dans ce commun bonheur pleure son ennemie[1].
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir;
Venez: Achille et lui, brûlant de vous revoir,
Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits[2]!

[1] Dernier trait du plus aimable et du plus intéressant caractère de jeune princesse qu'on ait jamais mis au théâtre, sans en excepter Zaïre, tracée sur son modèle, mais qui lui est bien inférieure. Ce récit d'Ulysse est d'autant plus beau, qu'il finit un acte plein d'art et d'intérêt, et forme le plus heureux dénouement. (G.)

[2] Voltaire a écrit que s'il falloit donner le prix de la tragédie, il seroit difficile de le refuser à *Iphigénie en Aulide*. Il y trouve tous les genres de beauté: l'intérêt du sujet, la force des situations, la variété et la vérité des caractères; le pathétique violent dans Clytemnestre, le pathétique doux dans Iphigénie, les combats de la nature et du rang suprême dans Agamemnon, et enfin le plan le plus irréprochable et la contexture dramatique la plus parfaite; l'incertitude, la crainte, l'espérance, la pitié, la terreur, étant soutenues, graduées, et variées, sans un seul moment de relâche, depuis le premier vers jusqu'à la dernière scène. Il ne dit rien du style: c'est celui de Racine dans toute sa perfection. Il ne mêle aucun reproche à ses louanges. S'il eût trouvé l'épisode d'Ériphile répréhensible, sans doute il en auroit fait mention: son silence sur cet objet important doit faire penser qu'il n'étoit pas de l'avis des censeurs de ce rôle, et qu'il n'a pas même cru leur opinion assez appuyée pour y faire attention. Racine s'estimoit très heureux d'avoir trouvé cette fable d'Ériphile, *d'une autre Iphigénie*, dans des traditions anciennes; il a su la lier à son sujet si essentiellement, que l'unité n'en paroit jamais rompue; en un mot, elle est parfaite, et conforme aux principes de l'art. L'invention de ce rôle me paroit, ainsi que l'exécution, un trait de génie, puisque cet

épisode nécessaire, non seulement ne distrait pas un moment du danger d'Iphigénie, mais en fait même une partie essentielle, et fournit d'ailleurs à un chef-d'œuvre un dénouement aussi heureux dans toutes ses parties que le reste de la pièce. (L.)

FIN D'IPHIGÉNIE.

IPHIGÉNIE

EN AULIDE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE,

TRADUITE PAR GEOFFROY.

PERSONNAGES.

AGAMEMNON.
MÉNÉLAS.
ACHILLE.
CLYTEMNESTRE.
IPHIGÉNIE.
LE PETIT ORESTE.
UN VIEILLARD, esclave attaché au service particulier de Clytemnestre.
UN ENVOYÉ.
UN MESSAGER.
SUITE DE CLYTEMNESTRE.
SOLDATS.
LE CHOEUR, composé de femmes de Chalcis, et qui reste toujours sur la scène [1].

La scène est à Aulis, devant la tente d'Agamemnon [2].

[1] Les personnages sont placés ici d'après leur qualité, et non d'après l'ordre où ils se trouvent rangés dans les éditions grecques d'*Iphigénie en Aulide*. (G.)

[2] Les anciens Grecs, habitués à traiter toutes les affaires en public, et à vivre, pour ainsi dire, en plein air, avoient imaginé d'établir la scène de leurs tragédies et de leurs comédies dans une place, à l'entrée d'un palais ou d'une maison. Les acteurs pouvoient s'y rencontrer naturellement. Le chœur s'y développoit à son aise; et, par ce moyen, l'unité de lieu étoit parfaitement observée. On demande comment les intrigues secrètes pouvoient raisonnablement se traiter en public; mais les anciens supposoient le chœur fidèle et discret, et toujours dans la confidence de l'action principale. Les places n'étoient pas remplies de monde dans les petites villes de la Grèce, comme elles le sont dans nos modernes cités. Aulis étant une ville du petit canton de l'Aulide, il est très possible qu'Agamemnon y fût logé dans une maison, et non sous une tente. Rien, dans le texte, n'indique assez clairement ni une maison ni une tente. J'ai préféré une tente comme plus poétique : c'est ce qu'a fait aussi Racine. Le P. Brumoy suppose qu'Agamemnon étoit logé dans un palais, puisqu'il lui fait dire, en parlant au vieillard : « Ami, suis-moi devant ce portail. » C'est la première phrase de sa traduction. (G.)

IPHIGÉNIE
EN AULIDE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente, dans le fond, la flotte et le camp des Grecs; sur le devant, la tente d'Agamemnon. Ce prince, tout en désordre, paroît devant sa tente vers la fin de la nuit, et appelle un esclave : son visage annonce le trouble et la consternation. Il tient en main une lettre.)

SCÈNE I.

AGAMEMNON, UN VIEILLARD.

AGAMEMNON.

Vieillard, sors de cette tente, et viens ici.

LE VIEILLARD.

Me voilà. Que méditez-vous donc de nouveau, ô roi Agamemnon[1]?

AGAMEMNON.

Tu vas l'apprendre.

LE VIEILLARD.

J'accours : le sommeil n'appesantit point ma vieillesse; mon œil est encore vif et perçant.

AGAMEMNON.

Hé bien! nomme-moi donc l'astre qui dans ce moment passe sur nos têtes.

[1] Racine, habile à s'approprier les beautés des anciens, a nommé Agamemnon dès le premier vers. Le P. Brumoy, en traduisant Euripide, a remplacé *Agamemnon* par *seigneur*.

LE VIEILLARD.

Ah! c'est le Sirius, qui n'est encore qu'au milieu de sa course! Voilà, tout auprès, les sept étoiles de la Pléiade.

AGAMEMNON.

Hélas! on n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la mer; les vents se taisent; le silence règne sur l'Euripe[1].

LE VIEILLARD.

Pourquoi donc sortez-vous de votre tente, ô roi Agamemnon! lorsque autour de nous tout est assoupi dans un calme profond, lorsqu'on n'a point encore relevé la garde qui veille sur les remparts? Allons, seigneur, rentrons.

AGAMEMNON.

Heureux vieillard! heureux le mortel obscur qui, sans gloire et sans danger, achève sa paisible carrière! Que les grands sont à plaindre avec leurs honneurs[2]!

LE VIEILLARD.

Comment! n'est-ce pas dans les grandeurs qu'est tout l'éclat et le bonheur de la vie?

AGAMEMNON.

Oui; mais cet éclat est dangereux, ce bonheur est fragile. S'il est doux d'aspirer aux honneurs, on se repent souvent de les avoir obtenus. Tantôt la moindre négligence dans le culte des dieux enflamme leur courroux et renverse notre fortune; tantôt les caprices d'un peuple inconstant et les intrigues des envieux suffisent pour nous perdre.

LE VIEILLARD.

Est-ce donc là le langage d'un grand roi tel que vous? Atrée vous a-t-il donné le jour pour goûter constamment tous les biens de la vie? Vous êtes né mortel; la joie et

[1] Voyez Racine, acte I, sc. I. — [2] Ibid.

la douleur sont votre partage: ainsi l'ont voulu les dieux, et leur volonté s'accomplira malgré vous[1]. Dans quel désordre avez-vous passé la nuit? Je vous ai vu allumer une lampe, écrire une lettre et l'effacer aussitôt, y imprimer le cachet et le rompre, jeter de dépit vos tablettes, et répandre un torrent de larmes: enfin, tout annonçoit en vous l'égarement et le délire. La voilà encore entre vos mains cette lettre fatale. Quel chagrin, quelle douleur vous possède! Que vous est-il donc arrivé, ô mon roi? Que se passe-t-il de nouveau? Confiez-moi vos chagrins, épanchez en secret votre douleur dans le sein d'un serviteur fidèle. Vous savez que Tyndare, lorsqu'il vous unit avec Clytemnestre, me plaça auprès de votre épouse, et m'attacha particulièrement à son service[2].

AGAMEMNON.

Léda, fille de Thestius, eut trois filles: Phœbé, Clytemnestre, et Hélène. Les jeunes princes les plus distingués de la Grèce s'enflammèrent d'amour pour Hélène. Ces fiers rivaux se faisoient les plus sanglantes menaces; ils se préparoient à disputer cette conquête les armes à la main; le sang étoit sur le point de couler: Tyndare alarmé, en proie aux plus cruelles inquiétudes, ne savoit si, pour prévenir tant de malheurs, il falloit accorder Hélène à l'un de ses amants, ou la refuser à tous: il lui vint enfin dans l'esprit de les réunir dans la solennité d'un sacrifice, de les faire jurer tous sur les autels, en se donnant la main, qu'ils respecteroient les droits de celui que le père d'Hélène auroit choisi pour son gendre; que, si quelque téméraire lui ravissoit son épouse, ils s'arme-

[1] Voyez Racine, acte I, sc. I.

[2] Les grands, en mariant leurs filles, mettoient auprès d'elles un esclave de confiance, pour avoir soin de leurs intérêts: cet esclave faisoit partie de la dot. (G.)

roient tous pour le venger; qu'ils arracheroient Hélène des mains du ravisseur, quel qu'il fût, Grec ou barbare, et qu'ils détruiroient sa capitale[1]. Après les avoir liés par ce serment, Tyndare sut avec adresse se dérober à leurs importunités, en laissant à sa fille la liberté de choisir pour époux celui vers lequel son cœur se sentiroit entraîné par un doux penchant: son choix, pour mon malheur, tomba sur Ménélas. Mais bientôt le Phrygien, juge des trois déesses, si l'on en croit les bruits populaires, arriva dans Lacédémone, tout éclatant d'or, étalant une parure efféminée, et toute la magnificence du luxe des barbares. Hélène en fut séduite, et lui-même ne résista point aux charmes d'Hélène. Les deux amants s'enfuirent; et Pâris conduisit dans les vallées du mont Ida l'épouse de Ménélas. Furieux de cet outrage, mon frère parcourt seul toute la Grèce, attestant les anciens serments prêtés à Tyndare par ses rivaux: il réclame la foi de leurs promesses, et demande vengeance. Les Grecs courent aux armes: ils se réunissent dans le port de l'Aulide; une flotte chargée de guerriers, de chevaux, de chars, est prête à mettre à la voile; toute la Grèce me choisit pour chef de cette expédition, comme frère de Ménélas. Et plût au ciel qu'on eût fait à un autre que moi cet honneur funeste! Cependant toute l'armée réunie attend en vain pour partir un vent favorable. Le devin Calchas, après avoir long-temps balancé, déclare enfin qu'il faut que j'immole Iphigénie, ma fille, mon propre sang, à Diane, divinité tutélaire de ces lieux: « C'est, dit-il, à ce sacrifice qu'est attachée une heureuse « navigation et la ruine de Troie: sans cela on ne peut « rien entreprendre. » A peine ai-je entendu cet oracle cruel, que j'ordonne à Talthibius[2] de proclamer haute-

[1] Voyez Racine, acte I, sc. III.— [2] Nom d'un héraut d'Agamemnon. (G.)

ment que je congédie l'armée, ne pouvant consentir à égorger ma fille. Mais mon frère, épuisant toute son éloquence, n'épargne ni prières, ni raisonnements, pour résoudre un père à cet affreux sacrifice. Vaincu par ses instances, j'écris alors à Clytemnestre de m'envoyer sa fille, sous le prétexte de la marier avec Achille. Je lui fais valoir le nom et la dignité de ce jeune guerrier, et j'ajoute qu'il refuse de partir avec les Grecs s'il n'emporte le titre d'époux d'Iphigénie[1]. Ce faux espoir d'un mariage aussi brillant pour sa fille me suffisoit pour tromper une mère. Calchas, Ulysse et Ménélas étoient mes seuls complices. Mais bientôt j'ai frémi d'un dessein si barbare, et je veux en prévenir l'effet. Cette lettre, que tu m'as vu cette nuit ouvrir et fermer tour-à-tour, contient un ordre bien différent du premier. Reçois-la de ma main: hâte-toi de la porter à Argos; et, pour que mon épouse et toute ma famille ajoutent plus de confiance à tes discours, je vais te découvrir les secrets déposés sous le cachet de cette lettre...

LE VIEILLARD, *l'interrompant.*

Instruisez-moi bien de tout ce qui en est l'objet, afin que ma bouche soit parfaitement d'accord avec votre écrit.

AGAMEMNON, *lisant la lettre.*

« O fille de Léda! je dépêche vers vous ce second message. N'envoyez point votre fille dans l'Aulide. Nous choisirons, pour célébrer son hymen, un temps plus favorable[2]. »

LE VIEILLARD.

Mais Achille, frustré de l'alliance qu'il desire, ne s'emportera-t-il pas contre vous et contre votre épouse[3]?

AGAMEMNON.

Achille, sans le savoir, prête son nom à cette ruse: il

[1] Voyez Racine, acte I, sc. I. — [2] Ibid. — [3] Ibid.

ne songe point à s'unir à Iphigénie; il ignore que je le promets pour gendre à Clytemnestre.

LE VIEILLARD.

Vous aviez formé, ô Agamemnon! une entreprise bien dangereuse. Quoi! vous empruntiez le nom du fils d'une déesse pour conduire à la mort votre fille! Achille vous servoit de prétexte pour amener aux Grecs leur victime!

AGAMEMNON.

Hélas! j'étois hors de moi. Malheureux! à quelle extrémité suis-je réduit! Mais hâte-toi: cours, oublie ta vieillesse.

LE VIEILLARD.

O roi! comptez sur ma diligence.

AGAMEMNON.

Ne te repose point à l'ombre des bois, au bord des fontaines; ne te laisse point séduire par la douceur du sommeil.

LE VIEILLARD.

Aux dieux ne plaise!

AGAMEMNON.

Observe sur-tout les endroits où les chemins se croisent; prends garde que le char de ma fille n'échappe à ta vigilance, et ne la conduise au camp des Grecs[1].

LE VIEILLARD.

Vous serez obéi.

AGAMEMNON.

Hâte-toi donc de franchir l'enceinte du camp; et si tu rencontres le cortége d'Iphigénie, prends toi-même les rênes des chevaux, et fais-les retourner vers les murs bâtis par les Cyclopes[2].

[1] Voyez Racine, acte I, sc. 1.

[2] Les deux villes d'Argos et de Mycènes avoient été bâties par les Cyclopes. Ces Cyclopes n'étoient pas les forgerons de Vulcain: c'étoit une troupe d'ouvriers venus de la Lycie: on les appeloit en grec γαστροχειρες,

LE VIEILLARD.

Mais si votre épouse et votre fille refusent d'ajouter foi à mes discours?

AGAMEMNON.

Tiens, voilà l'anneau dont l'empreinte est sur cette lettre: un tel gage te répond de leur confiance. Pars: déja l'éclat de l'aurore fait pâlir la lumière de cette lampe; le char du soleil lance ses premiers feux. J'attends de toi quelque soulagement à mes maux. Ah! je le sens, il n'est point de mortel constamment heureux jusqu'au tombeau: nous devons un tribut à la douleur[1]!

nom qui signifie *ventre* et *main*, parcequ'ils gagnoient leur vie du travail de leurs mains. Euripide et Racine, pour désigner les états d'Agamemnon, se servent indifféremment de ces deux villes, qui n'étoient qu'à trois lieues de distance. (G.)

[1] Cet acte n'a qu'une scène, mais cette scène est un chef-d'œuvre d'exposition, d'autant plus admirable dans Euripide, que ce poëte commence presque toutes ses tragédies par des prologues détachés et hors-d'œuvre. Racine, ce grand maître dans l'art des expositions, n'a pu rien faire de mieux que d'imiter et même de copier l'exposition de la tragédie grecque: il en a élagué les traits simples et naïfs qui ne sont pas de notre goût. (G.)

FIN DU PREMIER ACTE.

INTERMÈDE DU PREMIER ACTE.

LE CHOEUR[1].

STROPHE I.

J'ai quitté Chalcis ma patrie, Chalcis qu'arrose l'Aréthuse, voisine de la mer[2]. A travers les flots resserrés de l'Euripe, je suis venue sur le rivage d'Aulis, pour voir la flotte des Grecs, et cette armée de demi-dieux que la rame va faire voler sur les eaux. Mille vaisseaux chargés

[1] Le chœur est l'origine de la tragédie: ce poëme, dont on admire le plan et l'ordonnance, est né au milieu des orgies bachiques et des chansons grossières des vignerons. Lorsque la tragédie se perfectionna, on conserva le chœur comme un monument de ce qu'elle avoit été dans son enfance. D'après la constitution que les Grecs ont donnée à leur théâtre, l'action tragique se passe toujours en public; elle est accompagnée de chants et de danses, et par conséquent elle a besoin d'un chœur, c'est-à-dire d'un certain nombre de personnages qui assistent à l'action, non comme simples spectateurs, mais comme témoins intéressés: c'est ce qui donne aux anciennes tragédies la forme de nos opéra modernes.

Dans le dialogue, le chœur remplit son rôle par le ministère d'un coryphée, qui tantôt parle en son nom, et tient alors la place de nos confidents, tantôt n'est que l'organe des sentiments de tous ceux qu'il représente. Dans les entr'actes, le chœur occupe seul la scène: il y exécute des marches, des évolutions, et des danses graves, en chantant des odes relatives au sujet de la pièce. Les noms qu'on a donnés aux différentes parties de ces odes désignent les différentes évolutions du chœur: on appelle *strophe* le tour qu'il faisoit de la droite à la gauche, et *antistrophe* son retour de la gauche à la droite. Après ces deux tours, le chœur s'arrêtoit au milieu du théâtre, et ce qu'il chantoit dans cette position s'appeloit *épode*. On a prétendu que ces évolutions du chœur marquoient les mouvements des corps célestes, et que son repos étoit l'image de la stabilité de la terre. Quoi qu'il en soit, les anciens poétes lyriques ont conservé à leurs odes ces noms de strophe, d'antistrophe, et d'épode. Convenons

de nos braves époux suivent à Troie le blond Ménélas et l'illustre Agamemnon, qui vont arracher Hélène à son ravisseur. Ce sera en vain que le berger Pâris aura dérobé aux rives de l'Eurotas cette jeune beauté dont Vénus lui avoit fait présent, lorsque, rivale de Junon et de Pallas, elle leur disputa le prix, le prix de la beauté.

ANTISTROPHE I.

Après avoir passé le bois sacré où le sang de tant de victimes coule sur les antels de Diane, je me suis arrêtée à l'entrée du camp : honteuse et tremblante, une rougeur soudaine a coloré mes joues ; mais, entraînée par un desir curieux plus fort que la pudeur et la crainte, j'ai voulu voir les armes et les tentes de nos guerriers, entendre les

que des morceaux de poésie, des chœurs bien exécutés, remplissoient mieux l'intervalle des entr'actes que nos symphonies. Un des avantages du chœur étoit aussi de donner à la tragédie plus de majesté, d'appareil, et de pompe ; d'obliger les poëtes à une extrême régularité, de leur interdire la multiplicité des événements, et les intrigues compliquées. (G.)

[2] *Chalcis*, ville de l'Eubée, séparée d'Aulis et de l'Aulide par l'Euripe, aujourd'hui le détroit de Négrepont. Ce sont les femmes de Chalcis qui composent le chœur : ce qui prouve que Chalcis étoit une ville plus considérable qu'Aulis, qui étoit à-peu-près déserte, puisqu'il n'est point question des femmes de cette dernière ville dans la composition du chœur. Le poëte suppose que la curiosité amène à Aulis les femmes de Chalcis qui ont leurs maris sur la flotte, et, dans le ravissement que leur cause un si magnifique spectacle, elles chantent cet intermède, dont Euripide paroit avoir puisé l'idée dans le dénombrement de l'armée et de la flotte grecque, au second livre de l'*Iliade*. Le poëte épique, dont l'objet étoit de faire un dénombrement, a dû y mettre de l'exactitude ; le poëte tragique, qui n'a voulu faire qu'une ode, ne s'est pas asservi à la même fidélité : il ne se fait point un scrupule de changer et de contredire plusieurs circonstances essentielles du récit d'Homère. Ce dénombrement est un cadre poétique que l'inventeur ne s'est pas donné la peine d'embellir ; Euripide, en l'imitant, n'a pas essayé d'y jeter des beautés nouvelles ; Virgile a relevé par les ornements les plus riches la simplicité d'Homère ; Le Tasse et Fénelon ont imité Virgile, et en ont beaucoup approché. (G.)

hennissements des chevaux. J'ai vu les deux Ajax, amis inséparables; le fils d'Oïlée, et le fils de Télamon, l'ornement de Salamine: assis avec Protésilas, ils s'amusoient à de paisibles jeux [1]. J'ai remarqué Palamède, petit-fils de Neptune, Diomède, qui lançoit le disque d'un bras vigoureux, et près de lui, Mérion, ce rejeton de Mars, dont l'aspect inspire l'admiration, le fils de Laërte, parti du sommet des rochers qui bordent son île. Mes regards se sont portés avec complaisance sur Nirée, le plus beau des Grecs.

ÉPODE I.

J'ai vu le jeune Achille, rival des vents à la course, Achille, fils de Thétis, élève de Chiron, je l'ai vu courant tout armé sur le bord de la mer, et disputant la palme de la vitesse à un char attelé de quatre chevaux, tandis que leur conducteur, Eumélus, roi de Phérès, les animoit par de grands cris, et les pressoit de l'aiguillon. La beauté de ces coursiers m'a frappé; ils mordent un frein d'or; l'or éclate sur leurs rênes: ceux du milieu, attachés au timon, se distinguent par des taches blanches: les deux autres, dociles à la main qui les guide, se font remarquer par une couleur fauve, un peu tigrée, et la rare perfection de leurs formes. Le fils de Pélée, couvert d'armes pesantes, bondissoit légèrement autour des roues.

STROPHE II.

Quel magnifique spectacle que celui d'une flotte si nombreuse! Mes yeux ne pouvoient s'en rassasier; j'en suis encore dans l'enchantement. A droite, les légions des Phthiotes et des Myrmidons remplissent cinquante vaisseaux; sur les poupes s'élèvent les statues d'or des Néréides: c'est l'emblème de l'armée d'Achille.

[1] Il s'agit dans le texte d'une espèce de jeu de dés. Les faces de ces dés étoient ornées de diverses figures de divinités. (G.)

ANTISTROPHE II.

Près de là, le fils de Mécistée, le digne descendant de Talaüs, et Sthénélus, fils de Capanée, commandent un pareil nombre de vaisseaux. On découvre ensuite les soixante vaisseaux que Ménesthée, fils de Pétéus[1], a conduits de l'Attique. Ils portent pour symbole la fière Pallas, qui, sur un char traîné par des chevaux ailés, offre aux matelots un présage de la victoire.

STROPHE III.

J'ai vu aussi ce monument de la gloire et de la force des Béotiens, cinquante vaisseaux ornés de statues; sur la proue, Cadmus paroît tenant en main un serpent; la flotte est sous les ordres du général béotien Léitus. Derrière lui, les guerriers de Locres et de la Phocide montent cinquante vaisseaux; et, pour marcher à leur tête, le fils d'Oïlée a quitté la célèbre ville de Thronias.

ANTISTROPHE III.

Cent vaisseaux sont partis de Mycènes, par les ordres du fils d'Atrée; Agamemnon a mis à leur tête son ami Adraste: ardent à défendre les intérêts de la Grèce, ce guerrier s'apprête à faire repentir de son audace le ravisseur d'Hélène. J'ai vu le vieux roi de Pylos, le vénérable Nestor, dont les vaisseaux sont embellis par la statue de l'Alphée, sous la forme d'un taureau[2].

[1] Le texte dit: *le fils de Thésée*. C'est probablement une erreur d'Euripide, ou plutôt une erreur des éditeurs. Au reste, j'avertis ici que la tournure audacieuse et plus que lyrique, le style entortillé de ces chœurs, met le traducteur dans la nécessité de prendre de grandes libertés, et quelquefois d'imiter et de paraphraser plutôt que de traduire, s'il veut se rendre intelligible: ce seroit se tourmenter en pure perte que de prétendre à une exactitude littérale dont il ne pourroit résulter en françois que des périodes gothiques. (G.) — [2] Le texte dit, *avec des pieds de taureau*. (G.)

ÉPODE II.

Les OEniens ont fourni à la cause commune douze vaisseaux commandés par leur roi Gunéus. A côté d'eux, on distingue les princes de l'Élide que le peuple appelle les Épéens[1]; Eurytus est à leur tête. Les vaisseaux des Taphiens, remarquables par la blancheur des rames, sont sous les ordres de Mégès, fils de Phylée: il arrive des îles Échinades, inaccessibles aux matelots. Le nourrisson de Salamine, le vaillant Ajax, unit l'aile droite à l'aile gauche, et ferme la flotte avec douze vaisseaux qui ont la réputation d'être les plus légers et les plus rapides de toute l'armée. J'ai vu leurs braves rameurs: si quelque général barbare ose leur opposer ses lourdes machines, il ne reverra jamais sa patrie.

Je te salue, Aulis, où j'ai vu, où j'ai entendu tant de merveilles! J'entendrai encore répéter dans ma maison ces récits agréables; et l'image de cette brillante réunion d'hommes et de vaisseaux sera toujours présente à ma pensée.

[1] Parceque Épéus, fils d'Endymion et d'Hypéripné, avoit régné en Élide. (G.)

FIN DE L'INTERMÈDE DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MÉNÉLAS[1], LE VIEILLARD, LE CHOEUR.

LE VIEILLARD.

Que faites-vous, Ménélas? Rougissez des excès auxquels vous osez vous porter.

MÉNÉLAS.

Retire-toi, vieillard: c'est être trop fidèle à ses maîtres.

LE VIEILLARD.

C'est un reproche dont je m'honore.

MÉNÉLAS.

Si ton zèle va trop loin, tu t'en repentiras.

LE VIEILLARD.

Vous ne devez pas ouvrir la lettre qu'on m'a chargé de porter.

MÉNÉLAS.

Tu ne dois pas porter une lettre fatale à toute la Grèce.

LE VIEILLARD.

Tous vos efforts sont vains: rendez-moi cette lettre.

MÉNÉLAS.

Non, je ne la rendrai pas.

LE VIEILLARD.

Et moi je ne vous quitte point.

[1] Euripide fait paroître Ménélas dans ce second acte, et dans le reste de la pièce il ne le montre plus. Ménélas, comme frère d'Agamemnon, devoit jouer un rôle dans un pareil sujet. Sa dispute avec un esclave manque de noblesse; mais les Grecs ne croyoient pas que toutes les actions de leurs personnages tragiques dussent être nobles. (G.)

MÉNÉLAS.

Ce sceptre va bientôt ensanglanter ta tête.

LE VIEILLARD.

Il est glorieux de mourir pour ses maitres.

MÉNÉLAS.

Éloigne-toi. Esclave, il te sied bien d'entrer avec moi dans de longs discours!

LE VIEILLARD, *apercevant Agamemnon qui sort de sa tente.*

Agamemnon, ô mon maitre! on me fait violence; et voilà celui qui en est l'auteur. Il m'arrache par la force la lettre que vous m'avez confiée: rien n'est sacré pour lui.

SCÈNE II.

AGAMEMNON, MÉNÉLAS, LE VIEILLARD, LE CHOEUR.

AGAMEMNON.

Quel est donc le bruit que j'entends? Quelles sont ces indécentes clameurs à l'entrée de ma tente?

LE VIEILLARD.

C'est moi, seigneur, qu'on maltraite: c'est moi que vous devez écouter.

AGAMEMNON.

Et vous, Ménélas, pourquoi disputez-vous avec cet esclave? Quel est le motif d'une pareille violence?

MÉNÉLAS.

Avant que je vous réponde, osez me regarder en face.

AGAMEMNON.

Qui pourroit se flatter de faire baisser les yeux au fils d'Atrée?

MÉNÉLAS.

Vous voyez cette lettre, vous savez les horribles mystères qu'elle contient?

AGAMEMNON.

Oui, je la vois, et remettez-la-moi à l'instant même.

MÉNÉLAS.

Non, je veux auparavant la montrer aux Grecs.

AGAMEMNON.

Quoi! vous sauriez ce que vous ne devez pas savoir! Vous auriez osé rompre le cachet!

MÉNÉLAS.

Oui: dussiez-vous en mourir de dépit, j'ai découvert la trame que vous vouliez cacher.

AGAMEMNON.

Et comment cette lettre est-elle tombée entre vos mains? O dieux! quelle impudence!

MÉNÉLAS.

J'attendois, sur la route d'Argos, l'arrivée de votre fille.

AGAMEMNON.

Et pourquoi portez-vous sur mes actions particulières un regard curieux? Quelle témérité!

MÉNÉLAS.

Je fais ce qui me plaît. Suis-je votre esclave pour vous rendre compte de mes actions?

AGAMEMNON.

Comment! il ne me sera pas permis de gouverner ma propre maison?

MÉNÉLAS.

Et vous ne savez pas vous gouverner vous-même: vous voulez tantôt une chose, tantôt une autre; un instant change vos desseins.

AGAMEMNON.

Quel étalage de vains discours! Quel fléau qu'une langue indiscrète!

MÉNÉLAS.

Un esprit faux et perfide est bien plus odieux et plus nuisible. Je veux vous confondre. Supportez la vérité

sans colère, et n'attendez pas de moi des éloges. Rappelez-vous le temps où, cachant votre ambition sous le voile de la modestie, vous n'étiez occupé qu'à briguer le commandement de l'armée. Que vous étiez humble alors! vous tendiez la main au dernier des soldats; votre porte étoit ouverte aux moindres citoyens; vous parliez à tout le monde, à ceux mêmes qui refusoient de vous écouter: votre espoir étoit de gagner le peuple, et d'acheter de lui l'empire par la douceur de vos manières. Mais une fois parvenu à cette dignité suprême, changeant tout-à-coup de mœurs et de langage, vous n'avez plus connu personne: inaccessible pour vos amis, invisible pour tout le monde, vous vous teniez caché au fond de votre palais. Un homme qui pense noblement doit-il laisser la fortune altérer ainsi son caractère? N'est-ce pas sur-tout dans la prospérité qu'il doit se montrer fidèle? Et quand il a le pouvoir d'obliger, ne doit-il pas en faire usage pour le bonheur de ses amis? Voilà mon premier reproche, et la première preuve de votre mauvais cœur.

Arrivé en Aulide avec l'armée, les vents se refusent à votre départ: consterné du courroux des dieux, anéanti sous la main qui vous frappe, vous entendez les Grecs demander à grands cris qu'on les renvoie, et qu'on ne les force pas à se consumer inutilement en Aulide. Quelle douleur, quelle confusion pour vous! Ne plus commander à mille vaisseaux; ne pouvoir pas déployer dans la plaine de Troie une armée nombreuse! Dans votre désespoir vous avez recours à moi: « Comment faire pour « ne pas perdre ma gloire? par quel moyen conserver « mon pouvoir et ma dignité? » Mais Calchas n'a pas plus tôt annoncé dans un sacrifice qu'en immolant votre fille à Diane vous pouvez obtenir une heureuse navigation, qu'on voit éclater votre joie: vous promettez d'amener la victime; vous écrivez à votre épouse, vous

écrivez librement et volontairement, osez-vous le nier? Vous lui mandez d'envoyer sa fille, comme pour la marier avec Achille. Aujourd'hui vous n'êtes plus le même homme : vous dépêchez secrètement un courrier à Clytemnestre pour lui porter de nouveaux ordres! Vous protestez que vous ne serez jamais le meurtrier de votre fille, tandis que l'air même qui nous environne est témoin que vous aviez promis aux Grecs le sang d'Iphigénie! Cette inconstance n'est pas rare dans les hommes d'état : ils briguent avec ardeur le maniement des affaires; et bientôt ils y renoncent honteusement, les uns rebutés par le caprice d'une multitude aveugle, les autres par l'impuissance de soutenir un pareil fardeau. Que je plains le sort de la Grèce! Au lieu de la gloire qu'elle pouvoit acquérir, vous et votre fille la rendez la fable des barbares. Pour bien choisir le chef d'une nation ou d'une armée, ce n'est ni le rang, ni la naissance qu'il faut considérer; c'est le jugement, c'est la prudence : voilà les qualités essentielles d'un roi et d'un général. Dans l'ordre naturel, le premier c'est le plus sage[1].

LE CHOEUR.

Qu'il est cruel de voir la discorde s'allumer entre deux frères, et des hommes si étroitement unis par le sang s'attaquer par les plus vives injures!

[1] Ces maximes sont froides dans une dispute aussi vive. Les Grecs aimoient les sentences : Euripide sur-tout en abusoit; et cet abus le rendoit cher à Socrate, plus philosophe que littérateur. Socrate n'alloit au théâtre que pour voir les tragédies d'Euripide; et il n'estimoit les tragédies de cet auteur que par la philosophie qu'Euripide y prodiguoit mal-à-propos. Un autre défaut, peut-être plus grand dans nos idées et dans nos mœurs, c'est cette dispute entre deux frères, qui ressemble trop à une querelle de famille; elle n'a pas à nos yeux assez de véhémence pour être tragique; elle est trop vive et trop importante pour être comique. Les reproches que se font Agamemnon et Ménélas ne sont pour nous ni d'un style assez fort, ni d'un tour assez passionné. (G.)

AGAMEMNON.

Ce n'est pas sans quelque pudeur que je me vois obligé de repousser vos outrages: il n'y a qu'un homme vil qui ne sache point rougir [1]; mais je vais vous répondre en peu de mots, avec la modération qui convient à mon rang, et sans oublier que vous êtes mon frère. Dites-moi donc pourquoi cette fureur, pourquoi ces yeux enflammés qui respirent le sang. Quel tort vous fait-on? Que demandez-vous? Est-ce la vertueuse épouse qu'on vous a ravie? Je ne puis vous la rendre. Si vous n'avez pas su conserver votre bien, pourquoi faut-il que je sois puni de votre imprudence? Ma dignité est-elle pour vous un objet d'envie? Sans égard pour la raison et l'honneur, vous exigez qu'on remette entre vos bras cette fatale beauté dont vous êtes épris: le méchant sacrifie tout à ses honteux plaisirs. Parceque, après avoir pris un mauvais parti, je suis revenu à de meilleurs avis, vous me traitez d'insensé. N'est-ce pas vous plutôt qui perdez l'esprit, vous qui, par votre heureuse étoile, délivré d'une méchante femme, mettez tout en œuvre pour la ramener? Des amants égarés dans le transport de la passion ont fait des serments à Tyndare; l'espoir les enivroit alors: l'espoir, ce dieu puissant, a tout fait. Ce n'est pas à vous, ni pour vous, qu'ils ont juré [2]. Eh bien! marchez à leur tête; menez-les aux combats: vous éprouverez bientôt l'effet de ces serments forcés, dictés par l'imprudence; mais ne comptez pas que j'égorge pour vous mes enfants. Contre le droit et la justice, votre infidèle épouse seroit glorieuse et triomphante; et moi, père dénaturé, bourreau de ma famille, je me consumerois jour et nuit dans les larmes! Ce que je viens de vous dire est clair et précis: vous m'en-

[1] Tour sentencieux dans le goût des Grecs. J'ai pris la liberté de transposer cette maxime: elle m'a paru produire un meilleur effet à la place que je lui ai donnée. (G.) — [2] Voyez Racine, acte I, sc. III.

tendez, je crois. Si vous persistez à méconnoître vos vrais intérêts, je ne sacrifierai pas les miens.

LE CHOEUR.

Ce discours est bien différent de celui que nous avions d'abord entendu : il respire la justice et l'humanité, puisqu'il propose d'épargner le sang innocent.

MÉNÉLAS.

Hélas! infortuné, je n'ai plus d'amis!

AGAMEMNON.

Vous voulez les faire périr.

MÉNÉLAS.

Et dans quelle occasion me prouverez-vous donc que vous êtes mon frère?

AGAMEMNON.

Je veux être sage avec vous, et non partager vos fureurs.

MÉNÉLAS.

Il faut partager les maux de ses amis.

AGAMEMNON.

Demandez mon secours, mais non pas la désolation de ma famille.

MÉNÉLAS.

Vous refusez donc ce service à la Grèce et à moi?

AGAMEMNON.

Un dieu vous a frappé de vertige, la Grèce et vous.

MÉNÉLAS.

Eh bien! régnez, enorgueillissez-vous de trahir votre frère; et moi, je vais chercher d'autres ressources et d'autres amis.

SCÈNE III.

AGAMEMNON, MÉNÉLAS, LE VIEILLARD, LE MESSAGER, LE CHŒUR.

LE MESSAGER.

O chef suprême de la Grèce, Agamemnon, je vous amène cette fille si chère, à qui vous avez donné le nom d'Iphigénie[1]! Clytemnestre votre auguste épouse et votre fils Oreste l'accompagnent. Quel spectacle touchant pour un père absent de sa maison depuis si long-temps! Fatiguées de la route, elles se sont arrêtées près de la fontaine d'Eurytus, pour prendre un repos nécessaire à la foiblesse de leur sexe. Leurs chevaux dételés paissent dans la prairie[2]; et moi je suis accouru pour vous annoncer leur arrivée. Déja la nouvelle s'en est répandue dans l'armée: les soldats, impatients de voir Iphigénie, volent à sa rencontre: tous les regards se portent sur les grands de la terre; tout ce qui les intéresse excite l'attention et la curiosité. De toutes parts on se demande quel hymen, quelle fête se prépare? Est-ce Agamemnon qui n'a pu résister au desir de voir sa fille? voudroit-il la consacrer à Diane, reine d'Aulide? qui doit la conduire à l'autel? Mais allons, hâtez-vous, heureux père, de cueillir les premières fleurs dans les corbeilles sacrées; couronnez tous vos têtes! Ménélas, faites les apprêts de l'hymen; que le son de la flûte retentisse dans votre tente; formez des danses joyeuses: le jour du bonheur vient d'éclore pour la jeune Iphigénie!

AGAMEMNON.

Il suffit; j'approuve votre zèle: rentrez dans ma

[1] Le texte ajoute, *dans votre palais*. (G.) — [2] Le texte ajoute: *l'herbe naissante*. (G.)

tente; la fortune elle-même aura soin d'achever son ouvrage[1].

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, MÉNÉLAS, LE CHOEUR.

AGAMEMNON.

Hélas! qui dois-je plaindre? par qui commencer? Malheureux, c'est par toi-même! Je suis tombé dans les filets de la nécessité: un dieu, plus fort et plus habile que moi, a déconcerté tous mes projets. Le dernier des hommes est plus heureux que moi: il peut répandre des larmes, s'abandonner librement à sa douleur. Les grands n'ont pas cet avantage: le peuple est notre maître; nous sommes esclaves de tout ce qui nous environne[2]. Tu rougis de pleurer, malheureux; rougis encore plus de ne pas pleurer dans un si grand malheur! Eh bien, que vais-je dire à Clytemnestre? comment faut-il la recevoir? de quel œil pourrai-je la regarder? sa présence ici met le comble à mes maux. Elle arrive sans être mandée. Mais ne devoit-elle pas naturellement accompagner sa fille, pour la remettre à son époux, pour remplir auprès d'elle l'office d'une tendre mère? Hélas! elle vient pour être témoin de ma perfidie! Et ma fille, ma malheureuse fille, c'est donc au dieu des enfers que je vais la donner pour épouse! Que je la plains! je crois entendre ses reproches: « Ah! père barbare, la mort est donc l'hymen que vous « me destinez! Puissiez-vous en célébrer un pareil, vous « et vos amis! » Mon fils au berceau va déchirer mon ame par ses cris. Je verrai cet enfant pleurer un malheur qu'il ne peut ni connoître ni sentir encore. Maudit soit Pâris; maudit soit ce fils de Priam, ce ravisseur d'Hélène auteur de tous mes maux!

[1] Voyez Racine, acte I, sc. IV. — [2] Ibid., sc. V.

LE CHŒUR.

Et moi, je m'intéresse à votre sort, comme une femme étrangère doit s'intéresser au sort des rois[1].

MÉNÉLAS.

Mon frère, donne-moi la main.

AGAMEMNON.

La voilà. Tu triomphes, et je suis dans le deuil.

MÉNÉLAS.

J'en atteste ici le grand Pélops notre aïeul, j'en atteste Atrée notre père: je vais t'ouvrir mon cœur, et, bannissant tout artifice, te dévoiler mes vrais sentiments. Je n'ai pu voir couler tes larmes sans m'attendrir et sans pleurer moi-même. Je suis redevenu ton frère: mes pensées, mon langage, tout est changé; je me mets à ta place, je m'oppose à ce que tu sacrifies ta fille à mon intérêt particulier. Il n'est pas juste que tu gémisses tandis que je serai dans la joie, et que tes enfants périssent tandis que les miens verront le jour. Que me faut-il donc? Une épouse illustre? n'en trouverai-je pas dans la Grèce une autre qu'Hélène, si l'hymen seul peut me rendre heureux? Quoi! je me priverois d'un frère que je dois chérir, pour recouvrer une femme infidèle! Ne seroit-ce pas remplacer un bien par un mal? insensé que j'étois! En y réfléchissant davantage, j'ai senti ce que c'est que d'immoler ses propres enfants. La pitié m'a parlé en faveur de la jeune victime; la voix du sang s'est fait entendre. Quoi! je laisserois égorger ma nièce pour ravoir ma femme! Qu'a de commun Hélène avec votre fille? Ah plutôt, que l'armée se sépare et abandonne l'Aulide! Et vous, mon frère, séchez ces larmes qui baignent vos yeux, et qui font couler les miennes. Si quelques oracles regardent votre fille, ils me sont désormais étrangers.

[1] C'est la traduction litterale: le sens n'est pas bien clair. (G.)

Je me dépouille en votre faveur de tout l'intérêt que je pouvois y prendre. J'abjure le ressentiment et la haine qui m'ont dicté des discours imprudents: aimer un frère est mon bonheur et mon devoir. Je me suis repenti de l'avoir oublié; mais un cœur honnête revient toujours à la vertu.

LE CHOEUR.

Voilà des sentiments généreux; voilà le langage d'un fils de Tantale: vous ne déshonorez point une race divine.

AGAMEMNON.

Ménélas, je ne m'attendois pas à ce retour de votre tendresse. Vos discours ont consolé mon cœur: ils sont dignes de vous.

MÉNÉLAS.

L'amour, l'ambition, l'avarice, ont souvent divisé les frères. Loin de nous cette rage impie, qui empoisonne le plus doux sentiment de la nature!

AGAMEMNON.

Je n'en suis pas moins réduit à la cruelle nécessité d'égorger ma fille.

MÉNÉLAS.

Que dites-vous? Qui peut vous forcer à répandre votre propre sang?

AGAMEMNON.

Toute l'armée; la Grèce tout entière.

MÉNÉLAS.

Non, si vous renvoyez votre fille à Argos.

AGAMEMNON.

Je pourrois dérober son départ aux Grecs; mais comment leur en dérober le motif?

MÉNÉLAS.

Qu'importe le motif? Pourquoi tant craindre le peuple?

AGAMEMNON.

Mais Calchas révélera les oracles à l'armée.

MÉNÉLAS.

Non : sa mort nous délivrera facilement de cette crainte [1].

AGAMEMNON.

Toute cette race de devins est ambitieuse et méchante.

MÉNÉLAS.

On peut quelquefois en tirer parti ; plus souvent elle est nuisible.

AGAMEMNON.

Une autre inquiétude vient me frapper l'esprit : vous ne la soupçonnez pas?

MÉNÉLAS.

Non; j'attends que vous m'en fassiez part.

AGAMEMNON.

Le digne rejeton de Sisyphe est instruit de tout.

MÉNÉLAS.

Eh bien! je ne vois pas ce que vous et moi avons à craindre d'Ulysse.

AGAMEMNON.

Ne savez-vous pas avec quelle souplesse il sait flatter le peuple?

MÉNÉLAS.

Oui, c'est un ambitieux : et l'ambition enfante tous les crimes.

AGAMEMNON.

Ne l'entendez-vous pas déja, au milieu des Grecs, annoncer les ordres odieux que Calchas lui a révélés! Il va leur apprendre comment je me suis d'abord engagé à immoler ma fille, comment j'ai violé ma promesse : son éloquence entraînera l'armée. Les Grecs, irrités de mon refus, nous prendront l'un et l'autre pour premières victimes; ils répandront ensuite le sang de ma fille. Si je

[1] Trait de politique froide et cruelle, mais conforme au caractère de Ménélas. (G.)

m'enfuis à Argos, ils m'y suivront le fer et la flamme à la main. Ils détruiront les murs bâtis par les Cyclopes, et m'enseveliront sous leurs ruines[1] : telle est ma triste situation; c'est à cette affreuse extrémité que les dieux m'ont réduit. La seule grace que je vous demande, ô Ménélas, c'est d'aller au camp, d'empêcher qne ce funeste secret ne parvienne aux oreilles de Clytemnestre avant que le fatal sacrifice ne soit consommé. Dans un si grand malheur, vous m'aurez du moins épargné quelques larmes. (*Au chœur.*) Et vous, ô étrangères, gardez le plus profond silence sur ce que vous venez d'entendre[2].

[1] Voyez Racine, acte I, sc. I.

[2] La réconciliation des deux frères est touchante; et toute la scène décèle l'art d'un grand maître. L'acte finit de la manière la plus intéressante, en laissant Agamemnon dans une situation terrible, entre sa fille et l'armée, entre la nature et la raison d'état. Je dirai ailleurs pourquoi Racine n'a point introduit Ménélas dans sa pièce, et lui a substitué Ulysse. (G.)

FIN DU SECOND ACTE.

INTERMÈDE DU SECOND ACTE.

LE CHŒUR.

STROPHE.

Heureux les époux qui goûtent au sein d'une heureuse médiocrité les douceurs d'un chaste hymen, enflammés l'un pour l'autre d'une ardeur mutuelle! Le fils de Vénus a deux traits: l'un produit la joie et le bonheur; l'autre, le trouble et l'infortune. Déesse de Cythère, écarte de ma paisible demeure ce dard empoisonné: que des plaisirs modérés, des amours vertueux soient mon partage! O Vénus, ne me refuse pas tes faveurs, mais ne me les prodigue pas!

ANTISTROPHE.

Les mœurs et les caractères des hommes offrent des inégalités frappantes: l'homme droit et juste est toujours semblable à lui-même. Une éducation honnête, de sages préceptes, contribuent beaucoup à la vertu. savoir rougir du vice est déja une grande prudence; mais un autre fruit des premières leçons de l'enfance est de savoir discerner ce qui est beau, ce qui procure un nom immortel et une gloire qui ne vieillit point. Que les femmes cherchent la vertu dans la pratique des devoirs domestiques, dans l'usage modéré des plaisirs secrets, et les hommes dans l'exercice des fonctions éclatantes qui assurent le salut des citoyens et l'honneur de la patrie!

ÉPODE.

O Pâris! tu fus d'abord élevé sur le mont Ida, parmi

les troupeaux[1]. Là tu essayois sur la flûte phrygienne des airs rustiques; ta main, unissant des chalumeaux divers, s'exerçoit dans l'art d'Olympus[2], pendant que tes génisses erroient dans la prairie, et paissoient l'herbe tendre. Tu n'étois qu'un berger, quand trois déesses briguèrent ton suffrage, et se soumirent à ta loi. C'est cette funeste dispute qui t'ouvrit le chemin de la Grèce; c'est elle qui t'introduisit dans le palais de Ménélas, éclatant d'or et d'ivoire; tes yeux ardents se fixèrent sur la belle Hélène, et lui inspirèrent l'amour dont ton cœur étoit embrasé: telle est la source de cette guerre qui rassemble aujourd'hui la flotte des Grecs, et l'entraîne vers les rivages de Troie.

[1] C'est le privilége des poëtes lyriques de supprimer les transitions, et d'affecter le désordre. Euripide paroît attribuer à l'éducation rustique de Pâris les vices et les passions fatales de sa jeunesse; mais il laisse deviner la liaison secrète qui unit à des réflexions morales sur l'éducation et sur la vertu cette apostrophe que le chœur adresse au berger Pâris, qui fut si funeste à sa patrie, et même à la Grèce. Musgrave s'est piqué d'exprimer cette liaison. Ce savant interprète a donné une très belle édition d'Euripide, laquelle a le très grand défaut d'offrir souvent au lecteur, au lieu du sens exprimé par le texte, les trop savantes conjectures de l'éditeur. (G.)

[2] Cet Olympus, disciple de Marsyas, étoit un excellent joueur de flûte, et inventa, dit-on, la manière d'accorder la flûte avec le luth. (G.)

FIN DE L'INTERMÈDE DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, SUITE DE CLYTEMNESTRE ET D'IPHIGÉNIE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Que la fortune des grands a d'éclat, et impose de respect! Voyez Iphigénie, fille du roi des Grecs; voyez son illustre mère, née du sang de Tyndare: les honneurs et la majesté qui les environnent égalent la noblesse de leur origine. Les grands qui versent l'abondance au sein de l'indigent sont des dieux sur la terre. Filles de Chalcis, empressons-nous de recevoir la reine, qui se dérobe enfin à une foule importune[1]. Que notre visage lui témoigne notre joie; tendons-lui la main, assurons ses pas au moment où elle va toucher la terre; que la jeune fille d'Agamemnon, arrivant pour la première fois sur ces bords, n'éprouve aucune frayeur en descendant de son char. Évitons de causer le moindre trouble, le plus léger embarras, aux princesses d'Argos, étrangères en Aulide.

CLYTEMNESTRE.

Vos hommages et vos vœux sont pour nos cœurs le plus heureux augure. Un doux espoir me montre l'image d'un illustre époux, d'un glorieux hyménée. Mais ne perdons point de temps: chargez-vous des dons précieux destinés à ma fille, et portez-les avec précaution dans la

[1] Musgrave traduit: *Excipiamus reginam curru de suo*, parcequ'il a lu dans le texte, οχιων απο, et non pas οχλων ὑπο, qu'on trouve dans d'autres éditions. (G.)

tente de mon époux. Et toi, ma chère Iphigénie, avance hors du char ton pied foible et timide. Jeunes filles, recevez-la dans vos bras; donnez-moi la main, aidez-moi à descendre. Qu'on se tienne devant le char; qu'on prenne garde qu'aucun objet n'effraie l'œil ombrageux des chevaux, toujours prompts à s'effaroucher; et vous, prenez le fils d'Agamemnon, le petit Oreste. Cher enfant, tu dors: la fatigue du voyage a sans doute assoupi tes sens; éveille-toi pour voir le mariage de ta sœur. Rejeton de la plus noble race, tu t'allies aujourd'hui à la famille d'un héros non moins illustre, issu comme toi du sang des dieux. Venez, Iphigénie, asseyez-vous ici à mes pieds, et qu'en vous voyant près de moi, ces étrangères me félicitent comme la plus heureuse des mères. Saluez votre père qui s'avance.

IPHIGÉNIE.

O ma mère! pardonnez au sentiment qui m'entraîne; souffrez que je m'élance dans les bras d'un père.

SCÈNE II.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE,
SUITE DE CLYTEMNESTRE ET D'IPHIGÉNIE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

O mon époux et mon roi, Agamemnon, vous nous voyez devant vous, fidèles à exécuter vos ordres.

IPHIGÉNIE.

O mon père! après une si longue absence, qu'il m'est doux de vous presser contre mon cœur! Que j'avois d'impatience de vous revoir! Excusez ces transports.

AGAMEMNON.

Ne vous contraignez point, ma fille: vous avez toujours aimé votre père plus que tous ses autres enfants.

IPHIGÉNIE.

O mon père! que j'ai de plaisir à vous voir, après un si long temps!

AGAMEMNON.

Je partage avec vous ce plaisir: vos sentiments sont les miens.

IPHIGÉNIE.

Que vous avez bien fait de m'appeler auprès de vous!

AGAMEMNON, *à part.*

Hélas! je n'ose l'assurer[1].

IPHIGÉNIE.

Quel trouble dans vos regards! Puisque vous me voyez avec plaisir, pourquoi cette tristesse?

AGAMEMNON.

Un roi, un général, a bien des soucis et des inquiétudes.

IPHIGÉNIE.

Soyez tout à moi dans ce moment: oubliez les soins de votre rang.

AGAMEMNON.

Oui, ma fille, mon esprit n'est occupé que de vous: vous êtes seule présente à ma pensée.

IPHIGÉNIE.

Déridez donc ce front, adoucissez ce regard.

AGAMEMNON.

Eh bien! vois, je souris: ton seul aspect peut encore appeler le sourire sur mes lèvres.

IPHIGÉNIE.

Pourquoi donc une larme s'échappe-t-elle de vos yeux?

AGAMEMNON.

Nous touchons au moment d'une longue séparation.

IPHIGÉNIE.

Que voulez-vous dire, mon père? Je ne vous entends pas.

[1] Le texte grec dit littéralement: *Je ne sais si je dois le dire ou ne le pas dire.* (G.)

AGAMEMNON.

Tu ne dois pas m'entendre, tu as raison : c'est ce qui redouble ma douleur.

IPHIGÉNIE.

Je serai moins raisonnable si cela peut dissiper vos ennuis[1].

AGAMEMNON.

Quel tourment! Je ne puis plus me taire. Ma fille, je suis content de toi.

IPHIGÉNIE.

Restez avec nous, mon père; ne quittez point vos enfants.

AGAMEMNON.

Je le voudrois; et je souffre de ne pas le pouvoir.

IPHIGÉNIE.

Périssent les combats, périsse la querelle de Ménélas!

AGAMEMNON.

Elle en perdra bien d'autres, après m'avoir perdu!

IPHIGÉNIE.

Voilà déja bien long-temps que vous vous arrêtez à Aulis!

AGAMEMNON.

Quelque chose m'y retient encore.

IPHIGÉNIE.

Où dit-on, mon père, qu'habitent les Phrygiens?

AGAMEMNON.

Où Pâris n'auroit jamais dû habiter.

IPHIGÉNIE.

Vous allez, loin de moi, traverser les mers?

[1] Il y a littéralement dans le texte : *Je dirai des folies, si cela peut vous égayer.* Il faut toujours observer qu'une naïveté peut être puérile dans une langue, et très intéressante dans une autre : l'expression fait tout. Voilà pourquoi il suffit, pour ridiculiser les anciens, de les traduire littéralement. (G.)

AGAMEMNON.

Vous vous embarquez aussi, ma fille, de même que votre père[1].

IPHIGÉNIE.

Ah! plût au ciel qu'il me fût permis de vous suivre!

AGAMEMNON.

Pourquoi former ces vœux? Ma fille, vous voyagerez aussi sur les eaux, et vous vous souviendrez alors de votre père.

IPHIGÉNIE.

Ma mère m'accompagnera-t-elle, ou partirai-je seule?

AGAMEMNON.

Seule: sans votre père, sans votre mère.

IPHIGÉNIE.

Vous avez donc dessein de m'envoyer dans une autre maison et dans une famille étrangère?

AGAMEMNON.

Cessez de m'interroger: c'est un secret qu'à votre âge il ne vous convient pas de vouloir pénétrer.

IPHIGÉNIE.

Hâtez-vous de vaincre les Phrygiens, et revenez promptement avec nous.

AGAMEMNON.

Avant mon départ, il faut que j'offre ici un sacrifice.

IPHIGÉNIE.

Ce soin regarde les prêtres.

AGAMEMNON.

Il vous regarde aussi; vous y serez, près de l'autel[2].

[1] Allusion à la barque sur laquelle on croyoit alors que les morts traversoient le Styx. Cette allusion trop prolongée est froide pour nous; elle ne l'étoit pas pour les Grecs. Le texte, dans cet endroit, est un peu obscur, et les interprètes continuent à l'obscurcir encore: j'en ai tiré le sens le plus convenable au sujet. (G.)

[2] Le texte dit: *Près du lieu où l'on se lave les mains.* C'est ce que cer-

IPHIGÉNIE.

Formerons-nous des danses autour de la victime?

AGAMEMNON.

Heureuse ignorance, que je te porte envie! Rentrez, ma fille; retournez avec vos compagnes. Donnez-moi votre main; recevez du plus tendre père ce baiser bien doux et bien amer. Je vais vous quitter pour long-temps. Fille trop chère! Quoi! ce sein que je sens palpiter sur mon cœur.... cette fleur de la jeunesse et de la beauté.... ces cheveux blonds... O ville des Phrygiens, ô malheureuse Hélène, dans quel abyme de maux vous allez me précipiter! Terminons ces adieux; les larmes inondent mon visage. Éloigne-toi, ma fille. Et vous, Clytemnestre, pardonnez si, au moment de donner à Iphigénie un époux tel qu'Achille, j'éprouve une douleur si vive. L'hymen est glorieux, mais la séparation est cruelle. Après avoir pris tant de soins et de peines pour élever ma fille, on l'arrache de mes bras! Il faut que je la livre à une maison étrangère! Quel moment pour un père[1]!

SCÈNE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

Je suis trop juste pour blâmer en vous un sentiment que j'éprouverai moi-même quand je remettrai ma fille dans les mains de son époux; la loi l'ordonne, la circonstance l'exige. Daignez seulement m'instruire de la famille du gendre que vous avez choisi: je ne connois encore que son nom.

tains traducteurs appellent *le lavoir*: terme très ignoble en françois, quoique le mot grec qu'ils traduisent soit aussi noble que l'est pour nous celui d'*autel*. (G.) — [1] Voyez Racine, acte II, sc. II.

AGAMEMNON.

Asope eut Ægine pour fille.

CLYTEMNESTRE.

Quel fut l'époux d'Ægine? Un dieu, ou un mortel?

AGAMEMNON.

Ce fut Jupiter lui-même, et de cette union naquit Æaque, prince d'Œnone.

CLYTEMNESTRE.

Quel fut le fils et l'héritier d'Æaque?

AGAMEMNON.

Pélée, qui avoit épousé la fille de Nérée.

CLYTEMNESTRE.

Étoit-ce malgré les dieux, ou de leur consentement?

AGAMEMNON.

Jupiter l'avoit promise à Pélée; son père, Nérée, la donna.

CLYTEMNESTRE.

Où cet hymen fut-il célébré? Fut-ce au sein des flots [1]?

AGAMEMNON.

Dans la célèbre vallée du mont Pélion, habitée par Chiron le centaure.

CLYTEMNESTRE.

Où l'on dit que les Centaures ont établi leur demeure?

AGAMEMNON.

Oui, c'est dans ce lieu-là même que les dieux célébrèrent les noces de Pélée et de Thétis.

CLYTEMNESTRE.

Est-ce Pélée, est-ce Thétis, qui a pris soin de l'éducation d'Achille?

AGAMEMNON.

C'est au centaure Chiron que l'on confia l'enfant, pour l'éloigner des mœurs des hommes corrompus.

[1] Nous voyons dans Virgile que la nymphe Cyrène, mère d'Aristée, tient sa cour au fond des eaux. La tradition des poëtes est que les divinités de la mer avoient des palais sous les flots. (G.)

CLYTEMNESTRE.

C'est un sage instituteur; mais plus sage encore est le père qui a choisi un tel instituteur pour son fils.

AGAMEMNON.

Voilà l'homme qui épousera votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Une telle alliance est honorable. Dans quelle ville de la Grèce fait-il son séjour?

AGAMEMNON.

Sur les confins de Phthie, près du fleuve Apidanus.

CLYTEMNESTRE.

Est-ce là qu'il conduira notre fille?

AGAMEMNON.

Quand il en sera possesseur, il lui choisira une demeure à son gré.

CLYTEMNESTRE.

Puissent-ils être heureux! Mais quel jour a-t-on fixe pour cet hymen?

AGAMEMNON.

Le jour où le disque fortuné de Diane brillera dans toute la plénitude de son éclat.

CLYTEMNESTRE.

Vous avez déja fait à la déesse les sacrifices qui doivent précéder les fêtes?

AGAMEMNON.

Je vais me hâter d'accomplir ce devoir: et dans ce moment c'est le soin qui m'occupe.

CLYTEMNESTRE.

Ces sacrifices seront suivis du festin nuptial?

AGAMEMNON.

Oui, quand j'aurai immolé la victime que demandent les dieux.

CLYTEMNESTRE.

Dans quel endroit les femmes se rassembleront-elles pour le repas qui leur est destiné?

AGAMEMNON.

Ici, près de la flotte des Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Le temps ne permet rien de plus convenable. Puisse seulement l'hymen que nous préparons réussir au gré de nos vœux!

AGAMEMNON.

Savez-vous maintenant ce que j'attends de vous? Êtes-vous disposée à m'obéir?

CLYTEMNESTRE.

Pouvez-vous douter de mon obéissance? N'y suis-je pas accoutumée?

AGAMEMNON.

Dans ce lieu où se trouve l'époux, nous ferons...

CLYTEMNESTRE, *l'interrompant.*

Que ferez-vous? Quoi! prétendriez-vous sans moi remplir un office qui n'appartient qu'à une mère?

AGAMEMNON.

Nous célébrerons le mariage à la face de tous les Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Et pendant cette cérémonie, où serai-je donc, moi?

AGAMEMNON.

Retournez à Argos: votre famille réclame votre présence et vos soins.

CLYTEMNESTRE.

Comment! Que j'abandonne ma fille! Eh! qui portera le flambeau de l'hymen?

AGAMEMNON.

C'est moi qui présenterai la torche sacrée.

CLYTEMNESTRE.

L'usage ne le permet pas; et vous jugez vous-même ces fonctions peu convenables à un homme.

AGAMEMNON.

Mais est-il plus convenable à une femme de se mêler parmi les soldats, de paroître au milieu d'une armée?

CLYTEMNESTRE.

Il est beau pour une mère d'accompagner sa fille aux autels de l'hymen.

AGAMEMNON.

Oui; mais il n'est pas beau que ses autres filles restent seules.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles sont soigneusement gardées dans des appartements inaccessibles à tous les hommes.

AGAMEMNON.

Obéissez.

CLYTEMNESTRE.

Non: j'en jure par la déesse qui règne dans Argos! Les affaires du dehors vous regardent; les soins intérieurs, ceux sur-tout que réclame une épouse nouvelle, appartiennent à une mère[1].

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, LE CHŒUR.

AGAMEMNON.

Hélas! inutiles efforts! C'est en vain que je me flattois d'échapper aux yeux d'une mère. Mon esprit se fatigue à chercher des ruses honteuses; je ne m'occupe qu'à tromper ce que j'ai de plus cher, et tous mes stratagèmes

[1] Voyez Racine, acte III, sc. 1.

échouent. Allons trouver le ministre des dieux; interrogeons Calchas sur le malheur de la Grèce, sur ce sacrifice si cher à la déesse et si cruel pour mon cœur. Le sage doit choisir une femme prudente et soumise, ou renoncer à l'hymen.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

INTERMÈDE DU TROISIÈME ACTE.

LE CHŒUR.

STROPHE.

Les Grecs rassemblés dans l'Aulide verront bientôt les bords du Simoïs, qui roule ses flots argentés dans la plaine de Troie, et baigne les murs d'Ilion, qu'Apollon a bâtis. C'est là, dit-on, que Cassandre secoue ses cheveux blonds couronnés de lauriers, quand le souffle prophétique du dieu de Délos agite et enflamme son sein.

ANTISTROPHE.

Quelle immense multitude de Troyens couvrira la forteresse de Pergame et les remparts de la ville, quand les enfants de Mars, arrivant de la Grèce, aborderont sur leurs vaisseaux rapides aux rives du Simoïs, résolus d'arracher des bras du fils de Priam l'illustre sœur des Gémeaux qui brillent dans l'Olympe!

ÉPODE.

Pergame, ce boulevard des Phrygiens, les tours qui l'environnent, seront ensanglantés par le carnage de leurs défenseurs: on verra voler les têtes des guerriers troyens. Quel deuil pour les filles d'Ilion et pour l'épouse de Priam! Que de larmes vont couler! Combien gémira la fille de Jupiter, la perfide Hélène, témoin de cette lutte terrible! O dieux, épargnez-moi, épargnez à mes enfants et à leur postérité une attente semblable à celle des femmes de la Lydie et de la Phrygie, lorsque occupées ensemble

à manier l'aiguille et la navette, elles se diront : « O mes « chères compagnes! qui de nous, entendant la première « la nouvelle du désastre de sa patrie, arrachera ses che- « veux, et maudira la coupable épouse qui se glorifie de « descendre d'un dieu transformé en cygne; s'il est vrai « cependant que le maître de l'Olympe, vaincu par son « amour pour Léda, ait daigné subir cette métamorphose, « et si ce n'est pas plutôt un doux, mais indiscret men- « songe, forgé par les Muses pour amuser le loisir des « hommes? »

FIN DE L'INTERMÈDE DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ACHILLE, LE CHOEUR.

ACHILLE.

Où est le chef des Grecs? Qu'on se hâte d'annoncer à Agamemnon qu'Achille, fils de Pélée, lui demande ici une entrevue. Tous les guerriers arrêtés à l'entrée de l'Euripe n'ont pas les mêmes sentiments: les uns, libres du joug de l'hymen, n'ont laissé en partant aucun objet chéri; ils restent tranquillement sur ce rivage, sans s'inquiéter du départ; d'autres se sont arrachés des bras d'une jeune épouse qui n'étoit pas encore mère, pour voler à cette expédition. Les dieux ont eux-mêmes allumé cette ardeur belliqueuse dont toute la Grèce est embrasée. Mais que les autres s'occupent de leur situation, je ne dois ici songer qu'à la mienne. J'ai abandonné Pharsale et mon père Pélée; pourquoi? pour attendre en ce détroit un souffle de vent. Je réprime avec peine les murmures des Thessaliens qui m'assiégent, et me disent sans cesse: « Achille, que faisons-nous ici? Combien de temps faudra-t-il perdre encore dans les apprêts du voyage? Si « vous voulez partir, partez donc promptement, ou bien « renvoyez-nous dans notre patrie, sans vous asservir « plus long-temps aux lenteurs des Atrides. ».

SCÈNE II.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

O fils de la déesse des mers! votre voix a pénétré jusqu'à moi au fond de cette tente, et j'accours au-devant de vous.

ACHILLE.

O sainte pudeur! Que vois-je? Une femme d'une rare beauté!

CLYTEMNESTRE.

Je vous suis inconnue; j'excuse votre surprise, et j'approuve votre modestie.

ACHILLE.

Qui êtes-vous? Que faites-vous au milieu de l'armée des Grecs? Comment une femme se trouve-t-elle parmi des hommes hérissés de fer?

CLYTEMNESTRE.

Je suis fille de Léda; on me nomme Clytemnestre; le roi Agamemnon est mon époux.

ACHILLE.

Vous m'avez instruit en peu de mots de tout ce qu'il m'importoit de savoir; je me retire: la bienséance m'interdit un plus long entretien avec des femmes.

CLYTEMNESTRE.

Arrêtez, Achille; pourquoi me fuyez-vous? Donnez-moi votre main, prémices d'une heureuse alliance.

ACHILLE.

Que dites-vous? Moi, vous donner la main! Je respecte les droits d'Agamemnon, et ne toucherai point à ce qui doit être sacré pour moi [1].

[1] Le texte dit mot à mot : *Je crains d'offenser Agamemnon en touchant*

CLYTEMNESTRE.

Ne craignez rien, fils de Thétis; ce témoignage d'amitié vous est permis, puisque vous épousez ma fille.

ACHILLE.

Que parlez-vous d'hymen? Quel est ce langage nouveau qui me confond? O femme, votre esprit s'égare!

CLYTEMNESTRE.

Il est naturel de rougir en voyant de nouveaux amis, lorsqu'un mariage est l'objet de l'entrevue.

ACHILLE.

Femme, je n'ai jamais demandé votre fille, et jamais les Atrides ne m'ont proposé sa main.

CLYTEMNESTRE.

O ciel! Qu'entends-je? Si mes discours vous étonnent, je suis bien plus surprise des vôtres.

ACHILLE.

Un de nous deux se trompe, et chacun de nous croit avoir raison. Je vous laisse juger de quel côté est l'erreur.

CLYTEMNESTRE.

Que ma situation est cruelle! Je poursuis un mariage qui, selon toute apparence, n'est qu'une chimère. Quelle confusion pour moi!

ACHILLE.

Quelqu'un a voulu sans doute se jouer de votre crédulité, et m'insulter moi-même. Retenez votre indignation: cet outrage ne mérite que le mépris.

CLYTEMNESTRE.

Je vais cacher ma honte. Après une méprise aussi humiliante, je ne puis plus lever les yeux sur vous.

ACHILLE.

Je vous ai dit la vérité; mais entrons: je veux parler à

à ce que je ne dois pas toucher. Cette pudeur d'un jeune guerrier est conforme aux idées des Grecs, et à l'état de leur société, où les femmes étoient séparées des hommes. (G.)

votre époux. (*Il s'avance pour entrer dans la tente, au moment où l'esclave en ouvre la porte.*)

SCÈNE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, UN ESCLAVE, LE CHOEUR.

L'ESCLAVE[1].

O descendant d'Æaque, arrêtez! O fils de Thétis, et vous, fille de Léda, écoutez-moi!

ACHILLE.

Qui m'appelle? D'où viennent ces cris? Que signifient ce trouble et ce désordre?

L'ESCLAVE.

C'est un esclave qui vous implore[2]: oubliez la condition où la fortune m'a réduit, pour vous souvenir que je suis homme.

ACHILLE.

Que cherches-tu? ton maître? Ce n'est pas moi. Je n'ai rien de commun avec Agamemnon.

L'ESCLAVE.

Je suis un esclave de la famille d'Agamemnon[3]. Tyndare m'a donné à Clytemnestre.

[1] C'est le même qui a parn dans la première scène, sous le nom d'un vieillard, et il conserve ici son caractère de naïveté et de fidélité. (G.)

[2] Le texte dit mot à mot: *C'est un esclave: il n'y a pas là de quoi se glorifier, la fortune ne le permet pas.* Nous n'avons point d'esclaves dans nos tragédies: nous n'avons que des confidents, qui s'expriment avec autant de noblesse qne les prinees et les rois. Les Grecs faisoient parler les esclaves antrement que leurs maîtres, et ne croyoient pas blesser la dignité tragiqne en donnant aux personnages un langage conforme à leur caractère et à leur état. (G.)

[3] Le texte dit: *Je suis un esclave de la maison que vous voyez devant vous.* (G.)

ACHILLE.

Parle, et dis-nous pourquoi tu nous arrêtes ici.

L'ESCLAVE.

Êtes-vous seuls devant cette tente?

CLYTEMNESTRE.

Oui, nous sommes seuls; sors[1], approche; tu peux t'expliquer avec confiance.

L'ESCLAVE.

O fortune, ô providence, aide-moi à sauver d'innocentes victimes!

ACHILLE.

Cette emphase promet un long discours.

CLYTEMNESTRE.

Par la fidélité que tu me dois, esclave, hâte-toi de m'instruire.

L'ESCLAVE.

Vous connoissez mon dévouement pour vous et pour vos enfants.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je sais que tu es un ancien serviteur de ma maison.

L'ESCLAVE.

Agamemnon m'a reçu comme faisant partie de votre dot.

CLYTEMNESTRE.

Tu es venu avec nous à Argos, et tu as toujours été attaché à ma personne.

L'ESCLAVE.

Cela est vrai; et j'ai toujours montré plus de zèle pour vos intérêts que pour ceux de votre époux.

CLYTEMNESTRE.

Révèle-nous donc maintenant ce grand secret.

[1] Jusqu'à ce moment l'esclave est resté dans l'intérieur, mais à la porte de la tente. (G.)

L'ESCLAVE.

Agamemnon s'apprête à égorger votre fille de sa propre main [1].

CLYTEMNESTRE.

O ciel! Quel affreux discours! Vieillard, as-tu perdu la raison?

L'ESCLAVE.

Non: votre époux va plonger le glaive dans le sein de la malheureuse Iphigénie.

CLYTEMNESTRE.

Infortunée que je suis! De quelle fureur mon époux est-il donc transporté?

L'ESCLAVE.

Sage dans tout le reste, il n'est insensé que pour votre malheur et pour celui de votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Mais quel motif étouffe en lui la nature? Quel dieu vengeur l'agite?

L'ESCLAVE.

Des oracles troublent sa raison: Calchas demande cette victime pour que l'armée puisse partir...

CLYTEMNESTRE.

Pour aller où? O déplorable mère! O fille infortunée, tu trouves un bourreau dans ton père!

L'ESCLAVE.

Il veut aller attaquer la ville de Dardanus, pour rendre Hélène à Ménélas.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! le retour d'Hélène est attaché à la mort d'Iphigénie!

L'ESCLAVE.

Vous savez tout. Iphigénie doit être sacrifiée à Diane par son père.

[1] Ici commence la scène v de Racine, acte III

CLYTEMNESTRE.

Et pourquoi feindre ce mariage?

L'ESCLAVE.

Pour vous engager, par cet appât trompeur, à lui envoyer votre fille.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille, tu es venue à la mort, et ta mère aussi!

L'ESCLAVE.

Votre situation est horrible! Agamemnon a formé un dessein bien indigne d'un père.

CLYTEMNESTRE.

Je suis perdue! Les pleurs malgré moi inondent mon visage.

L'ESCLAVE.

Fut-il jamais un sujet de larmes plus juste et plus douloureux[1]?

CLYTEMNESTRE.

O vieillard, d'où sais-tu cette affreuse nouvelle?

L'ESCLAVE.

J'étois chargé de vous porter une seconde lettre, différente de celle que vous aviez reçue auparavant.

CLYTEMNESTRE.

Étoit-ce pour empêcher ou pour hâter le départ de ma fille?

L'ESCLAVE.

Pour l'empêcher. Votre époux étoit alors revenu à de sages conseils.

CLYTEMNESTRE.

Mais pourquoi, chargé de cette lettre, ne me l'as-tu pas remise?

[1] Ou bien : *Qui pourroit blâmer les larmes d'une mère à laquelle on arrache ses enfants?* C'est le sens qu'Érasme a préféré, fondé sur ce que Clytemnestre dit, dans le vers précédent, qu'elle fait un effort pour cacher ses larmes. (G.)

L'ESCLAVE.

Ménélas me l'a arrachée par la force : c'est lui qui est l'auteur de tous vos maux.

CLYTEMNESTRE.

Fils de Thétis, vous l'entendez !

ACHILLE.

Oui, j'entends que vous êtes malheureuse, et que je suis cruellement outragé.

CLYTEMNESTRE.

Ils vont égorger ma fille, après l'avoir trompée par l'espoir d'être à vous.

ACHILLE.

La conduite de votre époux enflamme mon indignation. Cet affront ne restera pas impuni.

CLYTEMNESTRE.

Je ne rougirai point de tomber à vos genoux. Mortelle, je puis m'abaisser devant le fils d'une déesse. Qu'ai-je à faire d'une gloire importune? Est-il pour moi quelque chose de plus cher au monde que le salut de ma fille? Fils de Thétis, secourez une mère au désespoir; secourez une fille qui a porté le nom de votre épouse, bien en vain, il est vrai. Cependant c'est pour vous que je l'ai couronnée; c'est à vous que je l'amenois; et maintenant je la conduis à la mort! Ne sera-ce pas pour vous une honte de l'avoir abandonnée? Si ma malheureuse fille n'a pas eu le bonheur d'être unie avec vous, on vous a du moins appelé son époux. Par cette main que je baigne de mes larmes, par votre illustre mère, je vous en conjure, ayez pitié de nous. C'est votre nom qui nous a perdues : c'est un devoir pour vous de nous défendre. Je n'ai plus d'autres autels que vos genoux; je suis ici sans amis; vous entendez les projets barbares et sanguinaires d'Agamemnon; vous voyez une femme au milieu d'un camp séditieux,

toujours ardent pour le crime[1]. Notre sort est entre vos mains; osez nous protéger, et nous sommes sauvées.

LE CHOEUR.

De quoi la tendresse maternelle n'est-elle pas capable! Que ne fait pas une mère pour ses enfants!

ACHILLE.

Mon cœur s'irrite et se soulève: je sais supporter avec modération la prospérité; mais l'aspect de l'innocent opprimé m'émeut et me transporte[2].

LE CHOEUR.

C'est le caractère du sage: voilà les sentiments qui doivent régler le cours de notre vie.

ACHILLE.

Il est permis de s'écarter quelquefois des lois d'une austère sagesse; mais il est des occasions où l'on ne peut être trop sage. Élevé auprès de Chiron, le plus vertueux des hommes, j'ai puisé dans ses leçons la simplicité et la franchise: j'obéirai aux Atrides tant qu'ils seront dignes de commander. S'ils abusent de leur pouvoir, je saurai résister à des ordres injustes. Ici, comme à Troie, indépendant et libre, je combattrai pour le devoir et pour l'honneur, je tâcherai d'unir la vertu à la gloire. Pour vous,

[1] Le texte ajoute: *mais utile quand il veut l'être*. Euripide craignoit de déplaire aux Grecs, en parlant ainsi de l'armée sans correctif; mais pour nous le correctif est glacial. (G.)

[2] Je donne ici au texte une légère teinte moderne. Euripide fait dire à son Achille: *Mon cœur magnanime s'élonce en avant; il sait s'indigner des maux, et se réjouir médiocrement des biens*: voilà les mots dans l'exactitude littérale la plus rigoureuse. Quelques commentateurs, appliquant aux deux parties de la phrase l'adverbe *μετρίως*, qui signifie *modérément*, ont prétendu qu'Achille disoit: *Je m'afflige des maux, et je me réjouis des biens avec la même modération*; mais la manière dont l'adverbe est placé prouve évidemment qu'il ne doit se rapporter qu'à la seconde partie de la phrase; et d'ailleurs l'opinion de ces commentateurs est en contradiction avec le premier vers, où Achille dit que son cœur *s'irrite et se soulève*. (G.)

ô femme si indignement traitée par ce que vous avez de plus cher, comptez sur les secours d'un jeune guerrier vivement touché de vos malheurs! Votre fille ne sera point immolée par son père, puisqu'elle a été appelée mon épouse. Je ne souffrirai point que votre époux me prenne pour l'instrument de sa perfidie: sa main auroit levé le fer sur la victime, mais ce seroit mon nom qui l'auroit immolée. Agamemnon seroit coupable; mais serois-je innocent, si je lui avois fourni le prétexte et les moyens du crime? Quoi! cette vierge douce et modeste, après avoir éprouvé ce que l'humiliation et la douleur ont de plus insupportable et de plus cruel, seroit arrachée à la vie pour avoir espéré de s'unir à moi! Ah! je serois le plus lâche des Grecs, je serois le dernier des hommes, en un mot un Ménélas[1], et non pas le fils de Pélée, si je souffrois que mon nom servît à commettre un meurtre. Non, j'en jure par le père de celle qui m'a donné le jour, par Nérée, nourri au sein des flots, Agamemnon ne touchera pas votre fille: sa main ne se portera pas même à l'extrémité de son voile. Ou Sipyle[2], ville obscure et barbare, deviendra la patrie des héros, et Phthie, ma terre natale, n'aura plus aucun nom; ou le devin Calchas remportera ses funestes libations et son eau lustrale. Et qu'est-ce qu'un devin? Un homme qui dit peu de vérités et beaucoup de

[1] Le texte ajoute: *né d'un mauvais génie.* (G.)

[2] Ou *Sipylum*, ville de l'Asie mineure, et capitale de la Méonie, selon Pline, lequel ajoute qu'auparavant on la nommoit *Tantalis*, parceque Tantale y avoit établi son séjour. C'est sur cette tradition que certains commentateurs ont prétendu qu'Agamemnon et Ménélas étoient originaires de Sipyle; et qu'Achille a voulu l'insinuer, lorsqu'il a dit ironiquement que Sipyle, patrie des généraux de l'armée, deviendroit illustre. Je n'ai point suivi ce sens, que le texte n'indique pas: un guerrier aussi jeune qu'Achille pouvoit bien ignorer qu'Agamemnon et Ménélas fussent originaires de Sipyle; mais Sipyle étoit passé en proverbe pour désigner une ville médiocre et obscure. (G.)

mensonges; un fourbe que le hasard favorise quelquefois, et qui a recours à l'artifice quand il est contredit par le sort[1]. Ce qui excite mon ressentiment, ce n'est pas de me voir frustrer d'un hymen auquel je n'avois point songé: tous les princes de la Grèce recherchent mon alliance; mais je ne puis supporter l'outrage personnel que me fait Agamemnon. S'il avoit besoin de mon nom pour attirer sa fille en ces lieux, il devoit me le demander. Clytemnestre se seroit laissé persuader aisément de me donner Iphigénie; et moi, j'aurois donné Iphigénie aux Grecs, si l'heureux départ de la flotte eût été attaché à ce sacrifice; j'aurois immolé ma nouvelle épouse au bonheur de mes compagnons d'armes. Mais je ne suis rien aux yeux des chefs de l'armée. Cependant ce fer leur apprendra bientôt qu'il m'est aussi aisé de leur nuire que de leur servir. Avant d'aborder aux rivages phrygiens, peut-être trouverai-je ici l'occasion d'ensanglanter mon bras, si quelque téméraire essaie de m'enlever votre fille. Bannissez toute crainte. Vous m'avez imploré comme une divinité tutélaire: je ne suis pas un dieu; mais je le deviendrai pour vous[2].

LE CHOEUR.

Achille, voilà un langage digne de vous, digne de la déesse des mers qui vous a donné le jour.

CLYTEMNESTRE.

Quels remerciements, quelles bénédictions ne vous dois-je pas, ô le plus généreux des guerriers! Je crains d'en dire trop, ou de n'en pas dire assez: je crains de vous déplaire. L'homme vertueux hait l'excès de la louange. Je n'ose vous importuner par des lamentations sur des

[1] Ce n'est pas Achille qui parle, c'est Euripide, c'est le disciple de Socrate. (G.)

[2] Dans la pièce de Racine, c'est à Iphigénie qu'Achille adresse ce discours: voyez acte III, sc. VI.

malheurs qui ne touchent que moi ; mais un héros magnanime met sa gloire à soulager des maux qu'il ne partage pas. Ayez pitié de nous : notre sort en est bien digne. O vous, que je me suis flattée un moment d'avoir pour gendre, soyez mon protecteur : craignez que la mort de ma fille ne soit dans la suite un présage funeste pour celle dont on vous offrira la main ! Vous avez d'abord déclaré votre intention généreuse ; vous allez de même l'exécuter. Pour sauver ma fille, il vous suffit de le vouloir. Vous la verriez, suppliante, embrasser vos genoux, si la pudeur de son sexe n'arrêtoit ses pas ; mais si vous le desirez, elle va paroître devant vous, le visage couvert de cette rougeur modeste qui convient à sa naissance. Qu'exigez-vous de cette infortunée? Daignerez-vous la secourir sans qu'elle se présente?

ACHILLE.

Qu'elle se dérobe aux regards des hommes : la pudeur est le premier devoir de son sexe.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! le malheur nous réduit quelquefois à la nécessité d'enfreindre ce devoir.

ACHILLE.

Reine, n'offrez point votre fille à mes yeux ; ne nous exposons point à la malignité des soupçons du vulgaire : nous sommes environnés de soldats oisifs, indiscrets, effrénés dans leurs discours, aimant à se repaître de satires et de calomnies. Je n'ai pas besoin qu'on me supplie pour être juste. Mon devoir est de vous sauver. Je jure de combattre ou de périr pour vous : si je vous abandonne, que le ciel me foudroie! Ce serment est pour vous le gage le plus sûr de ma fidélité [1].

[1] Je me suis ici un peu écarté du texte qui dit littéralement : *Si je mens, si je fais de fausses promesses, que je meure! Mais si je sauve votre fille, que je ne meure point!* (G.)

CLYTEMNESTRE.

Généreux défenseur des malheureux, jouissez du bonheur que vous méritez.

ACHILLE.

Écoutez maintenant quelle est la première démarche qu'il vous convient de faire...

CLYTEMNESTRE.

Parlez: je vous écoute comme l'arbitre de mon sort.

ACHILLE.

Il faut d'abord essayer d'attendrir le père d'Iphigénie, et de le ramener à de meilleurs sentiments.

CLYTEMNESTRE.

Lui! C'est un lâche: il craint trop l'armée.

ACHILLE.

Mais on peut lui opposer des raisons qui détruisent les siennes et le fassent changer d'avis.

CLYTEMNESTRE.

Je n'ai qu'une espérance bien foible: dites-moi cependant ce qu'il faut faire.

ACHILLE.

Jetez-vous à ses pieds, mettez tout en œuvre pour l'émouvoir: réveillez la tendresse paternelle. S'il reste inflexible, alors venez à moi; mais s'il se rend à vos prières, s'il se laisse toucher par votre douleur, mon secours vous est inutile, et vous êtes sauvée. Je retrouve un ami dans Agamemnon; et l'armée n'a point à me reprocher d'avoir employé la violence où la persuasion suffisoit. Il sera doux pour vous et pour vos amis de n'avoir pas eu besoin d'un autre défenseur que vous-même.

CLYTEMNESTRE.

Que de sagesse dans vos conseils! C'est mon devoir de les suivre; mais si Agamemnon reste inflexible, où pourrai-je vous trouver? Malheureuse, où me faudra-t-il chercher votre main secourable?

ACHILLE.

Allez, reine, Achille ne vous perdra pas de vue : il se présentera au besoin. Il ne faut pas qu'on vous voie désolée, errer au milieu d'un camp. Ne faites rien qui soit indigne de votre naissance : Tyndare, un des plus grands hommes de la Grèce, ne mérite pas qu'on déshonore son nom.

CLYTEMNESTRE.

Non, sans doute : commandez, j'obéis. S'il y a des dieux, votre vertu trouvera sa récompense ; et s'il n'y en a pas, à quoi sert la vertu [1] ?

[1] L'alternative est hardie, mais elle est excusée par le désespoir de Clytemnestre. Cet acte est plus rempli que ne le sont ordinairement les actes des tragédies grecques : l'entrevue d'Achille et de Clytemnestre, l'annonce soudaine du malheur qui menace Iphigénie, les prières et les plaintes d'une mère ; les promesses et les sentiments d'un généreux guerrier, forment des scènes d'un grand intérêt, pleines de vérité, et dialoguées avec un art d'autant plus précieux, qu'il se cache, pour ne laisser voir que la nature dans sa belle et noble simplicité. (G.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

INTERMÈDE DU QUATRIÈME ACTE.

LE CHOEUR.

STROPHE.

Quel brillant hyménée! Quels célestes concerts, lorsque la flûte libyenne, la lyre, amante des danses légères, et les chalumeaux des bergers, faisoient retentir les échos du mont Pélion, lorsque les Muses, dans un festin solennel des dieux, frappant la terre d'un pied léger, et n'y imprimant qu'à peine la trace de leurs brodequins d'or, célébroient les noces de Pélée, et chantoient les louanges de Thétis et du fils d'Æaque sur les montagnes des Centaures, environnées d'épaisses forêts! Là le Phrygien Ganimède, les délices de Jupiter, puisoit dans des coupes le vin des libations; et près de lui, les cinquante filles de Nérée fouloient en cadence un sable doré, honorant par des danses joyeuses l'hymen d'une sœur chérie.

ANTISTROPHE.

Couronnés de verdure, armés de leurs traits, les Centaures arrivent pour prendre part au banquet des dieux et aux dons de Bacchus. Ils s'écrient: « O fille de Nérée, « ô jeune Thessalienne, lumière de ces lieux! Apollon pour « qui l'avenir est dévoilé, Chiron initié aux mystères des « Muses, ont prédit qu'un jeune guerrier, à la tête des « Myrmidons, portera la flamme dans la terre de Priam, « couvert d'armes brillantes, ouvrage de Vulcain, don « de Thétis, sa mère, qui l'enfantera pour le bonheur et « pour la gloire. » Ainsi les dieux se réunirent pour embellir les noces de Pélée et de la première des Néréides.

ÉPODE.

Mais vous, ô malheureuse Iphigénie! les Grecs vont couronner de guirlandes vos cheveux flottants. Ils vont enfoncer dans votre sein le fer sacré. Ainsi tombe aux autels la tendre génisse des montagnes nourrie dans le creux d'un rocher, élevée au son des instruments champêtres et de la flûte des bergers. O Iphigénie, vous croissiez à l'ombre du palais de vos pères! Clytemnestre prenoit plaisir à cultiver en vous les dons de la nature, et formoit pour le plus heureux des époux la plus aimable des femmes. Mais la pudeur, mais l'honnêteté, peuvent-elles quelque chose pour le bonheur? par-tout l'impiété triomphe, la vertu est foulée aux pieds, l'injustice brave les lois; et ce siècle corrompu doit trembler de voir bientôt éclater, sur des têtes coupables, la vengeance céleste, retenue trop long-temps[1].

[1] Je dois encore avertir que de pareils morceaux ne supportent point une véritable traduction, qui seroit barbare et inintelligible : ils ne peuvent être rendus qu'à l'aide de l'imitation et de la paraphrase. (G.)

FIN DE L'INTERMÈDE DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

Mon époux ne revient pas! Que son absence paroit longue à mon impatience! Ma fille est dans les larmes: instruite du sort que son père lui prépare, elle ne cesse d'exhaler sa douleur dans les plaintes les plus amères. Mais j'entends quelqu'un qui s'approche: c'est Agamemnon, c'est ce père barbare, dont les projets impies vont être découverts.

SCÈNE II[1].

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, LE CHOEUR.

AGAMEMNON.

Fille de Léda, je vous trouve à propos hors de cette tente, et séparée de votre fille: j'ai à vous dire des choses qu'elle ne doit pas entendre.

CLYTEMNESTRE.

Quelle est donc cette occasion favorable? quel est ce secret réservé à moi seule?

AGAMEMNON.

Envoyez-moi votre fille: l'eau lustrale est prête; on va jeter les gâteaux dans le feu sacré. Les génisses, dont le

[1] Voyez Racine, acte IV, scène III.

sang doit couler sur l'autel de Diane avant l'hyménée, n'attendent que la main du sacrificateur.

CLYTEMNESTRE.

Vos paroles sont raisonnables; mais vos actions, pourrai-je trouver des termes pour les nommer? (*Clytemnestre se tourne vers l'entrée de la tente.*) Sortez, ma fille; vous connoissez déja les desseins de votre père. Amenez avec vous votre frère Oreste. (*A Agamemnon.*) La voilà qui se hâte de vous obéir; c'est en sa présence que je vais parler pour elle et pour moi.

SCÈNE III[1].

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, LE PETIT ORESTE, LE CHOEUR.

AGAMEMNON.

Quoi! vous pleurez, ma fille! Vos yeux sont tristement baissés vers la terre! Vous voilez votre visage!

IPHIGÉNIE.

Hélas! daus l'abyme de maux où je suis plongée, quelles seront mes premières plaintes? Par où commencer, et comment finir?

AGAMEMNON.

Que vois-je? Vous m'offrez toutes les deux le même trouble, la même consternation!

CLYTEMNESTRE.

Mon époux permet-il que je l'interroge?

AGAMEMNON.

Parlez: je suis disposé à vous répondre.

CLYTEMNESTRE.

Hé bien, on dit que vous allez égorger votre fille et la mienne. Dois-je le croire?

[1] Voyez Racine, acte IV, scène IV.

AGAMEMNON.

O ciel! que dites-vous? Écartez ces horribles soupçons.

CLYTEMNESTRE.

Répondez: cela est-il vrai?

AGAMEMNON.

Faites-moi des questions auxquelles je puisse répondre.

CLYTEMNESTRE.

Non: c'est celle-là que je vous fais; c'est à celle-là qu'il faut répondre.

AGAMEMNON.

O comble du malheur! Cruel destin!

CLYTEMNESTRE.

Le mien et celui de ma fille ne sont pas moins funestes: la même fatalité enveloppe trois malheureux.

AGAMEMNON.

De quoi vous plaignez-vous?

CLYTEMNESTRE.

Vous me le demandez! Pitoyable feinte, misérable ruse qui ne peut tromper personne.

AGAMEMNON.

Je suis perdu. On m'a trahi.

CLYTEMNESTRE.

Oui, j'ai appris le sort que vous me réservez; je sais tout; et votre silence même, votre douleur, est un aveu. Ne prenez pas la peine de parler.

AGAMEMNON.

Hé bien! je me tais. En essayant de vous tromper, la dissimulation ajouteroit à mon malheur.

CLYTEMNESTRE.

Écoutez donc, je vais parler, moi; et, bannissant toute dissimulation, je vais ouvrir et soulager mon cœur. D'abord, et c'est là mon premier reproche, vous m'avez épousée malgré moi; c'est la violence qui m'a mise dans vos bras: mon époux Tantale a péri sous vos coups. Vous avez

arraché de mon sein l'enfant que j'allaitois encore; barbare, vous l'avez massacré comme votre captif. Aussitôt mes deux frères[1], les fils de Jupiter, s'élancent sur leurs coursiers, et volent à la vengeance. Vous n'eussiez pas échappé à leur fureur, si mon père Tyndare, vous voyant à ses genoux, ne vous eût par pitié sauvé la vie. Resté en possession de ma personne, vous trouvâtes le moyen de m'apaiser: je me réconciliai avec vous et votre famille; et, depuis ce moment, je vous en prends à témoin vous-même, ma conduite a été irréprochable; vous n'avez vu en moi qu'une femme vertueuse et sage[2], occupée du soin de votre maison: vous y entriez avec plaisir, vous n'en sortiez qu'avec le sentiment du bonheur. C'est une fortune bien rare pour un homme de rencontrer une pareille femme, et rien n'est plus commun qu'une union mal assortie[3]. Je vous ai donné trois filles et un fils, et vous voulez m'arracher une de mes filles! Si l'on vous demandoit pourquoi vous la condamnez à la mort, dites, que répondriez-vous? Faut-il que je réponde à votre place? Vous ôtez la vie à votre fille pour rendre Hélène à son époux. Est-il juste que notre sang expie les désordres d'une femme coupable? Nous convient-il d'acheter, au prix de ce que nous avons de plus cher, le bonheur de notre plus cruelle ennemie? Si vous m'abandonnez pour aller à la guerre, si votre absence est longue, seule dans ma maison, dites-moi quelles seront mes pensées, que dira mon cœur maternel, quand il verra vide le siége que ma fille occupoit, l'appartement qu'elle habitoit? Je me consumerai dans la solitude et dans les larmes, dévouée à d'éternelles douleurs. O ma fille! oui, c'est ton père, c'est celui qui t'a donné la vie qui te mène à la mort;

[1] Castor et Pollux. (G.) — [2] Le grec dit littéralement: *Modérée sur l'usage des plaisirs de l'amour.* (G.) — [3] Mot à mot: *Qu'une méchante femme.* (G.)

c'est la main de ton père, et non celle de Calchas, qui va déchirer ton sein! Tel est le gage d'amitié qu'il laisse à sa famille. Mes filles et moi nous ne te survivrons pas longtemps; le moindre prétexte suffira à ce barbare pour nous traiter comme il te traite aujourd'hui. Au nom des dieux, Agamemnon, ne vous obstinez pas dans cet affreux projet! Ayez pitié de votre malheureuse épouse; ne la réduisez pas à la nécessité de ne plus voir en vous qu'un ennemi cruel. Vous allez sacrifier votre fille: hé bien! dans ce sacrifice, quelles prières adresserez-vous aux dieux? Que leur demanderez-vous en répandant votre propre sang? N'en attendez qu'un retour chez vous[1], aussi funeste que votre départ. Mon devoir, sans doute, est de former des vœux pour votre bonheur; mais n'est-ce pas insulter la justice des dieux, n'est-ce pas les accuser de folie, que de les implorer pour des assassins? Revenu dans Argos, irez-vous vous jeter dans les bras de vos enfants? A votre aspect ils reculeront d'horreur; ils détourneront les yeux, pour ne pas voir le meurtrier tout couvert du sang de leur sœur. Comment n'avez-vous pas déja songé que vous n'êtes pas le seul roi, le seul général qu'il y ait dans la Grèce? Ne deviez-vous pas dire aux chefs assemblés: « Vous voulez aborder aux rivages des « Phrygiens: eh bien! tirons au sort à qui sacrifiera sa « fille? » L'équité prescrivoit que le danger fût égal pour tous: et pourquoi faut-il que vous seul ayez l'affreux privilège de fournir la victime, et d'immoler votre fille à la cause commune? Ou plutôt n'étoit-il pas plus convenable que Ménélas, le seul personnellement intéressé dans cette guerre, sacrifiât Hermione pour recouvrer Hélène? Quoi! je perdrai ma chère Iphigénie, moi, fidèle épouse, attachée à ma maison; et la coupable amante de

[1] Allusion au sort d'Agamemnon, qui fut assassiné à son retour de Troie. (G.)

Pâris, de retour à Sparte, embrassera son Hermione, et jouira du bonheur réservé à la vertu? Répondez: prouvez-moi que je me trompe; ou, si la force de la vérité vous réduit au silence, épargnez votre fille et la mienne; rendez-vous à la raison et à la nature.

LE CHOEUR.

Agamemnon, laissez-vous fléchir. Le devoir et la gloire des époux est de veiller ensemble au salut de leurs enfants: c'est la loi générale de l'humanité. Quel mortel oseroit la violer?

IPHIGÉNIE.

Mon père, si j'avois la douce mélodie d'Orphée; si, comme lui, je pouvois par mes accents émouvoir les rochers, et attendrir à mon gré les êtres les plus durs, je ferois sur votre cœur l'essai d'un charme si puissant; mais toute mon éloquence est dans mes larmes, je n'ai que ma douleur pour vous toucher. Suppliante, j'embrasse vos genoux; vous voyez à vos pieds cette fille qui vous fut chère; ne m'arrachez pas une vie que je commence à peine à goûter. Il est doux de voir la lumière du jour: ne me précipitez pas, avant le temps, dans l'éternelle nuit. C'est moi qui, la première, vous ai donné le nom de père; c'est moi que vous avez appelée la première du nom de fille. Assise sur vos genoux, je vous ai souri la première; vous avez reçu mes innocentes caresses; vous me les avez rendues. Combien de fois ne m'avez-vous pas dit: « O ma fille, quand te verrai-je, brillante et fortu« née, dans la maison d'un époux illustre et digne de « moi! » Et moi, qui suis maintenant prosternée à vos pieds, alors suspendue à votre cou, je vous répondois: « Quel bonheur pour moi, ô mon père, de vous recevoir « dans ma maison, d'être l'appui et la consolation de « votre vieillesse, de payer à vos dernières années les « soins que vous avez pris de mon enfance! » Ces entre-

tiens si doux sont encore présents à ma pensée; je m'en souviens; et vous les avez oubliés, et vous voulez ma mort! Ah! ne portez pas jusque-là votre cruauté. Je vous en conjure au nom de Pélops, au nom d'Atrée, votre père; au nom de cette tendre mère, qui, après m'avoir enfantée dans les plus vives douleurs, éprouve en ce moment la plus cruelle de toutes! Je n'ai rien de commun avec Hélène ni Pâris. D'où est venu cet étranger qui m'apportoit la mort? Tournez vers moi les yeux; accordez-moi un regard, un baiser; et, s'il me faut mourir, si mes prières, si mes larmes ne vous peuvent émouvoir, que j'emporte du moins en mourant ce dernier gage de votre tendresse! O mon frère, à ton âge tu n'es encore pour tes amis qu'un bien foible défenseur! Prête-moi cependant le secours de tes pleurs; viens avec moi supplier ton père; demande la vie de ta sœur. Il y a dans l'enfance même un sentiment du malheur. Voyez, ô mon père! le silence de cet enfant est une prière. Que votre cœur s'attendrisse; cédez à la pitié. Vos deux enfants vous supplient, ils sont dans vos bras. L'un, encore au berceau, ne vous donne que des espérances; l'autre, déja grande, est capable de les remplir. Je ne dis plus qu'un mot, et ce mot dit tout: la vie est pour les mortels le premier des biens; la nature a horreur du trépas. Il n'y a qu'un insensé qui puisse invoquer la destruction de son être: une vie malheureuse vaut mieux que la plus belle mort.

LE CHOEUR.

O malheureuse Hélène! C'est toi, c'est ton hymen qui arme aujourd'hui les Atrides contre leurs enfants!

AGAMEMNON.

Je sais quand il faut céder à la pitié, et quand il faut lui résister. J'aime mes enfants, et j'aurois perdu la raison si j'étois insensible à la nature; mais, ô femme! s'il

en coûte à mon cœur de les sacrifier, il n'est pas moins terrible pour moi de les épargner. Cet affreux sacrifice est nécessaire. Voyez autour de nous cette armée hérissée de fer; voyez ces rois, ces généraux, qui nous environnent: le sang de ma fille peut seul leur ouvrir les chemins de Troie; Calchas leur annonce qu'ils n'ont pas d'autre moyen de renverser la ville de Priam. L'armée brûle d'impatience de mettre à la voile; nos guerriers n'écoutent plus que la passion de la gloire qui les entraîne vers la terre des barbares. A quelque prix que ce soit, ils veulent leur apprendre à respecter les femmes des Grecs; et, dans l'excès de leur fureur, ils iront à Argos égorger mes filles; ils nous massacreront, vous et moi, si je n'accomplis l'oracle de la déesse. Non, ma chère Iphigénie, je ne suis point esclave des intérêts de Ménelas; ce n'est point sa volonté qui me subjugue, c'est la Grèce qui me fait une loi de vous immoler malgré moi; et il n'est pas en mon pouvoir de lui désobéir. Notre devoir est d'acheter à nos dépens sa liberté, et de ne pas souffrir que des barbares souillent impunément le lit des Grecs, et viennent à nos yeux ravir leurs femmes.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, LE CHOEUR.

CLYTEMNESTRE.

O étrangères! O ma fille, ma mort suivra la tienne! Ton père se retire, et te livre au dieu des enfers.

IPHIGÉNIE.

O ma mère, ma mère, car les mêmes plaintes conviennent à notre malheur commun, c'en est donc fait! Je ne verrai donc plus la lumière, le soleil ne se lèvera plus pour moi! O bois de la Phrygie, montagnes de l'Ida, où Priam exposa jadis un tendre enfant arraché des bras de

sa mère! Il devoit y trouver la mort. C'étoit Pâris : le peuple de Phrygie l'appeloit l'enfant de l'Ida[1]. Ah! plût au ciel que ce fatal pasteur, élevé parmi les troupeaux, sous le nom d'Alexandre, n'eût jamais habité près des clairs ruisseaux, aux bords des fontaines consacrées aux nymphes! Plût au ciel qu'il n'eût jamais foulé les vertes prairies, les gazons émaillés de fleurs vermeilles et d'hyacinthes dignes d'être cueillies par la main des déesses! C'est là que le messager des dieux conduisit la guerrière Pallas, et la perfide Cypris, et la reine Junon : Pallas, fière de sa lance; Cypris, vaine de ses appas; Junon, orgueilleuse du titre d'épouse de Jupiter, venoient y disputer le prix de la beauté. Odieuse querelle! Funeste jalousie! Elle me donne la mort, ô mes chères compagnes! mais elle sera une source de gloire pour les filles de la Grèce.

LE CHOEUR.

Victime que Diane a choisie, c'est sous les auspices de votre mort que le siége de Troie va s'ouvrir!

IPHIGÉNIE.

Et l'auteur de mes jours, ô ma mère! mère infortunée, l'auteur de mes jours m'abandonne et me trahit! Malheureuse, on m'immole aux yeux de la barbare Hélène, on m'assassine; et la main d'un père dénaturé enfonce dans mon sein le couteau! Ah! pourquoi l'Aulide a-t-elle reçu dans son port la flotte des Grecs? Pourquoi la rame, fendant les flots, n'a-t-elle pas conduit nos guerriers au pied des murs de Troie? Pourquoi faut-il que Jupiter, par un vent contraire, ait repoussé nos vaisseaux dans l'Euripe? Mais Jupiter, arbitre des saisons et des vents, tantôt accorde aux mortels un souffle caressant qui enfle

[1] Comment Iphigénie, qui, dans son entretien avec son père, ne sait pas même où est le pays des Phrygiens, est-elle si bien instruite de l'histoire de Pâris? (G.)

doucement leurs voiles, tantôt déchaîne contre eux les tempêtes : il fait partir et arriver les uns, il arrête les autres. O race des humains, à quels maux n'es-tu pas condamnée! N'étiez-vous donc point assez misérables par votre nature? Qu'avez-vous besoin de courir vous-mêmes à votre perte, et de provoquer vos funestes destins!

LE CHOEUR.

Hélas, hélas! que de larmes, que de douleurs la fille de Tyndare va coûter aux Grecs! O Iphigénie! je gémis sur votre infortune; vous étiez digne d'un sort plus heureux.

SCÈNE V.

ACHILLE, *à la tête d'une troupe de soldats,* CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, LE CHOEUR.

IPHIGÉNIE.

O ma mère! j'aperçois une troupe d'hommes qui s'avance vers nous.

CLYTEMNESTRE.

C'est le fils de Thétis; c'est le héros que vous veniez épouser.

IPHIGÉNIE.

Esclaves, ouvrez les portes, que je me dérobe à ses yeux!

CLYTEMNESTRE.

Et pourquoi fuyez-vous?

IPHIGÉNIE.

Je fuis Achille : je rougis de paroître devant lui.

CLYTEMNESTRE.

Qui peut causer cette honte?

IPHIGÉNIE.

Cet hymen trompeur dont on nous avoit flattées.

CLYTEMNESTRE.

Ah, ma fille! votre situation ne vous permet pas d'é-

conter une vaine délicatesse. Restez : il n'est pas temps de rougir devant Achille ; il faut implorer son appui.

ACHILLE.

O fille de Léda ! O reine malheureuse !

CLYTEMNESTRE.

Oui, bien malheureuse !

ACHILLE.

Des cris affreux retentissent dans l'armée.

CLYTEMNESTRE.

Quels cris ? Expliquez-vous.

ACHILLE.

Votre fille en est l'objet.

CLYTEMNESTRE.

Je frémis. Quel sinistre présage !

ACHILLE.

L'armée demande sa mort.

CLYTEMNESTRE.

Et personne ne prend sa défense ?

ACHILLE.

J'ai couru moi-même le plus grand danger.

CLYTEMNESTRE.

Quel danger ? Que dites-vous ?

ACHILLE.

Je me suis vu sur le point d'être accablé d'une grêle de pierres.

CLYTEMNESTRE.

Parceque vous vouliez sauver ma fille ?

ACHILLE.

Pour cela même.

CLYTEMNESTRE.

Et quel téméraire eût osé porter la main sur Achille ?

ACHILLE.

Tous les Grecs.

CLYTEMNESTRE.

Et n'aviez-vous pas vos Thessaliens [1]?

ACHILLE.

Ils étoient mes premiers ennemis.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille! c'est fait de nous.

ACHILLE.

Ils me reprochoient tous ma foiblesse pour une épouse.

CLYTEMNESTRE.

Et qu'avez-vous répondu?

ACHILLE.

Que je n'abandonnerois pas à la mort celle qui devoit partager mon lit.

CLYTEMNESTRE.

Qu'y a-t-il de plus juste?

ACHILLE.

Celle que son père m'avoit destinée.

CLYTEMNESTRE.

Et qu'il avoit fait venir exprès d'Argos pour cet hymen.

ACHILLE.

Mais les clameurs du peuple étouffoient ma voix [2].

CLYTEMNESTRE.

Quel fléau que le peuple!

ACHILLE.

Ne craignez rien : me voilà pour vous secourir.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! seul contre une armée?

ACHILLE.

Voyez ces braves qui m'accompagnent.

[1] Le texte dit : *Vos Myrmidons.*

[2] Achille avoit cependant la voix bien forte, puisque, au rapport d'Homère, en criant sur le rivage, il étoit entendu dans la plaine de toute l'armée, et portoit la terreur dans les rangs. (G.)

CLYTEMNESTRE.

Que les dieux secondent votre courage!

ACHILLE.

N'en doutez pas, ils me seconderont.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ne mourra donc pas?

ACHILLE.

Non, tant que je vivrai[1].

CLYTEMNESTRE.

Ne va-t-on pas venir l'enlever à sa mère?

ACHILLE.

Oui. Ulysse va paroître à la tête de ses satellites.

CLYTEMNESTRE.

Qui? Le petit-fils de Sisyphe?

ACHILLE.

Lui-même.

CLYTEMNESTRE.

De son propre mouvement, ou envoyé par l'armée?

ACHILLE.

L'armée l'a choisi; mais il a brigué son choix.

CLYTEMNESTRE.

Choisi pour un assassinat? Quel emploi!

ACHILLE.

Mais il me trouvera, le barbare!

CLYTEMNESTRE.

Quoi! il oseroit m'arracher ma fille?

ACHILLE.

Lui! Il la traîneroit dans le camp par les cheveux!

CLYTEMNESTRE.

Et que faut-il alors que je fasse?

ACHILLE.

Serrer votre fille dans vos bras.

[1] Le grec dit : *Non, de mon consentement* : ce qui est bien plus foible et plus raisonnable. J'ai payé un tribut à nos mœurs en altérant ce passage.

CLYTEMNESTRE.

Et pourrai-je par-là l'empêcher d'être immolée?

ACHILLE, *en portant la main à son épée.*

Ce glaive alors en décidera.

IPHIGÉNIE.

Écoutez-moi l'un et l'autre: je vous vois, ô ma mère! transportée d'une vaine colère contre votre époux. La résistance est impossible: pourquoi tenter d'inutiles efforts? Et vous, généreux étranger, mon cœur sent tout le prix de vos services; mais je ne dois pas exposer sans fruit des jours aussi précieux que les vôtres. Redoutez, ma tendre mère, le courroux de l'armée; cédez au sort. Voici le dessein que les dieux m'inspirent: j'ai résolu de mourir; mais je veux mourir avec gloire, et imposer silence à la calomnie. Daignez, ô ma mère! peser avec moi les motifs qui m'animent. Dans ce moment, la Grèce tout entière me regarde; elle attend de moi le départ de ses vaisseaux, la destruction des Phrygiens, la punition éclatante d'un infame ravisseur, l'exemple d'une vengeance mémorable qui doit à jamais épouvanter les barbares, et mettre nos plus illustres familles à l'abri de leurs attentats. Ma mort affranchit ma patrie de ces indignes craintes, et mon nom volera de bouche en bouche: l'honneur d'avoir délivré la Grèce immortalisera ma mémoire. Loin de moi un attachement honteux à la vie! Vous ne m'avez pas fait naître pour vous seule, mais pour tous les Grecs. Quoi! cette foule de guerriers, ce peuple de héros prêts à s'élancer sur les mers pour venger la patrie, et qui n'aspirent qu'à l'honneur de mourir en combattant ses ennemis, seront tous arrêtés par une fille pusillanime! Je serois confondue, accablée d'un tel reproche. D'ailleurs, nous convient-il de souffrir qu'un guerrier, qu'Achille, brave toute l'armée, et périsse pour une femme? Ma vie ne seroit-elle pas achetée trop cher au prix du sang d'un homme tel

que lui[1] ? Si Diane veut me prendre pour victime, mortelle, puis-je résister à une déesse? Je me donne à la Grèce: immolez-moi, guerriers; et, couverts de mon sang, courez renverser Troie; ses ruines seront les monuments éternels de ma gloire; ce seront mes enfants, mon hymen, mon triomphe. Songez enfin, ô ma mère! qu'il appartient aux Grecs de donner des lois aux barbares, et non pas aux barbares de commander aux Grecs: les barbares naissent esclaves, et la nature a fait les Grecs pour être libres[2].

LE CHOEUR.

Jeune Iphigénie, que ton cœur est noble et généreux! Mais la fortune n'en est pas moins cruelle, ni la déesse moins impitoyable pour toi.

ACHILLE.

Fille d'Agamemnon, j'aurois regardé comme une faveur des dieux de pouvoir unir mon sort au vôtre. Heureuse la Grèce d'avoir produit une aussi rare vertu! Heureuse vous-même de faire à la Grèce un si beau sacrifice! Vous venez de parler d'une manière digne de vous, digne de la patrie. Au lieu de lutter inutilement contre les dieux, vous avez su vous faire de la nécessité un titre de gloire; et quand je considère la générosité de votre caractère, je sens s'augmenter dans mon cœur le

[1] J'adoucis ici le sens d'Euripide, qui dit crûment, et en forme de sentence: « La vie d'un seul homme vaut mieux que celle de dix mille femmes. » (G.)

[2] Ce morceau brillant réunit à la beauté locale la beauté de tous les pays et de tous les temps. Il étoit flatteur pour les Grecs, il doit nous paroître sublime. Aristote blâme Euripide de n'avoir pas soutenu le caractère d'Iphigénie, de faire tout-à-coup une héroïne d'une fille foible et timide; mais il y a des situations et des circonstances qui autorisent ce changement de caractère. La résolution d'Iphigénie doit être regardée comme une inspiration soudaine des dieux qui l'ont choisie pour victime, et qui dans ce moment l'élèvent au-dessus d'elle-même. (G.)

desir d'être votre époux. Quelle noblesse de sentiments! Quelle grandeur d'ame! Mais réfléchissez encore: je veux vous servir: je veux vous attacher à ma destinée. Oui, j'en jure par Thétis, je brûle de combattre pour vous contre les Grecs, de vous arracher de leurs mains. Quelle douleur pour moi, s'il faut vous abandonner et vous perdre! Peignez-vous bien toutes les horreurs de la mort.

IPHIGÉNIE.

Vous m'avez entendue: c'est mon cœur qui a parlé sans détour et sans feinte. Que la fatale beauté d'Hélène allume le flambeau de la guerre, et fasse couler le sang; pour moi, ô illustre étranger! je vous supplie, je vous conjure de ne faire périr personne, et de ne pas périr vous-même pour me défendre: laissez-moi, si je puis, sauver la Grèce.

ACHILLE.

Dévouement magnanime! Je n'y résiste plus: je respecte, j'admire votre résolution: et qui pourroit la combattre? Mais s'il arrive que votre cœur balance, je vous en préviens, et retenez bien ce que je vous dis: je cours à l'autel; vous m'y verrez armé pour votre défense, prêt à vous dérober à la mort; et peut-être accepterez-vous mon secours, quand vous verrez le glaive approcher de votre sein. Comptez que je ne vous laisserai point périr victime de votre imprudence. Je vole au temple avec l'élite de mes guerriers, et c'est là que je vous attends.

SCÈNE VI.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, LE CHOEUR.

IPHIGÉNIE.

O ma mère! vous gardez le silence; je vois des larmes s'échapper de vos yeux.

CLYTEMNESTRE.

Ah! le sujet n'en est que trop juste.

IPHIGÉNIE.

Épargnez-moi, n'affoiblissez pas mon courage. J'ai une grace à vous demander.

CLYTEMNESTRE.

Parlez, ma fille, je n'ai rien à vous refuser.

IPHIGÉNIE.

O ma tendre mère! ne sacrifiez pas pour moi une seule boucle de vos cheveux; ne vous couvrez point de voiles noirs!

CLYTEMNESTRE.

Qu'exigez-vous, ô ma fille! Que je ne porte point le deuil après vous avoir perdue!

IPHIGÉNIE.

Vous ne me perdez pas; je ne meurs point: je vous comble de gloire.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! je ne pleurerois pas votre mort!

IPHIGÉNIE.

Non, ne me pleurez point, je ne descends point au tombeau.

CLYTEMNESTRE.

Quoi donc! mourir, n'est-ce pas descendre au tombeau?

IPHIGÉNIE.

L'autel de la déesse, fille de Jupiter, est le monument qui m'est destiné.

CLYTEMNESTRE.

Hé bien, ma fille, j'approuve vos sentiments: je vous obéirai.

IPHIGÉNIE.

Votre fille est heureuse: elle sauve la Grèce.

CLYTEMNESTRE.

Mais que faut-il que j'annonce à vos sœurs?

IPHIGÉNIE.

Ah! je vous prie aussi de ne les point attrister par des vêtements lugubres.

CLYTEMNESTRE.

Ne desirez-vous pas que je leur donne de votre part quelque témoignage d'amitié?

IPHIGÉNIE.

Daignez vous charger auprès d'elles de mes adieux. Je vous recommande mon frère Oreste: que vos soins en fassent un homme!

CLYTEMNESTRE.

Embrassez-le donc: c'est la dernière fois que vous le voyez.

IPHIGÉNIE.

Cher enfant, tu as fait pour ta sœur tout ce qui dépen doit de toi.

CLYTEMNESTRE.

Que puis-je faire à Argos qui vous soit agréable?

IPHIGÉNIE.

Ne point haïr votre époux et mon père.

CLYTEMNESTRE.

Jamais, non, jamais une mère ne pourra lui pardonner.

IPHIGÉNIE.

C'est malgré lui qu'il me sacrifie aux intérêts de la Grèce.

CLYTEMNESTRE.

Par une lâche trahison, indigne d'un fils d'Atrée.

IPHIGÉNIE.

Qui va me conduire à l'autel? Attendrai-je qu'un soldat farouche m'y traîne par les cheveux?

CLYTEMNESTRE.

C'est moi, ma fille, qui t'accompagnerai.

IPHIGÉNIE.

Vous, ma mère! O ciel! votre amour vous égare.

CLYTEMNESTRE.

Je m'attacherai à tes vêtements.

IPHIGÉNIE.

Ayez cet égard pour votre fille: restez ici, ma mère, c'est ce qui convient à vous et à moi. Quelqu'un des officiers de mon père guidera mes pas vers la prairie de Diane, où je dois être immolée.

CLYTEMNESTRE.

Tu t'en vas, ma fille!

IPHIGÉNIE.

Oui... pour ne plus revenir.

CLYTEMNESTRE.

Tu quittes ta mère!

IPHIGÉNIE.

Séparation cruelle que nous n'avons pas méritée!

CLYTEMNESTRE.

Arrête: ne m'abandonne pas!

IPHIGÉNIE.

Je retiens mes larmes. Et vous, jeunes étrangères, commencez l'hymne de mon sacrifice; célébrez les louanges de Diane. Que le camp retentisse de chants joyeux et de vœux solennels! Apportez les corbeilles. Que le feu s'allume; qu'on y jette les gâteaux sacrés, et que mon père embrasse l'autel! Je viens apporter aux Grecs le salut et la victoire. Conduisez la victime qui doit faire tomber les murs d'Ilion et les citadelles de la Phrygie. Couronnez ma tête; environnez mes cheveux de guirlandes. Allez puiser l'eau pure des fontaines: appelez, par vos libations, la chaste Diane dans son temple et sur son autel, Diane, reine de l'Aulide, dont les oracles vont être accomplis par ma mort, effacés par mon sang.

LE CHOEUR.

O mère respectable! mère d'Iphigénie, recevez dans ce moment le tribut de notre douleur; recevez nos larmes:

bientôt la cérémonie du sacrifice va nous interdire cette consolation.

(*Clytemnestre rentre dans la tente d'Agamemnon, Iphigénie reste seule sur la scène avec le chœur.*)

SCÈNE VII.

IPHIGÉNIE, LE CHOEUR.

IPHIGÉNIE.

Jeunes femmes de Chalcis, chantez avec moi la redoutable Diane, qui règne sur ce détroit, sur ce port de l'Aulide, où de nombreux vaisseaux attendent le signal que ma mort va leur donner. O terre qui m'as vue naître! O champs où régna Pélasgus! O Mycène, où je fus nourrie!

LE CHOEUR.

Pourquoi invoquez-vous la ville de Persée, ouvrage des Cyclopes?

IPHIGÉNIE.

Tu as élevé dans ton sein celle qui sauve aujourd'hui la Grèce: avec plaisir je lui donne ma vie.

LE CHOEUR.

Votre gloire sera immortelle.

IPHIGÉNIE.

Hélas, hélas! astre du jour, brillant soleil, tu m'éclaires pour la dernière fois! Je vais dans un autre univers, dans une autre contrée: adieu, douce lumière, adieu!

(*Des officiers d'Agamemnon conduisent Iphigénie vers la prairie de Diane. Le chœur reste seul sur la scène.*)

SCÈNE VIII.

LE CHOEUR.

Voyez, voyez s'avancer vers l'autel la jeune Iphigénie, victorieuse d'Ilion et des Phrygiens, la tête couronnée de guirlandes: les flots de son sang vont couler, comme autant de libations, en l'honneur de la déesse; le glaive de Calchas va déchirer son sein. O infortunée! ton père t'attend avec l'eau lustrale; toute l'armée, impatiente de voler vers Troie, desire ce sacrifice; et nous, célébrons la fille de Jupiter, Diane, reine de ces contrées; implorons ses faveurs pour nos guerriers! O déesse! qui voyez couler avec plaisir le sang humain, ouvrez à l'armée des Grecs les chemins de la Phrygie et de la perfide Troie! Qu'Agamemnon, vainqueur, à la tête de ses fiers bataillons, comble la Grèce de bonheur et de gloire, et place sur votre tête, ô Diane, une couronne brillante d'un éclat immortel[1]!

SCÈNE IX.

CLYTEMNESTRE, UN MESSAGER, LE CHOEUR.

LE MESSAGER.

Fille de Tyndare, hâtez-vous de sortir; venez entendre un récit intéressant.

CLYTEMNESTRE.

J'accours à ta voix, éperdue, épouvantée: est-ce quelque nouveau malheur que tu viens m'annoncer?

[1] Ce chœur est bien court : on ne peut supposer que les grands événements du sacrifice se soient passés en si peu de temps. Euripide viole ici les règles de l'art et de la vraisemblance, à moins qu'on ne dise, pour l'excuser, que le chant et la musique rendoient ce chœur beaucoup plus long qu'il ne nous le paroît. (G.)

LE MESSAGER.

O reine, j'ai des prodiges à vous raconter sur le sort de votre fille.

CLYTEMNESTRE.

Parle donc : pourquoi tardes-tu à satisfaire mon impatience ?

LE MESSAGER.

Vous allez tout apprendre : je vais vous faire un rapport fidèle de ce grand évènement, pourvu qu'il n'échappe rien à la foiblesse de ma mémoire. Nous avons conduit votre fille au bois et à la prairie de Diane, où l'armée étoit réunie. Dès qu'on l'aperçoit, une foule immense se presse autour d'elle ; Agamemnon, voyant Iphigénie traverser le bois pour aller à la mort, gémit, et détourne la tête, couvrant son visage de son manteau, pour cacher ses larmes [1]. Sa fille s'approche, et lui dit : « Mon père, « me voilà : je donne mon sang à ma patrie, je m'immole « à la Grèce. Je me rends à l'autel de la déesse dont l'o- « racle a demandé ma mort. Partez : que la victoire ac- « compagne vos armes ! Je ne mets plus d'obstacles à votre « bonheur ; revenez triomphant et couvert de gloire. Mais « qu'aucun des Grecs ne porte sur moi une main profane : « je saurai tendre courageusement la tête au sacrifica- « teur. » Elle dit ; et tous ceux qui l'écoutent sont saisis d'étonnement, tous admirent sa grandeur d'ame. Talthybius, au milieu de l'assemblée, recommande aux Grecs un profond silence et un respect religieux. Le devin Calchas tire du fourreau le glaive sacré, et le place sur un bassin ; il couronne la tête de la victime. Ensuite le fils de Thétis, saisissant le bassin et le vase d'eau lustrale, fait en courant le tour de l'autel, et s'écrie : « O Diane, la ter- « reur des hôtes des forêts, toi dont le char lumineux dis-

[1] Voyez Racine, act. V, sc. V.

« sipe les ténèbres de la nuit, reçois cette victime que « t'offrent l'armée des Grecs et Agamemnon, son chef su- « prême; reçois le sang pur d'une vierge innocente, et ac- « corde à nos vaisseaux une heureuse navigation; renverse « par nos mains les remparts de Troie. » Il dit: les Atrides et toute l'armée tenoient les yeux fixés vers la terre. Alors le sacrificateur s'arme du glaive, adresse des vœux à la déesse, et cherche des yeux l'endroit où il doit frapper la victime. Saisi de crainte et de douleur, je restois immobile et la tête baissée, lorsqu'un prodige soudain étonna tous les assistants. On avoit entendu clairement le bruit du coup, et l'on ne voyoit plus la victime. Le prêtre pousse de grands cris, toute l'armée lui répond, et personne ne peut croire la merveille qui frappe tous les yeux · une biche encore palpitante est étendue à terre; on admire sa grandeur et sa beauté; l'autel est baigné de son sang. Alors Calchas, dans un transport de joie, prend la parole, et dit: « Chefs de l'armée, voyez cette victime « que la déesse fait paroître à nos yeux; voyez cette biche « des montagnes, Diane l'a préférée à la fille d'Agamem- « non: elle n'a pas voulu que son autel fût souillé par le « sang généreux d'Iphigénie; elle a reçu avec plaisir en « échange une victime moins illustre. Un vent favorable « va s'élever; les chemins d'Ilion nous sont ouverts. Que « l'espérance et la joie rentrent dans tous les cœurs! Sol- « dats, volez sur les vaisseaux: ce jour même, la flotte « échappée de l'Aulide va fendre la mer Égée. » Après que la flamme sacrée eut entièrement consumé la victime, le pontife invoqua la déesse, et lui demanda pour l'armée un heureux retour. Aussitôt Agamemnon m'envoie vous annoncer ce grand événement, et la faveur inespérée dont les dieux l'ont honoré. Présent au sacrifice, et témoin fidèle de ce qui s'est passé à ma vue, j'ose assurer que votre fille a été enlevée dans le séjour des dieux. O

reine, séchez donc vos larmes, pardonnez à votre époux : les mortels ne peuvent prévoir les coups que leur réserve la puissance divine ; les dieux sauvent ceux qu'ils chérissent ; le même jour a vu votre fille livrée à la mort, et rendue à la vie.

LE CHOEUR.

O nouvelle agréable ! votre fille est vivante au sein des dieux.

CLYTEMNESTRE.

O ma fille ! quelle divinité t'a ravie à ma tendresse ! O ma fille ! quel nom dois-je te donner ? Que faut-il croire ? Sont-ce d'agréables fables, imaginées pour charmer ma douleur et consoler mon désespoir ?

LE CHOEUR.

Le roi Agamemnon lui-même vient vous confirmer la vérité de ce récit.

SCÈNE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, LE PETIT ORESTE, UN MESSAGER, LE CHOEUR.

AGAMEMNON.

Clytemnestre, nous devons peut-être nous applaudir du sort de notre fille : elle jouit sans doute de la société des dieux. L'armée est prête à s'embarquer. Hâtez-vous de partir avec cet enfant, et recevez mes adieux. A mon retour de Troie, au sein de nos foyers, nous aurons de plus longs entretiens[1]. Allez, et soyez heureuse.

[1] Musgrave traduit : « Ex longo intervallo tibi colloquia mea erunt « ex Troja. » Le texte grec s'oppose à cette traduction ; et l'érudition de Musgrave, loin d'autoriser ces licences, chez lui trop fréquentes, lui faisoit au contraire une loi de respecter le texte d'Euripide, comme un texte sacré. (G.)

LE CHOEUR.

O fils d'Atrée! puisses-tu arriver plein d'ardeur sur les bords phrygiens, en revenir triomphant, et rapporter de Troie de glorieuses dépouilles[1] !

[1] Cet acte se distingue des autres par un caractère de mélancolie profonde, et de tristesse religieuse : les apprêts du sacrifice, les hymnes du chœur, les adieux de la victime, répandent sur ce dénouement une couleur auguste et sacrée. La joie d'un heureux départ, l'espérance de la victoire, se mêlant aux douleurs des principaux personnages, laissent dans les ames un sentiment délicieux d'admiration, de terreur, et de pitié. (G.)

FIN DE LA TRADUCTION D'IPHIGÉNIE.

PHÈDRE,

TRAGÉDIE.

1677.

PRÉFACE.

Voici encore une tragédie dont le sujet est pris d'Euripide. Quoique j'aie suivi une route un peu différente de celle de cet auteur pour la conduite de l'action, je n'ai pas laissé d'enrichir ma piéce de tout ce qui m'a paru le plus éclatant dans la sienne. Quand je ne lui devrois que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrois dire que je lui dois ce que j'ai peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre [1]. Je ne suis point étonné que ce caractère ait eu un succès si heureux du temps d'Euripide, et qu'il ait encore si bien réussi dans notre siècle, puisqu'il a toutes les qualités qu'Aristote demande dans le héros de la tragédie, et qui sont propres à exciter la compassion et la terreur. En effet, Phèdre n'est ni tout-à-fait coupable, ni tout-à-fait innocente: elle est engagée, par sa destinée et par la colère des dieux, dans une passion illégitime dont elle a horreur toute la première: elle fait tous ses efforts pour la surmonter: elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne; et lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui

[1] *Raisonnable* est une expression bien modeste. Le caractère de Phèdre est un chef-d'œuvre du génie tragique; mais Racine a raison de dire qu'il n'a pris dans Euripide que l'idée du caractère de Phèdre. Dans le poëte grec, Phèdre a bien plus de réserve et de pudeur; elle ne s'abandonne point aveuglément à sa passion. (G.)

fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté.

J'ai même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avoit quelque chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une princesse qui a d'ailleurs des sentiments si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice, qui pouvoit avoir des inclinations plus serviles, et qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l'honneur de sa maîtresse. Phèdre n'y donne les mains que parcequ'elle est dans une agitation d'esprit qui la met hors d'elle-même; et elle vient un moment après dans le dessein de justifier l'innocence, et de déclarer la vérité.

Hippolyte est accusé, dans Euripide et dans Sénèque, d'avoir en effet violé sa belle-mère : *vim corpus tulit*[1]. Mais il n'est ici accusé que d'en avoir eu le dessein. J'ai voulu épargner à Thésée une confusion qui l'auroit pu rendre moins agréable aux spectateurs.

Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les anciens qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection : ce qui faisoit que la mort de ce jeune prince causoit beaucoup

[1] Act. III, sc. II.

plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque foiblesse qui le rendroit un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'ame avec laquelle il épargne l'honneur de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle foiblesse la passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père.

Cette Aricie n'est point un personnage de mon invention. Virgile dit qu'Hippolyte l'épousa, et en eut un fils, après qu'Esculape l'eut ressuscité[1]. Et j'ai lu encore dans quelques auteurs qu'Hippolyte avoit épousé et emmené en Italie une jeune Athénienne de grande naissance, qui s'appeloit Aricie, et qui avoit donné son nom à une petite ville d'Italie.

Je rapporte ces autorités, parceque je me suis très scrupuleusement attaché à suivre la fable. J'ai même suivi l'histoire de Thésée, telle qu'elle est dans Plutarque.

C'est dans cet historien que j'ai trouvé que ce qui avoit donné occasion de croire que Thésée fût descendu dans les enfers pour enlever Proserpine, étoit un voyage que ce prince avoit fait en Épire vers la source de l'Achéron, chez un roi dont Pirithoüs vouloit enlever la femme, et qui arrêta Thésée prisonnier, après avoir fait mourir Pirithoüs. Ainsi j'ai tâché de conserver la vraisemblance de l'histoire, sans rien perdre des ornements de la fable, qui four-

[1] *Æneid.*, lib. VII.

nit extrêmement à la poésie; et le bruit de la mort de Thésée, fondé sur ce voyage fabuleux, donne lieu à Phèdre de faire une déclaration d'amour qui devient une des principales causes de son malheur, et qu'elle n'auroit jamais osé faire tant qu'elle auroit cru que son mari étoit vivant.

Au reste, je n'ose encore assurer que cette pièce soit en effet la meilleure de mes tragédies. Je laisse et aux lecteurs et au temps à décider de son véritable prix. Ce que je puis assurer, c'est que je n'en ai point fait où la vertu soit plus mise en jour que dans celle-ci; les moindres fautes y sont sévèrement punies: la seule pensée du crime y est regardée avec autant d'horreur que le crime même; les foiblesses de l'amour y passent pour de vraies foiblesses; les passions n'y sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause; et le vice y est peint par-tout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité. C'est là proprement le but que tout homme qui travaille pour le public doit se proposer; et c'est ce que les premiers poëtes tragiques avoient en vue sur toute chose. Leur théâtre étoit une école où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que dans les écoles des philosophes. Aussi Aristote a bien voulu donner des règles du poëme dramatique; et Socrate, le plus sage des philosophes, ne dédaignoit pas de mettre la main aux tragédies d'Euripide. Il seroit à souhaiter que nos ouvrages fussent aussi solides et aussi pleins d'utiles instructions que ceux de ces poëtes. Ce seroit

peut-être un moyen de réconcilier la tragédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine, qui l'ont condamnée dans ces derniers temps, et qui en jugeroient sans doute plus favorablement, si les auteurs songeoient autant à instruire leurs spectateurs qu'à les divertir, et s'ils suivoient en cela la véritable intention de la tragédie.

PERSONNAGES.

THÉSÉE, fils d'Égée, roi d'Athènes.
PHÈDRE, femme de Thésée, fille de Minos et de Pasiphaé.
HIPPOLYTE, fils de Thésée, et d'Antiope, reine des Amazones.
ARICIE, princesse du sang royal d'Athènes.
THÉRAMÈNE, gouverneur d'Hippolyte.
OENONE, nourrice et confidente de Phèdre.
ISMÈNE, confidente d'Aricie.
PANOPE, femme de la suite de Phèdre.
GARDES.

La scène est à Trézène, ville du Péloponèse[1].

[1] Le lieu où l'action se passe n'est pas marqué avec assez de précision. On ne peut choisir une ville tout entière pour théâtre de la scène. Nécessairement il falloit l'établir dans une des salles du palais de Thésée. (G.) — Dans la première édition, on lit *acteurs* au lieu de *personnages*, et la pièce a pour titre *Phèdre et Hippolyte*.

PHÈDRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Le dessein en est pris : je pars, cher Théramène,
Et quitte le séjour de l'aimable Trézène[1].
Dans le doute mortel dont je suis agité,
Je commence à rougir de mon oisiveté.
Depuis plus de six mois éloigné de mon père,
J'ignore le destin d'une tête si chère;
J'ignore jusqu'aux lieux qui le peuvent cacher.

THÉRAMÈNE.

Et dans quels lieux, seigneur, l'allez-vous donc chercher?
Déja, pour satisfaire à votre juste crainte,
J'ai couru les deux mers que sépare Corinthe;
J'ai demandé Thésée aux peuples de ces bords
Où l'on voit l'Achéron se perdre chez les morts;
J'ai visité l'Élide, et, laissant le Ténare,

[1] Cette épithète, *aimable*, appliquée à une ville, est du goût et du style antique : rien n'est si commun chez les poëtes grecs. (G.)



Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.
Sur quel espoir nouveau, dans quels heureux climats
Croyez-vous découvrir la trace de ses pas?
Qui sait même, qui sait si le roi votre père
Veut que de son absence on sache le mystère?
Et si, lorsque avec vous nous tremblons pour ses jours,
Tranquille, et nous cachant de nouvelles amours,
Ce héros n'attend point qu'une amante abusée[1]...

HIPPOLYTE.

Cher Théramène, arrête, et respecte Thésée.
De ses jeunes erreurs désormais revenu,
Par un indigne obstacle il n'est point retenu;
Et, fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phèdre depuis long-temps ne craint plus de rivale.
Enfin, en le cherchant je suivrai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux, que je n'ose plus voir.

THÉRAMÈNE.

Hé! depuis quand, seigneur, craignez-vous la présence[2]
De ces paisibles lieux si chers à votre enfance,
Et dont je vous ai vu préférer le séjour
Au tumulte pompeux d'Athène et de la cour[3]?
Quel péril, ou plutôt quel chagrin vous en chasse?

[1] Théramène, gouverneur d'Hippolyte, est beaucoup moins discret et moins réservé que son élève. Lui convient-il de rappeler au fils de Thésée les foiblesses de son père? Nous le verrons bientôt conseiller à Hippolyte de les imiter. (G.)

[2] *La présence des lieux* est une figure d'une hardiesse très heureuse, également avouée par le goût et par le sentiment: les lieux sont personnifiés, et mis à la place des objets dont ils nous rappellent le souvenir. (G.)

[3] VARIANTE. Au tumulte pompeux d'Athènes, de la cour.

HIPPOLYTE.

Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face,
Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé
La fille de Minos et de Pasiphaé.

THÉRAMÈNE.

J'entends : de vos douleurs la cause m'est connue.
Phèdre ici vous chagrine, et blesse votre vue.
Dangereuse marâtre, à peine elle vous vit,
Que votre exil d'abord signala son crédit[1].
Mais sa haine sur vous autrefois attachée,
Ou s'est évanouie, ou s'est bien relâchée.
Et d'ailleurs quels périls vous peut faire courir
Une femme mourante, et qui cherche à mourir?
Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire,
Peut-elle contre vous former quelques desseins?

HIPPOLYTE.

Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains.
Hippolyte en partant fuit une autre ennemie :
Je fuis, je l'avouerai, cette jeune Aricie,
Reste d'un sang fatal conjuré contre nous.

THÉRAMÈNE.

Quoi! vous-même, seigneur, la persécutez-vous?
Jamais l'aimable sœur des cruels Pallantides[2]
Trempa-t-elle aux complots de ses frères perfides?

[1] Cet *exil* est une heureuse imagination de Racine; il feint que Phèdre, encore vertueuse, a fait éloigner Hippolyte qu'elle aime, pour se soustraire au danger de le voir souvent. (L. B.)

[2] *Pallantides*, c'étoient les fils de Pallante, frère d'Égée, père de Thésée, qui, se voyant frustrés de l'espérance de succéder à leur

Et devez-vous haïr ses innocents appas?

HIPPOLYTE.

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, m'est-il permis d'expliquer votre fuite?
Pourriez-vous n'être plus ce superbe Hippolyte
Implacable ennemi des amoureuses lois,
Et d'un joug que Thésée a subi tant de fois?
Vénus, par votre orgueil si long-temps méprisée,
Voudroit-elle à la fin justifier Thésée?
Et, vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses autels?
Aimeriez-vous, seigneur?

HIPPOLYTE.

Ami, qu'oses-tu dire?
Toi, qui connois mon cœur depuis que je respire,
Des sentiments d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander le désaveu honteux?
C'est peu qu'avec son lait une mère amazone [1]
M'ait fait sucer encor cet orgueil qui t'étonne;
Dans un âge plus mûr moi-même parvenu,

oncle dans le royaume d'Athènes par l'arrivée de son fils, conjurèrent contre lui. Thésée les fit tous mourir. (PLUTARQ., *Vie de Thésée*, p. 5 et 6.) Ce meurtre l'obligea à s'exiler d'Athènes. (PAUSAN., *Attiq.*, p. 20.) (L. B.) — Nous remarquons ici, pour la dernière fois, que Racine emploie souvent la préposition *au* pour la préposition *dans*. *Trempa-t-elle* est un tour désagréable et dur.

[1] Cette *mère amazone* étoit Antiope, reine des Amazones, selon Plutarque, *Vie de Thésée*, p. 12; ou Hippolyte, selon Athénée, liv. XIII, p. 557, que Thésée épousa après sa première expédition contre ces célèbres héroïnes. (PAUSAN., *Attiq.*, p. 25.) (L. B.)

Je me suis applaudi quand je me suis connu.
Attaché près de moi par un zéle sincère,
Tu me contois alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon ame, attentive à ta voix,
S'échauffoit aux récits de ses nobles exploits;
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés, et les brigands punis[1],

[1] Racine a imité et embelli Ovide, qui fait ainsi l'énumération des exploits de Thésée :

« Te maxime Theseu,
« Mirata est Marathon Cretæi sanguine tauri;
« Quodque suis securus arat Cromyona colonus,
« Munus opusque tuum est. Tellus Epidauria per te
« Clavigeram vidit Vulcani occumbere prolem;
« Vidit et immitem Cephisias ora Procrustem;
« Cercyonis letum vidit Cerealis Eleusis.
« Occidit ille Sinis, magnis male viribus usus,
« Qui poterat curvare trabes, et agebat ab alto
« Ad terram late sparsuras corpora pinus.
« Tutus ad Alcathoen, Lelegeia mœnia, limes
« Composito Scirone, patet : sparsique latronis
« Terra negat sedem, sedem negat ossibus unda. »

« Illustre Thésée, Marathon t'admira lorsque tu lui apparus tout couvert du sang du Minotaure. Si l'humble laboureur cultive paisiblement les champs de Cromyon, c'est à toi, c'est à ta valeur qu'il le doit. Vainement le fils de Vulcain s'arma d'une massue; la terre d'Épidaure le vit tomber sous tes coups; les bords du Céphise furent témoins de ta victoire sur l'impitoyable Procruste. Éleusis, consacrée à Cérès, applaudit à la mort de Cercyon. Tu délivras le monde de ce Sinis qui n'usoit de sa force prodigieuse que pour le crime. Le monstre courboit le tronc des plus grands arbres; il abaissoit jusqu'à terre la cime des pins, et y attachoit ses victimes; et soudain l'arbre, en se redressant, dispersoit dans les airs leurs membres déchirés. Enfin la mort de Sciron laisse aux voyageurs

Procuste, Cercyon, et Sciron, et Sinis,
Et les os dispersés du géant d'Épidaure,
Et la Créte fumant du sang du Minotaure [1].
Mais, quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi par-tout offerte, et reçue en cent lieux;
Héléne à ses parents dans Sparte dérobée;
Salamine témoin des pleurs de Péribée [2];
Tant d'autres, dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés!
Ariane aux rochers contant ses injustices [3];
Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices;
Tu sais comme, à regret écoutant ce discours,
Je te pressois souvent d'en abréger le cours [4].
Heureux si j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire!
Et moi-même, à mon tour, je me verrois lié!
Et les dieux jusque-là m'auroient humilié!

un chemin libre pour arriver aux murs d'Alcathoë, bâtis par Lélex. La terre refuse de couvrir les restes épars de ce brigand, et l'onde indignée les rejette sur la rive. » (*Métam.*, liv. VII, v. 433, etc.)

[1] Observez que *fumant* est ici participe indéclinable du verbe *fumer*, et n'est point l'adjectif verbal *fumant*, *fumante*. Ces deux manières de parler sont également gracieuses, et le poëte a choisi celle qui convenoit à son vers. (L.)

[2] Cet enlèvement d'Hélène, par Thésée, a fourni à Racine le dénouement de son *Iphigénie*. *Péribée*, mère d'Ajax. (G.)

[3] Ce vers est le plus beau de ceux qui composent ce résumé rapide et brillant, et qui tous sont beaux. Quel intérêt dans ce trait narratif, jeté comme en passant: *aux rochers contant ses injustices!* C'est l'imagination qui produit cet intérêt de style dans les plus petits détails. (L.)

[4] VAR. Je te pressois souvent d'en arrêter le cours.

Dans mes lâches soupirs d'autant plus méprisable,
Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,
Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui [1],
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui!
Quand même ma fierté pourroit s'être adoucie,
Aurois-je pour vainqueur dû choisir Aricie?
Ne souviendroit-il plus à mes sens égarés
De l'obstacle éternel qui nous a séparés?
Mon père la réprouve; et, par des lois sévères,
Il défend de donner des neveux à ses frères:
D'une tige coupable il craint un rejeton;
Il veut avec leur sœur ensevelir leur nom;
Et que, jusqu'au tombeau soumise à sa tutelle,
Jamais les feux d'hymen ne s'allument pour elle.
Dois-je épouser ses droits contre un père irrité?
Donnerai-je l'exemple à la témérité?
Et, dans un fol amour ma jeunesse embarquée [2]...

THÉRAMÈNE.

Ah, seigneur! si votre heure est une fois marquée [3],

[1] *Aucun* s'employoit autrefois au pluriel avec la négation; on en trouve des exemples dans Corneille, La Fontaine, J.-B. Rousseau, etc. Aujourd'hui on ne met plus ce mot au pluriel, si ce n'est dans le style marotique. D'Olivet en a fait une règle fondée sur l'usage, et même sur la raison. En effet, *aucun* signifiant *pas un*, on ne voit pas comment le pluriel pourroit convenir à cette expression.

[2] *Une jeunesse embarquée dans un amour:* Boileau, satire III, et Molière, acte V d'*Amphitryon*, offrent des exemples de l'emploi de cette locution; mais elle est trop familière pour entrer dans le style tragique.

[3] Il y a soixante ans que Voltaire a condamné, avec tous les bons juges, les leçons de Théramène contenues dans ce couplet,

Le ciel de nos raisons ne sait point s'informer.
Thésée ouvre vos yeux en voulant les fermer;
Et sa haine, irritant une flamme rebelle,
Prête à son ennemie une grace nouvelle.
Enfin d'un chaste amour pourquoi vous effrayer?
S'il a quelque douceur, n'osez-vous l'essayer?
En croirez-vous toujours un farouche scrupule?
Craint-on de s'égarer sur les traces d'Hercule?
Quels courages Vénus n'a-t-elle pas domptés?
Vous-même où seriez-vous, vous qui la combattez[1],
Si toujours Antiope à ses lois opposée
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?
Mais que sert d'affecter un superbe discours?
Avouez-le, tout change : et, depuis quelques jours,
On vous voit moins souvent, orgueilleux et sauvage,
Tantôt faire voler un char sur le rivage,
Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé,
Rendre docile au frein un coursier indompté;
Les forêts de nos cris moins souvent retentissent;
Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent;
Il n'en faut point douter : vous aimez, vous brûlez;
Vous périssez d'un mal que vous dissimulez.

doublement répréhensibles, comme au-dessous de la gravité tragique, et peu séantes dans la bouche d'un gouverneur. C'est le seul exemple de disconvenance qui s'offre dans cette pièce, et il étonne dans Racine, qui probablement n'y a été entraîné que par trop d'envie de justifier l'amour d'Hippolyte, comme Louis Racine, qui justifie cette disconvenance, a été entraîné par trop de complaisance pour son père. (L.)

[1] Cet argument de Théramène est loin d'être tragique; il semble que Racine l'ait emprunté des *Femmes savantes*, acte I, sc. I. (G.)

La charmante Aricie a-t-elle su vous plaire [1]?

HIPPOLYTE.

Théramène, je pars, et vais chercher mon père [2].

THÉRAMÈNE.

Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir,
Seigneur?

HIPPOLYTE.

C'est mon dessein : tu peux l'en avertir.
Voyons-la, puisque ainsi mon devoir me l'ordonne.
Mais quel nouveau malheur trouble sa chère Œnone?

[1] Ce dernier vers est du style de la comedie, et termine d'une manière un peu foible dix vers d'une poésie admirable. Nous remarquerons que la question de Théramène ne peut être placée ici que pour faire ressortir davantage le caractère sauvage d'Hippolyte. C'est un de ces traits sur lesquels il faut réfléchir, et que Racine a toujours l'art de placer à propos. Théramène ne doit point ignorer l'amour d'Hippolyte, qui vient de lui dire :

Si je la haïssois, je ne la fuirois pas.

Son interrogation n'a donc d'autre objet que d'ajouter un trait de plus au caractère d'un jeune héros qui ne veut pas avouer son amour, parcequ'il le regarde comme une foiblesse.

[2] La manière dont cette conversation est coupée mérite d'être remarquée. L'amour d'Hippolyte est suffisamment entrevu par le spectateur pour le préparer à la déclaratinn qu'il entendra au second acte, et qui ne ressemblera pas à ces déclarations subites et imprévues, si fréquentes sur notre théâtre, et malheureusement d'après l'exemple de Corneille: c'est une faute grave que Racine n'a jamais commise. Il savoit trop bien que, dans le drame, tout exige des préparations, et que rien sur-tout n'est si ridicule qu'un amour qui tombe pour ainsi dire des nues, comme celui de Maxime, au quatrième acte de *Cinna*. De plus, Hippolyte laisse deviner son amour, et ne l'avoue pas: il ne l'avouera que devant Aricie, et au moment de se séparer d'elle. Il convenoit que le sauvage Hippolyte regardât comme une foiblesse l'amour même le

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE, OENONE.

OENONE.

Hélas! seigneur, quel trouble au mien peut être égal?
La reine touche presque à son terme fatal.
En vain à l'observer jour et nuit je m'attache;
Elle meurt dans mes bras d'un mal qu'elle me cache.
Un désordre éternel règne dans son esprit;
Son chagriu inquiet l'arrache de son lit:
Elle veut voir le jour; et sa douleur profonde
M'ordonne toutefois d'écarter tout le monde...
Elle vient.

HIPPOLYTE.

Il suffit: je la laisse en ces lieux,
Et ne lui montre point un visage odieux.

SCÈNE III.

PHÈDRE, OENONE.

PHÈDRE.

N'allons point plus avant, demeurons, chère OEnone[1].

plus soumis aux lois de l'innocence, et qui d'ailleurs est une désobéissance à son père, dont il lui demandera pardon. Toutes les bienséances sont observées. (L.)

[1] On sait que tout le commencement de cette scène, tout ce tableau si vrai et si original du délire d'une passion violente et contrainte, est à Euripide. C'est sans contredit une des plus belles conceptions de ce poète, et une des plus théâtrales que l'on con-

Je ne me soutiens plus; ma force m'abandonne :
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi;
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Hélas!

(*Elle s'assied.*)

ŒNONE.

Dieux tout-puissants, que nos pleurs vous apaisent!

PHÈDRE.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent[1]!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
Tout m'afflige, et me nuit, et conspire à me nuire.

ŒNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire!
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, madame; et, prête à vous cacher,

noisse. Mais qu'il s'en faut qu'il l'ait soutenue, comme Racine, dans tout le cours de la pièce! (L.)

[1] Des *voiles* qui *pèsent!* Quelle vérité d'idée dans cette espèce de contre-vérité d'expression! Cette singulière espèce de beauté n'est qu'indiquée dans le grec, qui dit seulement : *Je souffre avec peine le voile qui couvre ma tête:* mais Denys d'Halicarnasse remarque une intention imitative dans le commencement du vers grec, comme il y en a une dans les dernières syllabes du vers françois. Le vers grec commence par une sorte de pied composé de deux brèves et d'une longue (l'anapeste), en sorte que le vers semble tomber à la troisième syllabe, comme la tête de Phèdre. Voilà de ces finesses de diction et d'harmonie qui doivent souvent échapper aux modernes dans les écrits des anciens. (L.)

Vous haïssez le jour que vous veniez chercher!

PHÈDRE.

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi, dont ma mère osoit se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois!

ŒNONE.

Quoi! vous ne perdez point cette cruelle envie?
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funestes apprêts?

PHÈDRE.

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts [1]!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?

ŒNONE.

Quoi, madame?

PHÈDRE.

Insensée! où suis-je? et qu'ai-je dit?

[1] Nouvel exemple de cette préoccupation dont Racine a le premier su tirer des effets admirables. Tous les commentateurs ont dit que cette scène étoit imitée d'Euripide; mais Euripide est long, et Racine est précis. Imiter ainsi, c'est créer. Phèdre, dans le désordre de ses idées, ne répond point à Œnone, elle ne voit qu'Hippolyte; elle s'occupe de ses amusements favoris, dont Théramène vient de parler; et l'on sent que sur le char qui fuit dans la carrière, elle place secrètement l'objet qu'elle aime. C'est ainsi que, sans avoir à rougir de l'aveu qui lui échappe, elle instruit Œnone de son secret. Cela peut bien être un effet de l'art inouï de l'auteur; mais c'est un art caché, ou plutôt c'est l'expression même de la nature. En un mot, cette scène nous paroît si admirable, qu'un commentateur doit renoncer à toute espérance de pouvoir la louer dignement.

Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

ŒNONE.

Ah! s'il vous faut rougir, rougissez d'un silence
Qui de vos maux encore aigrit la violence.
Rebelle à tous nos soins, sourde à tous nos discours,
Voulez-vous, sans pitié, laisser finir vos jours?
Quelle fureur les borne au milieu de leur course?
Quel charme ou quel poison en a tari la source?
Les ombres par trois fois ont obscurci les cieux
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure
Depuis que votre corps languit sans nourriture.
A quel affreux dessein vous laissez-vous tenter [1]?
De quel droit sur vous-même osez-vous attenter?
Vous offensez les dieux auteurs de votre vie;
Vous trahissez l'époux à qui la foi vous lie;
Vous trahissez enfin vos enfants malheureux,
Que vous précipitez sous un joug rigoureux.
Songez qu'un même jour leur ravira leur mère,

[1] Corneille a dit dans *Héraclius :*

> Impatient déja de se laisser séduire
> Au premier imposteur, etc.

Voltaire fait observer avec raison que *se laisser séduire à quelqu'un* est une faute. L'expression de Racine ne nous paroit pas plus admissible. On ne peut pas dire *se laisser tenter à une chose*, comme on dit *se laisser entraîner, emporter à.*

Et rendra l'espérance au fils de l'étrangère,
A ce fier ennemi de vous, de votre sang,
Ce fils qu'une Amazone a porté dans son flanc,
Cet Hippolyte...

PHÈDRE.

Ah dieux!

OENONE.

Ce reproche vous touche?

PHÈDRE.

Malheureuse! quel nom est sorti de ta bouche!

OENONE.

Hé bien! votre colère éclate avec raison:
J'aime à vous voir frémir à ce funeste nom.
Vivez donc: que l'amour, le devoir, vous excite;
Vivez, ne souffrez pas que le fils d'une Scythe,
Accablant vos enfants d'un empire odieux,
Commande au plus beau sang de la Grèce et des dieux.
Mais ne différez point; chaque moment vous tue:
Réparez promptement votre force abattue,
Tandis que de vos jours, prêts à se consumer,
Le flambeau dure encore, et peut se rallumer.

PHÈDRE.

J'en ai trop prolongé la coupable durée.

OENONE.

Quoi! de quelques remords êtes-vous déchirée?
Quel crime a pu produire un trouble si pressant?
Vos mains n'ont point trempé dans le sang innocent.

PHÈDRE.

Graces au ciel, mes mains ne sont point criminelles.
Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles!

ŒNONE.

Et quel affreux projet avez-vous enfanté
Dont votre cœur encor doive être épouvanté?

PHÈDRE.

Je t'en ai dit assez : épargne-moi le reste.
Je meurs, pour ne point faire un aveu si funeste.

ŒNONE.

Mourez donc, et gardez un silence inhumain;
Mais pour fermer vos yeux cherchez une autre main.
Quoiqu'il vous reste à peine une foible lumière,
Mon ame chez les morts descendra la première;
Mille chemins ouverts y conduisent toujours,
Et ma juste douleur choisira les plus courts.
Cruelle! quand ma foi vous a-t-elle déçue?
Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue[1]?
Mon pays, mes enfants, pour vous j'ai tout quitté.
Réserviez-vous ce prix à ma fidélité?

PHÈDRE.

Quel fruit espères-tu de tant de violence?
Tu frémiras d'horreur si je romps le silence.

ŒNONE.

Et que me direz-vous qui ne cède, grands dieux,
A l'horreur de vous voir expirer à mes yeux?

PHÈDRE.

Quand tu sauras mon crime, et le sort qui m'accable,

[1] Le gérondif *en naissant* se rapporte par le sens à Phèdre, et par la construction à Œnone. C'est une faute de grammaire, excusable en faveur de la clarté et de la précision du vers, mais qu'il ne faudroit se permettre qu'avec la plus grande réserve, et avec les mêmes excuses bien avérées. Racine se l'est très rarement permise. (L.)

Je n'en mourrai pas moins : j'en mourrai plus coupable.

ŒNONE.

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

PHÈDRE.

Tu le veux : léve-toi.

ŒNONE.

Parlez : je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel ! que lui vais-je dire ? et par où commencer ?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus ! O fatale colère !
Dans quels égarements l'amour jeta ma mère !

ŒNONE.

Oublions-les, madame ; et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée [1]
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

ŒNONE.

Que faites-vous, madame ? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable

[1] La mort d'Ariane n'est point une fiction du poëte, comme le prétend M. de La Harpe, d'après Luneau : c'est une des nombreuses traditions mythologiques dont cette fille de Minos a été l'objet. (G.)

Je péris la dernière et la plus misérable [1].

OENONE.

Aimez-vous?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

OENONE.

Pour qui?

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs.
J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne.
J'aime ..

OENONE.

Qui?

PHÈDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce prince si long-temps par moi-même opprimé?

OENONE.

Hippolyte? Grands dieux!

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé [2]!

[1] C'est une traduction littérale d'un vers de Sophocle dans la tragédie d'Antigone. Cette fille d'OEdipe, sur le point d'être ensevelie vivante dans une grotte profonde, s'écrie: « O tombeau, ô « chambre nuptiale, ô souterrain ma demeure éternelle, tu vas me « rejoindre à mes parents, qui sont descendus en foule dans l'em- « pire de Proserpine! *Hélas! encore à la fleur de l'âge, j'y descends* « *la dernière et la plus misérable.* » (Act. IV, sc. II. (G.)

[2] Quel dialogue! les commentateurs y indiquent plusieurs imitations d'Euripide; mais, nous le répétons, imiter ainsi, c'est créer. On pourra s'en convaincre à la lecture de la pièce grecque, traduite par Geoffroy, et que nous plaçons à la suite de celle-ci. On doit remarquer avec quel sentiment de terreur Phèdre rappelle le

ŒNONE.

Juste ciel! tout mon sang dans mes veines se glace!
O désespoir! ô crime! ô déplorable race!
Voyage infortuné! Rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux!

PHÈDRE.

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi;
Athènes me montra mon superbe ennemi[1]:

sort de sa famille; et cependant chaque crime qu'elle rappelle diminue l'horreur du sien. Ce n'est point un artifice de Phèdre, mais c'en est un du poëte, qui avoit besoin de préparer le public à un aveu interdit par les lois de la décence. Et la difficulté est si bien vaincue, qu'il n'y a qu'un lecteur très attentif qui s'aperçoive de l'art profond de cette scène.

[1] Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue est celui de Phèdre. Presque tout ce qu'elle dit serait une amplification fatigante, si c'était une autre qui parlât de la passion de Phèdre. Il est bien clair que, puisque Athènes lui montra son superbe ennemi Hippolyte, elle vit Hippolyte. Si elle rougit et pâlit à sa vue, elle fut sans doute troublée. Ce serait un pléonasme, une redondance oiseuse dans une étrangère qui raconterait les amours de Phèdre; mais c'est Phèdre amoureuse et honteuse de sa passion; son cœur est plein, tout lui échappe.

« Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error! »
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Peut-on mieux imiter Virgile?

Je sentis tout mon corps et transir et brûler.
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler.

Peut-on mieux imiter Sapho? Ces vers, quoique imités, coulent de source; chaque mot trouble les ames sensibles, et les pénètre. Ce

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue;
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler[1];
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.

n'est point une amplification, c'est le chef-d'œuvre de la nature et de l'art. (VOLT.)

[1] Dans tout ce morceau sublime de passion et de style, depuis ces mots, *mon mal vient de plus loin*, etc., rien n'est emprunté d'Euripide; mais le poëte, toujours plein de l'esprit des anciens, a fondu dans ce couplet quelques uns des vers les plus passionnés que l'antiquité nous ait laissés; celui de Virgile:

« Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error! »
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Celui d'Horace:

« In me tota ruens Venus »
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Et trois vers de la fameuse ode de Sapho, traduite par Boileau, (*Traité du Sublime*, chap. 8), mais qui sont rendus ici avec plus de noblesse et d'élégance:

Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Et, dans tous ces endroits imités, Racine me paroît supérieur aux originaux; et quels originaux! Et, dans ce qui est à lui, il n'est pas au-dessous. On convient généralement que la scène entière est un modèle étonnant de toutes les beautés tragiques et poétiques dans leur perfection: intérêt, dialogue, et style, tout y est au plus haut point. (L.)—Racine avoit une grande prédilection pour la *Simèthe* de Théocrite. Il la citoit souvent comme un modèle de la peinture de l'amour; et c'est dans cette idylle qu'il a puisé quelques uns des traits admirables de ce morceau.

Par des vœux assidus je crus les détourner:
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner[1];
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée:
D'un incurable amour remèdes impuissants[2]!
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens:
Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse,
J'adorois Hippolyte; et, le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.
Je l'évitois par-tout. O comble de misère!
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter:
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,

[1] Il est parlé de ce temple dans Euripide, dans le scoliaste d'Homère, dans Diodore de Sicile, et dans Pausanias: elle le fit nommer *Hippolytion*; et il fut dans la suite nommé le temple de *Vénus la spéculatrice*, parceque Phèdre l'avoit fait élever sur un endroit fort haut, d'où elle pouvoit voir Trézène, où demeuroit Hippolyte. (L. R.)

[2] Ces deux mots, *incurables* et *remèdes*, qui ne sont pas toujours très nobles dans notre langue, sont ici très élégants et très poétiques. (G.) — Racine imite ici ces beaux vers de Virgile:

« Instauratque diem donis, pecudumque reclusis
« Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.
« Heu vatum ignaræ mentes! Quid vota furentem,
« Quid delubra juvant? »

« Ses offrandes précèdent le jour qu'elle appelle; et, l'œil fixé sur les flancs ouverts des victimes, elle interroge leurs entrailles palpitantes. O vanité d'une science mensongère! Que peuvent les vœux, que peuvent les sacrifices pour calmer les fureurs d'une amante? » (*Æneid.*, lib. IV, v. 68.)

J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre;
Je pressai son exil; et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirois, Œnone; et, depuis son absence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence:
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions! Cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné:
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée:
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur:
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur;
Je voulois en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire:
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats;
Je t'ai tout avoué; je ne m'en repens pas,
Pourvu que, de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler[1].

[1] On convient universellement avec Voltaire que le rôle de Phèdre est le plus tragique qu'on ait jamais mis en scène. Mais, comme il n'est point d'ouvrage qui puisse tout réunir, la supériorité même de ce personnage de Phèdre, unique au théâtre, jette quelque ombre sur tous les autres, qui sont, il est vrai, à peu près ce qu'ils pouvoient être, mais qui, par eux-mêmes, et par la nature du sujet, sont d'un effet médiocre, et le paroissent encore davantage à côté de Phèdre, qui heureusement suffit pour soutenir la

SCÈNE IV.

PHÈDRE, OENONE, PANOPE.

PANOPE.

Je voudrois vous cacher une triste nouvelle,
Madame : mais il faut que je vous la révéle.
La mort vous a ravi votre invincible époux;
Et ce malheur n'est plus ignoré que de vous [1].

OENONE.

Panope, que dis-tu?

PANOPE.

Que la reine abusée
En vain demande au ciel le retour de Thésée;
Et que, par des vaisseaux arrivés dans le port,
Hippolyte son fils vient d'apprendre sa mort.

pièce et la remplir. La conception originale de ce rôle est due à Euripide, et c'est un des plus beaux titres de sa gloire; mais Racine en a porté si loin les développements et les effets, qu'on peut dire avec vérité qu'il a créé en perfectionnant. S'il a pu ajouter à la conception de ce rôle au point de se l'approprier, c'est d'abord parcequ'elle est ici adaptée à une nouvelle conception du sujet, toute différente de celle d'Euripide, et qui n'a jamais encore été bien aperçue. On n'a pas assez vu que l'objet des deux poëtes n'étoit pas le même, et la différence du titre l'indiquoit déja. C'est *Hippolyte* qu'Euripide a fait et voulu faire, ainsi que Sénèque: Racine est le seul qui ait voulu faire une *Phèdre*, et qui l'ait faite. (L.)

[1] Cette nouvelle doit bientôt se trouver fausse; mais elle est d'autant plus vraisemblable, qu'il est dit, dès les premiers vers de la pièce, qu'on ne sait depuis six mois ce que Thésée est devenu. Ce moyen est indiqué par Sénèque; mais il est bien plus adroitement

PHÈDRE.

Ciel !

PANOPE.

Pour le choix d'un maître Athènes se partage :
Au prince votre fils l'un donne son suffrage,
Madame ; et de l'état l'autre, oubliant les lois,
Au fils de l'étrangère ose donner sa voix.
On dit même qu'au trône une brigue insolente
Veut placer Aricie et le sang de Pallante.
J'ai cru de ce péril vous devoir avertir.
Déja même Hippolyte est tout prêt à partir ;
Et l'on craint, s'il paroît dans ce nouvel orage,
Qu'il n'entraîne après lui tout un peuple volage.

OENONE.

Panope, c'est assez : la reine qui t'entend
Ne négligera point cet avis important.

employé par Racine. Il falloit un incident qui changeât l'état des choses, et rendît à la reine quelques motifs de vivre et d'espérer. Celui-ci, ménagé avec art, termine parfaitement le premier acte. Il engage Phèdre à vivre, par le plus louable de tous les motifs, la tendresse maternelle. Il lui donne une raison plausible pour voir Hippolyte ; il donne au spectateur, comme à Phèdre, un intervalle de soulagement et une lueur d'espérance ; il amène la déclaration, et en fournit en même temps l'excuse. Enfin il prépare une révolution terrible, lorsque Phèdre apprendra le retour de Thésée. Combien de choses dans un moyen qui paroît si simple! que de bienséances théâtrales réunies dans un seul fait! Telle est la science de l'intrigue : et, l'on ne sauroit trop le redire, elle n'a été approfondie que par les modernes. (L.)

SCÈNE V.

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

Madame, je cessois de vous presser de vivre;
Déja même au tombeau je songeois à vous suivre;
Pour vous en détourner je n'avois plus de voix;
Mais ce nouveau malheur vous prescrit d'autres lois.
Votre fortune change et prend une autre face:
Le roi n'est plus, madame; il faut prendre sa place.
Sa mort vous laisse un fils à qui vous vous devez;
Esclave s'il vous perd, et roi si vous vivez.
Sur qui, dans son malheur, voulez-vous qu'il s'appuie?
Ses larmes n'auront plus de main qui les essuie;
Et ses cris innocents, portés jusques aux dieux,
Iront contre sa mère irriter ses aïeux.
Vivez; vous n'avez plus de reproche à vous faire:
Votre flamme devient une flamme ordinaire[1];
Thésée en expirant vient de rompre les nœuds
Qui faisoient tout le crime et l'horreur de vos feux.
Hippolyte pour vous devient moins redoutable;
Et vous pouvez le voir sans vous rendre coupable.
Peut-être, convaincu de votre aversion,

[1] On sent qu'il n'y a que l'esclave Œnone qui puisse risquer une proposition si révoltante. Il n'y a ici dans l'amour de Phèdre que l'adultère de moins; mais il n'est ni *ordinaire*, ni honnête, ni permis nulle part à une veuve d'épouser le fils de son mari: cela répugne à la nature. Aussi Phèdre ne donne pas la moindre marque d'assentiment à cette idée de sa nourrice, et ne consent à vivre que *par amour pour son fils*. (L.)

Il va donner un chef à la sédition :
Détrompez son erreur, fléchissez son courage[1].
Roi de ces bords heureux, Trézène est son partage ;
Mais il sait que les lois donnent à votre fils
Les superbes remparts que Minerve a bâtis.
Vous avez l'un et l'autre une juste ennemie :
Unissez-vous tous deux pour combattre Aricie.

PHÈDRE.

Hé bien ! à tes conseils je me laisse entraîner[2].
Vivons, si vers la vie on peut me ramener,
Et si l'amour d'un fils, en ce moment funeste,
De mes foibles esprits peut ranimer le reste[3].

[1] On *détrompe quelqu'un*, on le fait revenir de son erreur; mais on ne dit pas également *détromper l'erreur de quelqu'un*. (D'O.)

[2] Il importe de remarquer que tout l'artifice du plan, jusqu'à la moitié du troisième acte, c'est-à-dire jusqu'au retour de Thésée, tient à ce ressort si habilement imaginé du faux avis de la mort de ce prince, avis qui change d'abord la face des choses en un sens à la fin du premier acte, et la change encore en un sens tout opposé au milieu du troisième. C'est la supposition de la mort de Thésée qui ouvre quelque espérance à Phèdre, et l'enhardit à risquer une déclaration, lorsque auparavant elle ne vouloit que mourir. C'est ensuite l'apparition imprévue de Thésée, et l'effroi qu'elle conçoit des suites terribles de ce qu'elle vient de hasarder, qui la met hors d'elle-même, et qui sert à excuser le consentement qu'elle accorde, comme malgré elle, à l'accusation d'Œnone. Que d'effets dans un moyen qui paroît si simple! Ce sont là les ressorts qui appartiennent aux maîtres de l'art, comme la multiplicité des incidents aux artistes médiocres. (L.)

[3] Que de profondeur, que de mélancolie dans ces vers! Comme on sent que Phèdre se fait illusion à elle-même! C'est dans l'intérêt d'un fils qu'elle *consent à être ramenée vers la vie*, et cette seule expression nous révèle *toutes ses secrètes* espérances!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARICIE, ISMÈNE.

ARICIE [1].

Hippolyte demande à me voir en ce lieu?
Hippolyte me cherche, et veut me dire adieu?
Ismène, dis-tu vrai? N'es-tu point abusée?

ISMÈNE.

C'est le premier effet de la mort de Thésée.

[1] On ne peut nier que cette scène et la suivante, quoique soutenues, autant qu'il est possible, par le mérite du style, ne soient nécessairement froides après la scène de Phèdre: la disproportion est sensible. Elles sont de plus étrangères au sujet établi jusqu'ici: c'est là l'inconvénient réel de cet épisode, et c'est pour cela qu'il n'est pas irrépréhensible comme celui d'Ériphile. Dans la suite de la pièce, ce défaut me paroît non seulement effacé, mais bien pleinement racheté par les beautés qu'il produit. Ainsi, dans le quatrième acte, cet amour influe puissamment et sur l'action et sur l'intérêt: c'est cet amour découvert pour la première fois à Phèdre qui fait rentrer dans son cœur la vérité prête à en sortir, la frappe d'une *douleur non encore éprouvée*, et la livre au dernier désespoir; et de là une des situations les plus violentes et une des plus éloquentes scènes qui aient signalé le génie tragique. (L.) — Lope de Véga, poëte espagnol du seizième siècle, est auteur d'une pièce intitulée *el Perseguido*, qui a plus d'un rapport avec Phèdre. Il est probable que Racine la connoissoit, puisqu'il avoit, ainsi que Corneille, cultivé la littérature castillane. Cette pièce a pu lui fournir l'idée du rôle d'Aricie, que les anciens n'avoient pas indiqué.

Préparez-vous, madame, à voir de tous côtés
Voler vers vous les cœurs par Thésée écartés.
Aricie, à la fin, de son sort est maîtresse,
Et bientôt à ses pieds verra toute la Gréce.

ARICIE.

Ce n'est donc point, Isméne, un bruit mal affermi [1]?
Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi?

ISMÈNE.

Non, madame, les dieux ne vous sont plus contraires;
Et Thésée a rejoint les mânes de vos frères.

ARICIE.

Dit-on quelle aventure a terminé ses jours?

ISMÈNE.

On séme de sa mort d'incroyables discours.
On dit que, ravisseur d'une amante nouvelle,
Les flots ont englouti cet époux infidèle.
On dit même, et ce bruit est par-tout répandu,
Qu'avec Pirithoüs aux enfers descendu,

[1] Le mot *bruit*, pris dans le sens de Racine, a quelque chose de plus vague que *nouvelle*; et, comme on dit *une nouvelle mal fondée*, on peut dire par analogie *un bruit mal fondé*, c'est-à-dire *un bruit* dénué de fondement, dénué de vraisemblance; mais le mot *fondé* a ici une signification qu'on ne peut donner au mot *affermi*; car, en supposant qu'il pût se joindre au mot *bruit*, il ne pourroit exprimer la consistance de la nouvelle dans les esprits. Ainsi, *un bruit mal affermi* pourroit être *très bien fondé*, comme *un bruit mal fondé* pourroit être *fort bien affermi*. On peut donc dire que le bruit de la mort de Thésée n'étoit pas *mal affermi*, puisque tout le monde croyoit à cette mort; mais il étoit *mal fondé*, puisque Thésée vivoit encore. Les commentateurs n'ont donné aucune raison contre l'emploi de cette expression; mais tous se sont accordés à la blâmer.

Il a vu le Cocyte et les rivages sombres,
Et s'est montré vivant aux infernales ombres;
Mais qu'il n'a pu sortir de ce triste séjour,
Et repasser les bords qu'on passe sans retour [1].

ARICIE.

Croirai-je qu'un mortel, avant sa dernière heure,
Peut pénétrer des morts la profonde demeure?
Quel charme l'attiroit sur ces bords redoutés?

ISMÈNE.

Thésée est mort, madame, et vous seule en doutez:
Athènes en gémit; Trézène en est instruite,
Et déja pour son roi reconnoît Hippolyte;
Phèdre, dans ce palais, tremblante pour son fils,
De ses amis troublés demande les avis.

ARICIE.

Et tu crois que, pour moi plus humain que son père,
Hippolyte rendra ma chaîne plus légère;
Qu'il plaindra mes malheurs?

ISMÈNE.

Madame, je le croi.

ARICIE.

L'insensible Hippolyte est-il connu de toi?
Sur quel frivole espoir penses-tu qu'il me plaigne,
Et respecte en moi seule un sexe qu'il dédaigne?
Tu vois depuis quel temps il évite nos pas,
Et cherche tous les lieux où nous ne sommes pas.

ISMÈNE.

Je sais de ses froideurs tout ce que l'on récite;

[1] Il étoit impossible de mieux rendre l'*onde irrepassable* de Virgile: *ripam irremeabilis undæ*.

Mais j'ai vu près de vous ce superbe Hippolyte;
Et même, en le voyant, le bruit de sa fierté
A redoublé pour lui ma curiosité.
Sa présence à ce bruit n'a point paru répondre[1]:
Dès vos premiers regards je l'ai vu se confondre;
Ses yeux, qui vainement vouloient vous éviter,
Déja pleins de langueur, ne pouvoient vous quitter.
Le nom d'amant peut-être offense son courage;
Mais il en a les yeux, s'il n'en a le langage[2].

ARICIE.

Que mon cœur, chère Ismène, écoute avidement
Un discours qui peut-être a peu de fondement!
O toi qui me connois, te sembloit-il croyable
Que le triste jouet d'un sort impitoyable,
Un cœur toujours nourri d'amertume et de pleurs,
Dût connoître l'amour et ses folles douleurs?
Reste du sang d'un roi noble fils de la terre,
Je suis seule échappée aux fureurs de la guerre:

[1] *Une présence qui répond au bruit;* cela n'est pas assez nettement exprimé. Ismène veut dire que l'extérieur et la contenance d'Hippolyte démentoient sa renommée. (G.)

[2] Au premier examen, ces quatre vers, où la confidente se plaît à peindre la langueur des yeux d'Hippolyte, semblent mal s'accorder avec la rudesse et les mœurs sauvages du fils de Thésée. Un commentateur en a même fait la remarque. Mais comment n'a-t-il pas vu qu'Hippolyte est déja amoureux lorsque la confidente le peint ainsi? Cette passion, qui peut échapper aux hommes les plus exercés, n'échappe jamais aux regards d'une femme. Voilà ce que le cœur de Racine lui avoit appris, lorsqu'il mettoit ce langage dans la bouche d'Ismène. Il faut, avant d'accuser ce poëte, approfondir ses pensées; et le plus souvent on découvrira une beauté où l'on avoit cru trouver une faute.

J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,
Six frères... Quel espoir d'une illustre maison[1] !
Le fer moissonna tout; et la terre humectée
But à regret le sang des neveux d'Érechthée[2].
Tu sais, depuis leur mort, quelle sévère loi
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi :
On craint que de la sœur les flammes téméraires
Ne raniment un jour la cendre de ses frères.
Mais tu sais bien aussi de quel œil dédaigneux
Je regardois ce soin d'un vainqueur soupçonneux :
Tu sais que, de tout temps à l'amour opposée,
Je rendois souvent grace à l'injuste Thésée,
Dont l'heureuse rigueur secondoit mes mépris.
Mes yeux alors, mes yeux n'avoient pas vu son fils.
Non que, par les yeux seuls lâchement enchantée,
J'aime en lui sa beauté, sa grace tant vantée,
Présents dont la nature a voulu l'honorer,
Qu'il méprise lui-même, et qu'il semble ignorer :
J'aime, je prise en lui de plus nobles richesses,
Les vertus de son père, et non point les foiblesses ;
J'aime, je l'avouerai, cet orgueil généreux
Qui jamais n'a fléchi sous le joug amoureux.

[1] Plutarque en compte jusqu'à cinquante. (*Vie de Thésée.*)

[2] L'expression *la terre but le sang* est prise d'Eschile, dans *les Sept chefs devant Thèbes*, act. IV, sc. I. Racine ajoute que la terre

But à regret le sang...... d'Érechthée.

C'est que ce roi étoit fils de la terre. (L. B.)—On a remarqué avec justesse que, la terre étant personnifiée par l'action de *boire à regret*, une épithète applicable aux personnes eût été préférable à celle d'*humectée*.

Phèdre en vain s'honoroit des soupirs de Thésée :
Pour moi, je suis plus fière, et fuis la gloire aisée
D'arracher un hommage à mille autres offert,
Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
Mais de faire fléchir un courage inflexible [1],
De porter la douleur dans une ame insensible,
D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné;
C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.
Hercule à désarmer coûtoit moins qu'Hippolyte;
Et vaincu plus souvent, et plus tôt surmonté,
Préparoit moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.
Mais, chère Ismène, hélas! quelle est mon imprudence!
On ne m'opposera que trop de résistance :
Tu m'entendras peut-être, humble dans mon ennui,
Gémir du même orgueil que j'admire aujourd'hui.
Hippolyte aimeroit! Par quel bonheur extrême
Aurois-je pu fléchir...

ISMÈNE.

Vous l'entendrez lui-même :
Il vient à vous.

[1] L'auteur dit avec élégance *fléchir un courage inflexible*; et, dans *Athalie*, *réparer un outrage irréparable*; et cependant, suivant la remarque de Louis Racine, on a ri du vers de Longepierre, dans son *Électre* :

Mais on n'efface point des traits ineffaçables.

C'est que les vers de Racine renferment une grande idée, rendue plus frappante par l'opposition des deux expressions, tandis que le vers de Longepierre n'offre qu'une idée puérile, ou, si l'on veut, un jeu de mots.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE.

HIPPOLYTE.

Madame, avant que de partir,
J'ai cru de votre sort vous devoir avertir.
Mon père ne vit plus. Ma juste défiance
Présageoit les raisons de sa trop longue absence:
La mort seule, bornant ses travaux éclatants,
Pouvoit à l'univers le cacher si long-temps.
Les dieux livrent enfin à la parque homicide
L'ami, le compagnon, le successeur d'Alcide.
Je crois que votre haine, épargnant ses vertus,
Écoute sans regret ces noms qui lui sont dus.
Un espoir adoucit ma tristesse mortelle:
Je puis vous affranchir d'une austère tutelle;
Je révoque des lois dont j'ai plaint la rigueur[1].
Vous pouvez disposer de vous, de votre cœur;
Et, dans cette Trézène, aujourd'hui mon partage,
De mon aïeul Pitthée autrefois l'héritage,
Qui m'a, sans balancer, reconnu pour son roi[2],
Je vous laisse aussi libre, et plus libre que moi.

ARICIE.

Modérez des bontés dont l'excès m'embarrasse.

[1] Avant Racine, on auroit dit: *dont la rigueur a été cause que je vous ai plaint*. Ces tours, si remarquables par leur vivacité, ont été introduits par ce poëte dans notre langue.

[2] VAR. Qui m'a sans hésiter reconnu pour son roi.

D'un soin si généreux honorer ma disgrace,
Seigneur, c'est me ranger, plus que vous ne pensez,
Sous ces austères lois dont vous me dispensez.

HIPPOLYTE.

Du choix d'un successeur Athènes incertaine,
Parle de vous, me nomme, et le fils de la reine.

ARICIE.

De moi, seigneur?

HIPPOLYTE.

Je sais, sans vouloir me flatter,
Qu'une superbe loi semble me rejeter:
La Grèce me reproche une mère étrangère.
Mais, si pour concurrent je n'avois que mon frère,
Madame, j'ai sur lui de véritables droits
Que je saurois sauver du caprice des lois.
Un frein plus légitime arrête mon audace:
Je vous cède, ou plutôt je vous rends une place,
Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu
De ce fameux mortel que la terre a conçu.
L'adoption le mit entre les mains d'Égée.
Athènes, par mon père accrue et protégée,
Reconnut avec joie un roi si généreux,
Et laissa dans l'oubli vos frères malheureux.
Athènes dans ses murs maintenant vous rappelle:
Assez elle a gémi d'une longue querelle;
Assez dans ses sillons votre sang englouti
A fait fumer le champ dont il étoit sorti.
Trézène m'obéit. Les campagnes de Crète
Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.
L'Attique est votre bien. Je pars, et vais, pour vous,

Réunir tous les vœux partagés entre nous.

ARICIE.

De tout ce que j'entends, étonnée et confuse,
Je crains presque, je crains qu'un songe ne m'abuse.
Veillé-je? Puis-je croire un semblable dessein?
Quel dieu, seigneur, quel dieu l'a mis dans votre sein?
Qu'à bon droit votre gloire en tous lieux est semée!
Et que la vérité passe la renommée!
Vous-même, en ma faveur, vous voulez vous trahir!
N'étoit-ce pas assez de ne me point haïr,
Et d'avoir si long-temps pu défendre votre ame
De cette inimitié...

HIPPOLYTE.

Moi vous haïr, madame!
Avec quelques couleurs qu'on ait peint ma fierté,
Croit-on que dans ses flancs un monstre m'ait porté?
Quelles sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourroit, en vous voyant, n'être point adoucie?
Ai-je pu résister au charme décevant[1]...

ARICIE.

Quoi, seigneur!

HIPPOLYTE.

Je me suis engagé trop avant.
Je vois que la raison cède à la violence:
Puisque j'ai commencé de rompre le silence,
Madame, il faut poursuivre; il faut vous informer
D'un secret que mon cœur ne peut plus renfermer.

[1] *Décevant:* vieux mot qui signifie *séduisant*, et, dans sa vieillesse, a des graces nouvelles. (G.)

Vous voyez devant vous un prince déplorable,
D'un téméraire orgueil exemple mémorable.
Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté;
Qui, des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toujours du bord contempler les orages;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi!
Un moment a vaincu mon audace imprudente:
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve:
Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve;
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus;
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune;
Mes seuls gémissements font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.
Peut-être le récit d'un amour si sauvage
Vous fait, en m'écoutant, rougir de votre ouvrage.
D'un cœur qui s'offre à vous quel farouche entretien!
Quel étrange captif pour un si beau lien!
Mais l'offrande à vos yeux en doit être plus chère:
Songez que je vous parle une langue étrangère:

Et ne rejetez pas des vœux mal exprimés,
Qu'Hippolyte sans vous n'auroit jamais formés [1].

SCÈNE III.

HIPPOLYTE, ARICIE, THÉRAMÈNE, ISMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Seigneur, la reine vient, et je l'ai devancée [2] :
Elle vous cherche.

[1] Euripide et Sénèque, fidèles aux traditions de l'antiquité, ont représenté Hippolyte comme un jeune chasseur inaccessible aux traits de l'amour. L'Hippolyte de Racine est amoureux ; le poëte, en altérant le caractère sauvage de son héros, a peut-être affoibli l'intérêt des principales situations de sa tragédie. Les critiques ont remarqué avec raison que la déclaration de Phèdre seroit plus dramatique encore, si le langage de la passion étoit inconnu à celui à qui elle s'adresse. Dans la tragédie de Racine, la vertu seule ne défend pas Hippolyte de l'amour de Phèdre ; il aime Aricie, et cette passion ne peut laisser de place à aucune autre. Mais qui ne pardonneroit à Racine une faute qui est l'origine de tant de beautés inimitables ? Aricie est si tendre, si touchante, ses sentiments sont si purs, et le poëte les exprime dans une langue si harmonieuse, qu'il vous tient dans un enchantement continuel. D'ailleurs la découverte de cet amour jette un grand intérêt dans le quatrième acte, et fait naître une des scènes les plus déchirantes de la pièce. Nous ne dirons rien de la déclaration d'Hippolyte, c'est un chef-d'œuvre de poésie et d'éloquence. Qui pourroit se souvenir, en la lisant, qu'Euripide a donné à son héros une teinte plus fière et plus prononcée ?

[2] La démarche de Phèdre paroit choquer la bienséance : en sa qualité de femme, de reine, et de belle-mère, elle ne doit point

HIPPOLYTE.

Moi?

THÉRAMÈNE.

J'ignore sa pensée.
Mais on vous est venu demander de sa part.
Phèdre veut vous parler avant votre départ.

HIPPOLYTE.

Phèdre! Que lui dirai-je? Et que peut-elle attendre...

ARICIE.

Seigneur, vous ne pouvez refuser de l'entendre:
Quoique trop convaincu de son inimitié,
Vous devez à ses pleurs quelque ombre de pitié.

HIPPOLYTE.

Cependant vous sortez. Et je pars: et j'ignore
Si je n'offense point les charmes que j'adore!
J'ignore si ce cœur que je laisse en vos mains...

ARICIE.

Partez, prince, et suivez vos généreux desseins:
Rendez de mon pouvoir Athènes tributaire.
J'accepte tous les dons que vous me voulez faire.
Mais cet empire enfin si grand, si glorieux,
N'est pas de vos présents le plus cher à mes yeux.

venir chercher Hippolyte; c'est à Hippolyte d'aller la trouver; mais l'aveuglement de la passion est une excuse légitime pour cette violation des bienséances. (G.)

SCÈNE IV.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

HIPPOLYTE.

Ami, tout est-il prêt? Mais la reine s'avance.
Va, que pour le départ tout s'arme en diligence.
Fais donner le signal, cours, ordonne; et revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

SCÈNE V.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, OENONE.

PHÈDRE, *à Œnone, dans le fond du théâtre.*

Le voici : vers mon cœur tout mon sang se retire[1].
J'oublie, en le voyant, ce que je viens lui dire.

[1] Les anciens Grecs n'auroient point souffert une pareille scène, si belle pour des François. Les Romains, beaucoup moins délicats, ne furent point blessés de la déclaration d'amour d'une belle-mère à son beau-fils. C'est un de leurs auteurs qui eu a conçu l'idée; Racine n'a fait qu'imiter et embellir Sénèque. Les François regardent cette même scène comme une des plus théâtrales de la tragédie de *Phèdre;* et il faut bien que, sur cet article si important pour les mœurs, il y ait en France des idées diamétralement opposées à celles des Grecs, puisque le chef d'une secte de rigoristes, le grave et sévère Arnauld, fut très content de l'amour criminel de Phèdre, et de la manière dont elle l'exprime. Il ne blâma que l'amour innocent et vertueux d'Hippolyte : décision très bonne pour un littérateur, mais fort étrange pour un janséniste et pour un docteur en théologie. (G.)

ŒNONE.

Souvenez-vous d'un fils qui n'espère qu'en vous.

PHÈDRE.

On dit qu'un prompt départ vous éloigne de nous,
Seigneur. A vos douleurs je viens joindre mes larmes;
Je vous viens pour un fils expliquer mes alarmes.
Mon fils n'a plus de père; et le jour n'est pas loin
Qui de ma mort encor doit le rendre témoin.
Déja mille ennemis attaquent son enfance :
Vous seul pouvez contre eux embrasser sa défense.
Mais un secret remords agite mes esprits :
Je crains d'avoir fermé votre oreille à ses cris.
Je tremble que sur lui votre juste colère
Ne poursuive bientôt une odieuse mère.

HIPPOLYTE.

Madame, je n'ai point de sentiments si bas.

PHÈDRE.

Quand vous me haïriez, je ne m'en plaindrois pas[1],
Seigneur : vous m'avez vue attachée à vous nuire;
Dans le fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire.
A votre inimitié j'ai pris soin de m'offrir :
Aux bords que j'habitois je n'ai pu vous souffrir;
En public, en secret, contre vous déclarée,
J'ai voulu par des mers en être séparée;
J'ai même défendu, par une expresse loi,
Qu'on osât prononcer votre nom devant moi.

[1] Vers heureux et naturel : la douceur, la soumission de Phèdre, sont parfaitement dans le ton de la passion. Tout ce commencement de scène, dont le dialogue est si vrai, si juste, et si touchant, appartient à Racine. (G.)



Si pourtant à l'offense on mesure la peine,
Si la haine peut seule attirer votre haine,
Jamais femme ne fut plus digne de pitié,
Et moins digne, seigneur, de votre inimitié.

HIPPOLYTE.

Des droits de ses enfants une mère jalouse
Pardonne rarement au fils d'une autre épouse;
Madame, je le sais : les soupçons importuns
Sont d'un second hymen les fruits les plus communs.
Tout autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages [1],
Et j'en aurois peut-être essuyé plus d'outrages.

PHÈDRE.

Ah, seigneur! que le ciel, j'ose ici l'attester,
De cette loi commune a voulu m'excepter!
Qu'un soin bien différent me trouble et me dévore!

HIPPOLYTE.

Madame, il n'est pas temps de vous troubler encore:
Peut-être votre époux voit encore le jour [2];
Le ciel peut à nos pleurs accorder son retour.
Neptune le protége, et ce dieu tutélaire

[1] VAR. *Toute* autre auroit pour moi pris les mêmes ombrages.

Le mot *ombrage*, dans le sens figuré, ne s'emploie guère qu'au singulier. Quant à la préposition *pour*, il paroit que, du temps de Racine, on disoit également *prendre ombrage pour quelqu'un*, ou *prendre ombrage de quelqu'un*. Cette dernière locution est la seule en usage aujourd'hui.

[2] Si Hippolyte a lieu de croire que son père vit encore, pourquoi se hâte-t-il d'en hériter? Pourquoi fait-il le partage de ses états? Pourquoi dispose-t-il du royaume d'Athènes en faveur de cette Aricie, si odieuse à son père? (G.)—La répétition du mot *encore* est une légère négligence.

Ne sera pas en vain imploré par mon père[1].

PHÈDRE.

On ne voit point deux fois le rivage des morts[2],
Seigneur : puisque Thésée a vu les sombres bords,
En vain vous espérez qu'un dieu vous le renvoie ;
Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie[3].
Que dis-je? Il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.
Toujours devant mes yeux je crois voir mon époux :
Je le vois, je lui parle ; et mon cœur... je m'égare,
Seigneur ; ma folle ardeur malgré moi se déclare.

HIPPOLYTE.

Je vois de votre amour l'effet prodigieux :

[1] Ces vers préparent le dénouement. Hippolyte prédit son propre malheur. C'est une grande adresse du poëte, et l'une de ces délicatesses dont Racine seul semble avoir connu le secret. (G.)

[2] « . . . . . . Non unquam amplius
« Convexa tetigit supera, qui mersus semel
« Adiit silentem nocte perpetua domum, etc. »

« Il ne revoit jamais la lumière du jour, celui qui est une fois descendu dans la nuit éternelle, demeure silencieuse des morts. » (SÉNÈQUE, *Hippolyte*, act. I, sc. II.)

[3] On croit que Racine a voulu exprimer, par ce mot *avare*, l'épithète de *tenacis* qui est dans Sénèque : mais pourquoi ce grand poëte auroit-il cherché à traduire Sénèque, quand il avoit sous les yeux Virgile, qui dit beaucoup mieux que Sénèque, au second livre des Géorgiques, v. 492 :

« Strepitumque Acherontis avari. »

L'épithète d'*avari*, en latin, est bien plus riche et plus poétique que celle de *tenacis*. Ce n'est donc point à Sénèque que Racine doit l'*avare Achéron* ; c'est à Virgile, bien plus digne d'avoir un tel imitateur. (G.)

Tout mort qu'il est, Thésée est présent à vos yeux[1];
Toujours de son amour votre ame est embrasée.

PHÈDRE.

Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée[2]:
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
Volage adorateur de mille objets divers,
Qui va du dieu des morts déshonorer la couche;
Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi[3],
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.
Il avoit votre port, vos yeux, votre langage;
Cette noble pudeur coloroit son visage
Lorsque de notre Crète il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
Que faisiez-vous alors? Pourquoi, sans Hippolyte,
Des héros de la Grèce assembla-t-il l'élite?
Pourquoi, trop jeune encor, ne pûtes-vous alors
Entrer dans le vaisseau qui le mit sur nos bords?
Par vous auroit péri le monstre de la Crète,
Malgré tous les détours de sa vaste retraite:
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.

[1] *Tout mort qu'il est*, expression un peu trop familière, qui est relevée par l'hémistiche suivant, mais qui, placée à la fin du vers, ne seroit pas supportable. Nul poëte n'offre un plus grand nombre de ces locutions familières, qui empruntent toute leur noblesse de la place qu'elles occupent.

[2] Cette scène est en grande partie imitée de Sénèque. Voyez les notes à la fin de la pièce.

[3] *Après soi* : la grammaire voudroit *après lui*. Voyez, sur l'emploi des pronoms *lui* et *soi*, tome I, page 395, note 2.

Mais non : dans ce dessein je l'aurois devancée[1] ;
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée :
C'est moi, prince, c'est moi, dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante[2] !
Un fil n'eût point assez rassuré votre amante :
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher[3],
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher ;
Et Phèdre au labyrinthe avec vous descendue
Se seroit avec vous retrouvée ou perdue[4].

HIPPOLYTE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous
Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?

[1] Cette fin du couplet n'est imitée de personne : c'est la passion portée à son comble, c'est l'ivresse de l'amour, peinte avec les couleurs les plus brillantes, les plus vives, et les plus vraies. « Quelle fécondité d'idées, de sentiments, et d'images ! » s'écrie ici M. Le Franc de Pompignan, dans sa lettre à Louis Racine. « Rien n'échappe à Phèdre amoureuse ; ce que l'amour lui repré- « sente, elle croit le voir ; et tout ce qu'elle voit, elle le rend visi- « ble au spectateur. » (L. B.)

[2] Cette épithète, qui ne s'applique point à un homme dans le style noble, est ici justifiée et ennoblie par l'excès de la passion. Dans Bajazet, acte I, scène 1, Acomat dit à Osmin, en parlant de la sultane :

Je plaignis Bajazet, je lui vantai ses charmes. (G.)

[3] *Compagne du péril*, pour *votre compagne dans le péril*, est une de ces finesses de diction qui la rendent poétique. Nous ne les faisons remarquer si rarement dans Racine que parcequ'elles s'offrent à tout moment. (L.)

[4] Phèdre ne finit pas ici, comme dans Sénèque, par un aveu formel de son amour, et par un mouvement qui en est la plus humiliante expression. L'égarement est porté à son comble, et son

PHÈDRE.

Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,
Prince? Aurois-je perdu tout le soin de ma gloire?

HIPPOLYTE.

Madame, pardonnez: j'avoue, en rougissant,
Que j'accusois à tort un discours innocent.
Ma honte ne peut plus soutenir votre vue;
Et je vais...

PHÈDRE.

Ah, cruel! tu m'as trop entendue!
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Hé bien! connois donc Phèdre et toute sa fureur:
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison;
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé:
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé;
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins?

secret qui lui échappe n'est que le dernier degré du délire de la passion. On diroit que toutes les fois que Racine se sert de ce qu'un autre a fait, c'est pour montrer comment il falloit faire. (L.)

Tu me haïssois plus, je ne t'aimois pas moins;
Tes malheurs te prêtoient encor de nouveaux charmes.
J'ai langui, j'ai séché dans les feux, dans les larmes :
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvoient me regarder[1].
Que dis-je? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire[2]?
Tremblante pour un fils que je n'osois trahir,
Je te venois prier de ne le point haïr :
Foibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime!
Hélas! je ne t'ai pu parler que de toi-même!
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour :
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte!
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper;
Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.
Impatient déja d'expier son offense,
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.

[1] Quelle amertume d'idée et d'expression dans ce vers! La passion a-t-elle quelque chose de plus douloureux? Et tout ce couplet si admirable appartient au poëte françois. Il semble que quand Racine marche tout seul, il n'a d'abord suivi des modèles que pour faire voir combien il savoit les devancer. (L.)

[2] Voilà peut-être ce qu'il y a de plus profond et de plus beau dans tout ce morceau. Il étoit impossible de mieux peindre l'irrésistible ascendant de la passion qui maîtrise Phèdre, et, par conséquent, de la rendre plus excusable; et, comme on ne pouvoit la rendre intéressante qu'autant qu'elle seroit à excuser et à plaindre, l'auteur a saisi le point capital. C'étoit là l'effort et le triomphe de son art; mais il dépendoit d'une force de conception et de style interdite à la médiocrité. (L.)

Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups ;
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main seroit trempée[1],
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée ;
Donne[2].

[1] D'Olivet trouve un barbarisme de phrase dans l'emploi du conditionnel présent : *si ta main seroit trempée.* Desfontaines essaie longuement de justifier Racine par des règles de logique, qui ne décident pas la question. Il nous semble que, pour la décider, il suffit d'exprimer en prose l'idée de Racine, en rappelant l'indicatif des deux vers précédents. La phrase de Racine peut se construire ainsi : *Si tu crois mon cœur indigne de tes coups*, ou *si tu crois que d'un sang trop vil ta main seroit trempée.* Racine a sous-entendu le verbe *croire* dans le second membre de la phrase, et il suffit de le rétablir pour montrer la justesse de son expression. C'est une ellipse qui seule pouvoit rendre son idée, car la phrase ne présenteroit plus le même sens si l'on substituoit, comme le veut l'abbé d'Olivet, le mot *étoit* au mot *seroit*. *Si tu crois que d'un sang trop vil ta main seroit trempée,* ou *si tu crois que d'un sang trop vil ta main étoit trempée,* ont deux significations différentes. En admettant cette ellipse, la phrase est correcte.

[2] L'épée d'Hippolyte demeurée entre les mains de Phèdre est une très ingénieuse invention de Sénèque, que Racine n'a pas manqué de s'approprier. Mais ce qu'il emprunte devient toujours meilleur entre ses mains. Dans Sénèque, c'est Hippolyte qui tire son épée pour tuer Phèdre prosternée à ses genoux : l'abjection de l'une et la brutalité de l'autre sont également répréhensibles. On voit combien Racine s'y est mieux pris ; mais, pour en venir jusqu'à troubler et effrayer Hippolyte au point de laisser, avec quelque vraisemblance, son épée dans les mains de Phèdre, il falloit pousser le délire et les emportements de celle-ci jusqu'à pouvoir s'emparer de cette épée et l'emporter, tandis qu'Hippolyte reste confondu et comme hors de lui. Si tout n'étoit pas passionné jusqu'au sublime, tout seroit froid jusqu'au ridicule. Ce sujet, comme celui d'*Athalie*, dépendoit particulièrement de l'exécution. (L.)

ŒNONE.

Que faites-vous, madame! Justes dieux!
Mais on vient: évitez des témoins odieux.
Venez, rentrez, fuyez une honte certaine.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉRAMÈNE.

Est-ce Phèdre qui fuit, ou plutôt qu'on entraîne?
Pourquoi, seigneur, pourquoi ces marques de douleur?
Je vous vois sans épée, interdit, sans couleur!

HIPPOLYTE.

Théramène, fuyons. Ma surprise est extrême.
Je ne puis sans horreur me regarder moi-même.
Phèdre... Mais non, grands dieux! qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli[1]!

THÉRAMÈNE.

Si vous voulez partir, la voile est préparée.
Mais Athènes, seigneur, s'est déja déclarée;
Ses chefs ont pris les voix de toutes ses tribus:
Votre frère l'emporte, et Phèdre a le dessus.

[1] Cette réserve dans un pareil moment, ce silence absolu, est une beauté morale qui appartient entièrement à Racine. Il n'est pas besoin de dire combien cette discrétion est supérieure aux déclamations forcenées et froides de Sénèque et d'Euripide dans la même situation, et combien elle répand d'intérêt sur Hippolyte. Mais on ne peut refuser au poëte françois cet éloge, que seul il a connu et saisi, en cet endroit, le vrai caractère de la vertu, dont le poete grec et le poete latin ne se sont pas doutés. (L.)

HIPPOLYTE.

Phèdre?

THÉRAMÈNE.

Un hérant chargé des volontés d'Athènes
De l'état en ses mains vient remettre les rênes.
Son fils est roi, seigneur.

HIPPOLYTE.

Dieux, qui la connoissez,
Est-ce donc sa vertu que vous récompensez?

THÉRAMÈNE.

Cependant un bruit sourd veut que le roi respire:
On prétend que Thésée a paru dans l'Épire.
Mais moi, qui l'y cherchai, seigneur, je sais trop bien...

HIPPOLYTE.

N'importe; écoutons tout, et ne négligeons rien.
Examinons ce bruit, remontons à sa source:
S'il ne mérite pas d'interrompre ma course,
Partons; et, quelque prix qu'il en puisse coûter,
Mettons le sceptre aux mains dignes de le porter[1].

[1] Luneau de Boisjermain trouve ce second acte un peu *vide d'action*, tout en convenant qu'une scène comme celle de la déclaration de Phèdre suffit pour faire valoir un acte. J'ajouterai qu'elle suffit pour le remplir. Voltaire disoit qu'il falloit regarder les cinq actes d'une tragédie *comme cinq provinces, dont chacune devoit avoir sa capitale*. En adoptant cette figure, il me semble que la *capitale* de ce second acte en vaut bien une autre, et vaut même toute une province. (L.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Ah! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie:
Importune, peux-tu souhaiter qu'on me voie?
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé?
Cache-moi bien plutôt: je n'ai que trop parlé.
Mes fureurs au dehors ont osé se répandre:
J'ai dit ce que jamais on ne devoit entendre.
Ciel! comme il m'écoutoit! Par combien de détours
L'insensible a long-temps éludé mes discours!
Comme il ne respiroit qu'une retraite prompte!
Et combien sa rougeur a redoublé ma honte!
Pourquoi détournois-tu mon funeste dessein [1]?
Hélas! quand son épée alloit chercher mon sein,
A-t-il pâli pour moi? me l'a-t-il arrachée?
Il suffit que ma main l'ait une fois touchée,

[1] Je ne fais remarquer que comme des hardiesses *détromper une erreur, convaincre des amours, détourner un dessein*. Car les poëtes ont droit de personnifier tout ce qu'ils veulent; mais encore faut-il qu'on sache à quel style appartiennent ces manières de parler, si l'on veut discerner en quoi l'exemple de nos bons auteurs peut faire loi, ou n'être pas suivi aveuglément. (D'O.)

Je l'ai rendue horrible à ses yeux inhumains;
Et ce fer malheureux profaneroit ses mains.

OENONE.

Ainsi, dans vos malheurs ne songeant qu'à vous plaindre,
Vous nourrissez un feu qu'il vous faudroit éteindre.
Ne vaudroit-il pas mieux, digne sang de Minos,
Dans de plus nobles soins chercher votre repos;
Contre un ingrat qui plaît recourir à la fuite,
Régner, et de l'état embrasser la conduite?

PHÈDRE.

Moi, régner! Moi, ranger un état sous ma loi
Quand ma foible raison ne règne plus sur moi!
Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire!
Quand sous un joug honteux à peine je respire!
Quand je me meurs [1]!

OENONE.

Fuyez.

PHÈDRE.

Je ne le puis quitter.

OENONE.

Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter?

[1] Comme ce vers, coupé au second pied, semble tomber avec la phrase et avec Phèdre, et peint l'abattement et la défaillance! On pourroit remarquer en mille endroits cet art de couper le vers et de le varier, suivant l'intention de la phrase, comme dans cet autre vers,

Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte. Calchas, etc.

Mais, dans chaque genre de beautés, on a cru ne devoir s'arrêter qu'à quelques exemples, et autant qu'il le falloit pour indiquer les autres. (L.) — Voyez, à la fin de la pièce, la traduction de la scène de Sénèque.

PHÈDRE.

Il n'est plus temps : il sait mes ardeurs insensées.
De l'austère pudeur les bornes sont passées :
J'ai déclaré ma honte aux yeux de mon vainqueur,
Et l'espoir malgré moi s'est glissé dans mon cœur [1].
Toi-même, rappelant ma force défaillante,
Et mon ame déja sur mes lèvres errante,
Par tes conseils flatteurs tu m'as su ranimer :
Tu m'as fait entrevoir que je pouvois l'aimer.

OENONE.

Hélas ! de vos malheurs innocente ou coupable,
De quoi pour vous sauver n'étois-je point capable?
Mais si jamais l'offense irrita vos esprits,
Pouvez-vous d'un superbe oublier les mépris?
Avec quels yeux cruels sa rigueur obstinée
Vous laissoit à ses pieds peu s'en faut prosternée !
Que son farouche orgueil le rendoit odieux !
Que Phèdre en ce moment n'avoit-elle mes yeux !

PHÈDRE.

OEnone, il peut quitter cet orgueil qui te blesse ;
Nourri dans les forêts, il en a la rudesse.

[1] Trait de vérité frappant dans la peinture des passions. C'est ici la première fois que Phèdre parle d'*espoir* : jusque-là elle ne vouloit que mourir. Elle a fait le premier pas ; elle ne peut plus s'arrêter. Voilà pour la partie morale. Pour la partie dramatique, observez que ce beau développement d'espérance qui va suivre sert à varier les effets dans une même situation ; ce qui est essentiel pour sauver l'uniformité d'une plainte continue, et amener les alternatives indispensables au théâtre. Cette théorie n'est connue que des excellents artistes, et pas un n'y a manqué ; c'est une des principales sources d'intérêt. (L.)

Hippolyte, endurci par de sauvages lois,
Entend parler d'amour pour la première fois :
Peut-être sa surprise a causé son silence ;
Et nos plaintes peut-être ont trop de violence.

OENONE.

Songez qu'une barbare en son sein l'a formé[1].

PHÈDRE.

Quoique Scythe et barbare, elle a pourtant aimé.

[1] Ce dialogue coupé est une imitation de Sénèque :

NUTRIX.

« Tibi ponet odium, cujus odio forsitan
« Persequitur omnes?

PHÆDRA.

« Precibus haud vinci potest?

NUTRIX.

« Ferus est.

PHÆDRA.

« Amore didicimus vinci feros...

NUTRIX.

« Genus omne profugit.

PHÆDRA.

« Pellicis careo metu. »

LA NOURRICE.

« Cessera-t-il de vous haïr, vous qui peut-être lui faites haïr toutes les femmes ?

PHÈDRE.

Les prières ne peuvent-elles le fléchir ?

LA NOURRICE.

C'est un cœur farouche.

PHÈDRE.

Ne sait-on pas que les cœurs les plus farouches cèdent à l'amour... ?

LA NOURRICE.

Il hait tout votre sexe.

PHÈDRE.

Je n'ai point à craindre de rivale. » (*Hippolyte*, act. I, sc. II.)

OENONE.

Il a pour tout le sexe une haine fatale.

PHÈDRE.

Je ne me verrai point préférer de rivale[1].
Enfin tous tes conseils ne sont plus de saison :
Sers ma fureur, OEnone, et non point ma raison.
Il oppose à l'amour un cœur inaccessible;
Cherchons pour l'attaquer quelque endroit plus sensible :
Les charmes d'un empire ont paru le toucher;
Athènes l'attiroit, il n'a pu s'en cacher;
Déja de ses vaisseaux la pointe étoit tournée,
Et la voile flottoit aux vents abandonnée.
Va trouver de ma part ce jeune ambitieux,
OEnone; fais briller la couronne à ses yeux :
Qu'il mette sur son front le sacré diadème;
Je ne veux que l'honneur de l'attacher moi-même[2].
Cédons-lui ce pouvoir que je ne puis garder.
Il instruira mon fils dans l'art de commander;
Peut-être il voudra bien lui tenir lieu de père :
Je mets sous son pouvoir et le fils et la mère.
Pour le fléchir enfin tente tous les moyens :
Tes discours trouveront plus d'accès que les miens;
Presse, pleure, gémis; peins-lui Phèdre mourante;

[1] Ce vers, qui dans Sénèque n'est qu'un trait de passion, est dans Racine le germe d'une situation. Cette femme, qui attache un si grand prix à n'avoir point de rivale, dans quel état sera-t-elle, lorsqu'un moment après elle apprendra qu'elle en a une! (L.)

[2] L'idée appartient à Sénèque; mais le sentiment passionné que présente le dernier vers est à Racine. Sénèque ne connoissoit point les sentiments : il n'y a chez lui que des traits et des sentences. (G.)

Ne rougis point de prendre une voix suppliante:
Je t'avouerai de tout; je n'espère qu'en toi.
Va: j'attends ton retour pour disposer de moi.

SCÈNE II.

PHÈDRE.

O toi, qui vois la honte où je suis descendue,
Implacable Vénus, suis-je assez confondue!
Tu ne saurois plus loin pousser ta cruauté.
Ton triomphe est parfait; tous tes traits ont porté.
Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
Hippolyte te fuit; et, bravant ton courroux,
Jamais à tes autels n'a fléchi les genoux;
Ton nom semble offenser ses superbes oreilles:
Déesse, venge-toi; nos causes sont pareilles [1].
Qu'il aime... Mais déja tu reviens sur tes pas,
OEnone! On me déteste; on ne t'écoute pas?

[1] Corneille avoit dit, dans *Médée:*

Dieux. . . . .
Et m'aidez à venger cette commune injure.

Ce vers, dit Voltaire, n'appartient qu'à Corneille. Racine l'a imité dans *Phèdre:* mais dans Corneille il n'est qu'une beauté de poésie; dans Racine, il est une beauté de sentiment.

SCÈNE III.

PHÈDRE, ŒNONE.

ŒNONE.

Il faut d'un vain amour étouffer la pensée,
Madame; rappelez votre vertu passée:
Le roi, qu'on a cru mort, va paraître à vos yeux;
Thésée est arrivé, Thésée est en ces lieux[1].
Le peuple pour le voir court et se précipite.
Je sortois par votre ordre, et cherchois Hippolyte,
Lorsque jusques au ciel mille cris élancés...

PHÈDRE.

Mon époux est vivant, Œnone; c'est assez.
J'ai fait l'indigne aveu d'un amour qui l'outrage;
Il vit: je ne veux pas en savoir davantage.

ŒNONE.

Quoi?

PHÈDRE.

Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu[2]:

[1] Observez qu'il n'y a dans toute la pièce d'autres ressorts d'intrigue pour soutenir, graduer, et varier l'action, que le double incident de la mort de Thésée faussement annoncée, et de son retour inopiné, et qu'il n'en a pas fallu davantage au poëte pour une machine de cinq actes. Cependant l'action ne languit nulle part. C'est cette riche simplicité qui est un des caractères du grand talent. (L.)

[2] Il y a dans cette phrase, qui n'est point achevée, *Je te l'ai prédit; mais tu n'as pas voulu*, une espèce d'ellipse familière, qui est d'une singulière vérité. Tout le monde supplée aisément: *tu n'as*

Sur mes justes remords tes pleurs ont prévalu.
Je mourois ce matin digne d'être pleurée;
J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

ŒNONE.

Vou mourez?

PHÈDRE.

Juste ciel! qu'ai-je fait aujourd'hui!
Mon époux va paraître, et sou fils avec lui!
Je verrai le témoin de ma flamme adultère
Observer de quel front j'ose aborder son père,
Le cœur gros de soupirs qu'il n'a point écoutés[1],
L'œil humide de pleurs par l'ingrat rebutés!
Penses-tu que, sensible à l'honneur de Thésée,
Il lui cache l'ardeur dont je suis embrasée?
Laissera-t-il trahir et son père et son roi?
Pourra-t-il contenir l'horreur qu'il a pour moi?
Il se tairoit en vain: je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.
Je connois mes fureurs, je les rappelle toutes:
Il me semble déja que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,

pas voulu me croire, tu n'as pas voulu me laisser mourir; mais s'en tenir à cette phrase de la conversation ordinaire, *tu n'as pas voulu*, est une manière de peindre le désordre et la vivacité du sentiment qui préoccupe l'ame, et cette manière est propre à l'auteur. (L.)

[1] Comme ce vers et le suivant sont pleins de tristesse! *Le cœur gros* est une phrase familière; mais que ne relèveroient pas *les soupirs qu'il n'a point écoutés*? C'est ainsi que l'on tire parti, en poésie, de toutes les sortes de langage. (L.)

Attendent mon époux pour le désabuser.
Mourons: de tant d'horreurs qu'un trépas me délivre.
Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre[1]?
La mort aux malheureux ne cause point d'effroi:
Je ne crains que le nom que je laisse après moi.
Pour mes tristes enfants quel affreux héritage!
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage;
Mais, quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.
Je tremble qu'un discours, hélas! trop véritable,
Un jour ne leur reproche une mère coupable.
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux
L'un ni l'autre jamais n'osent lever les yeux.

ŒNONE.

Il n'en faut point douter, je les plains l'un et l'autre;
Jamais crainte ne fut plus juste que la vôtre.
Mais à de tels affronts pourquoi les exposer?
Pourquoi contre vous-même allez-vous déposer?
C'en est fait: on dira que Phèdre, trop coupable,
De son époux trahi fuit l'aspect redoutable.
Hippolyte est heureux qu'aux dépens de vos jours
Vous-même en expirant appuyez ses discours[2].
A votre accusateur que pourrai-je répondre?
Je serai devant lui trop facile à confondre :

[1] Traduction de cet hémistiche de Virgile :

« Usque adeone mori miserum est? »

« Est-ce donc un si grand malheur de mourir? » (*Æneid.*, lib. XII, v. 646. (G.)

[2] La grammaire demande *appuyiez*. Voyez une note sur le même sujet, *Mithridate*, act. III, sc. III.

De son triomphe affreux je le verrai jouir,
Et conter votre honte à qui voudra l'ouïr.
Ah! que plutôt du ciel la flamme me dévore!
Mais, ne me trompez point, vous est-il cher encore?
De quel œil voyez-vous ce prince audacieux?

PHÈDRE.

Je le vois comme un monstre effroyable à mes yeux[1].

ŒNONE.

Pourquoi donc lui céder une victoire entière?
Vous le craignez: osez l'accuser la première[2]
Du crime dont il peut vous charger aujourd'hui.
Qui vous démentira? Tout parle contre lui:
Son épée en vos mains heureusement laissée,
Votre trouble présent, votre douleur passée,
Son père par vos cris dès long-temps prévenu,
Et déja son exil par vous-même obtenu.

[1] Trait naturel et vrai, qui peint bien l'illusion que, dans certains moments, la passion se fait à elle-même. *Je le vois* et *à mes yeux* forment une espèce de pléonasme très excusable dans le trouble et le désordre de Phèdre. (G.)

[2] Dans Sénèque, la nourrice dit à Phèdre:

« Regeramus ipsi crimen, atque ultro impiam
« Venerem arguamus. Scelere velandum est scelus.
« Tutissimum est inferre, cum timeas, gradum.
« Ausæ priores simus, an passæ nefas,
« Secreta cum sit culpa, quis testis sciet? »

« Rejetons l'attentat sur lui. Nous-mêmes accusons-le d'un amour incestueux. Cachons un crime par un crime. Lorsqu'on craint, le plus sûr est d'avancer toujours. Le secret nous favorise. Quel témoin déposera contre nous? Qui saura distinguer le criminel de la victime? » (*Hippolytus*, act. III, sc. III.)

PHÈDRE.

Moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence[1]!

ŒNONE.

Mon zèle n'a besoin que de votre silence.
Tremblante comme vous, j'en sens quelques remords.
Vous me verriez plus prompte affronter mille morts.
Mais, puisque je vous perds sans ce triste remède,
Votre vie est pour moi d'un prix à qui tout cède:
Je parlerai. Thésée, aigri par mes avis,
Bornera sa vengeance à l'exil de son fils:
Un père, en punissant, madame, est toujours père;
Un supplice léger suffit à sa colère.
Mais, le sang innocent dût-il être versé,
Que ne demande point votre honneur menacé?
C'est un trésor trop cher pour oser le commettre.
Quelque loi qu'il vous dicte, il faut vous y soumettre,
Madame; et pour sauver votre honneur combattu[2],
Il faut immoler tout, et même la vertu.
On vient; je vois Thésée.

PHÈDRE.

Ah! je vois Hippolyte;

[1] Cette réponse, qui respire l'horreur du crime, sort du cœur de Phèdre, et n'est point démentie, quoi qu'on en dise, par la fin de la scène. C'est alors la vue d'Hippolyte à côté de Thésée, qui bouleverse l'ame de cette malheureuse femme, au point qu'elle laisse dire et faire à Œnone tout ce qu'elle a proposé. C'est cette adresse dont Euripide et Sénèque sont également loin. (L.)

[2] *Combattu*: mot impropre pour *attaqué*, *menacé*, *en danger*. Trois vers plus haut, Racine avoit placé le mot propre:

Que ne demande point votre honneur menace? (G.)

Dans ses yeux insolents je vois ma perte écrite[1].
Fais ce que tu voudras, je m'abandonne à toi.
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE, ŒNONE.

THÉSÉE.

La fortune à mes vœux cesse d'être opposée,
Madame, et dans vos bras met...

PHÈDRE.

Arrêtez, Thésée,
Et ne profanez point des transports si charmants:
Je ne mérite plus ces doux empressements;
Vous êtes offensé. La fortune jalouse
N'a pas en votre absence épargné votre épouse.
Indigne de vous plaire et de vous approcher,
Je ne dois désormais songer qu'à me cacher[2].

[1] Ces deux derniers vers offrent une négligence; les mots *je vois* y sont répétés trois fois.

[2] Elle n'a pas dit un mot qui ne soit plein d'une profonde confusion, d'une profoode douleur, pas un qui au fond ne l'accuse elle-même, et pas un qui puisse démentir Œnone quand elle accusera Hippolyte. (L.)

SCÈNE V.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Quel est l'étrange accueil qu'on fait à votre père,
Mon fils?

HIPPOLYTE.

Phèdre peut seule expliquer ce mystère.
Mais, si mes vœux ardents vous peuvent émouvoir,
Permettez-moi, seigneur, de ne la plus revoir;
Souffrez que pour jamais le tremblant Hippolyte
Disparoisse des lieux que votre épouse habite.

THÉSÉE.

Vous, mon fils, me quitter?

HIPPOLYTE.

Je ne la cherchois pas;
C'est vous qui sur ces bords conduisîtes ses pas.
Vous daignâtes, seigneur, aux rives de Trézène
Confier en partant Aricie et la reine:
Je fus même chargé du soin de les garder.
Mais quels soins désormais peuvent me retarder?
Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse:
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déja plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avoit de votre bras senti la pesanteur;

Déja, de l'insolence heureux persécuteur[1],
Vous aviez des deux mers assuré les rivages;
Le libre voyageur ne craignoit plus d'outrages;
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déja de son travail se reposoit sur vous[2].
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
Je suis même encor loin des traces de ma mère!
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper:
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable,
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,
Éternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'univers que j'étois votre fils.

THÉSÉE.

Que vois-je? Quelle horreur dans ces lieux répandue
Fait fuir devant mes yeux ma famille éperdue?
Si je reviens si craint et si peu desiré,
O ciel! de ma prison pourquoi m'as-tu tiré?
Je n'avois qu'un ami : son imprudente flamme

[1] Vainement le poëte a voulu par une épithète modifier une expression qu'il sentoit bien être ici en sens contraire. *Persécuteur* ne peut jamais être pris qu'en mauvaise part. On peut poursuivre les méchants; mais on ne persécute que la vertu: ce sont deux nuances que notre langue ne permet pas de confondre, et le vers de Racine, quoique nombreux, forme une dissonance réelle entre la pensée et les mots. C'est au reste la seule incorrection de ce morceau, d'ailleurs plein d'une noblesse qui caractérise le fils de Thésée. (L.)

[2] *De son travail* ne paroit pas une expression noble et heureuse; mais on hésite à prononcer, lorsqu'on pense qu'il ne tenoit qu'à Racine de mettre *ses travaux*, et qu'il a préféré *son travail*. (G.)

Du tyran de l'Épire alloit ravir la femme;
Je servois à regret ses desseins amoureux;
Mais le sort irrité nous aveugloit tous deux.
Le tyran m'a surpris sans défense et sans armes.
J'ai vu Pirithoüs, triste objet de mes larmes,
Livré par ce barbare à des monstres cruels
Qu'il nourrissoit du sang des malheureux mortels.
Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.
Les dieux, après six mois, enfin m'ont regardé[1] :
J'ai su tromper les yeux par qui j'étois gardé.
D'un perfide ennemi j'ai purgé la nature;
A ses monstres lui-même a servi de pâture.
Et lorsque avec transport je pense m'approcher
De tout ce que les dieux m'ont laissé de plus cher;
Que dis-je? quand mon ame, à soi-même rendue,
Vient se rassasier d'une si chère vue,
Je n'ai pour tout accueil que des frémissements;
Tout fuit, tout se refuse à mes embrassements.
Et moi-même, éprouvant la terreur que j'inspire,
Je voudrois être encor dans les prisons d'Épire.
Parlez. Phèdre se plaint que je suis outragé.
Qui m'a trahi? Pourquoi ne suis-je pas vengé?
La Grèce, à qui mon bras fut tant de fois utile,
A-t-elle au criminel accordé quelque asile?
Vous ne répondez point! Mon fils, mon propre fils,
Est-il d'intelligence avec mes ennemis?
Entrons : c'est trop garder un doute qui m'accable.

[1] *M'ont regardé*: expression tirée de la Bible, pour dire *ont eu pitié de moi*, *m'ont regardé favorablement*. (G.)

Connoissons à-la-fois le crime et le coupable:
Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, THÉRAMÈNE[1].

HIPPOLYTE.

Où tendoit ce discours qui m'a glacé d'effroi?
Phèdre, toujours en proie à sa fureur extrême,
Veut-elle s'accuser et se perdre elle-même?
Dieux! que dira le roi? Quel funeste poison
L'amour a répandu sur toute sa maison!
Moi-même, plein d'un feu que sa haine réprouve,
Quel il m'a vu jadis, et quel il me retrouve!
De noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
Mais l'innocence enfin n'a rien à redouter:
Allons: cherchons ailleurs par quelle heureuse adresse
Je pourrai de mon père émouvoir la tendresse,
Et lui dire un amour qu'il peut vouloir troubler,
Mais que tout son pouvoir ne sauroit ébranler.

[1] Dans toutes les éditions faites pendant la vie de Racine, Théramène ne sort point avec Thésée: il reste sur la scène avec Hippolyte dont il est le gouverneur. Luneau de Boisjermain et La Harpe ont fait sortir Théramène; mais Racine n'avoit pas violé la régle qui veut que les entrées et les sorties soient motivées.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

THÉSÉE, OENONE.

THÉSÉE.

Ah! qu'est-ce que j'entends? Un traître, un téméraire[1]
Préparoit cet outrage à l'honneur de son père!

[1] Phèdre, depuis sa sortie, a eu le loisir de réfléchir sur le conseil d'Œnone; elle a pu l'approuver dans le premier moment de son trouble, mais elle a dû révoquer depuis son consentement, si réellement elle a tant d'horreur pour une aussi noire calomnie. Puisqu'elle permet volontairement à sa nourrice d'opprimer et de noircir l'innocence, elle est donc encore plus odieuse que la Phèdre d'Euripide, qui du moins n'est pas hypocrite, et qui meurt pour expier d'avance l'atrocité d'une vengeance aussi barbare. Thésée est sorti à la fin du troisième acte, dans l'intention d'interroger Phèdre :

Que Phèdre explique enfin le trouble où je la voi...
(Act. III, sc. v.)

et il ne l'a point interrogée. Il rentre au commencement du quatrième, à l'instant où Œnone vient d'accuser Hippolyte : tout annonce qu'il n'a parlé qu'à cette confidente, qu'il n'a entendu qu'elle; et il paroît déja convaincu du crime de son fils, sur ce seul rapport, et sur l'indice très suspect de l'épée d'Hippolyte. Thésée ajoute foi, avec une légèreté inexcusable, à l'accusation la plus monstrueuse, la plus invraisemblable. Si le jeune prince avoit réellement employé la violence, les cris de Phèdre, la fuite du témé-

Avec quelle rigueur, destin, tu me poursuis!
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis.
O tendresse! ô bonté trop mal récompensée!

raire, auroient excité un grand tumulte dans le palais; il y auroit beaucoup de témoins : et la seule Œnone dépose! Phèdre elle-même se tait! Que de motifs de douter! M. de La Harpe croit avoir trouvé un argument nouveau, décisif, péremptoire, et *sans réplique*, pour justifier la crédulité de Thésée : « D'abord, dit-il, le fait est consacré par la fable; et dès-lors il est reçu que le spectateur s'y prête « jusqu'à un certain point... De plus, les apparences sont ici très « fortes, par la réunion des circonstances, et particulièrement « celle de l'épée d'Hippolyte, moyen fort adroit, que Racine a pris « de Sénèque. Mais la raison la plus décisive en faveur de Thésée, « et celle dont personne, que je sache, n'a fait mention, c'est que « pour ne pas croire au crime de son fils, dont il a tant d'indices, « il faut qu'il croie à un crime de sa femme encore plus grand, « dont il n'y a pas la moindre apparence, et qui doit lui répugner « le plus à imaginer. Je ne vois pas de réplique à cette raison. » Rien n'est plus foible qu'un pareil raisonnement. Le fait est constaté par la fable; c'est-à-dire : la fable nous apprend que Thésée fit périr son fils sur l'accusation de sa belle-mère; mais les moyens de persuader Thésée étoient au choix du poëte : la fable n'en fait aucune mention. La circonstance de l'épée est très mal imaginée; c'est une ruse grossière et un moyen fort maladroit : ce prétendu indice du crime d'Hippolyte est si invraisemblable, qu'il donne une grande apparence au crime de Phèdre. Depuis quand répugne-t-il moins à un père de croire son fils coupable d'un inceste, que de croire sa femme coupable d'une calomnie? Depuis quand la nature parle-t-elle moins au cœur d'un père que l'amour conjugal au cœur d'un mari, qu'on ne nous donne pas comme très amoureux de sa femme? N'est-il pas incroyable qu'un jeune homme jusque-là si vertueux, si timide, et même si sauvage, se soit porté tout-à-coup à cet horrible excès de violence à l'égard d'une femme qui n'est plus jeune, et qui est mère de famille? N'est-il pas moins invraisemblable que Phèdre, qui s'est laissé enlever par Thésée, qui a

Projet audacieux! détestable pensée[1]!
Pour parvenir au but de ses noires amours,
L'insolent de la force empruntoit le secours!
J'ai reconnu le fer, instrument de sa rage,
Ce fer dont je l'armai pour un plus noble usage.
Tous les liens du sang n'ont pu le retenir!
Et Phèdre différoit à le faire punir!
Le silence de Phèdre épargnoit le coupable!

OENONE.

Phèdre épargnoit plutôt un père déplorable[2]:

trahi sa sœur, qui a reçu de sa mère *un sang rempli de toutes ces horreurs*, ait jeté un œil profane sur un beau jeune homme, encore paré de son innocence et de sa pudeur? D'ailleurs, il n'est pas ici question de croire sur-le-champ au crime de l'un des deux. Il n'y a point de nécessité de déclarer à la hâte l'un ou l'autre coupable; mais il y a beaucoup de raisons de douter, d'examiner, d'approfondir la chose. C'est ce que ne fait point Thésée; et c'est en cela sur-tout que pèche l'argument *sans réplique* de M. de La Harpe. Thésée, par une imprudence inconcevable, néglige le plus sûr moyen de connoître la vérité: la confrontation des accusateurs avec l'accusé; mais, dans le plan de Racine, la confrontation eût détruit le dénouement. Il est nécessaire que Thésée soit inconséquent et crédule à l'excès. Euripide est le seul qui ait évité cet écueil, en fournissant à Thésée, par la mort de sa femme, un argument invincible contre son fils, en mettant l'innocent dans l'impossibilité de se justifier. (G.)

[1] Racine observe lui-même, dans sa préface, que Thésée seroit moins agréable aux spectateurs, si on lui apprenoit que son outrage est aussi complet qu'il peut l'être. Quoique la disgrace d'un mari ne le rendît point ridicule chez les Grecs, Euripide laisse cependant ignorer au public les expressions dont Phèdre se sert pour accuser Hippolyte. Sénèque, moins délicat, fait dire grossièrement à Phèdre qu'elle a été violée: *Vim corpus tulit.* (G.)

[2] C'est dans l'édition d'Amsterdam, 1750, que l'on trouve pour

Honteuse du dessein d'un amant furieux
Et du feu criminel qu'il a pris dans ses yeux[1],
Phèdre mouroit, seigneur, et sa main meurtrière
Éteignoit de ses yeux l'innocente lumière.
J'ai vu lever le bras, j'ai couru la sauver.
Moi seule à votre amour j'ai su la conserver :
Et, plaignant à-la-fois son trouble et vos alarmes,
J'ai servi, malgré moi, d'interprète à ses larmes.

THÉSÉE.

Le perfide! il n'a pu s'empêcher de pâlir :
De crainte, en m'abordant, je l'ai vu tressaillir.
Je me suis étonné de son peu d'alégresse;
Ses froids embrassements ont glacé ma tendresse.
Mais ce coupable amour dont il est dévoré
Dans Athènes déja s'étoit-il déclaré?

OENONE.

Seigneur, souvenez-vous des plaintes de la reine :
Un amour criminel causa toute sa haine.

THÉSÉE.

Et ce feu dans Trézène a donc recommencé?

OENONE.

Je vous ai dit, seigneur, tout ce qui s'est passé.

la première fois ce vers refait de la manière suivante :

Phèdre épargnoit toujours un père déplorable.

Luneau, La Harpe, et M. Didot, ont adopté cette prétendue correction, qui n'est certainement pas de Racine. (G.)

[1] *Prendre du feu dans les yeux* est une expression recherchée, et qui n'auroit pas dû trouver place dans une tragédie. Racine l'a cependant encore employée quelques vers plus bas : *Et ce feu dans Trézène a donc recommencé?* Ce qui n'est ni élégant ni poétique.

C'est trop laisser la reine à sa douleur mortelle,
Souffrez que je vous quitte et me range auprès d'elle.

SCÈNE II.

THÉSÉE, HIPPOLYTE.

THÉSÉE.

Ah! le voici. Grands dieux! à ce noble maintien
Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien?
Faut-il que sur le front d'un profane adultère[1]
Brille de la vertu le sacré caractère!
Et ne devroit-on pas à des signes certains
Reconnaître le cœur des perfides humains!

HIPPOLYTE.

Puis-je vous demander quel funeste nuage,
Seigneur, a pu troubler votre auguste visage?
N'osez-vous confier ce secret à ma foi?

THÉSÉE.

Perfide! oses-tu bien te montrer devant moi?
Monstre, qu'a trop long-temps épargné le tonnerre,
Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre,
Après que le transport d'un amour plein d'horreur
Jusqu'au lit de ton père a porté ta fureur,
Tu m'oses présenter une tête ennemie!

[1] La pensée est d'Euripide, ainsi que toute la scène; mais dans ce début l'imitateur l'emporte sur l'original. Euripide a gâté sa pensée en la délayant trop, en l'exposant mal. Racine l'a embellie et perfectionnée par la grace et l'élégance du tour. (Voyez l'*Hippolyte* d'Euripide, acte IV, sc. v.) (G.)

Tu parois dans des lieux pleins de ton infamie!
Et ne vas pas chercher, sous un ciel inconnu,
Des pays où mon nom ne soit point parvenu!
Fuis, traître. Ne viens point braver ici ma haine,
Et tenter un courroux que je retiens à peine:
C'est bien assez pour moi de l'opprobre éternel
D'avoir pu mettre au jour un fils si criminel,
Sans que ta mort encor, honteuse à ma mémoire,
De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.
Fuis: et, si tu ne veux qu'un châtiment soudain
T'ajoute aux scélérats qu'a punis cette main,
Prends garde que jamais l'astre qui nous éclaire
Ne te voie en ces lieux mettre un pied téméraire.
Fuis, dis-je; et, sans retour précipitant tes pas,
De ton horrible aspect purge tous mes états.
Et toi, Neptune, et toi, si jadis mon courage
D'infames assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle [1];

[1] Thésée dit dans Sénèque:

« . . . . Genitor æquoreus dedit,
« Ut vota prono trina concipiam deo,
« Et invocata munus hoc sanxit Styge.
« En perage donum triste, regnator freti.
« Non cernat ultra lucidum Hippolytus diem.
« Fer abominandam nunc opem nato parens.
« Nunquam supremum numinis munus tui
« Consumeremus, magna ni premerent mala.
« Inter profunda Tartara, et ditem horridum,
« Et imminentes regis inferni minas,

Avare du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins :
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux père;
J'abandonne ce traitre à toute ta colère;
Étouffe dans son sang ses desirs effrontés :
Thésée à tes fureurs connoîtra tes bontés.

HIPPOLYTE.

D'un amour criminel Phèdre accuse Hippolyte!
Un tel excès d'horreur rend mon ame interdite;
Tant de coups imprévus m'accablent à-la-fois,
Qu'ils m'ôtent la parole, et m'étouffent la voix.

THÉSÉE.

Traître, tu prétendois qu'en un lâche silence
Phèdre enseveliroit ta brutale insolence :
Il falloit, en fuyant, ne pas abandonner
Le fer qui dans ses mains aide à te condamner;
Ou plutôt il falloit, comblant ta perfidie,
Lui ravir tout d'un coup la parole et la vie.

HIPPOLYTE.

D'un mensonge si noir justement irrité,

« Voto peperci. Redde nunc pactam fidem,
« Genitor. »
(*Hippolytus*, act. III, sc. III.)

« Neptune m'a permis de lui adresser trois vœux, et il a juré par le Styx de les exaucer. Dieu des mers, accorde-moi aujourd'hui cette faveur funeste. Que le jour qui nous éclaire soit le dernier d'Hippolyte! Prête à ton fils un horrible secours. Il n'eût jamais imploré ta puissance, sans le poids des maux qui l'accablent. Dans les abymes du Tartare, au milieu des divinités infernales, malgré les menaces terribles du roi des morts, je n'ai point réclamé ta promesse. O mon père! c'est maintenant que tu dois l'accomplir. »

Je devrois faire ici parler la vérité,
Seigneur; mais je supprime un secret qui vous touche.
Approuvez le respect qui me ferme la bouche,
Et, sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie, et songez qui je suis.
Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes;
Quiconque a pu franchir les bornes légitimes
Peut violer enfin les droits les plus sacrés:
Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés[1];
Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.
Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.
Élevé dans le sein d'une chaste héroïne,
Je n'ai point de son sang démenti l'origine.
Pitthée, estimé sage entre tous les humains,
Daigna m'instruire encore au sortir de ses mains.
Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage;
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Seigneur, je crois sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.
C'est par-là qu'Hippolyte est connu dans la Gréce.
J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse:

[1] On a toujours admiré cette justification d'Hippolyte, également remarquable par la mesure et par la force. Les maximes générales, extrêmement rares dans Racine, qui les tourne toujours en sentiments, sont ici d'un grand effet, parceque l'application en est si sensible, que les conséquences immédiates de ces grandes vérités sont l'apologie nécessaire et évidente du vertueux Hippolyte. (L.)

On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
Et l'on veut qu'Hippolyte, épris d'un feu profane...

THÉSÉE.

Oui, c'est ce même orgueil, lâche! qui te condamne.
Je vois de tes froideurs le principe odieux :
Phèdre seule charmoit tes impudiques yeux[1];
Et pour tout autre objet ton ame indifférente
Dédaignoit de brûler d'une flamme innocente.

HIPPOLYTE.

Non, mon père, ce cœur, c'est trop vous le celer,
N'a point d'un chaste amour dédaigné de brûler.
Je confesse à vos pieds ma véritable offense :
J'aime, j'aime, il est vrai, malgré votre défense.
Aricie à ses lois tient mes vœux asservis;
La fille de Pallante a vaincu votre fils :
Je l'adore; et mon ame, à vos ordres rebelle,
Ne peut ni soupirer, ni brûler que pour elle.

THÉSÉE.

Tu l'aimes? ciel! Mais non, l'artifice est grossier :
Tu te feins criminel pour te justifier.

[1] S'il eût dit *tes yeux impudiques*, on auroit pu en être blessé, parceque le mot *impudique* est désagréable à nos oreilles, et n'entre guère que dans le style moral et religieux. Il ne choque point ici, par deux raisons : parcequ'il exprime l'indignation et le mépris, et parcequ'il est placé de manière que l'oreille ne s'y arrête pas, la fin du vers tombant sur le mot *yeux*. Il n'est pas hors de propos de faire sentir quelquefois ces petites délicatesses de diction, dont la connoissance n'est pas une petite chose, et qui font voir combien l'art des vers est difficile. (L.)

HIPPOLYTE.

Seigneur, depuis six mois je l'évite et je l'aime :
Je venois, en tremblant, vous le dire à vous-même.
Hé quoi! de votre erreur rien ne vous peut tirer!
Par quel affreux serment faut-il vous rassurer?
Que la terre, le ciel, que toute la nature...

THÉSÉE.

Toujours les scélérats ont recours au parjure.
Cesse, cesse, et m'épargne un importun discours,
Si ta fausse vertu n'a point d'autre secours.

HIPPOLYTE.

Elle vous paroît fausse et pleine d'artifice :
Phèdre au fond de son cœur me rend plus de justice.

THÉSÉE.

Ah! que ton impudence excite mon courroux!

HIPPOLYTE.

Quel temps à mon exil, quel lieu prescrivez-vous?

THÉSÉE.

Fusses-tu par-delà les colonnes d'Alcide,
Je me croirois encor trop voisin d'un perfide.

HIPPOLYTE.

Chargé du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels amis me plaindront, quand vous m'abandonnez?

THÉSÉE.

Va chercher des amis dont l'estime funeste
Honore l'adultère, applaudisse à l'inceste;
Des traîtres, des ingrats sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

HIPPOLYTE.

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère :

Je me tais. Cependant Phèdre sort d'une mère,
Phèdre est d'un sang, seigneur, vous le savez trop bien,
De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

THÉSÉE.

Quoi! ta rage à mes yeux perd toute retenue [1]?
Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue;
Sors, traître : n'attends pas qu'un père furieux
Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.

SCÈNE III.

THÉSÉE.

Misérable, tu cours à ta perte infaillible!
Neptune, par le fleuve aux dieux mêmes terrible,
M'a donné sa parole, et va l'exécuter.
Un dieu vengeur te suit, tu ne peux l'éviter.
Je t'aimois; et je sens que, malgré ton offense [2],
Mes entrailles pour toi se troublent par avance.
Mais à te condamner tu m'as trop engagé:
Jamais père, en effet, fut-il plus outragé?

[1] Cette scène, l'une des plus belles de la pièce, appartient tout entière à Euripide; mais, d'après le caractère des deux nations, le poëte grec y a mis plus de simplicité et de naturel, plus d'abandon et de chaleur; le poëte françois, plus de précision et de noblesse, un choix plus délicat et un goût plus fin. (G.)

[2] Ce retour vers la tendresse paternelle est naturel et touchant: on n'en a pas aperçu la plus légère trace dans le long entretien du père avec le fils, parceque l'aspect du coupable aigrissoit la colère du juge. Thésée, chez Euripide, est encore plus dur, plus irrité, plus violent. La mort de sa femme, et la lettre qu'il regarde comme une preuve évidente, doivent aussi l'enflammer d'un plus violent courroux. (G.)

Justes dieux, qui voyez la douleur qui m'accable,
Ai-je pu mettre au jour un enfant si coupable!

SCÈNE IV.

THÉSÉE, PHÈDRE.

PHÈDRE.

Seigneur, je viens à vous, pleine d'un juste effroi;
Votre voix redoutable a passé jusqu'à moi:
Je crains qu'un prompt effet n'ait suivi la menace.
S'il en est temps encore, épargnez votre race,
Respectez votre sang; j'ose vous en prier:
Sauvez-moi de l'horreur de l'entendre crier;
Ne me préparez point la douleur éternelle
De l'avoir fait répandre à la main paternelle.

THÉSÉE.

Non, madame, en mon sang ma main n'a point trempé;
Mais l'ingrat toutefois ne m'est point échappé:
Une immortelle main de sa perte est chargée,
Neptune me la doit; et vous serez vengée.

PHÈDRE.

Neptune vous la doit! Quoi! vos vœux irrités...

THÉSÉE.

Quoi! craignez-vous déja qu'ils ne soient écoutés?
Joignez-vous bien plutôt à mes vœux légitimes:
Dans toute leur noirceur retracez-moi ses crimes;
Échauffez mes transports trop lents, trop retenus.
Tous ses crimes encor ne vous sont pas connus:
Sa fureur contre vous se répand en injures;

Votre bouche, dit-il, est pleine d'impostures;
Il soutient qu'Aricie a son cœur, a sa foi,
Qu'il l'aime.

PHÈDRE.

Quoi, seigneur!

THÉSÉE.

Il l'a dit devant moi:
Mais je sais rejeter un frivole artifice.
Espérons de Neptune une prompte justice:
Je vais moi-même encore au pied de ses autels
Le presser d'accomplir ses serments immortels.

SCÈNE V.

PHÈDRE.

Il sort. Quelle nouvelle a frappé mon oreille!
Quel feu mal étouffé dans mon cœur se réveille!
Quel coup de foudre, ô ciel! et quel funeste avis!
Je volois tout entière au secours de son fils [1];
Et, m'arrachant des bras d'Œnone épouvantée,

[1] Ici tout est parfaitement conçu. Le sentiment qui amène Phèdre au secours de l'innocence est noble et intéressant; il prouve que le crime n'est pas dans son cœur, et que ce n'est pas ce cœur qui a consenti à la calomnie; et, dans le moment où elle a le plus de droits à la compassion, *le coup de foudre* tombe sur elle; car c'en est un pour une femme qui aime comme Phèdre, et qui aime malgré elle. Que de beautés déja, sans ce qu'on va voir! Et toutes dépendent de cet épisode tant blâmé des amours d'Hippolyte et d'Aricie. Ah! que ne commet-on souvent de pareilles fautes, dût-on faire toujours de semblables critiques! nous aurions des chefs-d'œuvre de plus. (L.)

Je cédois au remords dont j'étois tourmentée.
Qui sait même où m'alloit porter ce repentir?
Peut-être à m'accuser j'aurois pu consentir;
Peut-être, si la voix ne m'eût été coupée,
L'affreuse vérité me seroit échappée.
Hippolyte est sensible, et ne sent rien pour moi!
Aricie a son cœur! Aricie a sa foi!
Ah, dieux! Lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé
Fût contre tout mon sexe également armé:
Une autre cependant a fléchi son audace;
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.
Peut-être a-t-il un cœur facile à s'attendrir:
Je suis le seul objet qu'il ne sauroit souffrir[1].
Et je me chargerois du soin de le défendre!

SCÈNE VI.

PHÈDRE, ŒNONE.

PHÈDRE.

Chère Œnone, sais-tu ce que je viens d'apprendre?

ŒNONE.

Non; mais je viens tremblante, à ne vous point mentir[2]:

[1] Voilà ce que Phèdre doit dire et sentir; et que peut-on dire et sentir de plus déchirant quand on aime? O grand peintre de la nature et des passions! (L.)

[2] *A ne vous point mentir:* nous avons déja remarqué la foiblesse de ces hémistiches. (G.)

J'ai pâli du dessein qui vous a fait sortir;
J'ai craint une fureur à vous-même fatale.

PHÈDRE.

Œnone, qui l'eût cru? j'avois une rivale!

ŒNONE.

Comment!

PHÈDRE.

Hippolyte aime; et je n'en puis douter.
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvoit dompter,
Qu'offensoit le respect, qu'importunoit la plainte,
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur:
Aricie a trouvé le chemin de son cœur.

ŒNONE.

Aricie?

PHÈDRE.

Ah! douleur non encore éprouvée!
A quel nouveau tourment je me suis réservée!
Tout ce que j'ai souffert, mes craintes, mes transports,
La fureur de mes feux, l'horreur de mes remords,
Et d'un cruel refus l'insupportable injure,
N'étoit qu'un foible essai des tourments que j'endure.
Ils s'aiment! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux?
Comment se sont-ils vus? depuis quand? dans quels lieux?
Tu le savois: pourquoi me laissois-tu séduire?
De leur furtive ardeur ne pouvois-tu m'instruire?
Les a-t-on vus souvent se parler, se chercher?
Dans le fond des forêts alloient-ils se cacher?
Hélas! ils se voyoient avec pleine licence:
Le ciel de leurs soupirs approuvoit l'innocence;

Ils suivoient sans remords leur penchant amoureux;
Tous les jours se levoient clairs et sereins pour eux!
Et moi, triste rebut de la nature entière,
Je me cachois au jour, je fuyois la lumière;
La mort est le seul dieu que j'osois implorer.
J'attendois le moment où j'allois expirer;
Me nourrissant de fiel, de larmes abreuvée,
Encor, dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osois dans mes pleurs me noyer à loisir.
Je goûtois en tremblant ce funeste plaisir;
Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il falloit bien souvent me priver de mes larmes.

ŒNONE.

Quel fruit recevront-ils de leurs vaines amours?
Ils ne se verront plus.

PHÈDRE.

Ils s'aimeront toujours!
Au moment que je parle, ah, mortelle pensée!
Ils bravent la fureur d'une amante insensée!
Malgré ce même exil qui va les écarter [1],
Ils font mille serments de ne se point quitter.
Non, je ne puis souffrir un bonheur qui m'outrage;
Œnone, prends pitié de ma jalouse rage.
Il faut perdre Aricie; il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux:
Qu'il ne se borne pas à des peines légères;
Le crime de la sœur passe celui des frères.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.

[1] *Écarter* pour *séparer*: c'est une ellipse; il faut sous-entendre *l'un de l'autre*. (G.)

Que fais-je? Où ma raison se va-t-elle égarer?
Moi jalouse! et Thésée est celui que j'implore!
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore!
Pour qui? Quel est le cœur où prétendent mes vœux?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.
Mes crimes désormais ont comblé la mesure:
Je respire à-la-fois l'inceste et l'imposture;
Mes homicides mains, promptes à me venger,
Dans le sang innocent brûlent de se plonger.
Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue!
J'ai pour aïeul le père et le maître des dieux;
Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux:
Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? mon père y tient l'urne fatale [1];
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains:
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.
Ah! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes peut-être inconnus aux enfers!

[1] On a cru trouver dans les vers suivants, que Sénèque met dans la bouche de Thésée (*Hippolyt.*, act. V, sc. II), le germe des vers de Racine:

« Dum falsum nefas
« Exsequor vindex severus, incidi in verum scelus.
« Sidera et manes et undas scelere complevi meo;
« Amplius sors nulla restat: regna me norunt tria. »

« Vengeur trop rigoureux, j'ai commis un crime véritable pour punir un crime imaginaire. Le ciel, la mer, les enfers, en ont été témoins. Ma destinée est remplie. Les trois royaumes me connoissent. »

Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible?
Je crois voir de ta main tomber l'urne terrible[1];
Je crois te voir, cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.
Pardonne: un dieu cruel a perdu ta famille;
Reconnois sa vengeance aux fureurs de ta fille.
Hélas! du crime affreux dont la honte me suit
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit:
Jusqu'au dernier soupir de malheurs poursuivie,
Je rends dans les tourments une pénible vie.

OENONE.

Hé! repoussez, madame, une injuste terreur!
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez. On ne peut vaincre sa destinée:
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

[1] Il est inutile de chercher ici, comme l'a fait Luneau de Boisjermain, quelques ressemblances éloignées ou forcées avec les anciens. Tout ce qu'il y a d'hommes instruits sait que cet inappréciable morceau de plus de quatre-vingts vers, ces transports du repentir et du désespoir après ceux de la jalousie et de la rage, ne *ressemblent* absolument à rien, si ce n'est à l'inspiration d'un génie supérieur. C'est la seule fois qu'on a pu mêler à ce qu'il y a de plus fort dans la peinture des passions ce qu'il y a de plus éclatant dans les couleurs de la poésie; et cet usage de la fable, ce mélange d'un double sublime, dont l'un est ordinairement étranger à l'autre, ne s'étoit trouvé qu'une fois dans l'épopée (*Énéide*, liv. IV), et, quelque beau qu'il soit dans Virgile, Racine l'a porté beaucoup plus loin: il est monté beaucoup plus haut, parceque dans Didon il n'y a ni crime ni remords. Les vers sublimes de pensée, de sentiment, ou d'images, sont ici pressés les uns sur les autres, comme le sont ailleurs dans Racine les vers qui ne sont que beaux. En total, c'est un morceau unique, et qu'on ne peut comparer à rien. C'est à propos de ce morceau,

Est-ce donc un prodige inouï parmi nous?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous?
La foiblesse aux humains n'est que trop naturelle:
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès long-temps:
Les dieux mêmes, les dieux de l'Olympe habitants,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes.

PHÈDRE.

Qu'entends-je! Quels conseils ose-t-on me donner!
Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse! voilà comme tu m'as perdue;
Au jour que je fuyois c'est toi qui m'as rendue.
Tes prières m'ont fait oublier mon devoir;
J'évitois Hippolyte; et tu me l'as fait voir.

c'est après l'avoir déclamé à la suite d'une conversation sur Racine, que Voltaire me disoit, en laissant tomber sa tête sur sa poitrine: « Mon ami, je ne suis qu'un polisson en comparaison « de cet homme-là; » et ce n'est pas la seule fois qu'il me l'a dit. J'ai observé ailleurs comment il falloit entendre ce mot, qui m'a paru si remarquable, que j'ai cru devoir le conserver en vers et en prose. (L.) — Remarquez que Racine, ayant à peindre le dernier égarement de la passion, n'y mêle aucun de ces traits qui sentent la folie physique. Les idées de Phèdre ne sont point interrompues par ce désordre factice, qui n'est qu'un charlatanisme du poëte; les phrases ne sont point coupées par des points, par une foule de réticences affectées: tous ces prestiges de l'école moderne, si favorables à la médiocrité, mais que le véritable talent dédaigne, n'étoient pas à la mode du temps de Racine. Il y a de la suite et de la liaison dans les discours de Phèdre, quoiqu'elle soit égarée par la passion, parceque toute passion a sa logique, sa manière de raisonner, qu'elle suit constamment: le poëte qui s'écarte de cette marche ignore son art et le cœur humain. (G.)

De quoi te chargeois-tu? Pourquoi ta bouche impie
A-t-elle, en l'accusant, osé noircir sa vie?
Il en mourra peut-être, et d'un père insensé
Le sacrilége vœu peut-être est exaucé.
Je ne t'écoute plus. Va-t'en, monstre exécrable;
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.
Puisse le juste ciel dignement te payer!
Et puisse ton supplice à jamais effrayer
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,
Des princes malheureux nourrissent les foiblesses,
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,
Et leur osent du crime aplanir le chemin!
Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste!

OENONE, *seule.*

Ah, dieux! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté;
Et j'en reçois ce prix! Je l'ai bien mérité [1].

[1] Louis Racine nous apprend qu'il a découvert que ce dernier mot *est emprunté de Corbulon*. Corbulon soit: j'aurois cru que bien d'autres pouvoient l'avoir dit sans l'*emprunter* à personne. (L.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, ARICIE, ISMÈNE[1].

ARICIE.

Quoi! vous pouvez vous taire en ce péril extrême?
Vous laissez dans l'erreur un père qui vous aime?
Cruel, si, de mes pleurs méprisant le pouvoir,
Vous consentez sans peine à ne me plus revoir,
Partez; séparez-vous de la triste Aricie;
Mais du moins en partant assurez votre vie,
Défendez votre honneur d'un reproche honteux,
Et forcez votre père à révoquer ses vœux:
Il en est temps encor. Pourquoi, par quel caprice,
Laissez-vous le champ libre à votre accusatrice?
Éclaircissez Thésée.

HIPPOLYTE.

Hé! que n'ai-je point dit!
Ai-je dû mettre au jour l'opprobre de son lit[2]?
Devois-je, en lui faisant un récit trop sincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père?
Vous seule avez percé ce mystère odieux.

[1] Dans la première édition, Ismène ne fait pas partie des personnages de cette scène.

[2] *Ai-je dû*, *devois-je*, est une légère négligence de style. (G.)

Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les dieux[1].
Je n'ai pu vous cacher, jugez si je vous aime,
Tout ce que je voulois me cacher à moi-même.
Mais songez sous quel sceau je vous l'ai révélé :
Oubliez, s'il se peut, que je vous ai parlé,
Madame ; et que jamais une bouche si pure
Ne s'ouvre pour conter cette horrible aventure.
Sur l'équité des dieux osons nous confier ;
Ils ont trop d'intérêt à me justifier :
Et Phèdre, tôt ou tard de son crime punie,
N'en sauroit éviter la juste ignominie.
C'est l'unique respect que j'exige de vous.
Je permets tout le reste à mon libre courroux :
Sortez de l'esclavage où vous êtes réduite ;
Osez me suivre, osez accompagner ma fuite ;
Arrachez-vous d'un lieu funeste et profané,
Où la vertu respire un air empoisonné ;
Profitez, pour cacher votre prompte retraite,
De la confusion que ma disgrace y jette.
Je vous puis de la fuite assurer les moyens :
Vous n'avez jusqu'ici de gardes que les miens ;
De puissants défenseurs prendront notre querelle[2] ;

[1] Quelle pureté dans cet amour réciproque d'Hippolyte et d'Aricie ! Ne forme-t-il pas ici un contraste doux et intéressant avec la passion honteuse et forcenée de Phèdre ? N'en forme-t-il pas un autre qui est de situation, celui des espérances flatteuses d'Hippolyte et des apprêts de son mariage avec le danger qui le menace, et que le spectateur voit approcher ? (L.)

[2] Quelques commentateurs ont vu ici une révolte du fils contre le père : il n'est pourtant question que d'assurer les droits héréditaires d'Hippolyte, dans le cas où Phèdre voudroit les transporter

Argos nous tend les bras, et Sparte nous appelle :
A nos amis communs portons nos justes cris ;
Ne souffrons pas que Phèdre, assemblant nos débris,
Du trône paternel nous chasse l'un et l'autre,
Et promette à son fils ma dépouille et la vôtre.
L'occasion est belle, il la faut embrasser...
Quelle peur vous retient? Vous semblez balancer!
Votre seul intérêt m'inspire cette audace :
Quand je suis tout de feu, d'où vous vient cette glace [1]?
Sur les pas d'un banni craignez-vous de marcher?

ARICIE.

Hélas! qu'un tel exil, seigneur, me seroit cher!
Dans quels ravissements, à votre sort liée,
Du reste des mortels je vivrois oubliée!
Mais, n'étant point unis par un lien si doux,

à son fils. Ces projets sur un avenir éventuel ne sont nullement une rébellion. Louis Racine, il est vrai, voulant à toute force qu'Hippolyte soit *coupable* dans cette pièce, donne beaucoup trop d'importance et à ces mêmes projets et à la désobéissance d'Hippolyte, qui aime Aricie contre les ordres de son père. Mais Racine dit seulement, dans sa préface, « qu'il a voulu que le jeune prince fût un « peu coupable envers son père, afin qu'il ne fût pas exempt de « toute imperfection, et que sa mort n'excitât pas plus d'indigna- « tion que de pitié. » Ces vues sont justes, parcequ'elles sont mesurées ; elles reviennent à ce principe, qu'un personnage au-dessus de tous les intérêts et de toutes les foiblesses seroit trop peu théâtral, à moins qu'il ne fût, comme Joad, l'interprète et le ministre de Dieu même. (L.)

[1] Comme il n'y a point d'auteur plus sobre d'antithèses que Racine, on peut dire que celle-là est assez commune pour qu'il ait dû n'en pas faire usage. (L.)

Me puis-je avec honneur dérober avec vous [1]?
Je sais que, sans blesser l'honneur le plus sévère,
Je me puis affranchir des mains de votre père :
Ce n'est point m'arracher du sein de mes parents ;
Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.
Mais vous m'aimez, seigneur; et ma gloire alarmée...

HIPPOLYTE.

Non, non, j'ai trop de soin de votre renommée.
Un plus noble dessein m'amène devant vous :
Fuyez vos ennemis, et suivez votre époux.
Libres dans nos malheurs, puisque le ciel l'ordonne,
Le don de notre foi ne dépend de personne.
L'hymen n'est point toujours entouré de flambeaux.
Aux portes de Trézène, et parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques sépultures,
Est un temple sacré formidable aux parjures.
C'est là que les mortels n'osent jurer en vain :
Le perfide y reçoit un châtiment soudain ;
Et, craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.
Là, si vous m'en croyez, d'un amour éternel
Nous irons confirmer le serment solennel;
Nous prendrons à témoin le dieu qu'on y révère :
Nous le prierons tous deux de nous servir de père.
Des dieux les plus sacrés j'attesterai le nom,
Et la chaste Diane, et l'auguste Junon,
Et tous les dieux enfin, témoins de mes tendresses,

[1] *Me dérober* pour *m'enfuir*, n'est pas exact : on ne dit pas, dans un sens absolu, *se dérober*, comme on dit *s'enfuir;* mais il me semble qu'on peut accorder aux poëtes cette licence. (G.)

Garantiront la foi de mes saintes promesses [1].

ARICIE.

Le roi vient : fuyez, prince, et partez promptement.
Pour cacher mon départ je demeure un moment.
Allez ; et laissez-moi quelque fidèle guide,
Qui conduise vers vous ma démarche timide [2].

SCÈNE II.

THÉSÉE, ARICIE, ISMÈNE.

THÉSÉE.

Dieux ! éclairez mon trouble, et daignez à mes yeux
Montrer la vérité, que je cherche en ces lieux [3] !

[1] M. de La Motte a dit qu'Hippolyte devoit proposer à son père de venir entendre sa justification dans ce temple où l'on n'osoit jurer en vain. Il est vrai que Thésée n'auroit pu douter alors de l'innocence de ce jeune prince ; mais il eût eu une preuve trop convaincante contre la vertu de Phèdre, et c'est ce qu'Hippolyte ne vouloit pas faire. (L. R.)

[2] Quelques commentateurs ont blâmé cette expression ; mais on doit faire observer que le mot *démarche* est pris ici dans le sens propre, et qu'il doit s'entendre de la manière et de l'action de marcher : *Il venoit à vous d'une démarche fière, lente, contrainte, embarrassée*, dit l'académie ; Racine a donc pu dire, *conduire une démarche timide.*

[3] Quel motif peut engager Thésée à chercher la vérité dans ces lieux ? S'il cherche encore la vérité, s'il est encore dans l'incertitude, pourquoi a-t-il déja condamné son fils ? Pourquoi ne révoque-t-il pas son vœu à Neptune ? Pourquoi n'appelle-t-il pas son fils ? Pourquoi ne le confronte-t-il pas avec Phèdre ? Enfin, dans le moment où il va perdre un fils chéri, pourquoi paroît-il si indifférent ? (G.)

ARICIE.

Songe à tout, chère Isméne, et sois prête à la fuite.

SCÈNE III.

THÉSÉE, ARICIE.

THÉSÉE.

Vous changez de couleur, et semblez interdite,
Madame : que faisoit Hippolyte en ce lieu?

ARICIE.

Seigneur, il me disoit un éternel adieu.

THÉSÉE.

Vos yeux ont su dompter ce rebelle courage;
Et ses premiers soupirs sont votre heureux ouvrage [1].

ARICIE.

Seigneur, je ne vous puis nier la vérité :
De votre injuste haine il n'a pas hérité;
Il ne me traitoit point comme une criminelle.

THÉSÉE.

J'entends : il vous juroit une amour éternelle.
Ne vous assurez point sur ce cœur inconstant;
Car à d'autres que vous il en juroit autant.

ARICIE.

Lui, seigneur?

THÉSÉE.

Vous deviez le rendre moins volage :

[1] Est-ce donc ainsi que doit parler Thésée dans un jour de deuil, quand sa femme se meurt, quand son fils court à une mort certaine? Louis Racine essaie de justifier cette froide ironie : elle

Comment souffriez-vous cet horrible partage?

ARICIE.

Et comment souffrez-vous que d'horribles discours
D'une si belle vie osent noircir le cours?
Avez-vous de son cœur si peu de connoissance?
Discernez-vous si mal le crime et l'innocence?
Faut-il qu'à vos yeux seuls un nuage odieux
Dérobe sa vertu qui brille à tous les yeux!
Ah! c'est trop le livrer à des langues perfides.
Cessez: repentez-vous de vos vœux homicides;
Craignez, seigneur, craignez que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux.
Souvent dans sa colère il reçoit nos victimes:
Ses présents sont souvent la peine de nos crimes.

THÉSÉE.

Non, vous voulez en vain couvrir son attentat:
Votre amour vous aveugle en faveur de l'ingrat.
Mais j'en crois des témoins certains, irréprochables:
J'ai vu, j'ai vu couler des larmes véritables[1].

ARICIE.

Prenez garde, seigneur: vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre

n'est, suivant lui, qu'un dépit concentré et une affectation de tranquillité devant une ennemie que Thésée craint de réjouir par le spectacle de sa douleur. M. de La Harpe est de l'avis de Louis Racine. (G.)

[1] Un défaut particulier à cette scène, c'est que Thésée y parle avec une incroyable légèreté de l'amour de son fils pour Aricie; amour bien contraire à ses vues, puisqu'il destinoit Aricie à un éternel célibat. (G.)

Un[1]... Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

SCÈNE IV.

THÉSÉE.

Quelle est donc sa pensée, et que cache un discours
Commencé tant de fois, interrompu toujours?
Veulent-ils m'éblouir par une feinte vaine?
Sont-ils d'accord tous deux pour me mettre à la gêne?
Mais moi-même, malgré ma sévère rigueur,
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur?
Une pitié secrète et m'afflige et m'étonne.
Une seconde fois interrogeons OEnone:
Je veux de tout le crime être mieux éclairci.
Gardes, qu'OEnone sorte, et vienne seule ici.

SCÈNE V.

THÉSÉE, PANOPE.

PANOPE.

J'ignore le projet que la reine médite,

[1] Cette réticence est très belle: ce n'est pas ici une figure de diction, c'est une beauté de situation. Elle est assez frappante pour produire sur-le-champ son effet. Aussi Thésée commence-t-il à s'interroger lui-même sur sa sévérité, et avec la plus vive inquiétude. (L.)

Seigneur; mais je crains tout du transport qui l'agite.
Un mortel désespoir sur son visage est peint;
La pâleur de la mort est déja sur son teint.
Déja, de sa présence avec honte chassée,
Dans la profonde mer OEnone s'est lancée.
On ne sait point d'où part ce dessein furieux;
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux [1].

THÉSÉE.

Qu'entends-je?

PANOPE.

Son trépas n'a point calmé la reine;
Le trouble semble croître en son ame incertaine.
Quelquefois, pour flatter ses secrètes douleurs,
Elle prend ses enfants et les baigne de pleurs;
Et soudain, renonçant à l'amour maternelle,
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle;
Elle porte au hasard ses pas irrésolus;
Son œil tout égaré ne nous reconnoît plus;
Elle a trois fois écrit; et, changeant de pensée,
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée [2].

[1] C'est un certain Gilbert, secrétaire de la reine Christine, qui, dans une tragédie d'*Hippolyte, ou le garçon insensible*, a imaginé le premier de faire mourir de mort violente la confidente de Phèdre. Dans Euripide et dans Sénèque, cette confidente est chassée, et l'on ignore ce qu'elle devient. Il est douteux cependant que Racine ait eu besoin de Gilbert pour concevoir une idée si simple, et qui lui étoit indiquée par son sujet. Ce Gilbert est encore le premier qui ait prêté à son Hippolyte cette délicatesse héroïque qui le fait s'exposer à perdre la vie, plutôt que d'exposer son père à rougir.

[2] Quelle vérité dans cette peinture, et quelle adresse dans toutes les scènes de suspension et de gradation, qui vont accroissant,

Daignez la voir, seigneur; daignez la secourir.

THÉSÉE.

O ciel! OEnone est morte, et Phèdre veut mourir[1]!
Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre;
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.
(*seul.*)
Ne précipite point tes funestes bienfaits,
Neptune; j'aime mieux n'être exaucé jamais.
J'ai peut-être trop cru des témoins peu fidèles,
Et j'ai trop tôt vers toi levé mes mains cruelles.
Ah! de quel désespoir mes vœux seroient suivis!

SCÈNE VI.

THÉSÉE, THÉRAMÈNE.

THÉSÉE.

Théramène, est-ce toi? Qu'as-tu fait de mon fils?
Je te l'ai confié dès l'âge le plus tendre[2].

d'un instant à l'autre, le trouble et l'effroi de Thésée, jusqu'à ce qu'il reçoive le dernier coup! (L.)

[1] Vers très heureux, qui peint parfaitement la situation, et qui accélère le repentir et les remords de Thésée, par un secret pressentiment. Tout le récit de Panope est d'une beauté et d'une éloquence parfaites: le pinceau ne rendroit pas avec autant de vérité et de force les mouvements du désespoir de Phèdre. (G.)

[2] Il a demandé la mort de ce fils à Neptune: croit-il que Théramène l'aura défendu contre Neptune? La douleur se prend à tout ce qu'elle trouve, et ne réfléchit point. Une mère, à qui la maladie venoit d'enlever un fils de trente ans, apercevant parmi ceux qui venoient pour la consoler celui qui avoit été, vingt ans auparavant, précepteur de ce fils, courut à lui, en s'écriant: « Rendez-le moi; c'étoit à vous que je l'avois confié. » Ce trait, dont je fus

Mais d'où naissent les pleurs que je te vois répandre?
Que fait mon fils?

THÉRAMÈNE.

O soins tardifs et superflus!
Inutile tendresse! Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Dieux!

THÉRAMÈNE.

J'ai vu des mortels périr le plus aimable,
Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

THÉSÉE.

Mon fils n'est plus! Hé quoi! quand je lui tends les bras,
Les dieux impatients ont hâté son trépas!
Quel coup me l'a ravi? quelle foudre soudaine?

THÉRAMÈNE.

A peine nous sortions des portes de Trézène[1],

témoin, me rappela ce vers de Thésée, et me fit comprendre que la nature y étoit peinte. (L. R.)

[1] Boileau et Racine, en leur qualité de classiques, ont été traités comme des anciens par les scoliastes et les commentateurs de profession, au point qu'on feroit un volume de ce qui a été écrit sur ce seul récit de Théramène, et qu'on trouve dans Saint-Marc une énorme dissertation sur ce seul vers,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

Comme il y a, dans toutes ces diatribes, beaucoup plus de verbiage et de pédanterie que de vraie critique, c'est un avertissement de plus pour nous de nous restreindre purement à l'essentiel. Il est indubitable qu'il y a du luxe de style dans ce récit d'ailleurs si beau; mais ce qui est de trop se réduit à sept ou huit vers à retrancher, et à la description du monstre, qui est trop détaillée. Il est d'ailleurs très naturel que Thésée, accablé d'abord par la terrible nouvelle de la mort de son fils, veuille ensuite en ap-

Il étoit sur son char; ses gardes affligés[1]
Imitoient son silence, autour de lui rangés;

[1] Les fils de rois, les rois eux-mêmes, chez les anciens, n'avoient point de gardes. Dans Euripide, les amis d'Hippolyte lui composent un cortège plus naturel et plus intéressant.

prendre les circonstances, et d'autant plus qu'elles sont autant de prodiges, effets de la colère des dieux, provoquée par ses imprécations. Il n'est pas moins naturel que Théramène, revenu de cette première épouvante qu'il a dû éprouver, raconte toutes ces circonstances avec toute la vivacité d'une imagination encore frappée des objets comme s'ils étoient présents; et de plus, le poëte a eu soin d'animer le récit des faits par les mouvements et les exclamations, et les interruptions de la douleur. Dans tout cela, rien de répréhensible, rien que de louable, rien qui d'ailleurs ne soit attendu et même exigé par la curiosité des spectateurs. C'est à quoi n'a pas assez réfléchi Fénelon, qui avoit tant de goût, mais qui avoit fort peu étudié, comme de raison, l'art du théâtre, que de simples lectures n'enseignent pas assez. Fénelon croit que Théramène ne doit pas avoir la force de faire ce récit, ni Thésée celle de l'entendre. C'est une double erreur: la douleur, en pareil cas, dès qu'elle peut écouter, est avide de savoir, et dès qu'elle peut parler, elle est éloquente; et le poëte, avant son récit, a donné tout ce qu'il falloit aux premiers mouvements de la nature. Ce vers fameux,

Le flot qui l'apporta recule épouvanté,

est une imitation de celui de Virgile:

« Dissoliant ripæ refluitque exterritus amnis. »

Mais j'avoue qu'en cette occasion faire *reculer* le flot qui apporta le monstre, et le faire *reculer d'épouvante*, offre un rapport trop ingénieux pour la situation de Théramène. Son imagination ne doit se porter naturellement que sur ce qui tient à l'horreur réelle des objets, et non pas sur des idées qui ne sont que de l'esprit poétique. C'est, je crois, la seule fois où le poëte ait trahi Racine, et l'ait montré derrière le personnage. Le vers est beau; il seroit admirable dans un récit épique: mais c'est le seul de ceux de l'au-

Il suivoit tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissoit flotter les rênes;

teur dont on puisse dire qu'il est trop beau. Quant à la critique de l'abbé d'Olivet sur le prétérit défini *apporta*, qui ne doit pas, du moins en prose, se dire d'un évènement du jour, c'est ici un véritable purisme. S'il n'étoit pas permis en vers de dire *qui l'apporta* pour *qui l'avoit apporté;* si, dans ces occasions pareilles, on ne pouvoit pas mettre le prétérit pour le plus-que-parfait, il ne faudroit pas faire de vers dans notre langue, ou il faudroit la débarrasser de ses détestables auxiliaires qui la font marcher si lentement. (L.)—Plusieurs hommes de goût, et entre autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'Hippolyte. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut se faire écouter. On avait pour eux cette complaisance; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que Théramène ne devait pas, après la catastrophe d'Hippolyte, avoir la force de parler si long-temps; qu'il se plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monstre, et *ses écailles jaunissantes*, et *sa croupe qui se recourbe;* qu'il devait dire, d'une voix entrecoupée: *Hippolyte est mort; un monstre l'a fait périr; je l'ai vu.* Je ne prétends point défendre *les écailles jaunissantes*, et *la croupe qui se recourbe;* mais, en général, cette critique souvent répétée me paraît injuste. On veut que Théramène dise seulement *Hippolyte est mort, je l'ai vu, c'en est fait.* C'est précisément ce qu'il dit en moins de mots encore... *Hippolyte n'est plus.* Le père s'écrie; Théramène ne reprend ses sens que pour dire:

. . . J'ai vu des mortels périr le plus aimable;

et il ajoute ce vers si nécessaire, si touchant, si désespérant pour Thésée:

Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

La gradation est pleinement observée, les nuances se font sentir l'une après l'autre. Le père attendri demande *quel dieu lui a ravi son fils, quelle foudre soudaine?...* Et il n'a pas le courage d'achever; il reste muet dans sa douleur; il attend ce récit fatal; le public l'attend de même. Théramène doit répondre, on lui de-

Ses superbes coursiers, qu'on voyoit autrefois [1]
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant, et la tête baissée,
Sembloient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et, du sein de la terre, une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

mande des détails, il doit en donner. Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'Hippolyte? Qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête, inutile à la pièce; ce n'est pas là une amplification mal écrite; c'est la diction la plus pure et la plus touchante: enfin c'est Racine. (Volt.)

[1] Ces quatre vers me paroissent une longueur, et ont même une sorte de recherche. Les précédents sont à leur place, parceque Théramène a dû être frappé de cette espèce de calme mélancolique et profond qui accompagne le départ de son maître dans les premiers moments, et qui est troublé tout-à-coup par un accident si épouvantable. Ce contraste a dû être saisi; mais aller jusqu'à s'occuper d'un rapport de *conformité* entre la tristesse des chevaux et la *pensée* d'Hippolyte, c'est passer les bornes, et ce n'étoit pas là le moment d'imiter Homère et Virgile quand ils font pleurer les chevaux. L'idée de ces quatre beaux vers n'est pas fausse; elle est déplacée, et d'autant plus que Thésée est pressé d'entendre le fait, et que Théramène doit l'être d'y venir. (L.)

Son front large est armé de cornes menaçantes [1];
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots [2],

[1] Ces huit vers ne pouvoient-ils pas se réduire à quatre? *Les écailles jaunissantes* ne font rien à la chose, non plus que *les cornes menaçantes*, puisque le monstre est *taureau*, ni *la terre qui s'en émeut*. On ne peut trop vite aller au fait.

> Ses longs mugissements font trembler le rivage;
> Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
> Indomptable taureau, dragon impétueux,
> Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
> Tout fuit, etc.

Il me semble que de cette manière le monstre étoit suffisamment dépeint (car il falloit le dépeindre, quoi qu'en aient dit les critiques); et alors la description ne ralentissoit plus la narration. (L.)

[2] Brumoy reproche aigrement à Racine d'avoir fait *des lâches* des compagnons d'Hippolyte; mais ce n'est pas des *compagnons* d'Hippolyte qu'il s'agit ici. Il s'agit de montrer dans ce dernier moment le fils d'un héros, le fils de Thésée, celui qui se plaignoit de n'avoir point encore dompté de monstres. *Tout fuit*, et lui seul est intrépide; il fait au monstre *une large blessure*, il n'est pas vaincu; c'est l'épouvante de ses chevaux qui le fait périr, et son malheur excite d'autant plus de pitié qu'on admire plus son cou-

Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
La frayeur les emporte; et, sourds à cette fois,
Ils ne connoissent plus ni le frein ni la voix;
En efforts impuissants leur maître se consume;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressoit leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite;
L'essieu crie et se rompt[1] : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur : cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.

rage. Ce combat d'Hippolyte est de l'invention de Racine, et il faut lui en savoir gré. Elle lui a fourni un tableau de plus, celui de la chute du monstre. (L.)

[1] On a souvent rappelé l'harmonie imitative de cet hémistiche. On ne s'attend pas sans doute que nous relévions toutes les beautés de ce style descriptif. On sait assez que ce morceau en est, dans notre langue, un des modèles les plus accomplis que nous puissions opposer aux anciens. (L.)

De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit:
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques [1].
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit:
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain:
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
« Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
« Cher ami, si mon père un jour désabusé
« Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
« Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
« Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive;
« Qu'il lui rende...» A ce mot, ce héros expiré [2]
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré:
Triste objet où des dieux triomphe la colère,

[1] Nous avons eu occasion de remarquer, dans *Bajazet*, que *reliques* est le *reliquiæ* des Latins, qui, chez eux, signifioit les restes de quelque chose de grand. Employé seul dans notre langue, ce mot ne se dit que des choses saintes; mais, joint à une épithète, il conserve la signification latine. Cependant Voltaire a remarqué que dans ce dernier sens ce mot a vieilli.

[2] On reproche à Racine le *héros expiré*. Quelle misérable vétille de grammaire! Pourquoi ne pas dire *ce héros expiré*, comme on dit *il est expiré*, *il a expiré*? Il faut remercier Racine d'avoir enrichi la langue, à laquelle il a donné tant de charmes, en ne disant jamais que ce qu'il doit, lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent. (VOLT.)

Et que méconnoîtroit l'œil même de son père[1].

THÉSÉE.

O mon fils! cher espoir que je me suis ravi!
Inexorables dieux, qui m'avez trop servi!
A quels mortels regrets ma vie est réservée!

THÉRAMÈNE.

La timide Aricie est alors arrivée :
Elle venoit, seigneur, fuyant votre courroux,
A la face des dieux l'accepter pour époux.
Elle approche ; elle voit l'herbe rouge et fumante ;
Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante!)
Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.

[1] La description du monstre, dans Ovide, semble avoir fourni à Racine quelques traits qu'il a fort embellis :

« Jamque Corinthiaci carpebam littora ponti,
« Cum mare surrexit, cumulusque immanis aquarum
« In montis speciem curvari, et crescere, visus,
« Et dare mugitus, summoque cacumine findi.
« Corniger hinc taurus ruptis expellitur undis,
« Pectoribusque tenus molles erectus in auras,
« Naribus et patulo partem maris evomit ore.
« Corda paveut comitum, mihi mens interrita mansit,
« Exsiliis contenta suis : cum colla feroces
« Ad freta convertunt, arrectisque auribus, horrent
« Quadrupedes ; monstrique metu turbantur, et altis
« Præcipitant currum scopulis. Ego ducere vana
« Frena manu, spumis albentibus oblita, luctor ;
« Et retro lentas tendo resupinus habenas.
« Nec vires tamen has rabies superasset equorum,
« Ni rota, perpetuum qua circumvertitur axem,
« Stipitis occursu fracta ac disjecta fuisset.
« Excutior curru, lorisque tenentibus artus,
« Viscera viva trahi, nervos in stirpe teneri,
« Membra rapi partim, partim reprensa relinqui,
« Ossa gravem dare fracta sonum, fessamque videres

Elle veut quelque temps douter de son malheur;
Et, ne connoissant plus ce héros qu'elle adore,
Elle voit Hippolyte, et le demande encore.
Mais, trop sûre à la fin qu'il est devant ses yeux,
Par un triste regard elle accuse les dieux;
Et froide, gémissante, et presque inanimée,
Aux pieds de son amant elle tombe pâmée.
Isméne est auprès d'elle; Isméne, tout en pleurs,
La rappelle à la vie, ou plutôt aux douleurs.
Et moi, je suis venu, détestant la lumière,
Vous dire d'un héros la volonté dernière,

« Exhalari animam; nullasque in corpore partes
« Noscere quas posses : unumque erat omnia vulnus. »

« Déja je parcourois le rivage de la mer de Corinthe; tout-à-coup les flots s'irritent, l'onde se soulève, les vagues amoncelées présentent l'aspect d'une énorme montagne, dont il sort d'horribles mugissements. Elle s'ouvre, et de ses flancs brisés s'élance un taureau armé de cornes menaçantes. Sa tête domine sur les flots. L'onde jaillit par torrents de ses naseaux et de sa large gueule. Soudain la terreur s'empare de mes compagnons; seul je suis sans crainte; puis-je sentir d'autres maux que ceux de mon exil! Cependant mes chevaux tournent la tête vers le rivage, leurs oreilles se dressent; saisis d'horreur, ils s'emportent, et l'épouvante les précipite à travers les rochers. Vainement je veux les retenir, vainement je me penche en arrière, et tire d'une main ferme le frein qu'ils blanchissent d'écume. Mon bras eût cependant dompté leur furie; mais le char rapide se brise contre le tronc d'un vieux chêne. Il vole en éclats. Je tombe embarrassé dans les rênes, mes nerfs sont déchirés; mes entrailles arrachées s'attachent aux buissons. Je traîne avec moi une partie de mes membres brisés, le reste m'abandonne; mes os font entendre d'horribles craquements, et mon corps défiguré n'est plus qu'une seule plaie, d'où mon ame fatiguée s'exhale douloureusement. » (*Metam.* lib. XV, v. 506, etc. »

Et m'acquitter, seigneur, du malheureux emploi
Dont son cœur expirant s'est reposé sur moi.
Mais j'aperçois venir sa mortelle ennemie.

SCÈNE VII.

THÉSÉE, PHÈDRE, THÉRAMÈNE, PANOPE, GARDES.

THÉSÉE.

Hé bien! vous triomphez, et mon fils est sans vie!
Ah! que j'ai lieu de craindre; et qu'un cruel soupçon,
L'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison!
Mais, madame, il est mort, prenez votre victime;
Jouissez de sa perte, injuste ou légitime:
Je consens que mes yeux soient toujours abusés.
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matières [1]
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumières,
Qui, ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feroient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi, loin de vous, et loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrois me bannir.

[1] *Matières* est une expression très fréquente, on peut même dire parasite, dans Corneille et dans les poëtes du même temps. Racine a été entraîné cette fois par l'exemple, tant l'exemple est contagieux! On dit *le sujet de mes pleurs*, et non pas *la matière de mes pleurs*. (L.)

Tout semble s'élever contre mon injustice;
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice:
Moins connu des mortels, je me cacherois mieux.
Je hais jusques aux soins dont m'honorent les dieux;
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me sauroit payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHÈDRE.

Non, Thésée, il faut rompre un injuste silence;
Il faut à votre fils rendre son innocence:
Il n'étoit point coupable[1].

THÉSÉE.

Ah! père infortuné!
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné[2]!

[1] Racine s'étoit proposé d'inspirer plus de pitié pour Phèdre coupable que pour Hippolyte innocent, et il en est venu à bout. Pourquoi? En voici, je crois, les raisons: C'est que Phèdre est à plaindre pendant toute la pièce, par sa passion, ses remords, et ses combats, et qu'Hippolyte n'est à plaindre que par sa mort; jusque-là, tout calomnié, tout proscrit qu'il est par son père, il a pour lui le témoignage de sa conscience et l'amour d'Aricie. Phèdre au contraire est malheureuse par son cœur, malheureuse par son crime, et par conséquent malheureuse sans consolation et sans remède; en sorte qu'il n'y a personne qui, dans le fond de son ame, ne préférât le sort d'Hippolyte au sien, et d'autant plus que l'un paroît toujours calme, et l'autre toujours tourmentée. C'est un tableau des malheurs du crime et de ceux de la vertu, et le peintre a mis au bas: Choisissez. (L.)

[2] Thésée prononce lui-même son arrêt: quel père condamne son fils sur la foi d'une belle-mère? Mais ce n'est pas même sur la foi de Phèdre qu'il a condamné Hippolyte; c'est sur la foi d'Œnone, sur la foi d'une confidente! (G.)

Cruelle! pensez-vous être assez excusée...

PHÈDRE.

Les moments me sont chers; écoutez-moi, Thésée:
C'est moi qui, sur ce fils chaste et respectueux,
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste:
La détestable OEnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte, instruit de ma fureur,
Ne découvrît un feu qui lui faisoit horreur:
La perfide, abusant de ma foiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie, et, fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer auroit déja tranché ma destinée;
Mais je laissois gémir la vertu soupçonnée:
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déja jusqu'à mon cœur le venin parvenu
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu;
Déja je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage;
Et la mort, à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souilloient toute sa pureté[1].

[1] Chez Sénèque, Phèdre vient aussi s'accuser elle-même, et mourir sur le théâtre. Mais ce qui met une grande différence entre les deux scènes, c'est que la Phèdre du poëte latin n'est point mourante; elle n'est ni affoiblie par le poison, ni accablée par les remords; elle tient en main une épée, probablement celle d'Hippo-

PANOPE.

Elle expire, seigneur!

THÉSÉE.

D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire!

lyte. Elle ose eneore braver son époux; elle fait éelater devaut lui sa passion pour Hippulyte, avec d'autant plus de force et d'audaee, qu'elle a sous les yeux le cadavre de ce jeune homme, et qu'elle est décidée à mourir. Ses discours, pleins d'extravagances et de déclamations, étincellent pourtant de quelques beautés. (G.) — Elle s'éerie :

« Hippolyte, tales intuor vultus tuos;
« Talesque feci!....
« Heu me! quo tuus fugit decur,
« Oculique, nnstrum sidus? Exanimis jaces?
« Ades parumper, verbaque exaudi mea :
« Nil turpe loquimur. Hac manu pœnas tibi
« Solvam, et nefandn pectori ferrum inseram,
« Auimaque Phædram pariter ac scelere exuam;
« Et te per undas, perque Tartareos lacus,
« Per Styga, per amues igueos ameus sequar.
« Placemus umbras. Capitis exuvias cape,
« Laceræque frontis accipe abscissam comam.
« Nnn licuit animos jungere. At certe licet
« Junxisse fata. Morere, si casta es, viro;
« Si incesta amori....
« O mors, amoris una sedamen mali,
« O mors, pudoris maximum læsi decus,
« Confugimus ad te! Pande placatus sinus.
« Andite, Athenæ; tuque funesta pater
« Pejor noverca : falsa memnravi; et nefas,
« Quod ipsa demens pectore insano hauseram.
« Mentita finxi. Falsa punisti pater;
« Juvenisque castus crimine incestæ jacet,
« Pudicus, insons. Recipe jam mores tuos;
« Mucrone pectus impium justo patet,
« Cruorque sanctn solvet inferias viro.

Allons, de mon erreur, hélas! trop éclaircis [1],
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils!
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,

« Quid facere rapto debeas nato parens,
« Disce ex noverca : condere Acheronitis plagis. »
(SENEC. *Hippolyt.*, act. V.)

« O Hippolyte! est-ce toi? Voilà donc l'état où je t'ai réduit! Malheureuse! qu'est devenue sa beauté? Comment a pu se ternir l'éclat de ses yeux? Hippolyte, tu n'es plus! Ah! reviens à la vie! Ne crains pas d'entendre ma voix; je ne forme plus des vœux criminels. Ma main saura bien me punir; je vais percer ce cœur coupable, et en arracher à-la-fois et le crime et la vie. Hippolyte, attends-moi. Je vais te suivre à travers le Styx, à travers les eaux du Tartare et ses fleuves de feu. Mais, pour apaiser ton ombre, reçois cette chevelure, inutile ornement de mon front déchiré. Nos cœurs n'ont pu s'unir, unissons du moins nos destinées. Meurs, Phèdre! Si tu es chaste, meurs pour ton époux; si tu es criminelle, meurs pour ton amant... O mort! dernier soulagement d'un amour malheureux! seule gloire qui reste à la pudeur outragée! sois mon refuge; ouvre-moi ton sein paisible. O Athènes! écoute-moi; écoute-moi, père dénaturé, plus funeste à ton fils qu'une marâtre. Oui, je vous ai trompés! J'ai calomnié l'innocence, je l'ai accusée d'un crime dont mon cœur en délire étoit seul coupable. O père! tu n'as puni qu'un forfait imaginaire. Ton fils, chaste, pudique, vertueux, est tombé victime du mensonge. Hippolyte, reprends ta renommée! que ce fer te venge, qu'il perce ce cœur impie; c'est à mon sang d'expier mon offense. Et toi, Thésée, apprends d'une marâtre le devoir d'un père qui a perdu son fils. Viens cacher ta douleur dans les abymes du Tartare. »

[1] Geoffroy pense que le mot *éclaircis* ne devroit pas être au pluriel. Cependant on peut supposer, sans s'écarter de la vérité, que Thésée s'adresse ici à Théramène et à Panope; et, dans ce cas, il n'y auroit point de faute. C'est comme si Racine avoit dit:

Allons, de mon erreur *tous trois* trop éclaircis,
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.

Expier la fureur d'un vœu que je déteste :
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités ;
Et, pour mieux apaiser ses mânes irrités,
Que, malgré les complots d'une injuste famille,
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille[1] !

[1] Ce dernier vers accomplit le dernier vœu d'Hippolyte mourant. Il renferme un sentiment bien naturel, le seul qui puisse adoucir le désespoir de Thésée. Nous avons déja dit que Racine s'est appliqué à dessiner et colorier sa Phèdre de manière qu'elle fût toujours digne de compassion, et susceptible d'excuse. Remarquez que toute sa fable est composée dans ce dessein. Si Phèdre renonce à la résolution de mourir, qui est son premier sentiment, c'est que la mort de son époux qu'on lui annonce, et l'intérêt de son fils orphelin qu'on lui remet sous les yeux, diminuent d'un côté l'horreur qu'elle a pour elle-même, et de l'autre lui fournissent un motif, au moins plausible, de voir Hippolyte. Si elle consent à laisser agir OEnone, dont elle a d'abord rejeté les projets avec indignation, c'est que le poëte l'a mise dans une situation si critique et si terrible, au retour imprévu de Thésée, qu'il est très concevable que sa tête n'y résiste pas. Cependant quelques moments après le remords l'emporte encore : elle arrive pour sauver Hippolyte, elle est même toute prête à s'accuser ; mais c'est là qu'elle reçoit le dernier coup. Elle apprend que l'*insensible Hippolyte* aime Aricie : ce *coup de foudre* (et c'en est bien un) la renverse de nouveau ; elle tombe dans les convulsions de la rage et du désespoir ; mais ce n'est pas le désespoir de la Phèdre d'Euripide, qui fait de sa propre mort un affreux moyen d'assurer celle de l'innocent ; qui trace la calomnie de la même main dont elle attente à ses jours. La Phèdre de Racine ne sort de son accablement que pour venir déclarer son crime forcé, et sa punition volontaire, au moment où il n'y a plus personne au monde qui puisse servir de témoin contre elle, hors elle-même. Ajoutez à cette conduite le langage qu'elle tient toujours, celui d'une femme bourrelée par une passion qu'elle déteste, et qui se fait plus de reproches qu'on ne pourroit lui en faire, qui se condamne toujours et

ne s'excuse jamais ; et l'on avouera que cette conception si vraie et si intéressante, soutenue d'une exécution égale au dessein, est non seulement hors de toute comparaison avec Euripide, mais même n'avoit rien de commun avec tout ce qu'on avoit vu en aucun temps sur la scène. (L.)

FIN DE PHÈDRE.

FRAGMENTS
DE SÉNÈQUE
IMITÉS PAR RACINE.

Racine a suivi la marche de Sénèque beaucoup plus que celle d'Euripide, plus étrangère à nos mœurs. Chez lui, comme chez le poëte latin, Phèdre fait elle-même sa déclaration, s'abandonne à tous les transports d'une passion insensée, et finit par une mort volontaire, après avoir confessé son crime et rendu témoignage à l'innocence. Racine a recueilli, avec un discernement exquis, tout ce qu'il y avoit de bon dans ce fatras de Sénèque. Le plus heureux emprunt que le poëte françois lui ait fait, c'est celui de la déclaration de Phèdre. (G.) Pour mettre le lecteur en état de décider entre l'original et la copie, nous traduisons ici la scène entière de Sénèque:

* PHÈDRE, HIPPOLYTE, LA NOURRICE, ESCLAVES.

PHÈDRE.

Qui me rend à ma douleur? qui rallume dans mon sein ces flammes dévorantes? Heureuse! j'avois perdu le sen-

* PHÆDRA, HIPPOLYTUS, NUTRIX, FAMULI.

PHÆDRA.

Quis me dolori reddit, atque æstus graves
Reponit animo? Quam bene excideram mihi!

timent de mes maux. Mais pourquoi repousser le doux présent de la vie qui m'est rendue? Phèdre, rassure-toi, essaie de le fléchir, exécute ce que ton cœur a résolu, parle avec assurance; c'est la timidité de la prière qui fait naître les refus. Déja la plus grande partie de mon crime est consommée; il est trop tard pour se repentir. J'ai brûlé d'une flamme incestueuse; mais, si mes vœux s'accomplissent, l'hymen peut effacer la honte de mon amour: il est des crimes que le succès justifie... Je le vois, ne tardons plus. Hippolyte, daignez m'accorder un entretien secret. Que votre suite s'éloigne.

HIPPOLYTE.

Reine, vous le voyez, il n'y a plus ici de témoins importuns.

PHÈDRE.

Ma voix expire sur mes lèvres. Une grande puissance me force à parler, une plus grande me retient. O dieux, c'est vous que j'en atteste! j'abhorre ce que je desire.

Cur dulce munus redditæ lucis fugis?
Aude, anime. Tenta. Perage mandatum tuum
Intrepida constent verba. Qui timide rogat,
Docet negare. Magna pars sceleris mei
Olim peracta est. Serus est nobis pudor.
Amavimus nefanda. Si cœpta exsequor,
Forsan jugali crimen abscondam face.
Honesta quædam scelera successus facit.
En, incipe, anime. Commodes paulum, precor,
Secretus aures. Si quis est, abeat, comes.

HIPPOLYTUS.

En, locus ab omni liber arbitrio vacat.

PHÆDRA.

Sed ora cœptis transitum verbis negant.
Vis magna vocem emittit, at major tenet.
Vos testor omnes, cælites, hoc quod volo
Me nolle.

HIPPOLYTE.

Comment ne pas trouver de paroles pour exprimer ce que l'on sent?

PHÈDRE.

Les peines légères trouvent des paroles, les grandes douleurs n'en ont point.

HIPPOLYTE.

O ma mère! confiez-moi le sujet de vos chagrins.

PHÈDRE.

Moi votre mère! ne me donnez point un titre si imposant; le nom le plus humble convient à mes sentiments. O Hippolyte! appelez-moi votre sœur, ou votre esclave; oui, plutôt votre esclave! près de vous toute servitude me sera douce. Faut-il pour vous plaire traverser les neiges du Pinde, ou gravir jusqu'à ses sommets glacés? quand vous m'ordonneriez d'affronter le fer et le feu, de m'élancer au milieu des bataillons ennemis dont le glaive seroit tourné contre mon sein, j'obéirois encore! Recevez le sceptre qui me fut confié. Régnez sur moi: c'est à vous

HIPPOLYTUS.

Animusne cupiens aliquid, effari nequit?

PHÆDRA.

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.

HIPPOLYTUS.

Committe curas auribus, mater, meis.

PHÆDRA.

Matris superbum est nomen, et nimium potens.
Nostros humilius nomen affectus decet.
Me vel sororem, Hippolyte, vel famulam voca:
Famulamque potius. Omne servitium feram:
Non me, per altas ire si jubeas nives,
Pigeat gelatis ingredi Pindi jugis;
Non, si per ignes ire et infesta agmina,
Cuncter paratis ensibus pectus dare.
Mandata recipe sceptra; me famulam accipe

de commander, à moi d'obéir. Une foible femme ne sauroit défendre des royaumes; mais vous, dans la fleur de la jeunesse, jeune héros, gouvernez avec gloire l'empire de vos ancêtres. Daignez être mon appui, protégez une femme, une esclave suppliante! ayez pitié d'une veuve désolée!

HIPPOLYTE.

Que Jupiter détourne ce funeste présage! Bientôt mon père, échappé à tous les dangers, reviendra parmi nous.

PHÈDRE.

Le roi des sombres bords, l'impitoyable Pluton, interdit tout espoir de retour à la vie. Seroit-il moins inflexible pour le ravisseur de son épouse, à moins qu'il ne pardonne un amour qui l'outrage?

HIPPOLYTE.

Les dieux de l'Olympe plus équitables nous rendront ce héros; mais, tant que sa destinée restera incertaine,

Te imperia regere, me decet jussa exsequi.
Muliebre non est regna tutari urbium.
Tu, qui juventæ flore primævo viges,
Cives paterno fortis imperio rege.
Sinu receptam, supplicem ac servam tege.
Miserere viduæ.

HIPPOLYTUS.

Summus hoc omen Deus
Avertat! Aderit sospes actutum parens.

PHÆDRA.

Regni tenacis dominus, et tacitæ Stygis,
Nullam relictos fecit ad superos viam.
Thalami remittet ille raptorem sui?
Nisi forte amori placidus et Pluton sedet.

HIPPOLYTUS.

Illum quidem æqui cœlites reducem dabunt.
Sed, dum tenebit vota in incerto deus,

mes frères seront protégés par ma tendresse ; je vous prodiguerai mes soins, j'adoucirai les peines du veuvage, et le fils vous tiendra lieu du père.

PHÈDRE.

O crédule espoir des amants! ô illusions de l'amour! n'en a-t-il pas assez dit? Ayons recours aux prières. Hippolyte, j'implore votre pitié! Exaucez des vœux que je n'ose exprimer ; je desire, et je crains de parler.

HIPPOLYTE.

Quel est donc ce trouble qui vous agite?

PHÈDRE.

A peine pourrez-vous croire qu'une belle-mère puisse l'éprouver.

HIPPOLYTE.

Vous ne laissez échapper que des paroles obscures. Expliquez-vous, ouvrez-moi votre cœur.

PHÈDRE.

Insensée, je suis en proie à l'amour! le cruel me dé-

Pietate caros debita fratres colam,
Et te tuebor ; esse ne viduam putes :
Ac tibi parentis ipse supplebo locum.

PHÆDRA.

O spes amantum credula! o fallax amor!
Satisne dixit? Precibus admotis agam.
Miserere. Tacitæ mentis exaudi preces.
Libet loqui, pigetque.

HIPPOLYTUS.

Quodnam istud malum est?

PHÆDRA.

Quod in novercam cadere vix credas malum.

HIPPOLYTUS.

Ambigua voce verba perplexa jacis ;
Effare aperte.

PHÆDRA.

Pectus insanum vapor

vore, il court dans toutes mes veines, il brûle mes entrailles, il pénètre jusqu'à la moelle de mes os. Ainsi la flamme rapide embrase le faîte d'un palais.

HIPPOLYTE.

Votre chaste amour pour Thésée peut-il vous égarer ainsi?

PHÈDRE.

Oui, Hippolyte, j'aime Thésée: mais je l'aime tel qu'on le vit autrefois paré de toutes les graces de la jeunesse, lorsqu'un léger duvet couvroit à peine ses joues vermeilles, et que le fil secourable le guidoit dans les vastes détours du labyrinthe de Crète. Quel étoit alors son éclat! des bandelettes ornoient sa chevelure, une aimable rougeur coloroit son visage, et déja la vigueur de la jeunesse se déployoit sur ses membres délicats. Il avoit les traits de Diane votre protectrice, ou du Soleil mon aïeul, ou plutôt il étoit tel que je vous vois, lorsqu'il toucha le cœur d'Ariane. C'étoit vous, oui, c'étoit vous-même. Voilà

Amorque torret. Intimas sævus vorat
Penitus medullas, atque per venas meat
Visceribus ignis mersus et venis latens,
Ut agilis altas flamma percurrit trabes.

HIPPOLYTUS.

Amore nempe Thesei casto furis?

PHÆDRA.

Hippolyte, sic est: Thesei vultus amo
Illos priores, quos tulit quondam puer,
Cum prima puras barba signaret genas,
Monstrique cæcam Gnossii vidit domum,
Et longa curva fila collegit via.
Quis tum ille fulsit! Presserant vittæ comam,
Et ora flavus tenera tingebat rubor.
Inerant lacertis mollibus fortes tori:
Tuæve Phœbes vultus, aut Phœbi mei;
Tuusque potius: talis, en, talis fuit,

son port majestueux! et l'oubli de votre beauté semble encore en relever l'éclat; c'est votre père que je retrouve, il revit en vous; mais avec cet air un peu farouche que vous tenez de votre mère: vous unissez les charmes d'un Grec à la rudesse d'un Scythe. Ah! si le destin vous eût conduit avec Thésée sur les rives de la Crète, c'est à vous qu'Ariane eût confié le fil sauveur. O ma sœur! en quelque partie du ciel que ton astre brille, c'est toi que j'invoque. Notre sort est le même: une famille a triomphé de nous; tu aimas le père, j'aime le fils. Hippolyte, vois la fille des rois suppliante à tes genoux! vertueuse jusqu'à ce jour, innocente, sans tache, pour toi seul je deviens coupable, pour toi je descends jusqu'à la prière. Ah! prends pitié d'une amante, et termine aujourd'hui ma douleur ou ma vie!

HIPPOLYTE.

Puissant maître des dieux! tu vois le crime, et tu ne

Cum placuit hosti. Sic tulit celsum caput.
In te magis refulget incomptus decor,
Et genitor in te totus: et torvæ tamen
Pars aliqua matris miscet ex æquo decus.
In ore Graio Scythicus apparet rigor.
Si cum parente Creticum intrasses fretum,
Tibi fila potius nostra nevisset soror.
Te, te, soror, quacumque siderei poli
In parte fulges, invoco ad causam parem.
Domus sorores una corripuit duas:
Te genitor, at me natus. En, supplex jacet
Allapsa genubus regiæ proles domus.
Respersa labe nulla, et intacta, innocens,
Tibi mutor uni, certa descendi ad preces.
Finem hic dolori faciet, aut vitæ dies.
Miserere amantis.

HIPPOLYTUS.

Magne regnator Deum,
Tam lentus audis scelera; tam lentus vides!

punis pas! Et quand donc lanceras-tu la foudre, si de tels forfaits ne peuvent t'émouvoir? Que la tempête ébranle la terre! que le jour soit obscurci! et que les astres reculent d'épouvante! O divin Apollon! toi dont la tête rayonne de lumière, peux-tu contempler cet opprobre de ta race! éteins ton flambeau! fuis dans les ténèbres! Et toi, souverain arbitre des dieux et des hommes, ta main restera-t-elle désarmée? Pourquoi tes feux vengeurs n'embrasent-ils pas l'univers? Frappe! que ta foudre m'écrase! qu'elle me dévore! je suis coupable, j'ai mérité la mort, j'ai inspiré à l'épouse de mon père un amour incestueux. Femme insensée! et vous avez pu croire que je partagerois votre délire et votre honte? Étois-je à vos yeux un objet si facile à séduire? Ma vie austère a-t-elle mérité cet affront? Ah! vous égalez à vous seule la perversité de tout votre sexe! pire que votre mère, vous avez surpassé son crime!

Ecquando sæva fulmen emittes manu,
Si nunc serenum est? Omnis impulsus ruat
Æther, et atris nubibus condat diem;
Ac versa retro sidera obliquos agant
Retorta cursus. Tuque sidereum caput
Radiate, tantumne nefas stirpis tuæ
Speculere? Lucem merge, et in tenebras fuge.
Cur dextra, divum rector atque hominum, vacat
Tua, nec trisulca mundus ardescit face?
In me tona. Me fige. Me velox cremet
Transactus ignis. Sum nocens. Merui mori:
Placui novercæ. Dignus en stupris ego
Scelerique tanto visus? Ego solus tibi
Materia facilis? Hoc meus meruit rigor?
O scelere vincens omne femineum genus!
O majus ausa matre monstrifera malum,
Genitrice pejor! Illa se tantum stupro
Contaminavit, et tamen tacitum diu
Crimen biformi partus exhibuit nota,

Pasiphaé ne se souilla que d'un adultère, et l'on eût ignoré qu'elle étoit coupable, si la tête horrible du monstre qui sortit de son sein n'eût révélé son infamie. Voilà les flancs qui vous ont portée! Heureux! trois fois heureux ceux qui sont tombés victimes de la perfidie ou de la haine! O mon père, j'envie votre sort! Phèdre est plus redoutable que la marâtre de Colchos.

PHÈDRE.

Je reconnois les destins de ma famille! j'ai desiré ce que je devois fuir. Mais je ne suis plus à moi, je te suivrai à travers les flammes et les flots, à travers les rochers et les torrents. Par-tout où tes pas se porteront, tu me retrouveras brûlante des mêmes feux! Ah, barbare! pour la seconde fois je tombe à tes genoux!

HIPPOLYTE.

Éloignez-vous! ne me souillez pas de vos mains impudiques! O crime! elle se précipite dans mes bras. Tirons mon épée! qu'elle reçoive le châtiment du coupable. Déja

Scelusque matris arguit vultu truci
Ambiguus infans. Ille te venter tulit.
O ter quaterque prospero fato dati,
Quos hausit, et peremit, et leto dedit
Odium, dolusque! Genitor, invideo tibi.
Colchide noverca majus hoc, majus malum est.

PHÆDRA.

Et ipsa nostræ fata cognosco domus:
Fugienda petimus. Sed mei non sum potens.
Te vel per ignes, per mare insanum sequar,
Rupesque, et amnes, unda quos torrens rapit,
Quacumque gressus tuleris, hac amens agar.
Iterum, superbe, genibus advolvor tuis.

HIPPOLYTUS.

Procul impudicos corpore a casto amove
Tactus. Quid hoc est? Etiam in amplexus ruit?
Stringatur ensis. Merita supplicia exigat.

ma main a saisi ses cheveux et renversé sa tête criminelle. Chaste déesse des forêts, jamais victime ne fut plus justement immolée sur vos autels!

PHÈDRE.

C'est maintenant, ô Hippolyte! que mes vœux s'accomplissent! tu calmes ma fureur! Mes espérances sont surpassées, je vais mourir de ta main sans avoir outragé la pudeur!

HIPPOLYTE.

Éloignez-vous! vivez! n'espérez pas la mort. Et toi, glaive qu'elle a touché, ne souille plus ma main! les eaux du Tanaïs, celles des Palus Méotides et de la mer du Pont, Neptune lui-même avec l'Océan tout entier, ne suffiroient pas pour me purifier. O forêts! ô bêtes féroces!

En, impudicum crine contorto caput
Læva reflexi. Justior nunquam focis
Datus tuis est sanguis, arcitenens dea.

PHÆDRA.

Hippolyte, nunc me compotem voti facis.
Sanas furentem. Majus hoc voto meo est,
Salvo ut pudore manibus immoriar tuis.

HIPPOLYTUS.

Abscede. Vive. Ne quid exores : et hic
Contactus ensis deserat castum latus.
Quis eluet me Tanais, aut quæ barbaris
Mæotis undis Pontico incumbens mari?
Non ipse toto magnus Oceano pater
Tantum expiarit sceleris. O silvæ! O feræ!

HIPPOLYT., act. II, sc. III.

HIPPOLYTE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE,

TRADUITE PAR GEOFFROY.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Dans son *Iphigénie* Racine a pu suivre Euripide, parceque le fond du sujet de la tragédie grecque et les principaux caractères sont intéressants pour tous les hommes, de quelque pays qu'ils soient, et ne choquent point en particulier les mœurs françoises. Il n'en est pas de même de la *Phèdre:* Racine, pour se conformer à notre goût et à nos idées, a eté obligé de bouleverser totalement l'ouvrage d'Euripide: il n'a pu en prendre qu'un très petit nombre de scènes: la peinture du délire de Phèdre, l'entretien d'Hippolyte avec son père, et la catastrophe; mais dans tout le reste il s'est écarté de son modèle. Phèdre est le rôle principal dans la pièce de Racine; il n'est qu'accessoire dans celle d'Euripide: Phèdre meurt vers le milieu de la pièce, sans avoir eu aucune entrevue avec Hippolyte; c'est ce jeune prince qui joue le rôle essentiel; c'est sa fierté sauvage que Vénus veut punir. Hippolyte est à l'égard des femmes ce que le Misanthrope est à l'égard des hommes et de la société en général: il méprise, il hait la plus aimable moitié du genre humain; le mariage lui est odieux; il n'a que de l'horreur pour l'union des deux sexes, et il inspire ces sentiments inhumains à tous ceux qui l'approchent. Fanatique du culte de Diane, il passe sa vie dans les forêts. Vénus, dont la fonction est de peupler la terre, se croit intéressée à tirer une ven-

geance éclatante de cet ennemi des femmes et de l'amour, dont la doctrine dangereuse tend à l'extinction de la race humaine: elle inspire à Phèdre un amour incestueux. Outrée des mépris d'Hippolyte, Phèdre se donne la mort, et laisse, en mourant, une lettre qui accuse Hippolyte d'avoir attenté à son honneur. Thésée, trompé par cette lettre, et sur-tout par la mort de sa femme, qu'il regarde comme une preuve incontestable, chasse son fils de sa présence, invoque contre lui la vengeance de Neptune: et le malheureux jeune homme, renversé de son char, est traîné et mis en pièces par ses chevaux. Tel est le fond de la pièce grecque.

Racine ne pouvoit pas offrir à la nation la plus galante de l'univers le farouche Hippolyte, qui eût paru trop odieux, et même ridicule. Nous avons plusieurs comédies où le principal personnage témoigne la plus forte aversion pour les femmes; mais cette aversion est fondée sur le dépit d'en avoir été trompé, et cède à la fin de la pièce aux charmes d'une femme assez habile pour paroître plus sincère et plus fidèle que les autres. Mais un tel personnage transporté dans la tragédie ne seroit que comique. Il a donc fallu que Racine dénaturât l'Hippolyte comme il avoit déja fait l'Achille grec: d'où il arrive que dans la *Phèdre* c'est un innocent qui périt victime de sa vertu; car son amour pour Aricie ne peut être regardé comme un crime, ni même comme une faute: si en cela il désobéit à son père, ce n'est que pour réparer l'injustice et la barbarie avec laquelle Thésée poursuit la sœur des cruels Pallantides, quoiqu'elle n'ait jamais trempé dans les complots de ses perfides frères. Racine a donc été forcé de tirer de la passion de Phèdre ses principales beautés, et de fonder sur cet amour criminel presque toute sa tragédie. La flamme coupable de la femme de Thésée, les remords de cette malheureuse princesse entraînée au crime

par une déplorable fatalité, sa douleur vertueuse : voilà ce qui fait le mérite et le caractère distinctif de l'ouvrage de Racine. Ainsi le poëte françois, pour nous *divertir*, nous a montré une femme dominée par le délire des sens, et devenue la proie de Vénus ; le poëte grec nous a montré, au contraire, comme la principale figure de son tableau, un jeune prince supérieur à l'attrait naturel du plaisir, qui prétend s'élever au-dessus des sens et de l'humanité, et que l'orgueil entraîne dans un excès de vertu solitaire nuisible à la société : en cela il s'est conformé à la tradition, et a suivi les mœurs de son siècle. Les Grecs, quoique déja corrompus à cette époque, étoient d'une excessive sévérité sur la pudeur et les bienséances que la nature prescrit au sexe. Les Athéniens sur-tout aimoient peu les femmes, et les jugeoient avec la dernière rigueur. Les femmes de la Grèce, ne pouvant point compter sur la foiblesse et sur la galanterie des hommes, les forcèrent à l'estime, et donnèrent des modèles de pudeur, de modestie, et de vertu : ce qui semble prouver combien une éducation austère est utile.

Une femme exposant en public tous les détails, tous les mouvements secrets d'une passion honteuse, eût paru aux Grecs, non pas un objet intéressant, mais un objet difforme et dégradé. Ils rioient sans conséquence des bouffonneries grossières d'Aristophane, mais ils n'auroient pas permis que, sur le théâtre tragique, une reine s'abandonnât à des transports amoureux, fît en face une déclaration d'amour à un homme : c'eût été pour eux une chose monstrueuse, contraire à la décence et à l'honnêteté publique. Ils n'auroient point approuvé qu'une mère de famille étalât avec éloquence, devant un grand peuple, des sentiments que la pudeur apprend aux femmes bien nées à renfermer au fond de leur cœur. Phèdre ne paroît chez Euripide que comme l'instrument de la ven-

geance de Vénus: elle se montre peu; elle est mourante, elle ne parle que d'ensevelir dans le tombeau des sentiments qui la font rougir, elle a horreur d'elle-même, c'est sa nourrice qui fait tout; et, du moment qu'Hippolyte a connu et rebuté ses feux, elle ne survit point à son honneur. Les mœurs grecques ne permettoient rien de plus à Euripide: et si Racine eût été son contemporain, il eût été condamné à peindre toute autre chose que les orages et les tourments d'un amour coupable: ce qui a fait à Paris son succès eût été sifflé dans Athènes comme indécent et tout-à-fait indigne de la tragédie. D'où il faut conclure qu'un plus grand luxe, des mœurs plus libres, étendent la sphère de l'imagination, ouvrent au génie une carrière plus étendue, et lui fournissent de nouvelles ressources inconnues à une petite république telle que celle des Grecs.

J'ai balancé si je traduirois en entier l'*Hippolyte* d'Euripide, dont Racine a tiré si peu de chose; mais j'ai pensé qu'il seroit curieux et instructif de voir comment deux hommes de génie, dans des pays très différents, et à des époques très éloignées l'une de l'autre, ont traité le même sujet. Tous les deux ont eu le bonheur de plaire à la nation pour laquelle ils travailloient. L'*Hippolyte* d'Euripide fut joué et couronné avec des applaudissements universels, sous l'archonte Epameinon, dans la quatrième année de la LXXXVII[e] olympiade. Euripide avoit alors cinquante-sept ans, et non pas trente-sept, comme le dit le père Brumoy.

Il importe beaucoup, pour fixer les règles générales du goût, d'examiner à quel point deux peuples ingénieux et polis, tels que les Grecs et les François, ont été différents de sentiments et d'opinions sur les objets les plus intéressants de la société. Je me suis donc décidé à mettre sous les yeux du lecteur la tragédie d'Euripide, fidèle-

ment traduite en françois, quoiqu'elle choque bien plus nos idées, et s'éloigne bien plus de notre manière de penser que l'*Iphigénie en Aulide.* Je suivrai la même marche, le même principe de traduction, en m'éloignant également et d'une exactitude servile, qui est la plus grande des infidélités, et d'une liberté excessive, qui ôte à l'original sa physionomie étrangère, et déguise son véritable caractère.

PERSONNAGES.

VÉNUS, } déesses.
DIANE, }
THÉSÉE, roi d'Athènes.
HIPPOLYTE, fils de Thésée et de l'amazone Antiope[1].
PHÈDRE, femme de Thésée et belle-mère d'Hippolyte.
LA NOURRICE DE PHÈDRE.
ESCLAVES.
UN MESSAGER.
SECOND MESSAGER.
CHOEUR, composé des compagnons d'Hippolyte.
CHOEUR, composé des femmes de Trézène.

La scène est à Trézène, dans le vestibule du palais de Thésée.

[1] D'autres disent de l'amazone Hippolyte. (G.)

HIPPOLYTE.

PROLOGUE.

VÉNUS

Célèbre dans le ciel et sur la terre, les dieux et les hommes m'honorent sous le nom de Vénus. Tout ce qui respire, tout ce qui voit la lumière du jour dans cette immense étendue qu'enferme la mer et l'Océan atlantique, m'offre ses vœux et ses hommages. Je sais récompenser le zèle de mes fidèles adorateurs, mais je terrasse l'orgueil de ceux qui osent s'élever contre moi. Les dieux sont sensibles aux honneurs qu'ils reçoivent des mortels, et je vais bientôt en donner une marque éclatante. Le fils de Thésée, qu'une fière amazone a porté dans ses flancs, l'élève du vertueux Pitthée, Hippolyte, seul de tous les habitants de Trézène, outrage ma divinité: il déteste l'amour, l'hymen lui fait horreur; la sœur de Phébus et la fille de Jupiter, la chaste Diane, est l'unique objet de ses hommages, elle est à ses yeux la plus respectable des déesses. Il la suit au sein des forêts; à son exemple il fait la guerre aux hôtes sauvages à qui les bois servent d'asile: son orgueil farouche aspire à s'élever au-dessus de l'humanité. Qu'il soit chasseur, qu'il adresse ses vœux à Diane, que m'importe? je n'en suis point jalouse; mais je punirai l'insulte faite à ma personne: ce jour même je serai vengée d'Hippolyte. Ma vengeance est déja bien avancée, je n'ai plus qu'un coup à porter. Lorsque Hippolyte abandonna le palais de son aïeul Pitthée, pour venir dans la

terre de Pandion [1] jouir du spectacle des fêtes, et se faire initier aux mystères d'Éleusis [2], l'illustre épouse de Thésée, Phèdre, vit ce jeune prince, et se sentit enflammée d'un amour violent par moi-même allumé. Avant d'arriver à Trézène, Phèdre, dont la passion s'étoit encore irritée dans l'absence d'Hippolyte, me fit bâtir un temple sur le rocher même consacré à Pallas, et ne voulut pas laisser ignorer que c'étoit un monument du souvenir qu'elle gardoit de son cher Hippolyte. Mais lorsque Thésée, fuyant la terre de Cécrops [3] souillée du sang des Pallantides [4], eut cherché à Trézène une distraction à ses remords; lorsqu'il se fut condamné lui-même à l'exil volontaire d'une année, on vit la malheureuse Phèdre se dessécher et se consumer dans la douleur et dans les larmes, en proie à tous les tourments de l'amour. Un profond secret couvre la cause de ses maux; personne ne peut pénétrer ce mystère; mais cet amour ne restera pas enseveli dans le silence: il éclatera au grand jour, je le dévoilerai moi-même à Thésée. Son fils, mon ennemi, périra victime des imprécations de son père: car le dieu des mers, pour récompenser Thésée, lui a juré d'accomplir trois de ses vœux. Phèdre, tout innocente qu'elle est, périra aussi. La pitié que mérite son malheur ne prévaudra pas dans mon ame sur le desir de la vengeance. Peu m'importe que Phèdre meure, pourvu que mes ennemis apprennent qu'on ne m'outrage pas impunément; ma gloire m'est plus chère que la vie de Phèdre. Mais j'aper-

[1] Cette partie de l'Attique où étoient situées Éleusis et Athènes, ainsi appelée de Pandion, cinquième roi d'Athènes. (G.)

[2] Ces fêtes, établies par Cérès, attiroient à Éleusis une foule d'étrangers empressés à se faire initier aux mystères. (G.)

[3] Athènes, dont Cécrops fut le premier roi. (G.)

[4] Les fils de Pallas, roi de la partie de l'Attique dans laquelle étoit située Trézène. Pallas étoit fils de Pandion et frère d'Égée, père de Thésée. Ses fils, au nombre de cinquante, furent mis à mort par Thésée. (G.)

çois le fils de Thésée qui revient de la chasse, je me retire. Ses amis et ses compagnons le suivent en foule; ils chantent avec transport les louanges de Diane. L'insensé ne sait pas que les portes des enfers s'ouvrent pour lui, et que son dernier soleil s'est levé.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente, dans le fond, le palais de Thésée; sur le devant, le vestibule de ce palais, dont l'entrée est décorée des statues de Diane et de Vénus. Hippolyte entre, tenant à sa main une couronne; il ne daigne pas même regarder la statue de Vénus.)

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, LE CHOEUR, *composé des compagnons d'Hippolyte.*

HIPPOLYTE[1].

Suivez-moi, mes amis, suivez-moi: célébrons par nos chants la fille de Jupiter, la Diane céleste, qui nous protège.

LE CHOEUR *chante.*

Salut à la vénérable Diane, à la vierge auguste issue du sang du maître des dieux! Salut à la fille de Jupiter et de Latone, à la plus aimable des déités qui habitent dans le ciel le palais de leur père!

HIPPOLYTE.

O Diane! ô la plus belle des vierges célestes! je te salue. (*Il s'approche de la statue de Diane.*) Reçois, ô ma

[1] L'entrée d'Hippolyte est intéressante. Le jeune chasseur porte une couronne: c'est pour cela que la pièce est intitulé: Ἱππόλυτος *στεφανηφόρος*, *porte-couronne*, et non parcequ'elle fut couronnée par les suffrages du peuple d'Athènes. Peut-être aussi cette tragédie portoit-elle ce titre pour la distinguer d'une autre tragédie d'Euripide, intitulée: Ἱππόλυτος *καλυπτόμενος*, *Hippolyte voilé*, dont Stobée nous a conservé des fragments. (G.)

souveraine! reçois cette couronne. Je l'ai moi-même formée des fleurs d'une prairie qu'un pied téméraire n'a jamais foulée: le berger n'ose y conduire ses troupeaux; la faux l'a toujours respectée; l'abeille seule y voltige sur les dons de Flore, que le printemps y rassemble. Il y règne une fraicheur éternelle; c'est le séjour sacré de la pudeur[1]. Les cœurs innocents et purs, dont la vertu est l'heureux instinct de la nature, et non le fruit de la réflexion, ont seuls le droit d'y cueillir à jamais des fleurs; mais l'entrée en est défendue à tout profane. Agréez donc, ô ma chère protectrice! agréez cette couronne présentée par une main pure; qu'elle ceigne vos blonds cheveux. Je suis le seul des mortels digne de vous l'offrir, puisque je suis le seul honoré de votre divine présence. Je vous parle, vous me répondez; et si la douceur de vous voir m'est interdite, j'ai du moins le bonheur de vous entendre. Puisse le cours de ma vie se terminer comme il a commencé!

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, UN ESCLAVE, LE CHOEUR, *composé des compagnons d'Hippolyte.*

L'ESCLAVE.

O souverain arbitre de mon sort! car nos maitres sont pour nous des dieux[2], daignerez-vous écouter le conseil d'un serviteur fidèle?

[1] Rien de plus frais et de plus délicieux que ce morceau. Le poëte s'y livre à des bardiesses heureuses dans sa langue, mais qui effraient la langue françoise. Il dit, par exemple, que *la rosée de la pudeur humecte cette prairie, et y entretient la fraicheur.* (G.)

[2] Ce passage est obscur, et presque inintelligible pour nous. Le texte dit littéralement: *ô roi, car il faut donner à nos maitres le nom de dieux,*

HIPPOLYTE.

Oui, sans doute; s'y refuser, ce ne seroit pas être sage.

L'ESCLAVE.

Connoissez-vous les lois imposées à l'humanité?

HIPPOLYTE.

Explique-toi, de quelle loi veux-tu parler?

L'ESCLAVE.

De celle qui nous défend l'orgueil sauvage et le mépris des mœurs communes.

HIPPOLYTE.

Oui, je connois cette loi: je sais combien l'orgueil est un vice odieux.

L'ESCLAVE.

Une certaine grace n'accompagne-t-elle pas l'homme doux et affable?

HIPPOLYTE.

Oui, sans doute, et tout semble aller au-devant de ses vœux.

L'ESCLAVE.

Les dieux ont-ils sur cet objet la même opinion que les hommes?

HIPPOLYTE.

Oui, puisque les hommes se font un devoir de penser comme les dieux.

ou bien, *il faut donner aux dieux le nom de maitres*; les mots grecs peuvent à la rigueur signifier l'un et l'autre :

Αναξ, θεους γαρ δεσποτας χαλεῖν χρεών.

Ce qui fait la difficulté, c'est que le mot αναξ n'est point un titre réservé aux dieux, puisque Homère le donne à Agamemnon; de même, δεσποτης n'est point le nom affecté aux dieux, puisque les esclaves le donnoient à leurs maitres. Dans cet embarras, j'ai choisi le sens qui m'a paru le plus raisonnable. (G.)

L'ESCLAVE.

Pourquoi donc refusez-vous votre hommage à une grande divinité?

HIPPOLYTE.

Quelle divinité? Prends garde de te rendre coupable de quelque indiscrétion.

L'ESCLAVE.

Vénus, dont la statue est à l'entrée de votre palais.

HIPPOLYTE.

Je suis pur, et je ne la salue que de loin.

L'ESCLAVE.

Elle est cependant l'objet des respects et de l'adoration des mortels.

HIPPOLYTE.

Chacun choisit ses dieux comme ses amis.

L'ESCLAVE.

Que vous seriez heureux, si vous n'étiez pas plus sage qu'il ne faut!

HIPPOLYTE.

Je n'aime point une divinité dont on ne célèbre les mystères que la nuit.

L'ESCLAVE.

O mon fils, mon fils[1]! il faut honorer tous les dieux.

HIPPOLYTE.

Entrons, chers compagnons, allons réparer nos forces: un repas abondant succède agréablement aux fatigues de la chasse. Qu'on fasse rafraîchir mes coursiers: je veux, au sortir du festin, les atteler à mon char, et les exercer dans la plaine. Pour ta Vénus, qu'elle cherche ailleurs des hommages.

(Hippolyte, suivi de ses compagnons, entre dans l'intérieur du palais.)

[1] Cet esclave est sans doute un vieillard qui a vu naître Hippolyte, qui a élevé son enfance: c'est ce qui motive ce ton paternel et cette familiarité. (G.)

SCÈNE III.

L'ESCLAVE.

N'imitons pas ces jeunes insensés: soyons plus prudents; offrons à la déesse les humbles offrandes d'un esclave, des prières et des vœux. (*Il se tourne vers la statue de Vénus.*) « O reine de Chypre, pardonnez à un jeune « homme ardent et fougueux des discours téméraires; « feignez de ne pas les entendre: les dieux, si supérieurs « aux mortels par la sagesse, doivent être indulgents pour « les foiblesses humaines[1]. »

(Pendant ce monologue de l'esclave, le chœur entre sur la scène.)

[1] La division des actes de cette pièce est purement arbitraire. Celle que le P. Brumoy a imaginée ne paroît pas naturelle: il est plus convenable de terminer ici le premier acte. (G.)

FIN DU PREMIER ACTE.

INTERMÈDE DU PREMIER ACTE.

LE CHOEUR, *composé de femmes de Trézène.*

STROPHE I.

Du sein d'une grotte jaillit une fontaine où se plongent les urnes; une de mes compagnes étoit occupée à laver dans ses eaux des étoffes de pourpre, qu'elle exposoit ensuite aux rayons du soleil sur la cime du rocher: c'est d'elle que j'ai appris la première nouvelle de la maladie de la reine notre maîtresse.

ANTISTROPHE I.

Hélas! Phèdre, accablée d'une langueur secrète, gémit au fond de son palais, étendue sur son lit, le visage couvert d'un voile. Trois jours se sont écoulés, dit-on, depuis que sa bouche n'a goûté les dons de Cérès, et que son corps se consume sans nourriture. Obstinée à cacher sa douleur, elle marche lentement vers le terme de sa vie.

STROPHE II.

O reine infortunée! le courroux de quelque divinité te poursuit! Est-ce Pan, dieu des forêts, est-ce Hécate, déesse de la nuit, qui cause tes tourments? Sont-ce les redoutables Corybantes qui t'agitent, ou Cybèle furieuse, errant sur les montagnes? Peut-être éprouves-tu la vengeance de Diane, qui te punit d'avoir négligé d'honorer son autel par des offrandes et des sacrifices; car son empire s'étend sur la terre et sur les mers[1].

[1] Le texte ajoute : *sur les marais.* (G.)

ANTISTROPHE II.

Oserois-je penser qu'infidèle au roi d'Athènes, au héros qui a reçu tes serments, tu nourris dans ton cœur une flamme adultère[1]? Un Crétois abordant sur ce rivage t'auroit-il apporté quelque triste nouvelle? Serois-tu la proie d'un chagrin dévorant?

ÉPODE.

Hélas! les inégalités du caractère des femmes, les douleurs de l'enfantement, ne répandent que trop d'amertume sur l'existence de ce sexe délicat et foible! J'ai moi-même senti l'atteinte du trait douloureux de Lucine; mais j'ai toujours invoqué la divinité qui soutient les femmes dans ce cruel moment: toujours elle est venue à mon aide avec les autres déesses.

[1] Le texte dit littéralement: « Y a-t-il quelqu'un dans le palais, qui, « partageant secrètement ton lit, offense ton illustre époux, chef des « Athéniens? » J'ai suivi les scolies. Le P. Brumoy et d'autres pensent qu'il s'agit d'une infidélité de Thésée à l'égard de Phèdre. (G.)

FIN DE L'INTERMÈDE DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.[1]

SCÈNE I.

LE CHŒUR.

Oui, j'aperçois la vieille nourrice qui sort du palais : elle conduit vers nous sa maîtresse. Un nuage de tristesse couvre le visage de la reine. Que j'ai d'impatience d'en connoître la cause! D'où vient cette pâleur mortelle qui défigure ses traits?

SCÈNE II[1].

PHÈDRE, LA NOURRICE, LE CHOEUR.

LA NOURRICE.

O triste condition des mortels! Que de maux accablent l'humanité! Que faire pour vous soulager? Vous voyez le jour, vous respirez l'air; j'ai fait apporter ici votre lit. Vous vouliez sortir du palais, peut-être voudrez-vous bientôt rentrer dans votre appartement : car vos vœux sont toujours flottants. Rien ne peut vous satisfaire. Ce que vous avez cesse de vous plaire; vous desirez ce que vous n'avez pas. Le malade est encore moins à plaindre que celui qui le sert : le malade n'a que son mal à souffrir; celui qui le sert a l'inquiétude de l'esprit et la fatigue du corps. Tous les jours de l'homme sont tissus par la douleur; il n'a ni repos ni trève à ses peines. Une épaisse obscurité dérobe à ses yeux un état et un séjour meilleur

[1] Voyez la scène troisième du premier acte de la *Phèdre* de Racine.

que le nôtre. Amants malheureux de cette lumière que nous voyons briller sur la terre, nous ne connoissons point d'autre bien, nous ne pouvons découvrir ce qui se passe dans un autre univers, et nous nous laissons bercer par les fables des poëtes.

PHÈDRE.

Soutenez mon corps, levez ma tête: mes membres rompus se désunissent, ô mes amies! Mes bras et mes mains tombent sans force! Que ces voiles pèsent sur ma tête! Délivrez-moi de ce fardeau; laissez flotter mes cheveux.

LA NOURRICE.

Courage, ma chère enfant! N'agitez pas votre corps; la tranquillité et la patience adoucissent les maux; souffrir est le partage de l'humanité.

PHÈDRE.

O dieux! que ne puis-je me désaltérer dans l'eau pure d'une claire fontaine! que ne suis-je étendue à l'ombre des peupliers d'une verte prairie!

LA NOURRICE.

Que dites-vous, ma fille? Ne parlez pas ainsi devant un si grand nombre de témoins: vos discours feroient croire que votre raison est égarée.

PHÈDRE.

Oh, conduisez-moi sur la montagne! Je veux aller dans les forêts de pins, où les chiens poursuivent avec ardeur les animaux sauvages, et s'élancent sur les traces du cerf: je veux les animer de la voix, et lancer le dard thessalien [1].

LA NOURRICE.

Hé, de quoi vous occupez-vous donc, ô ma fille! Laissez là la chasse et les chasseurs. Qu'avez-vous besoin d'al-

[1] Le texte ajoute, *en levant la main auprès de la tête ornée de blonds cheveux*, pour exprimer l'attitude de celui qui lance le dard: les Thessaliens étoient très habiles dans cet exercice. (G.)

ler chercher des fontaines? Du sein du rocher de la citadelle s'enfuit un clair ruisseau qui peut vous fournir une onde salutaire.

PHÈDRE.

O Diane, toi qui présides à la plaine sacrée de Limna, où s'exercent les coursiers rapides, que ne suis-je dans cette arène occupée à dompter un cheval fougueux[1]?

LA NOURRICE.

Quelle est donc cette nouvelle fantaisie? Vous étiez tout-à-l'heure sur la montagne, ardente à poursuivre les hôtes des forêts, et maintenant vous voilà éprise de la poussière du gymnase et des exercices des chevaux! Il faut envoyer consulter l'oracle; il faut savoir quel dieu vous agite et trouble vos esprits.

PHÈDRE.

Qu'ai-je fait, malheureuse? où mes sens se sont-ils égarés? Hélas! j'ai perdu la raison: un dieu cruel m'en a ravi l'usage! O infortunée! Chère nourrice, rends-moi mon voile, couvre-moi la tête: je rougis des discours insensés qui me sont échappés. Cache-moi: les larmes inondent mon visage, et la honte m'empêche de lever les yeux. Que le retour à la raison est douloureux! L'égarement de l'esprit est sans doute un malheur; mais, quand il faut périr, ne vaut-il pas mieux subir son sort sans le connoître?

LA NOURRICE, *lui remettant son voile.*

Je vous obéis: je couvre votre tête. Quand la mort viendra-t-elle étendre un voile sur la mienne[2]? (*à part.*) J'ai l'expérience d'une longue vie: je crois que les foibles

[1] Le texte dit: *equos venetos domans*, « domptant des chevaux vénitiens. » Les Vénitiens, ou Hénètes, habitoient la Paphlagonie; ils excelloient à élever et à dresser les chevaux. Après la guerre de Troie, ils s'emparèrent, sous la conduite d'Anténor, de cette partie de l'Italie où est aujourd'hui située Venise. (G.)

[2] Allusion à l'usage de jeter un voile sur ceux qui venoient d'expirer

mortels ne sont pas faits pour se lier si étroitement les uns aux autres. Il ne faut pas que leurs affections pénètrent jusqu'au fond de l'ame : maîtres de leurs sentiments, ils doivent pouvoir les détruire, les modérer, les augmenter à leur gré. Il est bien cruel de souffrir pour deux : telle est cependant ma situation auprès de Phèdre. Un attachement trop fort cause, dit-on, plus de peine que de plaisir; il est plus nuisible qu'utile au repos de la vie: l'excès de la sensibilité est une source de douleur. Rien de trop, c'est ma maxime et celle des sages.

(Phèdre voilée reste couchée, anéantie par l'excès de ses souffrances; le chœur la contemple avec le plus vif intérêt; la nourrice immobile paroît plongée dans la douleur.)

LE CHOEUR, *après quelques instants de silence.*

O vous, sage dépositaire des secrets de Phèdre, et sa nourrice fidèle, nous voyons les maux de la reine; mais nous en ignorons la nature, et c'est de vous que nous desirons de l'apprendre.

LA NOURRICE.

Hélas! je l'ignore moi-même. Je cherche en vain à la découvrir: la reine s'obstine au silence.

LE CHOEUR.

Et l'origine de cette maladie funeste?

LA NOURRICE.

Je ne le sais pas davantage: sur ses maux Phèdre se tait.

LE CHOEUR.

Comme elle est foible et languissante! comme son corps est desséché!

LA NOURRICE.

Comment ne le seroit-il pas? depuis trois jours elle n'a pris aucune nourriture.

LE CHOEUR.

Est-ce la maladie qui la force à rejeter tout aliment? est-ce un dessein formé de mourir?

LA NOURRICE.

Oui, de mourir : c'est pour terminer sa vie qu'elle refuse tout ce qui peut la prolonger.

LE CHŒUR.

Ce discours m'étonne. Mais Thésée, son époux, comment est-il affecté d'une pareille situation?

LA NOURRICE.

Elle s'efforce de la lui cacher; elle proteste que sa santé n'est point altérée.

LE CHŒUR.

Mais ne suffit-il pas à Thésée de la regarder pour connoitre la vérité?

LA NOURRICE.

Dans ce moment il est absent.

LE CHŒUR.

Et vous, pourquoi n'employez-vous pas tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour la forcer à vous confier le secret de ses douleurs et de son égarement?

LA NOURRICE.

J'ai mis tout en œuvre, sans recueillir aucun fruit de mes efforts; mais je ne me rebute pas. Je continuerai à la presser avec une ardeur toujours nouvelle; et vous serez vous-mêmes témoins du zèle qui m'enflamme pour mes maîtres quand ils sont malheureux. (*Elle se tourne vers Phèdre.*) Ma chère enfant, oublions tout ce qui s'est dit jusqu'à présent; montrez-vous plus sensible à nos prières; éclaircissez ce front chargé d'ennuis; prenez des sentiments plus doux; excusez les reproches qui peuvent être échappés à l'excès de ma douleur. Je vais vous parler avec plus de modération et de prudence. Si votre mal est de la nature de ceux dont notre sexe doit dérober la connoissance aux hommes, ces femmes sont prêtes à vous secourir. Si votre maladie n'exige point le secret, ayez recours à l'art des médecins. Vous vous taisez... Mais il ne

faut point ici se taire : il faut me prouver que je me trompe, ou faire ce que je dis si j'ai raison. Hé bien, parlez... Tournez du moins vers moi les yeux... Elle s'obstine dans ce fatal silence. Quel est donc mon malheur ? Vains efforts! (*au chœur.*) Vous le voyez, je ne puis rien sur son esprit. J'ai beau redoubler chaque jour mes instances, je n'ai pas fait jusqu'ici le moindre progrès ; toujours la même insensibilité à mes prières et à mes larmes. (*à Phèdre.*) Eh bien, cruelle, plus sourde à mes vœux que les flots de la mer, mourez, puisque telle est votre envie ; mais sachez que votre mort entraîne la ruine de vos enfants! bientôt ils seront chassés de la maison paternelle ; ils céderont la place au fils de l'étrangère. Vous connoissez ce superbe ennemi de notre sexe, cet orgueilleux jeune homme à qui une Amazone a donné le jour, et dont la fierté convient si peu à sa naissance illégitime, cet Hippolyte...

PHÈDRE.

Ah dieux!

LA NOURRICE.

Ce reproche vous touche.

PHÈDRE.

Ah! dans quel trouble tu m'as jetée! Que jamais, je t'en conjure par tous les dieux, ce funeste nom ne soit prononcé devant moi!

LA NOURRICE.

Oui, sans doute, ce nom doit vous être odieux : votre haine est juste. Mais réglez votre conduite sur vos sentiments : vivez pour sauver vos enfants ; votre mort les livre à leur ennemi.

PHÈDRE.

J'aime mes enfants, je voudrois vivre pour eux ; mais mon cruel destin veut aujourd'hui que je meure.

LA NOURRICE.

O ma fille, vos mains ne se sont point trempées dans le sang!

PHÈDRE.

Mes mains sont pures: mon cœur seul est souillé.

LA NOURRICE.

Un perfide ennemi n'exerceroit-il point sur vous sa vengeance par quelque maléfice?

PHÈDRE.

Ah! c'est plutôt un ami qui, sans le vouloir, m'entraîne au tombeau!

LA NOURRICE.

Quoi! Thésée seroit-il coupable de quelque infidélité envers vous?

PHÈDRE.

Plaise au ciel qu'on ne m'en reproche jamais aucune envers lui!

LA NOURRICE.

Quel est donc ce terrible malheur qui vous force à mourir?

PHÈDRE.

Que t'importe mon crime? ce n'est pas envers toi que je suis criminelle.

LA NOURRICE.

Je veux le connoître: je mourrai près de vous plutôt que de vous abandonner.

PHÈDRE.

Que fais-tu? Pourquoi t'attacher à ma main? quelle est cette violence?

LA NOURRICE.

J'embrasse vos genoux, je ne les quitterai point.

PHÈDRE.

Malheur à toi si je te fais cette horrible confidence!

LA NOURRICE.

Est-il un plus grand malheur pour moi que celui de vous perdre?

PHÈDRE.

Tu me perdras; mais je sauverai mon honneur.

LA NOURRICE.

Et pourquoi me cacher ce qui vous fait honneur? C'est pour votre intérêt que je vous presse de parler [1].

PHÈDRE.

Mais, si je parle, l'honneur s'évanouit et se change en opprobre.

LA NOURRICE.

Votre confiance en vos amis ne sera-t-elle pas pour vous plus honorable qu'un pareil silence?

PHÈDRE.

Ah! retire-toi. Au nom des dieux, laisse ma main!

LA NOURRICE.

Non, puisque vous ne m'avez pas fait le don que j'attends.

PHÈDRE.

Eh bien, je vais te satisfaire. Je respecte ta main suppliante.

LA NOURRICE.

Je me tais donc: c'est à vous maintenant de parler.

PHÈDRE.

O ma mère, de quel fatal amour ne fûtes-vous pas la victime!

LA NOURRICE.

Pourquoi rappeler cette passion insensée [2]?

[1] Cette méprise de la nourrice n'est qu'une froide subtilité sur le mot *honneur*. Phèdre veut dire qu'elle sauvera son honneur en emportant avec elle son secret dans le tombeau; la nourrice feint de ne pas l'entendre. Il en résulte quelque embarras et quelque obscurité dans le texte. (G.)

[2] Le texte dit littéralement: *Parlez-vous de l'amour qu'elle eut pour un taureau; ou que voulez-vous dire?* (G.)

PHÈDRE.

Et toi, sœur infortunée, épouse de Bacchus!

LA NOURRICE.

Que dites-vous, ma fille? Écartez des souvenirs injurieux à votre illustre famille.

PHÈDRE.

Et moi, la troisième et la plus malheureuse, comment vais-je terminer mes jours?

LA NOURRICE.

Je tremble. Où doit aboutir ce discours?

PHÈDRE.

Ma mort aura la même cause: l'origine de nos maux n'est pas nouvelle.

LA NOURRICE.

Je n'en suis pas plus instruite de ce que je veux savoir.

PHÈDRE.

Hélas! que ne peux-tu me dire toi-même ce qu'il faut que je dise [1]!

LA NOURRICE.

Je ne possède pas l'art de deviner.

PHÈDRE.

Dis-moi: quel est ce sentiment que l'on nomme amour?

LA NOURRICE.

Ah! c'est le plus doux, et souvent le plus douloureux qu'on puisse éprouver.

PHÈDRE.

Hé bien! je n'en ai éprouvé que les douleurs.

[1] Aristophane, dans la comédie des *Chevaliers*, parodie ce vers d'Euripide. Il introduit Démosthène et Nicias, travestis en esclaves qui veulent s'enfuir de la maison de leur maître, et n'osent s'expliquer sur un article aussi délicat; Démosthène dit: « Que ne peux-tu me prévenir, et « dire toi-même ce qu'il faut que je dise? » Nicias répond: « Je voudrois « pouvoir le dire finement, et à la manière d'Euripide. » (G.)

LA NOURRICE.

Que dites-vous, ma fille? Vous aimez[1]!

PHÈDRE.

Quel est celui qu'on appelle le fils de l'Amazone?

LA NOURRICE.

Hippolyte?

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé!

LA NOURRICE.

Hélas! qu'ai-je entendu? c'est fait de moi, ô femmes de Trézène! Comment soutenir une pareille confidence? Je ne survivrai pas à ce jour funeste. La lumière m'est odieuse, je suis perdue, je me meurs! Adieu, chères compagnes; la vie m'abandonne. Ainsi la sagesse et la vertu viennent échouer contre une passion fatale! O Vénus, quelle est ta puissance? Tu es donc plus qu'une déesse, puisque tu causes en un moment la perte de Phèdre et la mienne, et celle de toute sa famille!

LE CHOEUR.

Vous venez d'entendre l'horrible aveu d'un mal qu'on devoit toujours ignorer. Ah! je voudrois être morte avant que la reine eût perdu la raison! O malheureuse! je succombe à ma douleur! O chagrin, éternel aliment de notre foible nature! Princesse infortunée, que vas-tu devenir! Tes maux sont dévoilés: il ne te reste qu'à périr. Ce palais va être témoin de quelque désastre nouveau; la colère de Vénus va se signaler par de terribles ravages. O triste rejeton du sang des rois de Crète!

PHÈDRE.

O femmes de Trézène! vous qui habitez cette extrémité de la terre de Pélops, souvent, dans mes longues insomnies, j'ai réfléchi sur les sources des foiblesses et des

[1] Le texte dit: *Vous aimez un homme.* (G.)

vices de l'humanité; ce n'est pas l'esprit, c'est le cœur qui se corrompt. Nous voyons le bien, et nous faisons le mal; nous connoissons la vertu, et nous nous livrons au vice: les uns par indolence, les autres, parcequ'ils préfèrent quelque autre volupté au plaisir pur de la vertu. La vie est semée de divers écueils vers lesquels un dangereux penchant nous entraîne, les longues et frivoles conversations, l'oisiveté, la mauvaise honte, bien différente de la pudeur: la pudeur est une vertu, la mauvaise honte est le fléau des familles[1]. En faisant ces réflexions, je me croyois à l'abri de tout égarement; aucun poison ne me sembloit capable de troubler mes esprits. C'est ici que je vais vous dévoiler les plus secrètes pensées de mon ame. Quand l'amour, d'un trait imprévu, est venu percer mon cœur, j'ai cherché les moyens de supporter ou d'adoucir ma blessure; et d'abord je me suis imposé le plus profond silence; j'ai voulu cacher soigneusement ma plaie: la langue infidèle sait répandre les secrets d'autrui, et se fait à elle-même les plus grands maux. J'ai ensuite essayé de vaincre cette folie à force de sagesse. Enfin, ne pouvant en venir à bout, j'ai pris le parti de mourir: c'étoit ma seule ressource. Puissent mes vertus éclater au grand jour! mais qu'une sombre nuit ensevelisse mes foiblesses! Je connoissois la honte de mes desirs, l'opprobre de ma maladie; je n'ignorois pas que mon sexe rendoit encore ma passion plus odieuse. Périsse misérablement celle qui, la première, osa souiller le lit conjugal! Cette infamie, après avoir souillé les plus illustres familles, s'est étendue jusque sur les maisons du peuple: car lorsque les grands, faits pour servir de modèle, oublient les senti-

[1] Αἰδὼς, pudeur, mauvaise ou bonne; voilà pourquoi le texte ajoute littéralement: « Si la pudeur étoit toujours placée à propos, on n'en distingueroit pas deux espèces, puisque les deux portent le même nom. » (G.)

ments de l'honneur, les petits ne sont que trop portés à suivre leur exemple. Je hais encore plus ces femmes vertueuses dans leurs discours, criminelles dans leurs actions. O puissante reine de Chypre! comment osent-elles lever les yeux sur leurs époux! Comment ne craignent-elles pas que les ténèbres même leurs complices, que les murs qui recèlent leur honte ne prennent la parole pour les accuser! Voilà, ô mes amies! voilà ce qui prononce l'arrêt de ma mort. Que ma vie s'éteigne, avant que je déshonore et mon époux et les enfants sortis de mon sein[1]! Qu'ils lèvent librement la tête, qu'ils habitent avec honneur l'illustre ville d'Athènes! ma mort assurera leur gloire et la mienne. Le cœur le plus noble et le plus ferme est abattu par l'infamie d'un père ou d'une mère coupable. Une conscience pure, le sentiment de l'honneur et de la vertu, sont des biens plus précieux que la vie. Le méchant ne peut toujours se dérober à la connoissance des hommes: un jour vient où le masque tombe, le temps[2] présente un miroir où leurs crimes se réfléchissent. O dieux! épargnez-moi cet affront!

LE CHOEUR.

Quels sont dans tous les cœurs les droits de la vertu! Quelle gloire s'attache par-tout aux mortels vertueux!

LA NOURRICE.

Reine, votre malheur m'a d'abord jetée dans la plus profonde consternation; je reconnois maintenant mon erreur. De nouvelles réflexions dissipent mes premières alarmes. Ce qui vous arrive n'a rien de si étrange, de si extraordinaire. Vous éprouvez la colère de Vénus, vous aimez: qu'y a-t-il d'étonnant? Combien d'autres ont aimé! Et, pour vous punir de cet amour, vous voulez perdre

[1] Voyez Racine, acte III, sc. III.
[2] Le texte ajoute: *comme une jeune fille*. (G.)

la vie! Ce seroit sans doute un grand malheur pour eux qui aiment et qui aimeront, si l'amour les condamnoit à la mort. Vénus est terrible quand elle lutte contre sa proie. Pour affoiblir ses coups, il faut céder à leur violence. Si elle trouve un cœur fier qui ose lui résister, c'est alors qu'elle le tourmente et le déchire avec une impitoyable rigueur. Son empire s'étend dans l'air et sur les flots; tout ce qui respire lui doit la naissance: par-tout elle répand cette ame, cette vie, ce feu créateur qui peuple l'univers. Les hommes versés dans la connoissance de l'antiquité, les disciples des muses, savent que Jupiter fut épris des charmes de Sémélé; ils savent que la brillante Aurore enleva dans l'Olympe le beau Céphale. En sont-ils moins des dieux? Rougissent-ils à l'aspect des autres habitants du céleste séjour? Ne cédent-ils pas de bonne grace au pouvoir invincible de l'amour? Et vous, vous prétendez vous affranchir de son empire! êtes-vous née sous d'autres lois et sous d'autres dieux que le reste des mortels[1]? Combien d'époux n'ont-ils pas dissimulé leurs outrages! combien de pères ont excusé dans leurs enfants les désordres de l'amour! Cacher des foiblesses honteuses, c'est le propre de la sagesse; des mœurs trop sévères ne conviennent pas à l'humanité. L'architecte le plus habile laisse quelque endroit défectueux dans les plus beaux édifices: comment prétendez-vous dérober votre cœur à toute sorte de foiblesses? Mortelle, ne devez-vous pas vous trouver heureuse si la vie vous offre encore plus de biens que de maux? Ma chère enfant, cessez donc de vous livrer à un désespoir insensé; cessez d'outrager les dieux. N'est-ce pas les outrager que de vouloir l'emporter sur eux? Osez aimer, puisqu'un dieu l'a voulu. Au lieu de lutter contre votre mal, cherchez les moyens de l'adou-

[1] Voyez Racine, act. IV, sc. VI.

cir : il y a des enchantements, il y a des philtres ; vous en trouverez qui pourront vous soulager. Si les hommes ont su inventer des secrets, le génie des femmes n'est-il pas encore plus subtil[1] ?

LE CHOEUR.

Phèdre, voilà sans doute les raisons les plus spécieuses pour vous engager à vivre. Je n'en loue pas moins le dessein que vous avez formé de mourir : éloge qui n'est pas aussi agréable et aussi flatteur pour vous que les discours de votre nourrice.

PHÈDRE.

Hélas ! ce sont ces douces flatteries qui ruinent les villes les plus florissantes, et détruisent les plus illustres familles[2] ! Qu'ai-je besoin de ces conseils perfides qui empoisonnent le cœur ? Apprenez-moi les moyens d'acquérir de la gloire[3] !

LA NOURRICE.

Quittez, quittez ce superbe langage : ce n'est pas de grands mots, c'est d'un homme dont vous avez besoin. Il faut chercher promptement une voie pour faire parvenir vos plaintes à celui qui les cause. Si votre vie n'étoit pas en danger, si votre raison n'étoit pas égarée, je me garderois bien, pour satisfaire un vain desir, de vous donner de tels conseils ; mais vous périssez, il faut vous sauver, et c'est là mon excuse[4].

PHÈDRE.

O femme impudente ! ne fermeras-tu pas cette bouche

[1] Le texte dit littéralement : *Les hommes seroient long-temps à inventer quelque chose, si les femmes ne pouvoient rien inventer.* (G.)

[2] Voyez Racine, act. IV, sc. VI.

[3] Le texte dit : *Qu'a-t-on besoin de ces conseils perfides? Qu'on nous apprenne les moyens d'acquérir de la gloire.* J'ai appliqué à Phèdre cette maxime générale : ce qui m'a paru plus naturel et plus vif. (G.)

[4] Voyez Racine, act. III, sc. III.

empestée? ne cesseras-tu point d'infecter mon cœur de tes honteux discours?

LA NOURRICE.

Honteux, sans doute; mais utiles, mais nécessaires; et, s'ils sauvent vos jours, ils valent mieux pour vous que des discours plus honnêtes. Qu'importe cette vaine fumée de l'honneur, qui flatte votre orgueil en vous conduisant au tombeau[1]!

PHÈDRE.

Que tu sais bien parer de raisons spécieuses le déshonneur et l'opprobre! Mais, au nom des dieux, ne va pas plus loin! C'est déja trop d'avoir voulu me persuader d'abandonner mon cœur à l'amour. Si ton adresse infernale entreprend encore de relever ma honte, je n'en mourrai pas moins, et je mourrai déshonorée.

LA NOURRICE.

Si telle est votre dernière résolution, il falloit donc vous défendre d'une passion si étrange; mais puisque vous ne voulez rien tenter pour la satisfaire, écoutez-moi du moins[2]. Je me rappelle que j'ai des philtres capables de calmer vos tourments sans porter atteinte à votre vertu, si vous ne vous obstinez pas à rejeter tout secours. Mais il faut tirer de celui que vous aimez quelque signe, quelque parole, quelque portion de ses vêtements, dont on puisse composer un charme[3].

[1] Voyez Racine, act. III, sc. III. — [2] Le texte dit : *C'est la seconde grace que je vous demande.* (G.)

[3] Cette doctrine des philtres, c'est-à-dire des enchantements propres à inspirer ou à détruire l'amour, étoit pratiquée par de vieilles sorcières, qui abusoient de la crédulité des hommes et des femmes. C'étoit une des foiblesses et une des superstitions les plus communes des Grecs et des Romains. Toutes ces cérémonies magiques sont décrites fort au long dans la seconde idylle de Théocrite, dans plusieurs élégies de Tibulle, et dans une foule d'autres auteurs. (G.)

PHÈDRE.

De quelle nature sera ce charme, et de quelle manière s'appliquera-t-il[1]?

LA NOURRICE.

Vaine curiosité que je ne puis satisfaire! Songez à vous guérir, et non pas à m'interroger.

PHÈDRE.

Je crains que tu ne sois trop habile pour moi. Ta science m'épouvante.

LA NOURRICE.

Votre esprit est plein de terreurs frivoles. Mais enfin que craignez-vous?

PHÈDRE.

Je crains que tu ne dévoiles au fils de Thésée quelque chose de cet affreux mystère.

LA NOURRICE.

Soyez tranquille, ma chère fille; reposez-vous sur moi. (*à part.*) O Vénus! seconde mes projets! Je rentre, et vais chercher dans le palais des confidents plus utiles à mes desseins.

(La nourrice rentre dans le palais. Phèdre, pendant l'intermède, reste couchée au fond du théâtre, près de la porte du palais.)

[1] Le texte dit : *Ce philtre sera-t-il un breuvage ou un onguent?* (G.)

FIN DU SECOND ACTE.

INTERMÈDE DU SECOND ACTE.

LE CHOEUR.

STROPHE I.

O Amour! toi qui séduis les yeux, toi qui fais entrer le desir et la volupté dans l'ame de ceux que tu veux subjuguer, épargne-moi; ne porte point le trouble et le désordre dans mes sens! O fils de Jupiter et de Vénus! le feu a moins de violence, la foudre est moins terrible que le trait enflammé qui part de ton arc inévitable!

ANTISTROPHE I.

C'est en vain que sur les bords de l'Alphée, et dans les temples d'Apollon pythien, la Grèce multiplie les hécatombes, et fait couler le sang des victimes, si on ne rend pas encore de plus grands honneurs au fils de Vénus, à l'Amour, ce tyran des hommes, qui ouvre en secret la porte de la chambre nuptiale, qui ravage les familles, et qui précipite dans les derniers malheurs les mortels qu'il a blessés.

STROPHE II.

La jeune vierge d'OEchalie, libre du joug de l'hymen, Iole, infatigable à la course, éloignée du commerce des hommes, erroit sur les montagnes comme une bacchante: le fils d'Amphitryon s'enflamme à sa vue; il porte le fer et le feu dans OEchalie; il épouse Iole sur la cendre de ses parents. O funeste hymen! O fureurs de l'Amour!

ANTISTROPHE II.

O murs sacrés de Thèbes! vous fûtes témoins des ravages de Vénus! O malheureuse Dircé! tu en fus la victime. C'est Vénus qui consuma la mère de Bacchus par la foudre de son amant! Le souffle de Vénus excite de tous côtés des orages. Comme l'abeille pompe le suc des fleurs, Vénus dévore la substance des hommes.

FIN DE L'INTERMÈDE DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(Phedre, toujours couchée, se soulève sur son lit, placé près de la porte du palais; le chœur est placé sur le devaut, plus bas que la scène, dans cette partie que l'on appeloit orchestre.)

PHÈDRE, LE CHOEUR.

PHÈDRE, *écoutant avec inquiétude.*

Femmes, taisez-vous! Grands dieux! que vais-je devenir?

LE CHOEUR.

Quel nouveau malheur est donc arrivé dans le palais?

PHÈDRE.

Silence! J'entends du bruit dans l'intérieur: laissez-moi prêter l'oreille.

LE CHOEUR.

Je me tais; mais un triste présage afflige mes esprits.

PHÈDRE.

Hélas, hélas, infortunée! je frémis des maux dont je suis menacée!

LE CHOEUR.

Que signifient ces gémissements et ces plaintes? Quelle terreur soudaine s'empare de vos esprits? Confiez-moi le sujet du trouble nouveau qui vous agite.

PHÈDRE.

C'est fait de moi! Approchez-vous de cette porte: entendez-vous les cris qui font retentir ce palais?

UNE PARTIE DU CHOEUR, *à Phedre.*

Vous qui etes près de la porte, dites-nous, qu'avez-vous entendu? Quel est ce bruit? qu'est-il arrivé?

PHÈDRE.

Le fils de la fière Amazone s'emporte contre ma nourrice.

UNE PARTIE DU CHOEUR.

J'entends sa voix sans pouvoir distinguer ses paroles. Plus voisine de la porte, le son parvient plus facilement jusqu'à vous.

PHÈDRE.

Je n'entends que trop clairement ses discours: il accable de reproches cette malheureuse, qui trahit l'honneur de son maître.

LE CHOEUR.

O ciel! O déplorable reine, votre confidente vous a trahie! Quel conseil puis-je vous donner! Votre secret est connu: vous êtes perdue!

PHÈDRE.

Hélas! c'en est fait. Grands dieux!

LE CHOEUR.

C'est une amie qui vous perce le cœur.

PHÈDRE.

En révélant mes malheurs, elle me porte un coup mortel. Son amitié a voulu me guérir, mais elle a choisi un remède pire que le mal.

LE CHOEUR.

Que vous reste-t-il donc à faire, ô la plus infortunée des femmes!

PHÈDRE.

La mort la plus prompte est mon unique ressource.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, PHÈDRE, LA NOURRICE, LE CHOEUR.

(Hippolyte furieux sort du palais avec la nourrice; Phèdre, toujours couchée au fond du théâtre, les entend et n'en est point vue.)

HIPPOLYTE.

O terre! ô soleil! ô lumière du jour! Quels horribles discours viens-je d'entendre!

LA NOURRICE.

Apaisez-vous, mon fils; prenez garde que quelqu'un ne vous entende.

HIPPOLYTE.

Non: je ne puis me taire après cette horrible confidence.

LA NOURRICE.

Je vous en conjure par cette main...

HIPPOLYTE.

N'approche pas; éloigne ta main: qu'elle ne touche pas même à mes vêtements!

LA NOURRICE.

Je tombe à vos genoux! ne me perdez pas!

HIPPOLYTE.

Qu'ai-je besoin de me taire, puisque tu prétends n'avoir rien dit de mal?

LA NOURRICE.

Que tout le monde ignore ce que je vous ai dit!

HIPPOLYTE.

Les belles choses ne peuvent que gagner à être divulguées.

LA NOURRICE.

O mon fils, ne violez pas votre serment!

HIPPOLYTE.

Ma bouche a juré; mon cœur n'a point fait de serment[1].

LA NOURRICE.

Mon fils, qu'allez-vous faire? Vous perdez vos amis!

HIPPOLYTE.

Va, tu me fais horreur: je n'ai point de scélérats pour amis.

LA NOURRICE.

Pardonnez une erreur; excusez la foiblesse de l'humanité!

HIPPOLYTE.

O Jupiter, pourquoi as-tu donné l'existence à ce sexe perfide! Si tu voulois propager la race des mortels, ne pouvois-tu trouver une autre manière de peupler le monde? N'eût-il pas mieux valu, pour les hommes, porter dans les temples des dieux du fer, de l'airain, et de l'or, et en acheter, chacun selon ses facultés, les moyens de multiplier sa famille[2]? Nous vivrions heureux et tran-

[1] On sait que tout le peuple d'Athènes se souleva contre cette odieuse distinction entre la bouche et le cœur, entre les paroles et l'intention. Aristophane, dans *les Grenouilles*, a reproché à Euripide ce vers, qui servit aussi à l'accusation d'impiété intentée contre notre poëte par un certain Hygiénon. Euripide réclama une juridiction particulièrement affectée au théâtre. On ignore l'issue de ce procès, mais il est probable qu'il fut absous. Cicéron a loué le tour du vers d'Euripide; mais il en a blâmé le sens Euripide s'est condamné lui-même, puisque Hippolyte aime mieux périr victime de la calomnie que de violer le serment que sa bouche avoit prononcé. Il n'y a que les serments extorqués par la force et par les supplices qui n'obligent pas celui qui les a faits. (G.)

[2] Voilà une des plus singulières idées qui soient jamais entrées dans la tête d'un homme. Personne n'a osé la reproduire après Euripide; mais depuis le poëte grec, plusieurs auteurs ont invectivé contre les femmes, et ont desiré un autre moyen de propager l'espèce humaine. Shakespeare exprime ce sentiment bizarre dans le monologue qui termine le second acte de sa tragédie de Cymbeline. L'Arioste prête aussi la même fureur contre

quilles dans nos maisons, libres du joug et de la tyrannie des femmes. Aujourd'hui notre premier malheur, quand nous voulons associer à notre sort une compagne, c'est d'être obligés de la payer d'une partie de notre fortune; et ce qui prouve bien que la femme est un véritable fléau, c'est que le père qui lui a donné le jour, le père qui l'a élevée et nourrie, donne une dot pour s'en délivrer. L'époux qui introduit cette furie au sein de ses foyers commence par revêtir sa funeste idole d'ornements magnifiques et de voiles précieux. L'infortuné s'épuise et se ruine: il y est condamné par la vanité de sa famille, et par l'illustre alliance qu'il a contractée. Il faut qu'il dévore d'un air riant et satisfait les chagrins et les dégoûts secrets de cette union malheureuse; ou, si le hasard le gratifie d'une épouse honnête, il est tourmenté par ses nouveaux parents; et le mal excède toujours le bien. Le moins malheureux est celui dont la femme simple et bonne n'est dans sa maison qu'un inutile fardeau. Loin de moi la savante orgueilleuse qui prétend avoir plus de lumières qu'il n'appartient à son sexe: ce sont toujours les plus fécondes en expédients et en ressources pour cacher leurs intrigues amoureuses. La plus fidèle et la plus sage est toujours celle qu'un esprit foible et timide, une intelligence bornée, mettent à l'abri d'une folle passion. Je voudrois écarter d'elles toute confidente souple et rusée, et qu'elles ne fussent environnées que d'êtres muets et stupides, incapables de les entendre et de leur répondre[1]. Aujourd'hui, elles s'occupent dans leurs maisons à ourdir des trames criminelles, dont leurs esclaves favorites sont les ministres au-dehors. C'est ainsi, malheureuse, que tu viens de la part de ta maîtresse négocier

le sexe à son Rodomont. Adam, dans le livre X du *Paradis perdu*, maudit les femmes avec plus de raison et d'éloquence. (G.)

[1] C'est-à-dire d'*animaux*, comme le texte l'indique. (G.)

auprès de moi le déshonneur de mon père, et souiller mes oreilles de tes honteux discours! Quelle eau lustrale pourra me purifier? et comment pourrois-je consentir à tes propositions criminelles, puisque je me crois coupable de les avoir entendues? Apprends, esclave impudente, que ma pitié seule te sauve aujourd'hui. Si je ne m'étois pas imprudemment lié par les serments les plus sacrés, rien ne m'eût empêché de dévoiler à mon père ton infamie. Je sors de cette maison profanée, et n'y remettrai pas le pied tant que durera l'absence de Thésée. Jusque-là, je garderai le silence; mais quand je rentrerai dans ce palais avec mon père, je verrai de quel œil ta coupable maîtresse et toi vous oserez me regarder [1] : j'aurai une nouvelle preuve de l'effronterie et de la corruption de votre sexe. Allez, que le ciel vous punisse! Je ne me lasserai point de haïr les femmes; et si l'on me reproche de tenir toujours le même langage, je répondrai qu'elles tiennent toujours la même conduite. Que les femmes apprennent donc à être sages et modestes, ou qu'on me laisse les traiter comme elles le méritent [2].

[1] Phèdre entend cette terrible menace. Dans la tragédie de Racine, c'est la reine elle-même qui s'exprime ainsi. Voyez act. III, sc. III.

[2] Toute cette tirade est une satire violente, qui ne paroissoit aux Athéniens que l'enthousiasme d'une vertu sauvage. Il y a dans le recueil des fragments des anciens lyriques un petit poëme attribué à Simonide, plein d'injures encore plus atroces contre les femmes. Euripide a mis dans la bouche d'Hippolyte ses propres sentiments. Ce poete avoit été très malheureux dans ses deux mariages : sa première femme, nommée Chérina, avoit entretenu des intrigues criminelles avec le comédien Céphisophon : ce qui le força de la répudier, quoiqu'il en eût trois enfants. Il ne trouva pas plus de fidélité dans sa seconde femme. On a dit qu'il avoit épousé ces deux femmes à-la-fois, en vertu d'une loi nouvelle qui autorisoit cette polygamie; il en ressentit bientôt les inconvénients, et il les a peints des plus vives couleurs dans sa tragédie d'*Andromaque*. C'est donc à ses infortunes domestiques qu'il faut attribuer cette haine contre les femmes qui éclate dans tous ses ouvrages. (G.)

SCÈNE III.

PHÈDRE, LA NOURRICE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Malheureuse condition des femmes! Nous n'avons plus d'espoir! Quel moyen, quelle ressource nous reste-t-il pour empêcher l'effet de ces menaces!

PHÈDRE.

Je souffre le châtiment qui m'est dû. O terre! ô soleil! Où fuir? où me cacher? A quel dieu, à quel homme recourir? Qui voudra favoriser mes crimes? Mon mal est sans remède; ma perte est inévitable! Je suis la plus malheureuse des femmes.

LE CHOEUR.

Hélas! hélas! c'en est donc fait! O reine! les ruses de votre nourrice ont échoué: vous êtes perdue!

PHÈDRE.

O femme scélérate, voilà donc ton ouvrage! voilà où me réduisent tes discours empoisonnés! Puisse Jupiter, auteur de ma race, t'écraser à l'instant de sa foudre[1]! N'avois-je pas prévu les traits de ta langue funeste? Ne t'avois-je pas ordonné le silence sur cette affreuse passion qui me dévore? Tu n'as pu t'empêcher de parler, et ta fatale imprudence me ravit la douceur de mourir avec gloire[2]! Il faut cependant prendre un parti: ce jeune homme, ivre d'orgueil et de colère, va nous accuser devant Thésée; il va raconter ma honte au vieux Pitthée, son aïeul; il va remplir l'univers de mes foiblesses. Retire-toi, malheureuse; et périssent avec toi celles qui

[1] Voyez Racine, act. IV, sc. VI. — [2] Ibid., act. III, sc. III.

rendent à leurs maîtres des services honteux, et leur aplanissent la route du crime[1]!

LA NOURRICE.

Accablez-moi de vos reproches; je les ai mérités[2]. La douleur qui vous aigrit ne vous permet pas d'être juste envers moi. Cependant, si vous daignez m'entendre, je puis m'excuser auprès de vous. Je vous ai élevée[3], je vous aime; j'ai voulu chercher un remède à votre maladie, et je n'ai pas eu le succès dont je m'étois flattée. Si j'avois réussi, on applaudiroit à ma sagesse: c'est d'après l'événement qu'on nous juge.

PHÈDRE.

Misérable! penses-tu m'éblouir encore par tes raisonnements? Après m'avoir mortellement blessée, crois-tu me guérir par de vaines subtilités?

LA NOURRICE.

Nous perdons le temps en paroles inutiles. J'ai été imprudente, j'en conviens; mais ma faute peut encore servir à vous sauver.

PHÈDRE.

Je ne t'écoute plus. Tes perfides conseils m'ont fait assez de mal. Sors de ma présence; pourvois à ton sort, et laisse-moi le soin d'accomplir ma destinée[4].

SCÈNE IV.

PHÈDRE, LE CHOEUR.

PHÈDRE.

Et vous, nobles filles de Trézène, la seule grace que je vous demande, c'est de couvrir d'un profond silence tout ce que vous avez entendu.

[1] Voyez Racine, act. IV, sc. VI. — [2] Ibid., act. IV, sc. VI. — [3] Ibid., act. I, sc. III. — [4] Ibid., act. IV, sc. VI.

LE CHŒUR.

Je jure par l'auguste Diane, fille de Jupiter, de ne jamais révéler aucun de vos malheurs.

PHÈDRE.

Je reçois vos serments. C'est de moi maintenant que dépend ma fortune. J'ai trouvé jusque dans l'excès de ma disgrace un moyen de couvrir de gloire mes enfants, et de faire tourner à mon honneur l'opprobre dont j'étois menacée. Je ne souillerai point le palais de la Crète; après des actions aussi honteuses, je ne reparoîtrai point aux yeux de Thésée pour conserver ma vie.

LE CHOEUR.

Et qu'allez-vous faire? Quelle est cette extrémité où votre sort vous réduit?

PHÈDRE.

Je vais mourir; mais je n'ai point encore décidé quel sera le genre de ma mort.

LE CHOEUR.

Évitez les paroles sinistres[1].

PHÈDRE.

Vous faites bien de m'en avertir. Je sais qu'en terminant mes jours je fais triompher Vénus, mon ennemie; que, vaincue, je succombe sous les traits de l'impitoyable Amour: mais ma mort fera le malheur d'un autre; il ne s'enorgueillira pas de mes souffrances: il en aura sa part, et apprendra, peut-être à ses dépens, qu'il faut être modeste.

[1] Les Grecs, très superstitieux, attachoient à certains mots un sens qui les rendoit sinistres et fâcheux. C'étoit une espèce de crime que de les prononcer. (G.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

INTERMÈDE DU TROISIÈME ACTE.

LE CHOEUR.

STROPHE I.

Dieux, donnez-moi des ailes! Que ne puis-je franchir d'un vol rapide le sommet des rochers, planer sur les rivages de la mer Adriatique et sur les flots de l'Éridan, où les malheureuses sœurs de Phaéton distillent en pleurant les gouttes transparentes de l'ambre!

ANTISTROPHE I.

De là, je m'élancerois vers le jardin des Hespérides, le dernier terme des nautoniers, à l'extrémité de l'univers, dans cette partie du ciel soutenue par le robuste Atlas. Là, du palais de Jupiter, coulent des fontaines d'ambroisie. C'est là que la terre prodigue aux dieux ses dons et ses trésors.

STROPHE II.

O vaisseau couvert de voiles blanches, toi qui, du palais fortuné de Minos, as conduit à travers les flots ta maîtresse aux délices fatales du plus triste hymen, est-ce en Attique que tu as trouvé des augures sinistres, ou les avois-tu apportés de la Crète? Les deux régions ont-elles été funestes à ton bonheur? O célèbre Athènes! tu vis les matelots crétois attacher au rivage de Munychium ce vaisseau malheureux; tu vis la fille de Minos descendre sur tes bords, et s'avancer vers le palais de tes rois sous les plus noirs présages.

ANTISTROPHE II.

Bientôt son sein fut embrasé d'une flamme coupable. Victime du courroux de l'impitoyable Vénus, elle a traîné dans les larmes des jours infortunés. Enfin, ne pouvant résister au mal qui la dévore, elle va, de sa propre main, s'arracher le dernier souffle qui lui reste : un nœud fatal va serrer son cou d'ivoire, et fermer le passage à la vie. C'est ainsi que, cédant au pouvoir de la déesse qui l'accable, elle se délivre d'un funeste amour, sans porter atteinte à sa gloire.

FIN DE L'INTERMÈDE DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

UN ESCLAVE, LE CHOEUR.

L'ESCLAVE, *dans l'intérieur du palais.*

O ciel! accourez, venez tous: notre maîtresse, la femme de Thésée, rend le dernier soupir.

LE CHOEUR.

Hélas! c'en est donc fait, la reine n'est plus! Un nœud cruel a terminé sa vie.

L'ESCLAVE.

Ne vous hâterez-vous pas? N'apporterez-vous pas un fer tranchant pour couper ce malheureux lien?

SCÈNE II.

LE CHOEUR.

LA MOITIÉ DU CHOEUR.

Chères amies, que faut-il faire? Entrerons-nous dans le palais pour dégager la reine des liens qui la tiennent suspendue?

L'AUTRE MOITIÉ DU CHOEUR.

La reine n'a-t-elle pas ses esclaves? Souvent il est dangereux de se mêler de trop d'affaires.

SCÈNE III.

UN ESCLAVE, LE CHOEUR.

L'ESCLAVE, *dans l'intérieur du palais.*

Levez ce cadavre; étendez-le par terre. J'étois donc réservé à rendre ce triste service à nos maîtres!

LE CHOEUR, *sur le devant du théâtre.*

O femme infortunée! Elle est morte! Vous l'entendez: déja l'on étend son cadavre.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, *s'arrêtant aux portes du palais*[1], LE CHOEUR.

THÉSÉE.

Femmes, dites-moi quel est le bruit que j'entends dans ce palais? Quel est ce tumulte d'esclaves qui courent çà et là en désordre? Je viens de consulter les dieux, et personne ne daigne m'aborder, m'ouvrir les portes, et me saluer à mon arrivée[2]! Le vieux Pitthée auroit-il éprouvé quelque malheur? Quoiqu'il soit très avancé en âge, et tout près du tombeau, ce seroit pour moi un chagrin cruel de le perdre.

LE CHOEUR.

Non, ce n'est pas sur des vieillards que ce malheur est tombé. O Thésée! l'objet qui va faire couler vos larmes vous est ravi dans la fleur de la jeunesse.

THÉSÉE.

Grands dieux! mes enfants seroient-ils la proie de la mort?

[1] Les anciens rois de la Grèce n'avoient ni suite, ni cortége, ni gardes; et à l'extérieur ils différoient peu des particuliers. (G.)

[2] Voyez Racine, acte III, sc. V.

LE CHOEUR.

Non, ils vivent. Mais, ce qui doit porter à votre cœur un coup bien sensible, leur mère n'est plus.

THÉSÉE.

Que dites-vous? Ma femme est morte! Par quel accident?

LE CHOEUR.

Elle s'est elle-même suspendue à un nœud fatal.

THÉSÉE.

Est-ce l'excès de la douleur, ou quelque autre motif qui l'a portée à cette extrémité?

LE CHOEUR.

C'est tout ce que je sais[1]: j'arrive dans ce palais pour y déplorer vos malheurs.

THÉSÉE.

Ah malheureux! pourquoi cette couronne est-elle sur mon front? Qu'avois-je besoin d'aller consulter l'oracle? (*s'adressant aux esclaves de l'intérieur.*) Esclaves, hâtez-vous d'ouvrir les portes de ce palais. Que mes yeux contemplent ce qui me reste d'une épouse chérie, dont la mort me plonge dans un deuil inconsolable!

(On ouvre les portes du palais, mais le cadavre de Phèdre ne paroît point encore.)

LE CHOEUR.

O reine! quel sort déplorable, quelle suite d'horreurs! Tu as mis le trouble dans ta famille: une mort violente

[1] Le chœur est très instruit des motifs de la mort de Phèdre, mais il a juré de ne les révéler jamais. Il tient sa parole aux dépens de la vérité, et fait un mensonge pour ne pas violer un serment. Cette fidélité est une réponse péremptoire à l'une des plus fortes objections qu'on ait jamais faites contre le chœur des anciens. On voit que la multitude des témoins ne nuisoit point au secret des intrigues, parceque le chœur est toujours supposé fidèle au personnage principal, qui lui fait confidence de ses malheurs. (G.)

t'enlève à tes enfants; et cette mort est l'ouvrage de ta main! Pourquoi as-tu détruit ta vie?

THÉSÉE.

De tous les maux que j'ai soufferts, voilà le plus sensible à mon cœur. O fortune! de quel coup affreux tu viens d'accabler ma maison! Un dieu vengeur, un être malfaisant me poursuit, et corrompt tout le bonheur de ma vie. Je me vois submergé, abymé dans un océan de maux, sans pouvoir jamais m'élever au-dessus des flots de l'adversité. Levez le voile[1] qui dérobe à mes yeux ce triste spectacle. (*Le cadavre de Phèdre paroît.*) O infortunée! en quels termes pourrois-je déplorer ta cruelle destinée! Tu t'envoles comme un oiseau du séjour des hommes, tu t'élances d'une aile rapide dans la demeure de Pluton. O dieux! n'est-ce pas là pour moi le dernier des malheurs? Vous faites sans doute expier à Thésée le crime de quelqu'un de ses ancêtres.

LE CHOEUR.

O roi! vous n'êtes pas le seul à qui un destin cruel ait ravi son épouse.

THÉSÉE.

Je veux la rejoindre chez les morts: je veux descendre au séjour des ténèbres. Ah! puisque je suis privé de tes charmes, qu'ai-je besoin de la vie? C'est à moi, chère épouse, plus encore qu'à toi-même, que tu as donné la mort! Mais qui a pu t'inspirer cette résolution? D'où est parti le coup mortel qui a frappé ton cœur? En vain je le demande à tout le monde; en vain mon palais est rempli de serviteurs: personne ne peut m'instruire! par tout je vois le deuil et la consternation. Une affreuse

[1] Le texte ne fait pas mention de voile; il est question, dans le grec, d'une espèce de cloison ou porte (*ἐκλύεθ' ἁρμούς*, *solvite compages*), qui dérobe aux yeux le cadavre de Phèdre, et que Thésée ordonne qu'on ouvre. (G.)

solitude m'environne. Ma maison est un désert, mes enfants sont des orphelins. O la plus chère, ô la meilleure des femmes qui jamais ait vu la lumière du jour, tu m'as donc abandonné!

LE CHOEUR.

O malheureux Thésée! quel coup de foudre vient de tomber sur ta maison! Ton destin fait couler mes larmes: je pleure les maux présents; je frémis de ceux qui vont suivre.

THÉSÉE.

Arrêtez, arrêtez! Que vois-je? Une lettre entre les mains de ma femme! Quel secret peut-elle renfermer? Elle réclame sans doute ma fidélité; elle me parle de ses enfants; elle me confie sa volonté dernière. Ne crains rien, chère épouse: aucune femme après toi n'entrera dans mon lit. Je reconnois l'empreinte de son anneau; et cette vue flatte encore mon cœur. Hâtons-nous d'ouvrir cette lettre; lisons les dernières pensées d'une épouse adorée.

LE CHOEUR, *pendant que Thésée lit la lettre.*

Hélas! les dieux, par ce dernier trait, mettent le comble à nos maux! Plus de ressource ni d'espoir, tout est perdu: la famille de Thésée est anéantie. O dieux! épargnez, s'il est possible, la maison de mes maîtres! Écoutez mes vœux, écartez les sinistres présages dont mon esprit est épouvanté.

THÉSÉE, *après avoir lu la lettre.*

Qu'ai-je lu? Grands dieux! quelle horreur! Comment la supporter! Comment en parler! Je suis anéanti!

LE CHOEUR.

Quel est donc cet étrange accident? Daignez, s'il est possible, nous en faire part.

THÉSÉE.

O lettre abominable! tu me déchires, tu me poursuis!

Où fuir? Le poids des maux m'accable : j'étois perdu; je péris une seconde fois. J'ai lu dans cet écrit fatal l'arrêt qui me condamne à un éternel désespoir!

LE CHOEUR.

Hélas! l'excès de vos plaintes nous annonce l'excès de vos douleurs.

THÉSÉE.

Non, mon sein ne peut plus contenir cet affreux secret: il faut qu'il éclate. O citoyens, citoyens! Hippolyte a souillé mon lit par la violence, sans redouter les regards de Jupiter vengeur! O Neptune, ô mon père[1]! tu m'as promis d'accomplir trois de mes vœux; n'en accomplis qu'un seul: immole à mon honneur outragé un fils trop coupable; et, si tes promesses ne sont pas vaines, venge-moi de ce traître avant la fin du jour[2].

LE CHOEUR.

O roi! hâtez-vous de révoquer un vœu téméraire. Bientôt vous vous en repentirez. Croyez-moi; suivez mon conseil.

THÉSÉE.

Non. Je veux même le chasser de mes états, et réunir contre lui deux fléaux pour rendre sa perte plus sûre : ou Neptune, fidèle à sa parole, le précipitera dans les enfers; ou, banni de sa patrie, errant dans une terre étrangère, il y traînera une vie pire que la mort.

LE CHOEUR.

O bonheur! c'est Hippolyte. Voilà votre fils qui vient se présenter à vos yeux. Thésée, il en est temps encore, abjurez un ressentiment funeste! Craignez d'être vous-même le bourreau de votre famille.

[1] Il est certain, par l'histoire, que Thésée étoit fils d'Égée. Cependant Euripide et quelques autres poetes ont adopté une tradition suivant laquelle ce héros étoit fils de Neptune. (Voyez la *Vie de Thésée* par Plutarque. (G.) — [2] Voyez Racine, acte IV, sc. II.)

SCÈNE V[1].

THÉSÉE, HIPPOLYTE, LES COMPAGNONS D'HIPPOLYTE, LE CHOEUR.

HIPPOLYTE.

O mon père! j'accours à vos cris. J'ignore le sujet de votre colère; daignerez-vous m'en instruire? Mais, ô ciel! quel spectacle effrayant! votre épouse morte! Il n'y a qu'un moment qu'elle jouissoit encore de la lumière du jour. O coup étonnant du sort! Comment a-t-elle subitement perdu la vie? Dites-moi quel est le malheur qui vous la ravit? Vous vous taisez. Hélas! le silence ne convient point aux malheureux. Le cœur, avide de tout entendre, est sur-tout curieux des malheurs d'autrui[2]. O mon père! ne dérobez pas la connoissance de vos malheurs à vos amis, à ceux qu'unit à vous un sentiment plus fort et plus sacré que l'amitié même!

THÉSÉE.

Hommes, jouets de l'ignorance et de l'erreur, vous avez inventé bien des arts, mais il en est un que vous n'avez point encore découvert, celui d'apprendre la sagesse à l'homme dépourvu de sens.

HIPPOLYTE.

Il faudroit être un maître bien habile pour apprendre à un fou à être sage. Mais le moment n'est pas favorable à ces subtilités. Je crains que votre raison ne succombe à l'excès de vos douleurs.

[1] Voyez Racine, act. IV, sc. II.

[2] Le texte, fidèlement traduit, n'en est pas plus clair. Euripide a voulu dire sans doute que le malheureux se soulage en parlant de ses maux, et que celui qui l'écoute satisfait cette curiosité naturelle que l'on a pour les maux d'autrui. (G.)

THÉSÉE.

Hélas! pourquoi le ciel n'a-t-il pas donné aux hommes des signes certains pour distinguer les amis vertueux et fidèles d'avec les hypocrites et les fourbes! L'homme devroit avoir deux langages: l'un pour la justice et la vérité, l'autre pour les circonstances, afin que si son ame tramoit quelque perfidie, il fût malgré lui trahi et dénoncé par la voix de la vérité et de la justice.

HIPPOLYTE.

M'auroit-on calomnié près de vous? Vous me traitez en criminel, cependant ma conscience ne me reproche rien. Si je reste interdit et troublé, c'est que les paroles échappées au transport de votre colère portent l'épouvante dans mon ame.

THÉSÉE.

De quoi n'est pas capable la perversité des hommes! L'audace et la témérité n'auront-elles donc jamais de frein ni de bornes! S'il faut que la vie humaine ne soit qu'un progrès continuel de vices, et que les enfants soient toujours pires que leurs pères, ô dieux! créez donc un autre univers pour recevoir les méchants et les scélérats. Voyez ce jeune homme qui, né de mon sang, n'en a pas moins souillé mon lit, et que mon épouse, du sein de la mort même, a convaincu du plus grand des crimes! Traître, après avoir commis le plus noir des attentats, ose présenter ici à ton père un visage odieux; vante les vertus qui t'élèvent au-dessus de l'humanité; nomme les dieux avec qui tu entretiens commerce; exalte ta pudeur sauvage, ta chasteté incorruptible; fais parade de ta frugalité; affecte de ne point toucher à la chair des animaux, pour éblouir le vulgaire par une fausse austérité; célèbre les mystères de ton maître Orphée; repais-toi de la fumée d'un vain savoir. Non, ces discours trompeurs et frivoles, qui semblent accuser les dieux d'imprudence

et d'erreur, ne peuvent plus m'abuser : te voilà convaincu d'un crime infame. Hommes honnêtes, fuyez ces hypocrites de vertu et de sagesse! Ils ne cherchent qu'à surprendre l'admiration publique par de grands mots, tandis qu'en secret ils se souillent des plus honteux forfaits. Tu croyois que Phèdre emporteroit dans la nuit du tombeau l'horreur de tes attentats! Monstre, tu t'es trompé! La voilà qui t'accuse. Quels discours, quels serments peux-tu opposer à cette lettre dont le témoignage t'accable? Diras-tu que Phèdre te haïssoit, comme le fruit d'un hymen clandestin, toujours odieux aux femmes guidées par le sentiment de l'honneur et de la vertu? Elle ne connoissoit donc guère le prix de la vie, si, pour satisfaire sa haine contre toi, elle a consenti à la perdre. Tu me diras que la folie est naturelle aux femmes; mais je connois des hommes capables de faire de plus grandes folies qu'une femme, quand Vénus égare leurs sens[1] : trop heureux de trouver une excuse dans la liberté de leur sexe! Mais c'est en vain que je conteste ici avec toi. Regarde ce cadavre : ta victime elle-même dépose contre toi. Ote-toi de ma présence! Fuis loin de ces lieux, et prends garde de mettre un pied téméraire, soit dans les murs de la superbe Athènes, soit dans aucun des états soumis à ma puissance! Si j'y souffrois un brigand tel que toi, Sinis auroit droit de me reprocher sa mort, et il me défendroit de m'en glorifier; les rochers qui virent tomber Scyron dans la mer ne pourroient plus attester que mon bras est terrible aux méchants.

LE CHOEUR.

Est-il sur la terre un seul homme qu'on puisse dire heureux, quand on voit une famille naguère si florissante se renverser et se détruire?

[1] Le texte dit : *Tu me diras que la folie est étrangère aux hommes, et qu'elle est innée chez les femmes.* (G.)

HIPPOLYTE.

Mon père, je frémis à l'aspect du courroux qui vous enflamme; votre ame est dans l'agitation la plus violente, et se laisse séduire par les apparences, qui semblent me condamner; mais la réflexion et l'examen me seront peut-être plus favorables. J'ignore l'art de parler devant la multitude; je m'exprime plus aisément avec un petit nombre de jeunes gens de mon âge. Les plus sages ne sont pas ceux qui savent le mieux tromper la foule par de vaines paroles; mais le malheur de ma situation me force à rompre le silence, et je commence par le crime que vous m'avez d'abord reproché, et dont vous croyez m'avoir convaincu. Voyez, seigneur, ce jour qui nous éclaire, il n'est pas plus pur que le fond de mon cœur; voyez ce vaste univers, j'ose vous assurer que vous n'y trouverez pas un homme plus chaste que moi. C'est une vérité que vous repoussez en vain. J'honore les dieux; je cultive l'amitié; j'ai des amis fidèles qui, comme moi, chérissent la pudeur; l'innocence règne dans mes discours et dans mes actions; j'abhorre la malignité et la satire; je respecte mes amis absents comme s'ils étoient présents; je fuis sur-tout le crime dont vous me jugez coupable. Mon corps, jusqu'à ce jour, est sans tache: je ne connois l'amour qu'en paroles ou en peinture; et mon ame virginale fuit naturellement les conversations et les spectacles dont la volupté est l'objet. Si ma pudeur ne peut vous convaincre de mon innocence, dites-moi donc ce qui a pu m'entraîner dans le crime? La beauté de la reine étoit-elle supérieure à celle de toutes les autres femmes? Ne pouvoit-on résister à ses charmes? Ai-je pu me flatter de pouvoir habiter votre palais en m'emparant de votre lit? J'aurois donc entièrement perdu la raison. Enfin, en séduisant votre épouse, ai-je eu l'espoir d'usurper votre trône? Le trône n'a point d'attraits pour les sages; la

royauté ne plaît qu'aux cœurs qu'elle a corrompus. Il me seroit doux, il est vrai, d'être le premier dans les jeux de la Grèce; mais mon bonheur est de vivre au second rang, dans le sein de ma ville, avec des amis vertueux. C'est ainsi qu'on coule des jours tranquilles; et cette sécurité donne plus de plaisir que tout l'éclat d'une puissance que le danger environne. Voilà tout ce que je puis dire pour ma défense. Il est un mot que je dois m'interdire. Si je pouvois produire un témoin de mon innocence, si la reine voyoit encore le jour, ma seule présence la confondroit; et, pour connoître le coupable, il ne vous manqueroit que de le vouloir. Mais j'atteste devant vous Jupiter qui préside aux serments, j'atteste cette terre qui m'a vu naître, que je n'ai jamais attenté à l'honneur de votre lit, et que je n'en ai jamais eu ni la pensée ni le desir. Si je mens, si le crime habite dans mon cœur, que je périsse sans nom, sans gloire, sans patrie, fugitif, errant, en horreur à tout le monde! Que la mer et la terre repoussent mon cadavre! Si la reine a terminé sa vie dans la crainte d'exposer son honneur, je l'ignore, et je ne dois pas en dire davantage. Ne pouvant être sage, elle a du moins acquis une réputation de sagesse: et moi qui suis véritablement sage, je ne puis réussir à le paroître.

LE CHOEUR, *à Hippolyte.*

Vous avez assez prouvé votre innocence par les serments les plus respectables, en attestant le nom redoutable des dieux.

THÉSÉE.

Le fourbe compte sans doute sur le secours des enchantements et des prestiges, si, après m'avoir déshonoré, il se flatte d'apaiser ma colère, et de m'en imposer par de frivoles serments.

HIPPOLYTE.

J'ose dire, ô mon père! que votre conduite m'étonne.

Hippolyte, dans votre situation, ne se contenteroit pas de l'exil pour punir un fils qu'il croiroit coupable d'un si noir attentat: déja ma main lui eût plongé un poignard dans le cœur.

THÉSÉE.

Oui, tu mérites la mort; mais celle que tu proposes seroit trop douce pour toi: une prompte mort est une faveur pour le malheureux. Je veux que, banni de ta patrie, sans asile dans une terre étrangère, tu termines au sein de l'opprobre et de la douleur ta déplorable vie. Voilà le sort réservé aux scélérats.

HIPPOLYTE.

Quoi! vous me chassez, sans permettre au temps de vous prouver mon innocence!

THÉSÉE.

Je voudrois te voir déja au-delà des mers, au-delà des colonnes d'Hercule, tant ma colère s'allume à ton aspect!

HIPPOLYTE.

Au mépris de mes serments et de ma foi, sans égard pour les oracles, sans m'entendre et sans me juger, vous me bannissez impitoyablement!

THÉSÉE.

Cette lettre, le plus sûr de tous les oracles, est ton accusateur; elle est ton juge: je n'ai pas besoin d'autre preuve. Que m'importent les oiseaux qui volent au-dessus de ma tête?

HIPPOLYTE.

O dieux que j'honore et pour qui je péris! ma bouche ne s'ouvrira donc pas? Non, je garderai mon serment. L'affreuse vérité restera dans mon sein. Et pourquoi parlerois-je? Je ne persuaderois pas ceux qu'il importe de persuader: je violerois en vain la promesse sacrée qui me lie.

THÉSÉE.

Combien tout cet étalage de fausse piété augmente mon indignation! Malheureux! cesseras-tu bientôt d'infecter l'air que je respire?

HIPPOLYTE.

De quel côté tournerai-je mes pas? Quel hôte voudra recevoir un banni chargé du crime le plus odieux?

THÉSÉE.

Va chercher un asile chez les scélérats qui te ressemblent, chez les protecteurs de l'imposture et de l'inceste.

HIPPOLYTE.

Je ne suis donc plus à vos yeux qu'un vil criminel, dévoué à l'opprobre! Ah! voilà ce qui déchire mon cœur, voilà ce qui m'arrache des larmes.

THÉSÉE.

Tu devois gémir et pleurer, quand ton audace forma le dessein de déshonorer l'épouse de ton père.

HIPPOLYTE.

O palais! pourquoi tes murs et tes voûtes ne peuvent-ils prendre la parole pour rendre témoignage à mon innocence!

THÉSÉE.

Si tu as recours aux témoins muets, regarde cette lettre: c'est un témoin qui sans parler t'accable et te condamne.

HIPPOLYTE.

Si je voyois un autre homme dans la même situation que moi, réduit à la même infortune, comme je le plaindrois! Que de larmes je verserois sur son sort[1]!

THÉSÉE.

Va, tu n'as jamais eu de sensibilité que pour toi-même! Le sort des auteurs de tes jours n'a jamais touché ton cœur.

[1] Cette pensée n'est ni claire ni naturelle; et les commentateurs l'obscurcissent encore en voulant l'expliquer. (G.)

HIPPOLYTE.

O mère infortunée! sous quels funestes auspices m'avez-vous donné le jour? Quel malheur qu'une naissance illégitime! Puisse aucun de mes amis ne l'éprouver jamais!

THÉSÉE.

Esclaves, quoi! vous n'entraînerez pas ce traître hors de ma présence! Ne m'avez-vous pas déja entendu prononcer l'arrêt de son exil?

HIPPOLYTE.

Le premier qui osera m'approcher se repentira de son audace. Chassez-moi vous-même, si vous en avez le courage.

THÉSÉE.

Oui, sans doute, ma propre main te traînera loin de ces lieux, si tu ne te hâtes d'obéir à mes ordres: ne crois pas que ton exil m'inspire aucun sentiment de pitié.

SCÈNE VI.

HIPPOLYTE, LES COMPAGNONS D'HIPPOLYTE, LE CHOEUR.

HIPPOLYTE.

C'en est donc fait! O malheureux! Je sens, je connois mon innocence, et je ne puis, je n'ose la mettre au jour! O de toutes les déesses la plus chère à mon cœur, fille de Latone, vous à qui j'avois consacré ma vie, vous que je me plaisois à suivre dans les forêts, faut-il fuir vers les murs de la célèbre Athènes? Non: la ville et la terre d'Érechthée ne me reverront pas. O Trézène, charme de ma jeunesse, recevez mes adieux. Je vous vois, je vous parle pour la dernière fois. Et vous, jeunes gens de mon âge, chers compagnons de mon enfance, approchez: que les

marques de votre amitié soulagent ma douleur; suivez-moi jusqu'aux confins de cette terre chérie. J'ose vous répondre, quelle que soit l'erreur de mon père, que vous ne verrez jamais un mortel plus pur et plus chaste que moi.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

INTERMÈDE DU QUATRIÈME ACTE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Quand je pense aux dieux, le chagrin s'éloigne, la sagesse et la douce espérance entrent dans mon ame; mais mon esprit se confond quand je pense aux hommes, à leurs actions, à leurs fortunes diverses: chez eux rien n'est stable, tout change, tout périt; la vie humaine, sujette à mille erreurs, est le jouet d'éternelles vicissitudes.

ANTISTROPHE I.

Dieux! accordez à mes prières le bonheur et les richesses, la tranquillité de l'ame. Je ne demande pas la célébrité, mais l'estime. Des mœurs faciles qui s'accommodent aux temps: voilà ce qui rend la vie heureuse.

STROPHE II.

De quel trouble je suis saisie à la vue de tant d'événements imprévus, qui arrivent contre toute espérance! Qui l'eût dit, que le fils de Thésée, l'astre le plus brillant de la Grèce et d'Athènes, Hippolyte, victime de la colère de son père, seroit réduit à chercher une retraite dans une terre étrangère! O rivages de Trézène! ô bois solitaires qu'Hippolyte a souvent parcourus avec ses chiens rapides, suivant avec ardeur les traces de la chaste Diane, et perçant à son exemple les hôtes des forêts!

ANTISTROPHE II.

On ne te verra plus faire voler un char dans la car-

rière! On ne te verra plus, autour de la plaine de Limna, dompter des coursiers écumants, contenir et régler leur ardeur! Ta lyre, que les Muses elles-mêmes se plaisoient à gouverner, ne fera plus retentir de ses sons harmonieux le palais de ton père. Les autels de la fille de Latone, dépouillés de fleurs et de couronnes, seront cachés sous l'herbe. Jeune héros, le charme de toutes les vierges de la contrée, ton exil a éteint pour elles les flambeaux de l'hymen; et les jeunes beautés que flattoit ta conquête sont maintenant dans le deuil.

ÉPODE.

Mes yeux ne cesseront de pleurer ton infortune, je vivrai dans la douleur. O malheureuse amazone; malheureuse d'avoir été mère! Hélas! dans mon chagrin j'ose accuser les dieux! Graces toujours inséparables, vous qui présidez à l'union et à l'harmonie des familles, vous avez souffert qu'un innocent fût chassé de la maison paternelle!

FIN DE L'INTERMÈDE DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE CHOEUR.

Mais j'aperçois un des serviteurs d'Hippolyte : il accourt vers ces lieux, la consternation peinte sur le visage.

SCÈNE II.

UN ESCLAVE, LE CHOEUR.

L'ESCLAVE.

Femmes, où trouverai-je Thésée? Enseignez-le-moi, si vous le savez. Est-il dans ce palais?

LE CHOEUR.

Le voilà qui s'avance.

SCÈNE III.

THÉSÉE, UN ESCLAVE, LE CHOEUR.

L'ESCLAVE.

O roi! j'apporte une nouvelle douloureuse pour vous, pour le peuple, pour les citoyens d'Athènes, et pour les habitants de Trézène!

THÉSÉE.

Qu'entends-je? Quelque nouveau malheur est-il tombé sur ces deux villes voisines?

L'ESCLAVE.

Hippolyte n'est plus! Hippolyte est mort! Il voit encore la lumière, mais ses yeux vont se fermer pour jamais.

THÉSÉE.

Comment est-il mort? L'infame auroit-il succombé sous les coups d'un époux furieux, dont il aura outragé la femme comme il a outragé celle de son père?

L'ESCLAVE.

Non: c'est son char qui l'a mis en pièces; ce sont les imprécations sorties de votre bouche, c'est votre père, le dieu des mers, à qui vous avez demandé vengeance de votre fils.

THÉSÉE.

O dieux! ô Neptune! avec quel transport je te reconnois en ce moment pour mon véritable père! Tu as entendu mes plaintes, tu m'as vengé. Mais je veux entendre le récit de son supplice: (*à l'esclave.*) dis-moi comment la redoutable main de Némésis a écrasé le monstre qui m'avoit déshonoré.

L'ESCLAVE[1].

Nous étions sur le rivage que baignent les flots de la mer, occupés du soin qu'exigent les coursiers de votre fils, et nous pleurions pendant notre ouvrage; car on venoit de nous apprendre qu'Hippolyte alloit quitter Trézène, et que vous aviez prononcé l'exil de ce malheureux prince. Il arrive lui-même sur le rivage, et renouvelle nos larmes en nous confirmant cette triste nouvelle. Il étoit suivi d'une foule de jeunes gens de son âge, que l'amitié conduisoit sur ses pas. Enfin, étouffant ses sanglots: « C'est trop gémir en vain, dit-il, obéissons à mon « père. Esclaves, attelez les chevaux à mon char. Cette « ville n'est plus ma patrie. » Nous nous hâtons d'exécu-

[1] Voyez le récit de Théramène, Racine, act. V, sc. VI.

ter ses ordres. Dans un instant le char est prêt. Il y monte, prend les rênes, et, levant les mains vers le ciel, il s'écrie : « Si je suis un méchant, j'ai mérité mon sort, « ô Jupiter ! que ta foudre m'écrase ! Que pendant ma vie, « ou du moins après ma mort, un jour vienne où mon « père sente son injustice, et se repente de ses rigueurs ! » Il presse ensuite les chevaux de l'aiguillon. Nous suivons le char sur la route d'Argos et d'Épidaure. De là, nous entrons dans un chemin désert, et nous voyons une côte située vis-à-vis de cette contrée, vers le golfe Saronique. Alors du sein de la terre sort un cri épouvantable, un bruit horrible qui, comme la voix de Jupiter, répand partout l'effroi. Les coursiers lèvent la tête et dressent l'oreille. Tremblants et consternés[1], nous cherchons d'où cette voix terrible peut être partie ; mais, en regardant du côté du rivage, nous voyons s'élever une vague immense, dont le sommet semble toucher le ciel, et qui dérobe à nos regards les côtes de Scyron, l'isthme, et le rocher d'Esculape. Elle s'enfle, se grossit, et, répandant au loin l'écume, elle est poussée par le flux, avec un grand fracas, vers l'endroit du rivage que le char côtoyoit alors. Le flot se brise avec toute la violence d'une horrible tempête, et vomit à nos yeux un taureau, monstre sauvage, dont les affreux mugissements font retentir tous les lieux d'alentour. Nous le regardons avec horreur, et nous ne pouvons pas en soutenir la vue. L'épouvante s'empare aussitôt des coursiers. Habile dans l'art de conduire un char, Hippolyte saisit les rênes ; et, se jetant le corps en arrière comme un rameur, il s'efforce d'arrêter la fougue de ces animaux ardents ; mais ils mordent le frein, ils s'irritent contre l'obstacle qu'on leur oppose, et ils ne connoissent plus ni la main ni la voix de leur maître, ni

[1] Le texte dit : *Saisis d'une crainte de jeune homme.* (G.)

le char auquel ils sont attelés. Lorsque Hippolyte couroit dans la plaine, le monstre paroissoit à la tête des chevaux : il les remplissoit d'épouvante, et les forçoit à se précipiter en arrière. Lorsque, dans leur fureur, ils s'élançoient vers les rochers, il suivoit le char pour augmenter encore leur aveugle impétuosité. Enfin les roues se brisent, le char est fracassé. Hippolyte tombe lui-même embarrassé dans les rênes ; ses chevaux traînent ce malheureux jeune homme, enveloppé dans des filets qu'il ne peut rompre. Cette tête si noble et si belle heurte avec violence contre la pointe des rochers ; tout son corps est meurtri. Ses cris douloureux remplissent les airs : « Arrêtez-vous, mes amis ; vous que j'ai nourris de mes propres mains, ayez pitié de votre maître ! O malheureuse imprécation de mon père ! N'y a-t-il donc ici personne qui veuille sauver un innocent ! » Nous le voulions tous, et nous suivions de loin le char, d'un pas trop lent à notre gré. Les rênes qui enveloppoient Hippolyte se rompent ; il reste étendu sur la terre, n'ayant plus qu'un souffle de vie ; et, comme si tout-à-coup la terre se fût entr'ouverte, nous voyons disparoître les coursiers, le char, et le monstre [1]. O roi ! je suis, il est vrai, l'un des serviteurs attachés à votre maison ; mais vous ne me persuaderez jamais que votre fils étoit un scélérat : non, quand toutes les femmes se pendroient pour l'accuser [2] ; quand tous les arbres du mont Ida se changeroient en autant de lettres [3] qui déposeroient contre lui, je suis convaincu de son innocence.

[1] Le texte dit seulement : *Se cachèrent, sans que nous pussions savoir en quel endroit de la terre.* (G.)

[2] Naïveté d'un esclave qu'aucun équivalent ne peut rendre, et que nous avons laissée dans la traduction, comme un trait de cette simplicité familière que les Grecs se permettoient dans leurs tragédies. (G.)

[3] Le bois des pins servoit à faire les tablettes sur lesquelles les Grecs écrivoient leurs lettres ; et le mont Ida étoit couvert de forêts de pins. (G.)

LE CHOEUR.

Hélas! les voilà donc accomplis, les désastres nouveaux qui menaçoient cette famille! La loi du destin est inévitable.

THÉSÉE.

Ma haine contre ce malheureux m'a fait trouver quelque plaisir au récit de sa mort. Maintenant, par respect pour la déesse Némésis, et par égard pour le fils à qui j'ai donné le jour, j'étouffe tout sentiment de joie et de douleur.

L'ESCLAVE.

Permettez-vous qu'on expose à vos yeux ce corps défiguré? Pouvons-nous, sans vous déplaire, vous offrir le spectacle d'un fils mourant? Nous attendons vos ordres. Mais, croyez-moi, ne poussez pas plus loin la cruauté envers votre malheureux fils.

THÉSÉE.

Qu'on le fasse paroître devant moi; et qu'en voyant celui qui n'a jamais voulu m'avouer son crime, je puisse encore une fois le convaincre, et par mes discours, et par les maux dont les dieux viennent de l'accabler.

SCÈNE IV.

THÉSÉE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

O Vénus! tu triomphes des dieux et des hommes, et l'enfant ailé qui t'accompagne partage ta victoire. Cupidon voltige sur la terre et sur l'onde. Armé d'un arc d'or, il dompte les hôtes féroces des montagnes, les monstres de la mer, et tout ce qui respire sur cette vaste enceinte que le soleil éclaire. O Vénus! tu es la seule divinité à qui l'univers entier rende hommage.

SCÈNE V.

DIANE, THÉSÉE, LE CHOEUR.

DIANE.

Écoute-moi, noble fils d'Égée; c'est Diane, c'est la fille de Latone qui te parle. O Thésée! ô malheureux! cesse de te réjouir de ce qui va faire ton désespoir. Victime de la calomnie de ta perfide épouse, tu as fait périr ton fils innocent, tu t'es perdu toi-même. Fuis; va cacher ta honte dans la nuit infernale; ou d'un vol hardi élève-toi dans les airs et disparois, si tu veux trouver un asile où l'on ne te reproche pas ton crime. Tu ne peux plus vivre sur la terre avec les gens de bien. Connois, ô Thésée! toute l'étendue de ton malheur : il n'y a plus de remède à ta cruauté; mais ta douleur sera pour moi une douce consolation. Apprends, père foible et barbare, apprends [1] que ton fils étoit innocent. Il emporte en mourant la gloire de la vertu. En proie aux plus noires fureurs, ton épouse a cependant montré quelque force, et une sorte de générosité. Persécutée par cette déesse si odieuse à tous ceux qui chérissent la virginité, éprise d'une folle ardeur pour ton fils, elle a osé lutter avec sa raison contre des transports insensés, et n'a succombé qu'aux ruses de sa perfide nourrice [2]. C'est cette femme dangereuse qui a révélé à Hippolyte, sous le sceau du serment, le secret de la foiblesse de sa maîtresse. Hippolyte a rejeté, comme il devoit, une honteuse confidence; mais lors même qu'il étoit maltraité par son père, il a respecté la foi jurée. Phèdre, craignant d'être découverte, a déposé dans une

[1] Le texte dit : *Je suis venu ici pour t'apprendre...* (G.)

[2] Dans la pièce de Racine, c'est Phèdre elle-même qui parle ainsi à Thésée. Voyez act. V, sc. VII.

lettre perfide la plus horrible calomnie; elle a perdu ton fils par le plus odieux mensonge, et ce mensonge a été pour toi la plus infaillible vérité.

THÉSÉE.

Hélas! hélas!

DIANE.

Tu pleures, tu frémis; mais écoute, je vais donner une nouvelle matière à tes pleurs. Tu sais que le dieu des mers, ton père[1], s'étoit engagé à exaucer trois de tes vœux; et l'un de ces vœux a été la mort de ton fils, tandis que tu pouvois tourner contre un de tes ennemis la colère de Neptune. Eh bien! ce dieu, fidèle à sa promesse, lié par son serment, s'est prêté à regret à ton aveugle ressentiment; mais il te hait, ainsi que moi, comme un père barbare; toi qui, sans consulter aucun oracle, sans éclaircissement, sans information, sans prendre du temps pour délibérer, t'es hâté de dévouer ton fils au trépas, et de l'assassiner!

THÉSÉE.

O déesse! arrachez-moi la vie!

DIANE.

Tu t'es rendu sans doute coupable d'un grand crime; mais tu n'es pas indigne de pardon, puisque c'est la vengeance de Vénus qui a tout conduit. Les dieux ne se nuisent point les uns aux autres. Notre loi est de nous laisser mutuellement satisfaire nos desirs, sans que personne y mette obstacle. Si la crainte de Jupiter ne m'eût retenue, me crois-tu donc assez lâche pour avoir laissé périr misérablement le plus fidèle de mes serviteurs? Ton ignorance est ta première excuse. La mort de ta femme ne t'a pas permis de découvrir les artifices employés pour te tromper : voilà la source de tous tes maux. Je ne puis

[1] Diane appelle Thésée tantôt fils d'Égée, tantôt fils de Neptune. (G.)

moi-même me défendre d'un sentiment de douleur. Les dieux voient avec regret périr un innocent ; mais ils aiment à exterminer les méchants avec toute leur famille.

LE CHOEUR.

Le voilà qui paroît, ce malheureux jeune homme : son corps est déchiré, sa tête meurtrie et sanglante ! Quels désastres ont affligé cette famille ! Deux fléaux sont venus fondre à-la-fois sur la maison de Thésée, comme deux orages envoyés par le ciel.

SCÈNE VI.

DIANE, THÉSÉE, HIPPOLYTE, LE CHOEUR.

HIPPOLYTE, *porté par ses esclaves.*

Hélas ! malheureux que je suis ! j'expire victime de l'injustice de mon père ! Je n'en puis plus ! Mon corps n'est qu'une plaie, ma tête est attaquée par les plus violentes douleurs. Arrêtez, laissez-moi reposer ! O coursiers ingrats, que je me plaisois à nourrir, voilà ma récompense ! Vous m'avez perdu, vous m'avez tué ! O mes amis ! touchez plus légèrement mes membres brisés. Ah ! quelle est cette main qui vient de s'appesantir sur mes reins ? Soulevez-moi doucement ; épargnez la moindre secousse à ce malheureux qu'un père abusé a maudit. O Jupiter ! Jupiter ! tu vois l'état où je suis réduit. Chaste, vertueux, attaché au culte des dieux, le plus pur de tous les hommes, je n'en péris pas moins d'une mort cruelle ! C'est en vain que je fus humain et généreux. Hélas ! hélas ! quelles douleurs viennent à chaque instant m'assaillir ! Abandonnez un malheureux. O mort ! viens à mon secours, tu seras pour moi une faveur. Mes amis, ôtez-moi la vie ! terminez d'un seul coup ma souffrance. Qui me donnera un glaive à deux tranchants pour me percer et me priver

du sentiment! O terrible malédiction de mon pere! J'expie aujourd'hui le sang que mes proches ont répandu[1]: la vengeance due aux crimes de mes aïeux tombe sur moi. Pourquoi accable-t-elle un innocent qui a toujours vécu sans remords? Hélas! que dire? comment me délivrer de la vie? comment échapper au mal affreux qui me dévore? O noir palais de Pluton, engloutis-moi; ensevelis dans tes ombres ma vie et mes douleurs!

DIANE.

Infortuné! à quels maux je te vois en proie! C'est ton cœur généreux qui t'a perdu.

HIPPOLYTE.

Ah! quel souffle divin se fait sentir à mon ame accablée, et semble apporter quelque calme à mes sens? Oui, c'est Diane qui est dans ce palais.

DIANE.

Tu ne te trompes pas; ta déesse chérie est près de toi.

HIPPOLYTE.

Voyez-vous, ô ma souveraine! à quel point je suis malheureux?

DIANE.

Je le vois; et mes larmes arroseroient tes plaies, si une déesse pouvoit pleurer.

HIPPOLYTE.

Hélas! votre chasseur fidèle, le compagnon de vos travaux n'est plus!

DIANE.

Hélas! c'en est fait: je perds le mortel le plus cher à mon cœur!

HIPPOLYTE.

Je conduisois vos coursiers, j'ornois vos statues, et voilà que je meurs!

[1] Allusion au meurtre des Pallantides.

DIANE.

C'est la perfide Vénus qui a ourdi cette trame.

HIPPOLYTE.

Ah! je reconnois maintenant les coups de cette implacable déesse.

DIANE.

Elle s'est vengée de tes mépris: ta chasteté a excité sa haine.

HIPPOLYTE.

Elle s'immole aujourd'hui trois victimes.

DIANE.

Ton père, ta belle-mère et toi.

HIPPOLYTE.

Je déplore le sort de mon père.

DIANE.

Les artifices de Vénus l'ont cruellement trompé.

HIPPOLYTE.

O malheureux pere! quelle doit être votre douleur!

THÉSÉE.

O mon fils, je suis perdu; il n'y a plus de douceur pour moi dans la vie!

HIPPOLYTE.

Victime d'une erreur fatale, je vous plains plus que moi.

THÉSÉE.

Ah! que ne suis-je mort à ta place!

HIPPOLYTE.

O funestes dons de votre père Neptune!

THÉSÉE.

Plût au ciel que je n'eusse jamais pensé à l'invoquer.

HIPPOLYTE.

Vous ne m'en auriez pas moins ôté la vie, tant vous étiez aveuglé par la colère!

THÉSÉE.

Les dieux m'avoient ravi l'usage de la raison.

HIPPOLYTE.

Ah! pourquoi les mortels ne peuvent-ils pas à leur tour maudire les dieux, et les dévouer au trépas!

DIANE.

Arrête et calme-toi: tu ne descendras pas sans vengeance sur les sombres bords; et l'injuste courroux de Vénus ne se sera pas impunément exercé sur un mortel si recommandable par sa piété et sa vertu: le plus cher favori de cette déesse cruelle expiera les fureurs de sa souveraine[1]; il tombera sous les traits inévitables que va lui lancer ma main. Pour toi, cher et infortuné Hippolyte! si le sentiment de la gloire peut adoucir l'amertume de tes regrets, apprends qu'on te rendra les plus grands honneurs dans ta patrie: désormais les vierges viendront, avant de subir le joug de l'hymen, déposer leur chevelure sur ton tombeau; leurs larmes couleront sur ta cendre; elles consacreront ta mémoire par des chants funèbres[2], et la passion malheureuse de Phèdre sera l'objet éternel de leurs entretiens. Et toi, fils du vieux Égée, prends ton fils dans tes bras, adoucis ses derniers moments par les témoignages de la tendresse paternelle; ce n'est pas volontairement que tu t'en es privé: il faut excuser les fautes que les dieux font commettre aux hommes. Et toi, mon cher Hippolyte, je te recommande de ne point haïr ton père: tu connois l'affreuse fatalité qui a causé ta perte. Adieu: le dernier souffle de ta vie est prêt à s'exhaler: il ne m'est pas permis de voir cet objet funèbre, et de souiller mes yeux du spectacle de la mort.

[1] Allusion à la mort d'Adonis, qu'un sanglier fit périr à la chasse. On suppose que cet animal féroce fut envoyé par Diane pour venger la mort d'Hippolyte. (G.)

[2] Ces fêtes en l'honneur d'Hippolyte se célébroient tous les ans à Trézene, dans un temple que Diomède avoit fait élever à ce héros. (G.)

HIPPOLYTE.

Retournez vers l'Olympe, ô vierge immortelle et fortunée, et que ce long entretien avec un mourant n'altère point votre immuable félicité! Je vous ai toujours obéi : fidèle à vos ordres jusqu'au dernier moment, j'oublie l'injustice de mon père. Ah! quel épais nuage vient couvrir mes yeux! Approchez, mon père, embrassez-moi; soulevez mon corps!

SCÈNE VII.

THÉSÉE, HIPPOLYTE, LE CHOEUR.

THÉSÉE.

O mon fils! que voulez-vous du plus infortuné des pères?

HIPPOLYTE.

Je me meurs: j'aperçois déja les portes du sombre palais de Pluton.

THÉSÉE.

Me laisses-tu souillé du sang innocent qui crie vengeance contre moi [1]?

HIPPOLYTE.

Non, je vous pardonne ma mort; je vous absous du meurtre de votre fils.

THÉSÉE.

Que dis-tu? quoi! mon fils, tu délivres mon cœur d'un si pesant fardeau!

HIPPOLYTE.

J'en atteste la déesse des forêts.

THÉSÉE.

O fils trop généreux pour un père dénaturé!

[1] Les anciens croyoient que le pardon de l'offense expioit l'offense devant les dieux : plusieurs peuples ont eu cette opinion. (G.)

HIPPOLYTE.

Adieu, mon père, adieu!

THÉSÉE.

O noble caractère! Ô vertu!

HIPPOLYTE.

Souhaitez, ô mon père! des fils légitimes qui me ressemblent.

THÉSÉE.

Ne m'abandonne pas, mon fils! Oppose ton courage à la mort qui te poursuit.

HIPPOLYTE.

C'en est fait, le courage et la force m'abandonnent; je ne suis plus: hâtez-vous d'étendre un voile sur mon visage.

THÉSÉE.

O ville de Pallas! célèbre Athènes! quel héros tu perds aujourd'hui! O Vénus! quel cruel souvenir ta vengeance va laisser dans mon cœur!

LE CHOEUR.

Ton malheur, ô Hippolyte! est un deuil imprévu pour tous les habitants de ces contrées. Que de larmes vont couler! La mort des grands hommes est une calamité publique [1].

[1] Le texte dit plus simplement qu'on *déplore davantage la mort des grands hommes*: ce qui pour nous est trop simple. Au reste, ce cinquième acte, et particulièrement les dernières scènes, offrent des beautés tragiques du premier ordre. Rien de plus touchant que les adieux d'Hippolyte à Diane et à son père. (G.)

FIN DE LA TRADUCTION D'HIPPOLYTE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

